This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

31. b. 2

MODÈLES

DE LITTÉRATURE

FRANÇAISE

I

AVIS.

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de la griffe des éditeurs sera réputé contrefait.

L. Hachette et Cie

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Jacob, 30.

MODÈLES
DE LITTÉRATURE
FRANÇAISE

OU

CHOIX DE MORCEAUX

EN PROSE ET EN VERS

TIRÉS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS DEPUIS LE XVI^e SIÈCLE

JUSQU'A NOS JOURS

ET DISPOSÉS DANS L'ORDRE DES DATES

avec

Des Notices Biographiques et Littéraires et des Tables

PAR M. CHAPSAL

Professeur de grammaire générale

TOME PREMIER

PROSE

Seconde Édition

L. HACHETTE ET C^ie

LIBRAIRES DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE

A PARIS

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12

(Quartier de l'École-de-Médecine)

A ALGER

RUE DE LA MARINE, N° 117

(Librairie centrale de la Méditerranée

1848.

OUVRAGES DE NOËL ET CHAPSAL.

Nouvelle Grammaire Française sur un plan très méthodique, avec de nombreux **Exercices** d'Orthographe, de Syntaxe et de Ponctuation, tirés de nos meilleurs auteurs, et distribués dans l'Ordre des Règles. Ouvrage mis au rang des livres classiques, adopté pour les Écoles militaires, *quarantième* édition, 2 vol. in-12 qui se vendent séparément.

LA GRAMMAIRE. . . . . 1 fr. 50 c. LES EXERCICES. . . . . 1 fr. 50. c.

Abrégé de la Grammaire Française, ou Extrait de la NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE, *trentième* édit. 1 vol. in-12. Prix : 90 c.

Exercices Français sur l'orthographe, la syntaxe et la ponctuation. — *Première année.* — *Quarantième* édition. 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 c.

Corrigé des Exercices, *quarantième* édit. 1 vol. in-12. 2 fr.

Nouveau Dictionnaire de la Langue Française, enrichi d'exemples tirés des meilleurs écrivains avec la solution de toutes les difficultés que présente notre langue, etc., *onzième* édition, considérablement augmentée. *Ouvrage mis au rang des livres classiques, et adopté pour les Écoles militaires et pour la Maison royale de Saint-Denis.* 1 vol. grand in 8. Prix : 8 fr.

Leçons d'Analyse Grammaticale, 1 vol. in-12, *vingtième* édition. 1 fr. 80 c.

Leçons d'Analyse Logique, *dix-neuvième* édition. 1 vol in-12. 1 fr. 80 c.

Traité des Participes, accompagné de nombreux Exemples, *onzième* édition, revue avec soin. 1 vol. in-12. 2 fr.

Exercices sur le Participe passé et le Participe présent, *onzième* édition. 1 vol. in-12. 2 fr.

Corrigé des Exercices sur les Participes, *douzième* édition. 1 vol. in-12. 2 fr.

Cours de Mythologie, *dixième* édition. 1 vol. in-12. 2 fr.

OUVRAGES DE M. CHAPSAL.

Exercices Français Supplémentaires, sur les difficultés qu'offre la syntaxe. 6e *édition.* — *Seconde année.* 1 fr. 50 c.

Corrigé des Exercices Supplémentaires; 4e *édition.* 1 vol. in-12. 2 fr.

NOTA. Les *Exercices Supplémentaires* sont destinés aux élèves qui, ayant vu les *Exercices Français*, ont besoin d'une seconde année de syntaxe.

Nouvelle Syntaxe Française, servant de développement et de complément à la NOUVELLE GRAMMAIRE FRANÇAISE, à l'usage des classes supérieures. 3e *édition.* 1 fort vol. in-12. 2 fr. 75 c.

Exercices Élémentaires, adaptés à l'*Abrégé de la Grammaire Française.* 6e *edition.* 1 vol. in-12.

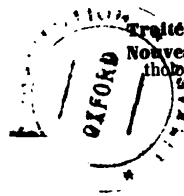
Modèles de Littérature Française, ou Choix de morceaux en prose et en vers, tirés des meilleurs écrivains. 2 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

Pour paraître incessamment.

Traité de la Conjugaison des Verbes.

Nouveau Cours d'Études, embrassant les Belles-Lettres, la Mythologie, l'Histoire, la Sphère, etc., etc.

Ces ouvrages se trouvent chez les mêmes libraires.



PRÉFACE.

On a compris de tout temps combien il importe au succès de l'enseignement des sciences, à celui de la littérature en particulier, d'offrir aux élèves, à côté des ouvrages dogmatiques, soit des exercices proprement dits, soit des recueils de modèles qui pussent eux-mêmes servir d'exercices entre les mains d'un maître habile.

Les *Florilegia*, les *Excerpta* de l'antiquité, le *Conciones* si connu dans les classes de rhétorique, le *Selectæ e profanis scriptoribus*, employé dans les basses classes, sont des ouvrages de ce genre, dont chacun a son objet particulier.

On a fait, dans le siècle dernier et au commencement de celui-ci, plusieurs collections utiles, sous les titres fort connus d'*Ornements de la mémoire*, de *Délassements des jeunes personnes*, de *Beautés des poètes* ou *des orateurs*, d'*Esprit* de tel ou tel *auteur*, etc., pour initier les jeunes gens à la connaissance de la littérature française.

Peu d'années après la fondation de l'Université, M. Noël, inspecteur général de l'Université, eut l'heureuse idée de publier sous le titre de *Leçons de littérature et de morale*, des recueils de morceaux de prose ou de vers, qui eurent le plus grand succès. Ce succès fut tel, que M. Noël, avec le concours de plusieurs professeurs, put appliquer son système non seulement à la littéra-

ture française, mais à la littérature latine ancienne, à la littérature grecque, à la langue anglaise (1), à l'italien et à l'allemand, enfin aux ouvrages écrits en latin par des modernes.

Dans l'ouvrage dont on offre aujourd'hui au public une seconde édition, nous nous sommes proposé le même but que nos devanciers, sans toutefois nous astreindre, pour la classification des morceaux de prose et de vers, à suivre le plan qu'ils se sont tracé. Nous avons cru devoir préférer la méthode chronologique ou historique, qui nous a paru plus naturelle et plus propre que toute autre à se prêter à tous les systèmes d'enseignement; elle ne force d'ailleurs ni les analogies ni les dissemblances, et, en rangeant les auteurs dans l'ordre de leur naissance, elle présente de plus, au moins indirectement, un tableau authentique des progrès de l'esprit humain, et des variations du langage.

La seule division dogmatique que nous nous soyons permise, parce qu'elle était indispensable, c'est celle qui nous a fait mettre la prose dans un volume, et les vers dans l'autre. Encore les listes chronologiques des auteurs que nous avons placées après cette préface, et où nous réunissons les prosateurs et les poètes cités, permettent de suivre, sans aucune hésitation, l'ordre des temps indépendamment des genres.

Nous ne descendons pas dans nos extraits au-dessous du XVI^e^ siècle, par une raison que tout le monde comprend. Nous avons, surtout dans le volume de vers, donné quelques développements aux productions de cette

(1) *Les leçons anglaises de littérature et de morale* ont été recueillies et publiées par MM. Noël et Chapsal.

époque, pour mettre sous les yeux de nos lecteurs un langage, des idées et des termes peu connus aujourd'hui. Nos extraits, passant par le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, vont jusqu'à la moitié du XIX^e^. Quelle variété dans ces esprits d'élite! Quels changements aussi ce laps de temps n'a-t-il pas amenés dans le génie des écrivains! dans la composition des œuvres! dans les habitudes du langage! et même dans l'orthographe!

Toutefois les changements orthographiques n'apparaîtront pas dans notre recueil. Quelque intérêt qu'on eût pu trouver à voir chaque auteur avec l'écriture de son siècle, ce n'est pas dans un recueil de morceaux choisis, destinés à l'instruction de la jeunesse, qu'il convient de faire un travail si sérieux. L'admission de tant de manières d'écrire diverses présenterait une bigarrure désagréable à l'œil, dangereuse même pour les jeunes gens, et d'autant plus déplacée, qu'elle empêcherait de lire les morceaux cités avec la rapidité nécessaire pour en sentir le mérite.

Voici maintenant les améliorations que nous avons tâché d'introduire dans cette nouvelle édition. Les deux volumes commençaient dans la précédente par deux tableaux synoptiques des écrivains et des poètes français, classés par genres. Nous avons retranché ces tableaux, ayant reconnu que, quelques soins qu'on apporte dans leur rédaction, il est impossible de les faire d'une manière complète et satisfaisante.

Nous avons substitué à ces deux tableaux deux listes placées après cette préface, et dont l'utilité paraîtra évidente à tout le monde. La première est celle des poètes et des écrivains mis à contribution dans notre recueil,

rangés suivant l'ordre chronologique de leurs naissances, avec la date de leur mort, et la durée de leur vie en regard.

La seconde liste est un tableau synchronique des mêmes auteurs, rapportés aux règnes ou aux régimes sous lesquels ils ont vécu. Cette liste nous a semblé le complément indispensable d'un travail à la fois littéraire et historique comme le nôtre. En effet, on ne se fait pas toujours une idée nette des époques auxquelles il faut rapporter tel ou tel auteur. Combien de gens, par exemple, regardent Corneille comme un des grands poètes du règne de Louis XIV (je ne dis pas de son siècle)! Or, quand on vient à examiner les dates, on voit que toutes ses belles pièces sont antérieures à l'année 1661, époque de la mort de Mazarin, où Louis XIV prit le timon des affaires. Corneille n'appartient donc à ce règne que par sa décadence; *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* sont du temps de Louis XIII, et ses autres bonnes pièces ont paru pendant l'enfance et la minorité du grand roi.

Il importe donc de donner aux jeunes gens, à qui ce recueil est destiné, des idées justes sur tous ces points, et le meilleur moyen pour cela, c'est de présenter, comme nous l'avons fait, sous un même coup d'œil, les dates des changements de régime et celles de la vie des écrivains.

Nous n'avons rien à dire des extraits dont nous avons formé ce recueil : la mine est si riche qu'il serait bien difficile de ne pas faire un choix satisfaisant. Nous avons cependant fait nos efforts pour que l'intérêt ne résultât pas seulement de la perfection des morceaux cités, mais encore de la variété des sujets et de la différence des tons,

quelquefois de la singularité des formes. Aussi trouvera-t-on ici une cinquantaine d'auteurs de plus que dans la première édition, des morceaux de formes beaucoup plus variées, et quelques uns de ces petits poèmes qu'on recherchait autrefois, et qu'on ne trouve plus que chez nos anciens poètes.

Nous avons jeté au bas des pages quelques notes historiques, grammaticales ou critiques, tantôt pour expliquer, tantôt pour blâmer ou corriger les mots du texte, quelquefois pour indiquer les locutions ou tournures vieillies, et les façons de parler qu'on y a substituées. Ces notes, nécessaires surtout pour les écrivains anciens, deviennent de plus rares en plus rares à mesure qu'en avançant dans le volume on se rapproche de nos jours.

Enfin nous avons recueilli à la fin du dernier volume, dans une table alphabétique détaillée, l'indication des formes de style remarquables, des figures de toutes sortes, des qualités ou des vices d'élocution dont on trouve des exemples dans nos extraits. Ce travail nous a paru devoir être extrêmement utile soit aux maîtres, soit aux élèves : à ceux-ci, parce qu'ils apprendront par la pratique à connaître ces distinctions grammaticales ou littéraires dont on fait usage même dans la simple conversation; à ceux-là, parce qu'ils auront toujours sous la main, pour leurs leçons, des exemples nombreux de ces formes de langage, dont ils se proposent de donner la connaissance à leurs disciples.

Nous espérons que, grâce au plan général suivi dans nos *Modèles de littérature*, et à l'attention que nous avons eue d'y joindre les détails indispensables pour un bon enseignement de la haute grammaire et de la littérature,

ce recueil aura, non seulement sur la précédente édition, mais sur la plupart des ouvrages du même genre, assez d'avantages pour mériter et fixer l'approbation du public, et lui faire juger que nous avons réellement rendu un service à la jeunesse des deux sexes.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES AUTEURS MIS A CONTRIBUTION DANS CE RECUEIL.

Noms.	Naiss.	Mort.	Noms.	Naiss.	Mort.
Rabelais	1487	1553	Corneille (Th.)	1625	1709
Saint-Gelais	1491	1558	Nicole	1625	1695
Marot	1494	1544	Sévigné (madame)	1626	1696
Amyot	1513	1593	Bossuet	1627	1704
Ronsard	1524	1585	Bourdaloue	1632	1704
Baïf	1532	1577	Fléchier	1632	1710
Jodelle	1532	1573	Mascaron	1634	1703
Montaigne	1533	1592	Deshoulières (mad.)	1634	1694
Passerat	1534	1602	Quinaut	1635	1688
Garnier	1534	1600	Boileau	1636	1711
Pithou	1539	1596	Malebranche	1638	1715
Charron	1541	1603	Racine	1639	1699
Desportes	1546	1606	Saint-Réal	1639	1692
Bertaut	1552	1611	La Bruyère	1644	1693
Malherbe	1555	1628	Hamilton	1646	1720
Gombauld	1568	1666	Fénelon	1651	1715
Régnier	1573	1613	Lafosse	1653	1708
Maynard	1583	1646	Vertot	1655	1735
Levayer	1588	1672	Regnard	1655	1710
Racan	1589	1670	Fontenelle	1657	1757
Balzac	1594	1654	Rollin	1661	1741
Descartes	1596	1650	Massillon	1663	1742
Malleville	1597	1647	D'Aguesseau	1668	1751
Voiture	1598	1648	Rousseau (J.-B.)	1670	1743
Corneille	1606	1684	Houdart-Lamotte	1672	1731
Rotrou	1609	1650	Crébillon	1674	1762
Mézerai	1610	1683	Dumarsais	1676	1756
Saint-Évremont	1613	1703	Le Sage	1677	1747
La Rochefoucault	1613	1680	D'Olivet	1682	1768
Retz	1614	1679	Montesquieu	1689	1755
Chapelle	1616	1686	Piron	1689	1773
Molière	1620	1673	Racine (Louis)	1692	1763
Lafontaine	1621	1695	Voltaire	1694	1778
Pascal	1623	1662	Bridaine	1701	1767
Ségrais	1624	1701	Duclos	1704	1773
Bachaumont	1624	1702	Buffon	1707	1788

Noms.	Naiss.	Mort.
Mably	1709	1785
Gresset	1709	1777
Lefranc de Pompignan.	1709	1784
Bernard	1710	1775
Raynal	1711	1796
Rousseau (J.-J.)	1712	1778
Diderot	1712	1784
Condillac	1715	1780
Vauvenargues	1715	1747
Bernis	1715	1794
Barthélemy	1716	1795
D'Alembert	1717	1783
Saint-Lambert	1717	1804
Desmahis	17°2	1764
Lemierre	1723	1793
Marmontel	1723	1799
Lebrun	1729	1807
Guénard	1730	1795
Palissot	1730	1814
Thomas	1732	1785
Colardeau	1732	1776
Malfilâtre	1733	1767
Ducis	1733	1815
Barthe	1733	1785
Dorat	1734	1780
Bernardin de Saint-Pierre.	1737	1804
Delille	1738	1811
Laharpe	1739	1803
Champfort	1741	1794
Condorcet	1743	1793
Léonard	1744	1793
Roucher	1745	1793
Maury	1746	1817
Imbert	1747	1790
Mirabeau	1749	1791
Laplace	1749	1827
Gilbert	1751	1780
Bertin	1752	1790
Parny	1753	1814
De Tracy	1754	1836
Florian	1755	1794
Collin d'Harleville	1755	1806
Lacépède	1756	1826
Fontanes	1757	1820
Volney	1757	1820
Andrieux	1759	1833
Chénier (A.)	1762	1794
Legouvé	1764	1812
Chénier (M. J.)	1764	1811
Staël (madame de)	1766	1817
Chateaubriand	1768	
Cuvier (G.)	1769	1832
Lemercier	1770	1840
Baour-Lormian	1772	
Courier	1773	1825
Béranger	1780	
Millevoie	1782	1816
Soumet	1782	1845
Lamennais	1782	
Guizot	1787	
Guiraud	1788	1847
Villemain	1791	
Cousin	1791	
Lamartine	1792	
Delavigne	1793	1843
Thierry	1795	
Salvandy	1796	
Thiers	1798	
Hugo	1802	

INDICATION

DES RÈGNES ET RÉGIMES

SOUS LESQUELS ONT VÉCU LES AUTEURS QUI FIGURENT DANS CE RECUEIL.

Charles VII. — De 1483 à 1498.

Rabelais, Saint-Gelais, Marot, 1[1].

Louis XII. — De 1498 à 1515.

Rabelais, Saint-Gelais, Marot, 2. —Amyot, 1.

François Ier. — De 1515 à 1547.

Rabelais, Saint-Gelais, Marot, 3. —Amyot, 2. — Ronsard, Belleau, Baïf, Jodelle, Montaigne, Passerat, Garnier, Pithou, Charron, Desportes, 1.

Henri II. — De 1547 à 1559.

Rabelais, Saint-Gelais, 4. — Amyot, 3. — Ronsard, Belleau, Baïf, Jodelle, Montaigne, Passerat, Garnier, Pithou, Charron, Desportes, 2. — Bertaut, Malherbe, 1.

François II. — De 1559 à 1560.

Amyot, 4. — Ronsard, Belleau, Baïf, Jodelle, Montaigne, Passerat, Garnier, Pithou, Charron, Desportes, 3. — Bertaut, Malherbe, 2.

Charles IX. — De 1560 à 1574.

Amyot, 5. — Ronsard, Belleau, Baïf, Jodelle, Montaigne, Passerat, Garnier, Pithou, Charron, Desportes, 4. — Bertaut, Malherbe, 3. — Gombault, Regnier, 1.

[1] Ces chiffres, placés ainsi après les noms des auteurs, indiquent combien de fois ils ont paru dans cette table, et sous combien de régimes ils ont vécu.

Henri III. — De 1574 à 1589.

Amyot, 6. — Ronsard, Belleau, Baïf, Jodelle, Montaigne, Passerat, Garnier, Pithou, Charron, Desportes, 5. — Bertaut, Malherbe, 4. — Gombauld, Regnier, 2. — Maynard, Lamotte-Levayer, Racan 1.

Henri IV. — De 1589 à 1610.

Amyot, 7. — Baïf, Montaigne, Passerat, Garnier, Pithou, Charron, Desportes, 6. — Bertaut, Malherbe, 5. — Gombauld, Regnier, 3. — Maynard, Levayer, Racan. 2. — Balzac, Descartes, Malleville, Voiture, Corneille, Rotrou, 1.

Louis XIII. — De 1610 à 1643.

Bertaut, Malherbe, 6. — Gombauld, Regnier, 4. — Maynard, Levayer, Racan, 3. — Balzac, Descartes, Malleville, Voiture, Corneille, Rotrou, 2. — Mézerai, Saint-Évremont, La Rochefoucauld, Retz, Chapelle, Molière, Lafontaine, Pascal, Ségrais, Bachaumont, Th. Corneille, Nicole, madame de Sévigné, Bossuet, Bouhours, Bourdaloue, Fléchier, Mascaron, madame Deshoulières, Quinaut, Boileau, Malebranche, Racine, Saint-Réal, 1.

Minorité de Louis XIV. Mazarin. — De 1643 à 1661.

Gombault, 5. — Maynard, Levayer, Racan, 4. — Balzac, Descartes, Malleville, Voiture, Corneille, Rotrou, 3. — Mézerai, Saint-Évremont, La Rochefoucauld, Retz, Chapelle, Lafontaine, Molière, Pascal, Ségrais, Bachaumont, Th. Corneille, Nicole, madame de Sévigné, Bossuet, Bouhours, Bourdaloue, Fléchier, Mascaron, madame Deshoulières, Quinaut, Boileau, Malebranche, Racine, Saint-Réal, 2. — La Bruyère, Hamilton, Fénelon, Lafosse, Vertot, Regnard, Fontenelle, 1.

Louis XIV. — De 1661 à 1715.

Gombauld, 6. — Maynard, Levayer, Racan, 5. — Corneille, Mézerai, Saint-Évremont, La Rochefoucauld, Retz, Chapelle, Molière, Lafontaine, Pascal, Ségrais, Bachaumont, Th. Corneille, Nicole, madame de Sévigné, Bossuet, Bouhours, Bourdaloue, Fléchier, Mascaron, madame Deshoulières, Quinaut, Boileau, Malebranche, Racine, Saint-Réal, 3. — La Bruyère, Hamilton, Fénelon, Lafosse, Vertot, Regnard, Fontenelle, 2. — Rollin, Massillon, d'Aguesseau, J.-B. Rousseau, Houdart de Lamotte, Crébillon, Dumarsais, Lesage, d'Olivet, Montes-

quieu, Piron, L. Racine, Voltaire, Bridaine, Duclos, Buffon, Mably, Gresset, Lefranc, Bernard, Raynal, J.-J. Rousseau, Diderot, Condillac, Vauvenargues, Bernis, 1.

Minorité de Louis XV. Régence. — De 1715 à 1723.

Hamilton, Vertot, Fontenelle, 3. — Rollin, Massillon, d'Aguesseau, J.-B. Rousseau, Houdart de Lamotte, Crébillon, Dumarsais, Lesage, d'Olivet, Montesquieu, Piron, L. Racine, Voltaire, Bridaine, Duclos, Buffon, Mably, Gresset, Lefranc, Bernard, Raynal, J.-J. Rousseau, Diderot, Condillac, Vauvenargues, Bernis, 2. — Barthélemy, d'Alembert, Saint-Lambert, Desmahis, 1.

Louis XV. De 1723 à 1774.

Vertot, Fontenelle, 4. — Rollin, Massillon, d'Aguesseau, J.-B. Rousseau, Houdart de Lamotte, Crébillon, Dumarsais, Lesage, d'Olivet, Montesquieu, Piron, L. Racine, Voltaire, Bridaine, Duclos, Buffon, Mably, Gresset, Lefranc, Bernard, Raynal, J.-J. Rousseau, Diderot, Condillac, Vauvenargues, Bernis, 3. — Barthélemy, d'Alembert, Saint-Lambert, Desmahis, 2. — Lemierre, Marmontel, Lebrun, Guénard, Palissot, Thomas, Malfilâtre, Ducis, Barthe, Dorat, Bernardin de Saint-Pierre, Delille, Laharpe, Chamfort, Condorcet, Léonard, Roucher, Maury, Imbert, Mirabeau, Laplace, Gilbert, Bertin, Parny, De Tracy, Florian, Collin d'Harleville, Lacépède, Fontanes, Volney, Le Bailly, Andrieux, A. Chénier, Legouvé, M. J. Chénier, madame de Staël, Chateaubriand, Cuvier, Lemercier, Baour-Lormian, Courier, 1.

Louis XVI. — De 1774 à 1792.

Voltaire, Buffon, Mably, Lefranc, Bernard, J.-J. Rousseau, Diderot, Condillac, Bernis, 4. — Barthélemy, d'Alembert, Saint-Lambert, 3. — Lemierre, Marmontel, Lebrun, Guénard, Palissot, Thomas, Ducis, Barthe, Dorat, Bernardin de Saint-Pierre, Delille, Laharpe, Chamfort, Condorcet, Léonard, Roucher, Maury, Imbert, Mirabeau, Laplace, Gilbert, Bertin, Parny, De Tracy, Florian, Collin d'Harleville, Lacépède, Fontanes, Volney, Le Bailly, Andrieux, A. Chénier, Legouvé, M. J. Chénier, madame de Staël, Chateaubriand, Cuvier, Lemercier, Baour-Lormian, Courier, 2. — Béranger, Millevoie, Soumet, Lamennais, Guizot, Guiraud, Villemain, Cousin, 1.

République. — De 1792 à 1804.

Bernis, 5. — Barthélemy, Saint-Lambert, 4. — Lemierre, Marmontel,

Lebrun, Guénard, Palissot, Ducis, Bernardin de Saint-Pierre, Delille, Laharpe, Chamfort, Condorcet, Léonard, Roucher, Maury, Laplace, Parny, De Tracy, Florian, Collin d'Harleville, Lacépède, Fontanes, Volney, Le Bailly, Andrieux, A. Chénier, Legouvé, M.-J. Chénier, madame de Staël, Chateaubriand, Cuvier, Lemercier, Baour-Lormian, Courier, 3. — Béranger, Millevoie, Soumet, Lamennais, Guizot, Guiraud, Villemain, Cousin, 2. — De Lamartine, Delavigne, Thierry, Salvandy, Thiers, Hugo, 1.

Empire. — De 1804 à 1814.

Lebrun, Palissot, Ducis, Bernardin de Saint-Pierre, Delille, Laharpe, Maury, Laplace, Parny, De Tracy, Collin d'Harleville, Lacépède, Fontanes, Volney, Le Bailly, Andrieux, Legouvé, M. J. Chénier, madame de Staël, Chateaubriand, Cuvier, Lemercier, Baour-Lormian, Courier, 4. — Béranger, Millevoie, Soumet, Lamennais, Guizot, Guiraud, Villemain, Cousin, 3. — De Lamartine, Delavigne, Thierry, Salvandy, Thiers, Hugo, 2.

Louis XVIII. — De 1814 à 1824.

Ducis, Maury, Laplace, De Tracy, Lacépède, Fontanes, Volney, Andrieux, madame de Staël, Chateaubriand, Cuvier, Lemercier, Baour-Lormian, Courier, 5. — Béranger, Millevoie, Soumet, Lamennais, Guizot, Guiraud, Villemain, Cousin, 4. — De Lamartine, Delavigne, Thierry, Salvandy, Thiers, Hugo. 3.

Charles X. — De 1824 à 1830.

Laplace, De Tracy, Lacépède, Andrieux, Chateaubriand, Cuvier, Lemercier, Baour-Lormian, Courier, 6. — Béranger, Soumet, Lamennais, Guizot, Guiraud, Villemain, Cousin, 5. — De Lamartine, Delavigne, Thierry, Hugo, 4.

Louis-Philippe. — 1830.

De Tracy, Andrieux, Chateaubriand, Lemercier, Baour-Lormian, 7. — Béranger, Soumet, Lamennais, Guizot, Guiraud, Villemain, Cousin, 6. — De Lamartine, Delavigne, Thierry, Salvandy, Thiers, Hugo, 5.

MODÈLES
DE LITTÉRATURE
FRANÇAISE.

PROSE.

—

RABELAIS,

NÉ VERS 1487.

RABELAIS (François), né à Chinon, en Touraine, a fait un roman fantastique, aujourd'hui assez difficile à entendre dans plusieurs de ses parties. Il est d'ailleurs écrit dans un style fort ancien et rempli d'extravagances et de bouffonneries. Cependant, la pensée sérieuse, dissimulée sous ces formes extravagantes et bouffonnes, n'échappe pas aux lecteurs intelligents. Boileau disait de Rabelais : « C'est la raison habillée en masque », et jamais on ne l'a mieux défini. Molière en a imité divers endroits dans ses comédies ; La Fontaine en faisait une lecture assidue ; Labruyère, qui l'a jugé sévèrement, a dit de lui : « Où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent. Il peut être le mets des plus délicats. »

Il convenait donc d'emprunter à cet auteur, si haut placé dans l'estime des connaisseurs, et qui ouvre d'ailleurs la série de nos bons écrivains en prose, un morceau irréprochable quant à la pensée. C'est ce que nous avons fait.

Rabelais mourut à Paris, en 1553.

—

Un Roi avancé en âge exhorte son fils à la vertu, par le souvenir des vertus de son père.

Très cher fils, entre les dons, grâces et prérogatives desquelles le souverain plasmateur [1] Dieu tout-puissant a endouairé [2] et orné l'humaine nature à son commencement, celle [3] me semble singulière et excellente par laquelle elle peut en état mortel [4] acquérir espèce d'immortalité; et en décours [5] de vie transitoire, perpétuer son nom et sa race; ce qui est fait [6] par lignée issue de nous en mariage légitime. Par ce moyen demeure ès [7] enfants, ce qui était déperdu ès parents; et ès neveux [8] ce qui dépérissait ès enfants; et ainsi successivement jusques à l'heure du jugement final, quand J.-C. aura rendu à Dieu le père son royaume pacifique, hors tout danger et contamination [9] de péché.

Non donc, sans juste et équitable cause, je rends grâces à Dieu mon conservateur, de ce qu'il m'a donné pouvoir voir [10] mon antiquité [11] chenue, refleurir en ta jeunesse. Car, quand par le plaisir de lui [12] qui tout régit et modère, mon âme laissera cette habitation humaine, je ne me réputerai [13] totalement mourir, ains [14] passer d'un lieu en autre; attendu que, en toi et par toi, je demeure en mon image visible en ce monde, vivant, voyant et conversant entre gens d'honneur et mes amis, comme je soulais [15]: laquelle mienne conversation a été, moyennant l'aide et grâce divine, non sans péché, je le confesse (car nous péchons tous, et conti-

1. Créateur : du mot latin *plasmator*, tiré lui-même du grec *plasma*, et pris dans ce sens par les écrivains chrétiens.
2. Doté.
3. Celle-là.
4. Étant sujette à la mort.
5. Au déclin.
6. Ce qui se fait.
7. Dans les.
8. Petits-enfants.
9. Tache, souillure.
10. De pouvoir voir.
11. Ma vieillesse.
12. De celui.
13. Je ne croirai pas.
14. Je croirai plutôt.
15. J'avais coutume, de *solere*.

nuellement réquerons à Dieu qu'il efface nos péchés), mais sans reproche.

Par quoi, ainsi comme en toi demeure l'image de mon corps, si pareillement ne reluisaient les mœurs de l'âme, l'on ne te jugerait être [1] garde et trésor de l'immortalité de notre nom, et le plaisir que prendrais ce voyant [2] serait petit: considérant que la moindre partie de moi qui est le corps, demeurerait, et la meilleure qui est l'âme et par laquelle demeure notre nom en bénédiction entre les hommes, serait dégénérante et abâtardie. Ce que je ne dis par défiance que j'aie de ta vertu laquelle m'a été ja [3] par ci-devant [4] éprouvée, mais pour plus fort t'encourager à profiter de bien en mieux [5].

A laquelle entreprise parfaire et consommer il te peut assez souvenir comment je n'ai rien épargné [6] : mais ainsi t'y ai-je secouru comme si je n'eusse autre trésor en ce monde, que de te voir une fois en ma vie absolu [7] et parfait, tant en vertu, honnêteté et prud'hommie [8], comme en tout savoir libéral et honnête; et tel te laisser après ma mort, comme un miroir représentant la personne de moi ton père; et sinon tant excellent [9] et tel de fait comme je te souhaite, certes bien tel en désir.

(*Pantagruel*, liv. II, ch. 8.)

1. On ne croirait pas que tu es.
2. Que je prendrais en voyant cela.
3. Déjà.
4. Précédemment.
5. De mieux en mieux.
6. Latinisme dans la construction. L'ordre analytique serait : « Il te peut assez souvenir comment je n'ai rien épargné à parfaire et consommer laquelle entreprise.
7. Accompli.
8. Prudence, sagesse.
9. Si excellent.

AMYOT,

NÉ EN 1513.

AMYOT (JACQUES), né à Melun, d'une famille pauvre et ignorée, s'éleva par son mérite aux postes les plus éminents. Des aventures romanesques signalèrent, dit-on, son enfance. Il ne paraît pas qu'il y ait rien de bien vrai dans ces récits, qui, d'ailleurs, nous importent peu. Amyot fut au nombre des pauvres écoliers de Paris que faisait vivre la charité publique. Ce fut dans le collége du cardinal Lemoine qu'il apprit le latin. Pour le grec, il reçut d'abord des leçons de Bonchamp, et se perfectionna sous les professeurs Jacques Tusan et Pierre Danès, lorsqu'en 1529 François Ier créa des chaires de grec au Collége Royal.

Bientôt Amyot traduisit les *Éthiopiques* d'Héliodore, puis le roman de Longus, *Daphnis et Chloé;* il s'efforça de mettre en vers plusieurs tragédies grecques de Sophocle et d'Euripide; enfin il entreprit la traduction des *Œuvres morales* et des *Vies de Plutarque*, qui est devenue son principal titre aux yeux de la postérité.

On lui a reproché (entre autres Méziriac) un grand nombre de faux sens. Mais tout le monde s'est accordé à reconnaître la beauté de son style. Vaugelas, si sévère sur le langage, en a fait, après bien d'autres, un éloge qu'on verra avec plaisir ici : « Quelle obligation ne lui a point notre langue, n'y ayant jamais eu personne qui en ait mieux su qu'Amyot le génie et le caractère, ni qui ait usé de mots et de phrases si naturellement françaises, sans aucun mélange des façons de parler des provinces? Tous ses magasins et tous ses trésors sont dans les œuvres de ce grand homme; et encore aujourd'hui, nous n'avons guère de façons de parler nobles et magnifiques qu'il ne nous ait laissées; et quoique nous ayons retranché la moitié de ses mots et de ses phrases, nous ne laissons pas de trouver dans l'autre moitié presque toutes les richesses dont nous nous vantons. Aussi semble-t-il disputer le prix de l'éloquence historique avec son auteur, et faire douter à ceux qui savent parfaitement la langue grecque et la française, s'il a accru ou diminué l'honneur de Plutarque en le traduisant. » (Préf. des *Remarques sur la langue française.* Voy. d'ailleurs la *Notice sur Amyot* de M. Feugère).

Amyot, élevé à l'évêché d'Auxerre en 1570, mourut en 1593.

Camillus excite la jalousie de ses concitoyens.

Camillus, soit que ou la grandeur de l'œuvre qu'il venait de parachever lui eût élevé le cœur, d'avoir pris une ville qui contestait de pair à pair avec celle de Rome, et ce, au bout de dix ans que le siége avait duré; ou que les paroles de ceux qui le bénissaient et magnifiaient[1] lui eussent haussé le courage[2], et fait prendre une opinion plus présomptueuse que ne comportait la civilité d'un magistrat de chose publique[3] qui est sujet aux lois; il dressa un triomphe superbe en toute autre magnificence d'appareil, et mêmement[4], en ce qu'il se fit porter par Rome sur un chariot triomphal traîné par quatre coursiers blancs; ce que nul autre capitaine paravant lui[5] n'avait osé faire, ni depuis lui aussi, pour ce que[6] l'on estime que ce soit[7] une voiture sacrée et proprement destinée au roi et père des Dieux. Cela lui engendra la malveillance de ses citoyens[8], qui n'avaient point accoutumé que l'on leur usât[9] de telle braverie[10].

Et si[11] eut encore une autre occasion qui le rendit malvoulu[12] : ce fut qu'il s'opposa à la loi qui fut mise en avant, que l'on divisât la ville de Rome. Car les tribuns du peuple proposèrent un édit que le sénat et le peuple romain fût méparti[13] en deux parts, et que ceux à qui il écherrait par le sort, demeurassent à Rome, les autres allassent habiter en la ville de Véïes nouvellement conquise; alléguant, pour le persuader, que les uns et les autres en seraient plus riches, et garderaient[14] plus aisément leurs terres et leurs biens des courses de leurs ennemis, par le moyen de ces deux grosses

1. Exaltaient.
2. Le cœur.
3. De république.
4. Surtout, du latin *maximé*.
5. Avant lui.
6. Parce que.
7. C'est.
8. Concitoyens
9. Que l'on usât envers eux.
10. Un tel luxe, une telle magnificence.
11. Ainsi.
12. Il y eut une occasion ui fit vouloir du mal.
13. Partagé.
14. Préserveraient.

villes. Le peuple qui était jà [1] multiplié en grand nombre, et qui avait déjà fait ses besognes [2], le trouvait le meilleur du monde et ne faisait autre chose que crier et tumultuer [3] à l'entour de la tribune aux harangues, en demandant que l'on mît cette loi aux voix et suffrages du peuple. Mais le sénat universellement, et les plus gens de bien d'entre les autres citoyens, estimant que cette proposition des tribuns était la destruction, et non pas la division de la ville de Rome, ne pouvaient endurer qu'elle tirât avant [4]; et avaient leurs recours à Camillus, lequel craignant de venir à l'essai de tenter si la loi passerait ou non, allait toujours inventant quelques occasions et quelques nouveaux empêchements, par lesquels il dilayait [5] et rejetait toujours à un autre temps l'entérinement [6] de cette loi, et pour ces raisons était haï de la commune [7].

Mais la principale et plus apparente cause de la malveillance que le peuple lui portait, vint de la décime des dépouilles; et ne fut pas [8] sans quelque occasion, encore qu'à la vérité ce fût à tort si le peuple lui en voulut mal. Car quand il alla devant la ville de Véïes, il fit vœu qu'il offrirait au dieu la dîme [9] du butin qui se gagnerait à la prise de cette ville, s'il la pouvait prendre. Mais lorsqu'elle fut prise et pillée, fût [10] ou pour ce qu'il lui fachât [11] de molester ses citoyens, ou que pour la multitude des autres affaires, il eût oublié son vœu, il endura que les gens de guerre départissent entre eux le butin, et en fissent leur profit. Puis quelque temps après qu'il était déjà hors de sa charge, il en avertit le sénat; et en même temps, les devins rapportèrent que par les signes des sacrifices, ils connaissaient quelque courroux et malcontentement [12] des Dieux et qu'il fallait se réconcilier avec eux et les pacifier [13].

1. Déjà.
2. Ses affaires, qui s'était enrichi.
3. S'agiter, faire du tumulte.
4. Qu'elle allât plus loin.
5. Il usait de délais.
6. Le vote.
7. Du peuple.
8. Ce ne fut pas.
9. La dixième partie.
10. Que ce fût.
11. Parce qu'il lui fâchait.
12. Mécontentement.
13. Les apaiser.

Quoi entendu[1], le sénat ordonna, parce qu'il serait malaisé que chacun pût représenter les choses mêmes qu'il aurait eues en sa part du butin, pour les répartir de nouveau, que l'on rapporterait par serment[2] la dixième partie de ce que l'on y aurait gagné. Si y eut[3] beaucoup d'affaires, et fallut user de violence pour faire rendre aux pauvres soudarts[4] qui avaient beaucoup travaillé et beaucoup enduré en cette guerre, une si grosse partie de leur gain, attendu mêmement[5] que plusieurs l'avaient déjà tout dépendu[6] : à l'occasion de quoi, chacun criait à l'encontre de Camillus, et lui ne trouvant autre couleur[7] meilleure pour se couvrir, fut contraint d'user d'une excuse la plus maigre et la plus déraisonnable qu'il eût su alléguer, en avouant qu'il l'avait fait par oubliance[8]. Le peuple néanmoins ne laissait pas pour cela de s'en courroucer bien âprement[9], disant qu'il avait lors voué[10] d'offrir aux Dieux la dîme des biens des ennemis, et que maintenant il voulait décimer ses propres citoyens.

(*Vie de Camillus.*)

1. Cela entendu.
2. Sous serment.
3. Ainsi, il y eut.
4. Soldats.
5. Même, dans le sens de *surtout*.
6. Dépensé.
7. Prétexte.
8. Oubli.
9. Vivement.
10. Fait vœu.

MONTAIGNE,

NÉ EN 1533.

MONTAIGNE (MICHEL de) naquit au château de ce nom dans le Périgord. Il fit d'excellentes études, soit dans la maison de son père, soit au collége de Bordeaux; il voyagea en France, en Allemagne, en Suisse, en Italie, et toujours en observateur curieux et en philosophe profond. Il remplit honorablement plusieurs fonctions publiques, entre autres celle de maire de Bordeaux, et revint enfin habiter son château et s'y livrer tout entier à la philosophie. C'est là qu'il a pu achever l'ouvrage qui lui a fait une réputation immortelle, sous le titre modeste d'*Essais*. On ne peut en donner une idée par l'analyse, car c'est une réunion de chapitres traitant des sujets les plus divers sans aucune liaison entre eux. Vous trouverez même tel chapitre intitulé *des lois*, où il n'y a pas quatre lignes sur ce sujet. Aussi Balzac disait-il de lui : « Montaigne sait bien ce qu'il dit, mais il ne sait pas toujours ce qu'il va dire. » Les *Essais de Montaigne* ne sont pas moins de tous nos vieux livres le plus lu et le plus médité. C'est que, en effet, c'est un champ fertile, où les fleurs et les fruits sont mêlés sans aucun art. Il y a tant d'esprit, de bon sens, de naïveté, de finesse, de génie, que le désordre de ses pensées plaît plus que l'arrangement symétrique d'un écrivain médiocre.

Montaigne mourut le 15 septembre 1592.

Par divers moyens on arrive à pareille fin.

La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensés, lorsqu'ayant la vengeance en main, ils nous tiennent à leur merci, c'est de les émouvoir, par soumission, à commisération et à pitié. Toutefois la braverie [1] et la constance, moyens tout contraires, ont quelquefois servi à ce même effet. Édouard, prince de Galles, celui qu régenta

1. Le courage

2. Gouverna

longtemps notre Guyenne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant été bien fort offensé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne put être arrêté par les cris du peuple et des femmes et enfants abandonnés à la boucherie, lui criant merci, et se jetant à ses pieds; jusqu'à ce que, passant toujours outre dans la ville, il aperçut trois gentilshommes français qui d'une hardiesse incroyable soutenaient seuls l'effort de son armée victorieuse. La considération et le respect d'une si notable vertu reboucha [1] premièrement la pointe de sa colère; et commença [2] par ces trois à faire miséricorde à tous les autres habitants de la ville. Scanderberch, prince de l'Épire, suivant un soldat des siens pour le tuer; et ce soldat, ayant essayé par toute espèce d'humilités et de supplications de l'apaiser, se résolut à toute extrémité de l'attendre l'épée au poing. Cette sienne résolution arrêta sus bout [3] la furie de son maître, qui, pour lui avoir vu prendre un si honorable parti, le reçut en grâce. Cet exemple pourra souffrir autre interprétation [4] de ceux qui n'auront lu la prodigieuse force et vaillance de ce prince-là. L'empereur Conrad III, ayant assiégé Guelphe duc de Bavière, ne voulut condescendre à plus douces conditions, quelque viles et lâches satisfactions qu'on lui offrît, que de permettre seulement aux gentilsfemmes [5] qui étaient assiégées avec le duc de sortir, leur honneur sauve [6], à pied avec ce qu'elles pourraient emporter sur elles. Elles, d'un cœur magnanime, s'avisèrent de charger sur leurs épaules leurs maris, leurs enfants, et le duc même. L'empereur prit si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'aise, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avait portée contre ce duc; et dès lors en avant [7] traita humainement lui et les siens. L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporterait aisément, car j'ai une

1. Émoussa.
2. Il commença.
3. Tout à coup.
4. Être autrement interprété.
5. Aux femmes de qualité.
6. *Honneur* était alors du féminin.
7. Dès ce moment.

merveilleuse lâcheté [1] vers la miséricorde et la mansuétude [2]. Tant y a, qu'à mon avis, je serais pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation [3].

Si est la pitié passion vicieuse aux stoïques [4]; ils veulent qu'on secoure les affligés, mais non pas qu'on fléchisse et compatisse avec eux. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on voit ces âmes assaillies et essayées par ces deux moyens, en soutenir l'un sans s'ébranler, et courber sous l'autre. Il se peut dire que, de rompre son cœur à la commisération, c'est l'effet de la facilité, débonnaireté et mollesse; d'où il advient que les natures plus faibles comme celles des femmes, des enfants et du vulgaire, y sont plus sujettes. Mais ayant eu à dédain [5] les larmes et les prières, de se rendre [6] à la seule révérence [7] de la sainte image de la vertu, que c'est l'effet d'une âme forte et imployable [8], ayant en affection et en honneur une vigueur mâle et obstinée. Toutefois ès âmes moins généreuses, l'étonnement et l'admiration peuvent faire naître un pareil effet : témoin le peuple thébain, lequel, ayant mis en justice d'accusation capitale ses capitaines pour avoir continué leur charge outre le temps [9] qui leur avait été prescrit et préordonné [10], absolut [11] à toute peine Pélopidas qui pliait sous le faix de telles objections, et n'employait à se garantir que requêtes et supplications; et, au contraire, Épaminondas qui vint à raconter magnifiquement les choses par lui faites, et à les reprocher au peuple d'une façon fière et arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes [12] en main; et se départit l'assemblée [13], louant grandement la hautesse du courage de ce personnage. Dionysius le vieil [14], après des longueurs et difficultés extrêmes, ayant pris la ville de Regge, et

1. Je me laisse facilement aller.
2. La douceur.
3. L'admiration.
4. Toutefois la pitié est une passion blâmable selon les stoïciens.
5. Après avoir dédaigné.
6. Se rendre.
7. Considération.
8. Inflexible.
9. Au-delà du temps.
10. Ordonné d'avance.
11. Prétérit du verbe *absoudre*.
12. Les boules avec lesquelles on donnait son suffrage.
13. L'assemblée se sépara.
14. Denys l'ancien.

en icelle [1] le capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avait si obstinément défendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il lui dit premièrement comment le jour avant il avait fait noyer son fils et tous ceux de sa parenté : à quoi Phyton répondit seulement qu'ils en étaient d'un jour plus heureux que lui. Après il le fit dépouiller et saisir à des bourreaux, et le [2] traîner par la ville en le fouettant très ignominieusement et cruellement, et en outre le chargeant de félonnes paroles et contumélieuses [3]. Mais il eut le courage toujours constant, sans se perdre; et d'un visage ferme, allait au contraire ramentevant [4] à haute voix l'honorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son pays entre les mains d'un tyran, le menaçant d'une prochaine punition des dieux. Dyonisius, lisant dans les yeux de la commune [5] de son armée que, au lieu de s'animer des bravades de cet ennemi vaincu au mépris de leur chef et de son triomphe, elle allait s'amollissant par l'étonnement d'une si rare vertu, et marchandait de se mutiner [6] et même d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergents, fit cesser ce martyre, et à cachette [7] l'envoya noyer en la mer.

Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant [8] que l'homme : il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme. Voilà Pompéius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il était fort animé, en considération de la vertu et magnanimité du citoyen Zénon qui se chargeait seul de la faute publique et ne requérait autre grâce que d'en porter seul la peine : et l'hôte de Sylla, ayant usé en la ville de Péruse de semblable vertu, n'y gagna rien ni pour soi ni pour les autres. Et, directement contre mes premiers exemples, le plus hardi des

1. Dans cette ville.
2. *Le* est de trop.
3. De paroles outrageantes.
4. Il allait rappelant.
5. La masse.
6. Allait se mutiner.
7. En cachette.
8. Du verbe *ondoyer*, couler, se mouvoir comme l'onde, c'est un beau mot qui a vieilli.

hommes et si gracieux aux vaincus, Alexandre, forçant après beaucoup de grandes difficultés la ville de Gaza, rencontra Bétis qui y commandait, de la valeur duquel il avait pendant ce siége senti des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes dépecées [1], tout couvert de sang et de plaies, combattant encore au milieu de plusieurs Macédoniens qui le chamaillaient [2] de toutes parts; et lui dit tout piqué d'une si chère victoire (car entre autre dommage, il avait reçu deux fraîches blessures sur sa personne) : « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Bétis : fais état [3] qu'il te faut souffrir toutes les sortes de torments qui se pourront inventer contre un captif. » L'autre, d'une mine non seulement assurée mais rogue [4] et altière, se tint sans mot dire à ses menaces. Lors Alexandre, voyant son fier et obstiné silence : « A-t-il fléchi un genou? lui est-il échappé quelque voix suppliante? Vraiment, je vaincrai ta taciturnité; et si je n'en puis arracher parole, j'en arracherai au moins du gémissement. » Et tournant sa colère en rage, commanda qu'on lui perçât les talons; et le fit ainsi traîner tout vif, déchirer et démembrer attaché à une charrette.

Serait-ce que la hardiesse lui fut si commune, que pour ne l'admirer point, il la respectât moins? ou qu'il l'estimât si proprement sienne, qu'en cette hauteur il ne put souffrir de la voir en un autre, sans le dépit d'une passion envieuse? ou que l'impétuosité naturelle de sa colère fut incapable d'opposition? De vrai, si elle eût reçu bride [5], il est à croire que en la prise et désolation de la ville de Thèbes elle l'eût reçue, à voir cruellement mettre au fil de l'épée tant de vaillants hommes perdus et n'ayant plus moyen de défense publique; car il en fut tué bien six mille, desquels nul ne fut vu ni fuyant ni demandant merci [6]; au rebours, cherchant qui

1. Brisées.
2. L'assaillaient.
3. Compte.
4. Fière.
5. Si elle eût pu être modérée.
6. Grâce, miséricorde.

çà, qui là [1], par les rues à affronter les ennemis victorieux, les provoquant à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne fut vu si abattu de blessures, qui n'essayât en son dernier soupir de se venger encore, et consoler sa mort en la mort de quelque ennemi. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié, et ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance : dura ce carnage jusques à la dernière goutte de sang qui se trouva espandable [2], et ne s'arrêta que aux personnes désarmées, vieillards, femmes et enfants pour en tirer trente mille esclaves.

(*Essais*, liv. I.)

1. L'un d'un côté, l'autre d'un autre. 2. Digne d'être répandu.

PITHOU,

NÉ EN 1539.

PITHOU (Pierre) naquit à Troyes, en Champagne, d'une famille distinguée. Après avoir reçu une bonne éducation domestique, il vint puiser à Paris, sous Turnèbe, le goût de l'antiquité. De Paris il passa à Bourges, où il acquit, sous le célèbre Cujas, toutes les connaissances nécessaires à un magistrat. Il était substitut du procureur général, lorsque Grégoire XIII lança un bref contre l'ordonnance d'Henri III, relative au concile de Trente. Pithou publia alors un mémoire où il défendait avec autant de force que de raison la cause de la France et celle du roi. On sait avec quel talent il a, depuis, traité des sujets analogues, et que son *Traité des libertés de l'église gallicane* sert de fondement à tout ce qu'on a écrit plus tard sur la même matière.

Henri IV trouva en lui un citoyen zélé, quoiqu'il eût été entraîné dans la faction de la Ligue; il fit tous ses efforts pour réduire Paris sous l'obéissance de son souverain légitime. Il était de la société des beaux esprits qui composèrent le pamphlet ingénieux connu sous le nom de *Satire Ménippée*, satire qui fit plus de mal à la Ligue que tous les raisonnements des bons citoyens, et plus de bien à Henri IV qu'une bataille gagnée. Il inséra entre autres choses, dans la partie intitulée *Abrégé de la farce des États de la Ligue*, une harangue de M. d'Aubray, parlant pour le Tiers État; véritable chef-d'œuvre d'exposition, de fine raillerie et de raison sévère, d'où nous avons extrait, comme un modèle du style animé et familier de ce temps, la peinture qu'il fait du malheureux état de Paris sous la domination des ligueurs.

Pithou mourut, en 1596, à Nogent-sur-Seine.

Harangue de M. d'Aubray, pour le Tiers-État.

Il faut confesser que nous sommes pris à ce coup, plus serfs et plus esclaves que les chrétiens en Turquie, et les Juifs en Avignon. Nous n'avons plus de volonté ni de voix au chapitre. Nous n'avons plus rien de propre, que [1], nous puissions dire : cela est mien [2]. Tout est à vous, messieurs, qui nous

1. Dont. 2. M'appartient.

tenez le pied sur la gorge, et qui remplissez nos maisons de garnisons. Nos priviléges et franchises anciennes sont à vau-l'eau : notre Hôtel-de-Ville que j'ai veu être l'assuré refuge du secours des rois en leurs urgentes affaires, est à la boucherie; notre cour du Parlement est nulle; notre Sorbonne est perdue, et l'Université devenue sauvage. Mais l'extrémité de nos misères est, qu'entre tant de malheurs et de nécessités, il ne nous est pas permis de nous plaindre, ni demander secours; et faut [1], qu'ayant la mort entre les dents, nous disions que nous nous portons bien, et que sommes [2] trop heureux d'être malheureux pour si bonne cause. O Paris qui n'es plus Paris! mais une spélunque [3] de bêtes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains; un asile et sûre retraite de voleurs, meurtriers et assassinateurs [4], ne veux-tu jamais te ressentir de ta dignité, et te souvenir qui [5] tu as été, au prix de ce que tu es? Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie, qui pour un légitime et gracieux [6] roi, t'a engendré cinquante roitelets et cinquante tyrans? Te voilà aux fers, te voilà en l'inquisition d'Espagne, plus intolérable mille fois et plus dure à supporter aux esprits nés libres et francs, comme sont les Français, que les plus cruelles morts dont les Espagnols se sauraient aviser. Tu n'as pu supporter une légère augmentation de tailles et d'offices, et quelques nouveaux édits qui ne t'importaient nullement; mais tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne jusqu'au sang, qu'on emprisonne tes sénateurs, qu'on chasse et bannisse tes bons citoyens et conseillers; qu'on pende, qu'on massacre tes principaux magistrats. Tu le vois et tu l'endures; tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves et le loues, et n'oserais et ne saurais faire autrement. Tu n'as pu supporter ton roi débonnaire, si facile, si familier, qui s'était rendu comme concitoyen et bourgeois de ta ville, qu'il a enrichie, qu'il a embellie de somptueux bâtiments, accrue de forts et superbes remparts,

1. Il faut.
2. Nous sommes.
3. Caverne, du latin *spelunca*.
4. Assassins.
5. Quel.
6. Affable.

ornée de priviléges et exemptions honorables. Que dis-je, pu supporter? C'est bien pis : tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lit. Quoi, chassé? tu l'as poursuivi. Quoi, poursuivi? tu l'as assassiné, canonisé [1] l'assassinateur, et fait des feux de joie de sa mort. Et tu vois maintenant combien cette mort t'a profité : car elle est cause qu'un autre est monté en sa place, bien plus vigilant, bien plus laborieux, bien plus guerrier, et qui saura bien te serrer de plus près, comme tu as à ton dam [2] déjà expérimenté. Je vous prie, messieurs, s'il est possible de jeter encore ces derniers abois en liberté, considérons un peu quel bien et quel profit nous est venu de cette détestable mort, que nos prêcheurs [3] nous faisaient croire être le seul et unique moyen pour nous rendre heureux.

Mais je ne puis en discourir qu'avec trop de regret de voir les choses en l'état qu'elles sont [4], au prix qu'elles étaient [5] lors. Chacun avait encore en ce temps-là du blé en son grenier et du vin en sa cave; chacun avait sa vaisselle d'argent et sa tapisserie et ses meubles; les femmes avaient encore leur demiceint; les reliques étaient entières, on n'avait point touché aux joyaux de la couronne. Mais maintenant, qui se peut vanter d'avoir de quoi vivre pour trois semaines, si, ce ne sont les voleurs qui se sont engraissés de la substance du peuple, et qui ont pillé à toutes mains les meubles des présents et des absents? Avons-nous pas [6] consommé peu à peu toutes nos provisions, vendu nos meubles, fondu notre vaisselle, engagé jusqu'à nos habits pour vivoter bien chétivement? Où sont nos salles et nos chambres tant bien garnies, tant diaprées et tapissées? Où sont nos festins et nos tables friandes? Nous voilà réduits au lait et au fromage blanc, comme les Suisses. Nos banquets sont d'un morceau de vache pour tout mets. Bien heureux qui n'a point mangé de chair de

1. Tu as canonisé.
2. A tes dépens, par ton malheur.
3. Prédicateurs. Le mot *prêcheur* ne s'emploie guère aujourd'hui qu'ironiquement, ou dans cette locution *les frères prêcheurs* pour les Dominicains.
4. Où elles sont.
5. De ce qu'elles étaient.
6. N'avons-nous pas. Alors on retranchait souvent la négation *ne*.

cheval et de chien, et bien heureux qui a toujours eu du pain d'avoine, et s'est passé de bouillie de son vendue au coin des rues, aux lieux qu'on vendait [1] jadis les friandises de langues, caillettes et pieds de mouton ! Et n'a pas tenu à monsieur le légat, et à l'ambassadeur Mendosse que n'ayons mangé les os de nos pères, comme font les sauvages de la nouvelle Espagne. Peut-on se souvenir de toutes ces choses, sans larmes et sans horreur ? et ceux qui en leur conscience savent bien qu'ils en sont cause, peuvent-ils en ouir parler sans rougir, et sans appréhender la punition que Dieu leur réserve pour tant de maux dont ils sont auteurs? mêmement [2] quand ils se représenteront les images de tant de pauvres bourgeois, qu'ils ont vus par les rues tomber tout raides morts de faim; les petits enfants mourir à la mamelle de leurs mères allangouries, tirant pour néant [3] et ne trouvant que sucer; les meilleurs habitants et les soldats marcher par la ville appuyés d'un bâton, pâles, faibles, plus blancs et plus ternis qu'images de pierre, ressemblant plus des fantômes [4] que des hommes, et l'inhumaine réponse d'aucuns [5], même des ecclésiastiques qui les accusaient et menaçaient au lieu de les secourir ou consoler ? Fut-il jamais barbarie ou cruauté pareille à celle que nous avons vue et endurée ? Fut-il jamais tyrannie et domination pareille à celle que nous voyons et endurons?

(*Satire Ménippée*)

1. Où l'on vendait.
2. Surtout.
3. N'obtenant pas de lait.
4. A des fantômes. *Ressembler* était alors transitif direct.
5. De quelques-uns.

CHARRON,

NÉ EN 1541.

CHARRON (PIERRE), né à Paris, et d'abord avocat au parlement, fréquenta le barreau pendant cinq ou six années. Il le quitta pour s'appliquer à la théologie et à l'éloquence de la chaire, et obtint un tel succès que plusieurs évêques s'empressèrent de l'attirer dans leurs diocèses, où ils lui donnèrent des bénéfices. Il fut successivement théologal de Bazas, d'Acqs, de Lectoure, d'Agen, de Cahors, de Condom et de Bordeaux. C'est alors qu'il se lia avec Montaigne qui lui permit, par son testament, de porter les armes de sa maison.

Charron a écrit plusieurs ouvrages; le principal est le *Traité de la sagesse*, qui a fait dire de lui, en le comparant à Montaigne, qu'il avait plus d'ordre dans les idées, mais bien moins de force et de vigueur dans le génie. Il est toutefois aussi philosophe et porte ses vues aussi loin dans la nature humaine.

En effet, l'on ne peut sans injustice lui refuser une raison supérieure et un grand sens. Quoique peut-être, comme le font trop les philosophes misanthropes, il abuse souvent du raisonnement pour abaisser l'espèce humaine.

Comme son style est d'ailleurs correct, pur et même énergique pour le temps, on sera bien aise de trouver ici un court extrait de son ouvrage.

Charron mourut en 1603, à Paris.

Si les bêtes ont de l'intelligence.

C'est une question grande, si les bêtes sont privées de toutes les facultés spirituelles. L'opinion qui tient qu'elles n'en sont point privées, ains qu'elles les ont [1], est la plus authentique et plus vraie. Elle est tenue des plus graves philosophes, mêmement Aristote, Galien, Porphyre, Plutarque; soutenue [2] par cette raison: la composition du cerveau qui est la partie de laquelle l'âme se sert pour ratiociner [3] est toute pareille et même [4] aux bêtes qu'aux hommes: confirmée [5] par

1. Qu'au contraire elles les ont. *Ains* exprime l'opposition.
2. Elle est soutenue.
3. Raisonner.
4. Et semblable.
5. Elle est confirmée.

expérience ; les bêtes des singuliers concluent les universels [1], du regard d'un homme seul connaissent tous hommes, savent conjoindre et diviser, et distinguer le bon du mauvais pour leur vie, liberté [2], et de leurs petits [3].

Voire [4] se lisent et se voient [5], si l'on y veut bien prendre garde, plusieurs traits faits par les bêtes, qui surpassent la suffisance [6], subtilité et tout l'engin [7] du commun des hommes. J'en veux ici rapporter quelques uns des plus signalés.

Le renard voulant passer sur la glace d'une rivière gelée, applique l'oreille contre la glace pour sentir s'il y a du bruit, et si l'eau court au-dessous, pour savoir s'il faut avancer ou reculer.

Le chien, pour savoir auquel des trois chemins se sera mis son maître ou l'animal qu'il cherche, après avoir flairé et s'être assuré de deux qu'il n'y a passé [8] pour n'y sentir la trace, sans plus marchander [9] ni flairer il s'élance dedans [10] le troisième.

Le mulet du philosophe Thalès, portant du sel et traversant un ruisseau, se plongeait dedans avec sa charge pour la rendre plus légère, l'ayant, une fois trouvée telle, y étant par accident tombé. Mais étant après chargé de laine ne s'y plongeait plus.

Plutarque dit avoir vu dans un bateau un chien jetant en un vaisseau des cailloux pour faire monter l'huile qui était trop basse ; autant s'en dit des corbeaux de Barbarie pour faire monter l'eau quand elle est trop basse et qu'ils veulent boire.

De même, les éléphants portent des pierres et des pièces

1. Opération de l'entendement par laquelle après avoir vu beaucoup de choses semblables, beaucoup de tulipes, par exemple, nous nous faisons l'idée générale et abstraite d'une tulipe.
2. Leur liberté.
3. Celles de leurs petits.
4. Bien plus, du latin *verùm*. On ne doit pas mettre *même* après *voire*, comme le font aujourd'hui des écrivains ignorants.
5. Inversion imitée du latin, facile à comprendre ici.
6. La capacité.
7. Le génie, du latin *ingenium*.
8. Il n'y a pas passé.
9. Hésiter.
10. Dans.

de bois dedans la fosse où un autre leur compagnon [1] se trouve engagé, pour lui aider à en sortir.

Les bœufs des jardins royaux de Suze, appris à faire cent tours de roue à l'entour d'un puits pour en tirer de l'eau et en arroser les jardins, n'en voulaient jamais faire davantage, et ne faillaient [2] aussi jamais au compte.

Toutes ces choses, comment se peuvent-elles faire sans discours [3] et ratiocination [4], conjonction et division? c'est en être privé [5] que ne connaître cela [6] en la dextérité de tirer et arracher les dards et javelots des corps avec fort peu de douleur qui est aux éléphants [7]; le chien [8], dont parle Plutarque, qui en un jeu public sur l'échafaud, contrefesait le mort, tirant à la fin, tremblant, puis se roidissant, se laissant entraîner, puis peu à peu se revenant [9] et levant la tête, faisait le ressuscité; tant de singeries et tours étrangers que font les chiens des bateleurs; les ruses et inventions de quoi les bêtes se couvrent des entreprises que nous faisons sur elles; la ménagerie [10] et grande providence [11] des fourmis à étendre au dehors leurs grains pour les éventer, sécher, afin qu'ils ne moisissent et corrompent [12], à ronger le bout du grain afin qu'il ne germe; la police des mouches à miel où y a [13] si grande diversité d'offices et de charges, et une si grande constance.

(*De la Sagesse*, liv. I, ch. 8, paragraphe 6.)

1. Un autre de leurs compagnons.
2. Ne se trompaient.
3. Suite dans les idées.
4. Raisonnement.
5. De raisonnement.
6. Que de ne pas le reconnaître.
7. C'est une pure fable.
8. En le chien; *en* est sous-entendu ici, et dans toutes les phrases qui suivent.
9. Revenant à lui.
10. L'économie.
11. Prévoyance.
12. Ne se corrompent.
13. Il y a.

LEVAYER,

NÉ EN 1588.

LEVAYER (François de la Mothe), né à Paris, tirait son origine d'une famille du Mans, distinguée par le mérite et les emplois. Il fut, lui-même, comme son père, substitut du procureur-général au parlement de Paris. L'application qu'il donna à l'étude des lois ne l'empêcha pas de se livrer aux autres sciences. Nourri de la lecture des anciens, il n'y eut aucune nation connue dont il n'entreprit d'étudier le génie, les mœurs et les coutumes. Pour se livrer tout entier à ses études, il se démit des pesantes dignités de la magistrature. Il avait un rang si distingué parmi les savants qu'il fut admis à l'Académie française en 1639. Le cardinal de Richelieu, qui connaissait son mérite, voulait qu'il fît l'éducation du dauphin, qui fut depuis Louis XIV; mais la mort de ce ministre lui fit perdre son protecteur le plus puissant. L'abbé de Beaumont fut nommé précepteur du jeune roi. Levayer fut un peu plus tard chargé de l'instruction du frère cadet de Louis XIV, depuis duc d'Orléans, né en 1640.

Levayer a laissé un grand nombre d'ouvrages qui roulent tous sur des sujets d'histoire ou de philosophie pratique.

Il est mort en 1672, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

De la modération d'esprit.

Tous les philosophes conviennent qu'il n'y a point de temps de la vie qui nous doive être plus suspect que celui où toutes choses nous rient, et où il semble que nous soyons dans une parfaite tranquillité; parce que la tempête n'est pas si ordinaire après les grandes bonaces[1] de la mer, que les revers de fortune sont certains quand elle a pris longtemps plaisir à nous caresser. Lorsque cette aveugle a retiré le bras, et qu'il semble qu'elle nous ait voulu, je ne dirai pas obliger, mais seulement épargner, c'est alors qu'il faut être le plus sur ses

1. Calme, beau temps.

gardes, et tenir pour assuré qu'elle a dessein de nous tirer quelque coup dangereux. Mais à quoi est-ce nous réduire, si nous sommes obligés de nous inquiéter, même dans les plus grandes prospérités, par la crainte de l'avenir? N'est-ce pas nous condamner à une continuelle perplexité durant tout le cours de notre vie? En vérité, ce serait s'imposer de trop dures lois, se rendre malheureux de peur de le devenir, et pratiquer une philosophie dont les voies nous éloigneraient de sa fin principale, qui ne peut être que notre félicité.

La raison doit modérer paisiblement nos défiances; et, quoique nous prévoyions tous les mauvais tours de la fortune, convertir à notre usage ce qu'elle nous offre d'agréable et d'utile.

Présentement il faut que le sage soit disposé à tout; qu'il voie du même œil les faveurs et les disgrâces de la fortune; qu'il se prête aux choses et qu'il ne s'y donne pas; enfin que, dans tout ce qu'il peut essuyer de bien et de mal, il conserve son âme dans une assiette égale et tranquille :

> Æquam memento rebus in arduis
> Servare mentem [1].

C'est le souverain bien de l'homme que cette égalité d'humeur. Mais qui peut se flatter de se posséder toujours assez pour n'y point porter atteinte? qui peut se vanter de se maintenir toujours si supérieur aux choses qu'il ne ravale [2] jamais son âme à ressentir leurs impressions? Il faut se conduire de manière que nous prenions tout ce qu'une aventure a d'agréable, et que nous passions vite sur ce qu'elle peut nous offrir de disgracieux.

Divers auteurs parlent d'une montagne d'Afrique qu'il faut passer en sautant et en dansant, parce qu'autrement on ne manquerait pas d'être saisi de la fièvre. En vérité, il en est de même de beaucoup de mauvais pas de la vie, où notre esprit succomberait sous le faix de l'adversité, s'il ne savait pas

1. Souviens-toi, dans les circonstances difficiles, de conserver l'égalité de l'âme. HORACE, *Odes*, II, 3.
2. Qu'il n'abaisse.

s'étourdir, s'enivrer presque de la réminiscence d'un plaisir passé, et se livrer enfin à l'espérance flatteuse que ses maux finiront bientôt.

Il est bon de s'appliquer à tirer profit, non seulement de ce que la fortune nous présente à souffrir, mais même de ce qu'elle fait endurer de fâcheux aux autres. En quelque état que nous soyons, il est difficile que nous ne voyions pas des personnes plus malheureuses que nous, et c'est sur celles-là que nous devons jeter les yeux, pour y trouver des raisons de nous consoler, plutôt que sur d'autres qui sont plongées dans l'aisance. Socrate est aussi grand par la manière dont il a su supporter les injures et s'accommoder à l'humeur aigre de sa Xantippe[1], que par tous les préceptes de philosophie qu'il a donnés. Il est plus aisé de discourir sur la modération que d'être modéré et de se contenir. Quelqu'un dit à Diogène qu'un autre se moquait de lui. « Et moi, dit-il, je ne me tiens pas pour moqué. » Un homme moins philosophe s'en serait fâché.

Je ne sais qui était celui qui, sur le rapport de certains propos qu'on avait tenus de lui, repartit qu'il n'en savait point mauvais gré au détracteur, parce qu'il l'avait pris pour un autre, et qu'il n'était pas si fou de s'emporter pour une chose qui ne le regardait pas : *Non in me dixit, sed in eum quem me esse putabat*[2].

Périclès fut surtout admirable pour la puissance que son âme sut toujours conserver sur ses sens. Il fut une fois persécuté tout un jour par un insolent qui le suivit jusqu'au soir en l'injuriant; arrivé chez lui, pour toute marque de ressentiment, il commanda qu'on prît un flambeau et qu'on reconduisît cet homme tranquillement à son logis.

Permettez qu'à cet exemple j'y joigne celui de deux hommes de notre siècle, qui peuvent être nommés après Périclès.

La Noue, aussi célèbre par ses actions que par ses *Commen-*

1. Femme de Socrate.
2. Il n'a pas ainsi parlé contre moi, mais contre celui qu'il croyait que j'étais.

taires, fut conduit avec des injures atroces par le ministre La Place, dans La Rochelle, depuis le lieu du conseil jusqu'à la porte de son logis, où ce prédicant lui donna un soufflet. Des gentilshommes présents, avec les domestiques qui suivaient La Noue, voulant maltraiter cet insolent, il les en empêcha, et se contenta, en le renvoyant à sa femme, de lui mander qu'il la chargeait d'avoir soin de lui.

Le second exemple récent sera du chancelier de Sillery, qui entendit mille mauvaises paroles d'une femme irritée de la perte d'un procès qu'elle lui imputait. Il se contenta pour toute vengeance de demander, sans s'émouvoir, à l'homme qui l'accompagnait si elle était sa femme; et comme ce mari lui eut répondu que oui : « En vérité, lui repartit le chancelier, je vous plains bien, ramenez-la chez vous. » Ces exemples instruisent autant et plus que les meilleurs préceptes de morale.

(*Esprit de Levayer.*)

BALZAC,

NÉ EN 1594.

BALZAC (JEAN-LOUIS GUEZ, seigneur de) naquit à Angoulême. Homme éloquent, dit Voltaire, et qui le premier fonda un prix d'éloquence, il eut le brevet d'historiographe de France et celui de conseiller d'État, qu'il appelait de magnifiques bagatelles. La langue française lui a une très grande obligation; il donna, le premier, du nombre et de l'harmonie à la prose en n'employant guère que les termes qui sont restés dans le style élevé; car c'est par là surtout qu'il se distingue des écrivains illustres qui l'ont précédé.

Cette qualité, poussée à l'excès, est devenue ensuite son principal défaut. On a reconnu qu'il tombait souvent dans l'enflure en voulant éviter la familiarité; qu'il ne pouvait, selon Boileau, dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur. On est allé jusqu'à ne voir en lui qu'un *harangueur ampoulé*.

Les courts extraits qui suivent montrent qu'il a eu un mérite réel aussi bien dans la pensée que dans l'expression.

Balzac mourut, près d'Angoulême, le 18 février 1654.

Les Fléaux de Dieu.

C'est le moyen de faire souvent injustice, que de juger toujours du mérite des conseils par la bonne fortune des événements. Ne nous laissons pas éblouir à l'état des choses qui réussissent : ce que les Grecs, ce que les Romains, ce que nous-mêmes avons appelé une prudence admirable, c'est une heureuse témérité.

Il y a eu des hommes dont la vie a été pleine de miracles, quoiqu'ils ne fussent pas saints, et qu'ils n'eussent pas dessein de l'être; le ciel bénissait toutes leurs fautes, le ciel couronnait toutes leurs folies.

Il devait périr, cet homme fatal, il devait périr, dès le premier jour de sa conduite, par une telle entreprise; mais Dieu voulut se servir de lui pour punir le genre humain et tour-

menter le monde : la justice de Dieu voulait se venger, et avait choisi cet homme pour être le ministre de ses vengeances.

La raison concluait qu'il tombât d'abord par les maximes qu'il a tenues ; mais il est demeuré longtemps debout, par une raison plus haute qui l'a soutenu. Il a été affermi dans son pouvoir par une force étrangère, et qui n'était pas de lui; par une force qui appuie la faiblesse, qui arrête les chutes de ceux qui se précipitent, qui n'a que faire des bonnes maximes pour conduire les bons succès. Cet homme a duré pour travailler au dessein de la Providence. Il pensait exercer sa passion, et il exécutait les arrêts du ciel. Avant de se perdre, il a eu le loisir de perdre les peuples et les États, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits, par les exemples qu'il a laissés.

Un peu d'esprit et beaucoup d'autorité, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde, quelquefois avec succès, quelquefois non, selon l'humeur du siècle, selon la disposition des esprits, plus farouches ou plus apprivoisés.

Mais il faut toujours en venir là. Il est très vrai qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions, cette humeur, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs.

Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre, ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un *faquin*[1] qui doit en être l'Atrée et l'Agamemnon.

Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve[2]. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre ou César.

1. Homme de nulle valeur ; de l'italien *facchino*, portefaix, crocheteur.

2. Latinisme. Nous dirions aujourd'hui *de quels moyens elle se sert*.

Dieu dit lui-même de ces gens-là qu'*il les envoie en sa colère*, et qu'*ils sont les verges de sa fureur*[1]. Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne frappent ni ne blessent toutes seules; c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables.

Cette main invisible donne les coups que le monde sent; il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme; mais la force qui accable est toute de Dieu.

(*Socrate chrétien.*)

Lettre au cardinal de La Valette,

MONSEIGNEUR,

L'espérance qu'on me donne depuis trois mois que vous devez passer tous les jours en ce pays, m'a empêché jusqu'ici de vous écrire, et de me servir de ce seul moyen qui me reste de m'approcher de votre personne.

A Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée; vous considérerez les ruines de ces grands ouvrages, dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promènerez tous les jours parmi les histoires et les fables. Mais ce sont des amusements d'un esprit qui se contente de peu, et non pas les occupations d'un homme qui prend plaisir de naviguer[2] dans l'orage. Quand vous aurez vu le Tibre, au bord duquel les Romains ont fait l'apprentissage de leurs victoires, et commencé ce long dessein qu'ils n'achevèrent qu'aux extrémités de la terre; quand vous serez monté au Capitole, où ils croyaient que Dieu était aussi présent que dans le ciel, et qu'il avait enfermé le destin de la monarchie universelle; après que vous aurez passé au travers de ce grand espace qui était dédié aux plaisirs du peuple; je ne doute point qu'après avoir regardé encore beaucoup d'autres choses,

1. Ces paroles sont fréquentes dans la Bible.

2. A naviguer. On prend plaisir *à quelque chose.*

vous ne vous lassiez à la fin du repos et de la tranquillité de Rome.

Il est besoin, pour une infinité de considérations importantes, que vous soyez au premier conclave, et que vous vous trouviez à cette guerre qui ne laisse pas d'être grande, pour être composée de personnes désarmées. Quelque grand objet que se propose votre ambition, elle ne saurait rien concevoir de si haut que de donner en même temps un successeur aux consuls, aux empereurs et aux apôtres, et d'aller faire de votre bouche celui qui marche sur la tête des rois, et qui a la conduite de toutes les âmes.

(*Lettres.*)

Les hommes sont nés pour vivre en société.

Il n'y a que Dieu qui, étant riche d'une propre essence, jouisse d'une solitude bienheureuse et abondante en toutes sortes de biens; lui [1] qui puisse opérer sans instruments, comme il agit sans travail; lui [2] qui tire tout du dedans de sa nature, parce que les choses en sont sorties de telle façon qu'elles ne laissent pas d'y demeurer. Les hommes, au contraire, ne peuvent ni vivre, ni bien vivre, ni être hommes, ni être heureux les uns sans les autres. Ils sont attachés ensemble par une commune nécessité de commerce. Chaque particulier n'est pas assez de n'être qu'un, s'il n'essaie de se multiplier, en quelque sorte, par le secours de plusieurs. Et, à nous considérer tous en général, il semble que nous ne soyons pas tant des corps entiers que des parties coupées que la société réunit.

(*Aristippe ou de la Cour.*)

1. Que lui. 2. Que lui.

DESCARTES,

NÉ EN 1596.

DESCARTES (René), né à la Haye, en Touraine, d'une famille noble et ancienne, fit ses études au collége de La Flèche. Ses progrès dans les langues anciennes furent rapides, et de bonne heure il prit pour la poésie un goût qui ne l'abandonna jamais. Doué d'une raison précoce, il montra pour les mathématiques autant d'ardeur qu'il témoignait de répugnance pour la philosophie subtile et fausse que révéraient ses maîtres. Il embrassa d'abord l'état militaire, et fit la guerre en Hollande et en Allemagne, en qualité de volontaire. Ce fut là qu'âgé de vingt-trois ans à peine, il se livra pendant plusieurs mois à ces méditations, dont le résultat fut sa fameuse méthode de doute et d'examen. Alors régnait en Europe la philosophie scolastique, qui défendait l'observation, l'examen, et comprimait l'intelligence. Descartes eut le mérite et la gloire de combattre cette philosophie, en y opposant la liberté d'examen et l'usage de sa raison. Son *Discours sur la méthode*, imprimé à Leyde en 1637, et ses *Méditations métaphysiques*, publiées en 1641, firent dans toute l'Europe une sensation prodigieuse et commencèrent cette immense révolution que développèrent ses autres ouvrages et ceux de ses disciples.

Nous n'avons pas à nous arrêter sur ce grand mouvement intellectuel: mais Descartes est le premier qui ait traité les matières philosophiques, dans un style qui n'a rien perdu de sa beauté depuis plus de deux cents ans. Nous croyons donc devoir placer ici deux passages de son *Discours sur la méthode.*

Descartes mourut à Stockholm le 11 février 1650.

Comment Descartes a été amené à chercher une méthode nouvelle pour l'étude de la philosophie.

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance ; et, pour ce [1] qu'on me persuadait que, par leur moyen, on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile

1. Parce que.

à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre. Mais, sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion; car je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs, qu'il me semblait n'avoir fait autre profit en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. Et, néanmoins, j'étais en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de savants hommes, s'il y en avait en aucun endroit de la terre. J'y avais appris tout ce que les autres y apprenaient; et même, ne m'étant pas contenté des sciences qu'on nous enseignait, j'avais parcouru tous les livres, traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares, qui[1] avaient pu tomber entre mes mains. Avec cela je savais les jugements que les autres faisaient de moi; et je ne voyais point qu'on m'estimât inférieur à mes condisciples, bien qu'il y en eût déjà entre eux quelques uns qu'on destinait à remplir les places de nos maîtres. Et enfin notre siècle me semblait aussi fleurissant[2], et aussi fertile en bons esprits, qu'ait été aucun des précédents. Ce qui me faisait prendre la liberté de juger par moi de tous les autres, et de penser qu'il n'y avait aucune doctrine dans le mode qui fût telle qu'on m'avait[3] auparavant fait espérer.

Je ne laissais pas toutefois d'estimer les exercices auxquels on s'occupe dans les écoles. Je savais que les langues que l'on y apprend sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens; que la gentillesse des fables réveille l'esprit; que les actions mémorables des histoires le relèvent; et qu'étant lues avec discrétion elles aident à former le jugement; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées; que

1. Qui se rapporte à *livres*. Cette hyperbate était commune alors.
2. Aujourd'hui *florissant*.
3. Qu'on me l'avait.

l'éloquence a des forces et des beautés incomparables ; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très ravissantes ; que les mathématiques ont des inventions très subtiles, et qui peuvent beaucoup servir, tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes ; que les écrits qui traitent des mœurs contiennent plusieurs enseignements et plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles ; que la théologie enseigne à gagner le ciel ; que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses, et se faire admirer des moins savants ; que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent ; et enfin qu'il est bon de les avoir toutes examinées, même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connaître leur juste valeur, et se garder d'en être trompé.

Mais je croyais avoir déjà donné assez de temps aux langues et même aussi à la lecture des livres anciens, et à leurs histoires et à leurs fables : car c'est quasi le même [1] de converser avec ceux des autres siècles que de voyager. Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que [2] nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu. Mais lorsqu'on emploie trop de temps à voyager on devient enfin étranger en son pays : et lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquaient aux siècles passés, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci. Outre que les fables font imaginer plusieurs événements comme possibles qui ne le sont point, et que même les histoires les plus fidèles, si elles ne changent ni n'augmentent la valeur des choses pour les rendre plus dignes d'être lues, au moins en omettent-elles presque toujours les plus basses et moins illustres circonstances : d'où vient [3] que le reste ne paraît pas tel

1. Expression rapide, pour dire *c'est à peu près la même chose.*
2. Et afin que.
3. Et de là vient.

qu'il est, et que ceux qui règlent leurs mœurs par les exemples qu'ils en tirent, sont sujets à tomber dans les extravagances des paladins de nos romans, et à concevoir des desseins qui passent leurs forces?

J'estimais fort l'éloquence, et j'étais amoureux de la poésie; mais je pensais que l'une et l'autre étaient des dons de l'esprit plutôt que des fruits de l'étude.

Je me plaisais surtout aux mathématiques, à cause de la certitude et de l'évidence de leurs raisons; mais je ne remarquais point encore leur vrai usage; et pensant qu'elles ne servaient qu'aux arts mécaniques, je m'étonnais de ce que, leurs fondements étant si fermes et si solides, on n'avait rien bâti dessus de plus relevé.

Je ne dirai rien de la philosophie, sinon que, voyant qu'elle a été cultivée par les plus excellents esprits qui aient vécu depuis plusieurs siècles, et que néanmoins il ne s'y trouve encore aucune chose dont on ne dispute, et par conséquent qui ne soit douteuse, je n'avais point assez de présomption pour espérer d'y rencontrer mieux que les autres; et que, considérant combien il peut y avoir de diverses opinions touchant une même matière, qui soient soutenues par des gens doctes, sans qu'il y en puisse avoir jamais plus d'une seule qui soit vraie, je réputais presque pour faux tout ce qui n'était que vraisemblable.

Puis, pour les autres sciences, d'autant qu'elles empruntent leurs principes de la philosophie, je jugeais qu'on ne pouvait avoir rien bâti qui fût solide sur des fondements si peu fermes; et ni l'honneur, ni le gain qu'elles promettent n'étaient suffisants pour me convier à les apprendre. Car je ne me sentais point, grâce à Dieu, de condition qui m'obligeât à faire un métier de la science pour le soulagement de ma fortune; et quoique je ne fisse pas profession de mépriser la gloire en cynique, je faisais néanmoins fort peu d'état[1] de celle que je n'espérais point[2] pouvoir acquérir qu'à faux titres : et

1. Fort peu de cas.
2. Aujourd'hui nous retranchons le mot *point* dans cette construction.

enfin pour les mauvaises doctrines, je pensais déjà connaître assez ce qu'elles valaient, pour n'être plus sujet à être trompé, ni par les promesses d'un alchimiste, ni par les prédictions d'un astrologue, ni par les impostures d'un magicien, ni par les artifices ou la vanterie d'aucun de ceux qui font profession de savoir plus qu'ils ne savent.

C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres, et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient, que j'en pusse tirer quelque profit. Car il me semblait que je pourrais rencontrer beaucoup plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir bientôt après, s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet, touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'autre conséquence[1], sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité, qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux pour voir clair en mes actions, et marcher avec assurance en cette vie.

Il réduit à quatre toutes les règles de la logique naturelle.

Comme un homme qui marche seul et dans les ténèbres, je me résolus d'aller si lentement, et d'user de tant de circonspection en toutes choses, que, si je n'avançais que fort peu,

1. Et qui n'entraînent aucune conséquence pour lui, sinon, etc.

je me garderais bien au moins de tomber. Même je ne voulus point commencer à rejeter tout à fait aucune des opinions qui s'étaient pu glisser autrefois en ma créance[1] sans y avoir été introduites par la raison, que je n'eusse auparavant employé assez de temps à faire le projet de l'ouvrage que j'entreprenais et à chercher la vraie méthode pour parvenir à la connaissance de toutes les choses dont mon esprit serait capable.

J'avais un peu étudié, étant plus jeune, entre les parties de la philosophie, à[2] la logique, et entre les mathématiques à l'analyse des géomètres et à l'algèbre, trois arts ou sciences qui semblaient devoir contribuer[3] quelque chose à mon dessein. Mais, en les examinant, je pris garde que, pour la logique, ses syllogismes et la plupart de ses autres instructions servent plutôt à expliquer à autrui les choses qu'on sait, ou même, comme l'art de Lulle[4], à parler sans jugement de celles qu'on ignore, qu'à les apprendre. Et, bien qu'elle contienne en effet beaucoup de préceptes très vrais et très bons, il y en a toutefois tant d'autres mêlés parmi, qui sont ou nuisibles ou superflus, qu'il est presque aussi malaisé de les en séparer que de tirer une Diane ou une Minerve hors d'un bloc de marbre qui n'est point encore ébauché. Puis, pour l'analyse des anciens et l'algèbre des modernes, outre qu'elles ne s'étendent qu'à des matières fort abstraites, et qui ne semblent d'aucun usage, la première est toujours si astreinte à la considération des figures, qu'elle ne peut exercer l'entendement sans fatiguer beaucoup l'imagination; et on s'est tellement assujetti en la dernière à certaines règles et à certains chiffres, qu'on en a fait un art confus et obscur qui embarrasse l'esprit au lieu d'une science qui le cultive. Ce qui fut cause[5] que je pensai qu'il fallait chercher quelque autre méthode qui, comprenant

1. Dans mes jugements, dans mes opinions, mon esprit.

2. Latinisme. On dit aujourd'hui *étudier une science*, et non pas *à une science*.

3. *Contribuer* était autrefois transitif direct. Il demande aujourd'hui une préposition *contribuer en* ou *pour quelque chose*.

4. Raymond Lulle, philosophe et alchimiste de la fin du XIII^e^ siècle, prétendait avoir imaginé une méthode pour apprendre très vite toutes les sciences.

5. Cela fut cause. Voy. p. 31, note 3, une liaison semblable.

les avantages de ces trois, fût exempte de leurs défauts. Et comme la multitude des lois fournit souvent des excuses aux vices; en sorte qu'un état est bien mieux réglé lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort étroitement observées: ainsi, au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne manquer pas une seule fois à les observer.

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle; c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.

Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

(*Discours sur la méthode.*)

VOITURE,

NÉ EN 1598.

VOITURE (VINCENT) naquit à Amiens. Il était fils d'un marchand de vin ; mais, en dépit de l'obscurité de sa naissance, il sut, par son caractère enjoué et son esprit brillant, mériter la faveur de la cour et l'amitié de tous les beaux-esprits de son temps. Il eut le mérite de contribuer à perfectionner la langue française. Il doit, ainsi que Balzac son ami, sa réputation à des *Lettres* qu'on ne lit plus guère à cause du ton d'afféterie qui y règne, et des pointes prétentieuses qu'il y a semées. Il avait naturellement l'esprit délicat et fin. Il abusa de ces qualités, à une époque où l'on ne sentait pas tout ce qu'il y a d'insupportable dans cet abus. Plus tard, on ne l'a que trop bien compris : l'auteur est tombé dans l'oubli.

Voiture a en outre composé un grand nombre d'*Épîtres*, d'*Élégies*, de *Sonnets* et de *Rondeaux*. Son sonnet à *Uranie*, qui parut en 1651, partagea avec celui de Benserade, intitulé *Job*, la ville et la cour : aujourd'hui l'un et l'autre sont oubliés.

Voiture mourut en 1648, à l'âge de cinquante ans.

Lettre à Mlle de Rambouillet.

MADEMOISELLE,

Je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres ; qui [1] sont tous noirs comme des diables, et qui ont les cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps. Chacun [2] deux ou trois balafres sur le visage, et deux pistolets et deux poignards à la

1. *Qui* se rapporte aux *douze ou quinze hommes*, et non aux *vingt autres* qui précèdent. Nouvel exemple de l'hyperbate signalée p. 30, note 1.

2. Chacun a.

ceinture. Ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur sans doute, Mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait escorter. J'avais écrit, dès le soir, à leur capitaine, de me venir accompagner, et de se trouver en mon chemin; ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Mais surtout je voudrais que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie.

Au sortir de leurs mains, je suis passé par des lieux où il y avait garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de dangers. On m'a interrogé : j'ai dit que j'étais Savoyard; et, pour passer pour cela, j'ai parlé, le plus qu'il m'a été possible, comme M. de Vaugelas : sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant[1], et, s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre[2] que je suis à l'Académie, je me fusse piqué de parler bon français. Au sortir de là, je suis arrivé à Savone, où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne fallait pour le petit vaisseau que j'avais pris; et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port.

Voyez, Mademoiselle, combien de périls j'ai courus dans un jour. Enfin, je suis échappé des bandits, des Espagnols et de la mer.

(*Lettres.*)

1. Qui me vaillent autant. 2. Sous prétexte.

CORNEILLE,

NÉ EN 1606.

CORNEILLE (Pierre), dont nous parlerons plus au long dans le second volume, n'a pas de réputation comme prosateur. C'est à tort, à notre avis. Les examens qu'il a faits de ses pièces, et surtout ses discours sur l'art dramatique, sont au nombre des morceaux de critique littéraire dont la France doit s'enorgueillir. Il convenait de montrer ici cette autre face du talent de Corneille; et nous avons choisi pour exemple l'examen qu'il fait de sa première pièce, de *Mélite*, qu'on ne trouve que dans ses œuvres complètes.

Examen de Mélite.

Cette pièce fut mon coup d'essai, et elle n'a garde d'être[1] dans les règles, puisque je ne savais pas alors qu'il y en eût. Je n'avais pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu M. Hardy[2], dont la veine était plus féconde que polie, et de quelques modernes qui commençaient à se produire et n'étaient pas plus réguliers que lui. Le succès en fut surprenant. Il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui était en possession de s'y voir l'unique[3]; il égala tout ce qui s'était fait de plus beau jusqu'alors, et me fit connaître à la cour. Ce sens commun, qui était toute ma règle, m'avait fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amants par une seule intrigue, et m'avait donné assez d'aversion de cet horrible déréglement qui mettait Paris, Rome et Constantinople sur le même théâtre, pour réduire le mien dans une seule ville.

1. Elle n'est pas.
2. Poète français de la fin du XVI^e^ siècle, qui a fait, dit-on, quinze cents tragédies toutes fort mauvaises.
3. D'être la seule.

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, et le style naïf, qui faisait une peinture de la conversation des honnêtes gens, furent sans doute causes de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avait jamais vu jusque là que la comédie fît rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans[1], les docteurs, etc. Celle-ci faisait son effet par l'humeur enjouée de gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute et de Térence, qui n'étaient que des marchands. Avec tout cela, j'avoue que l'auditeur fut bien facile[2] à donner son approbation à une pièce, dont le nœud n'avait aucune justesse. Éraste y fait contrefaire des lettres de Mélite et les porter à Philandre. Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'être aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenue, dont il ne connaît point l'écriture, et qui lui défend de l'aller voir, cependant qu'elle reçoit[3] les visites d'un autre, avec qui il doit avoir une amitié assez étroite, puisqu'il est accordé[4] de sa sœur. Il fait plus, sur la légèreté d'une croyance si peu raisonnable, il renonce à une affection dont il était assuré, et qui était prête d'avoir son effet. Éraste n'est pas moins ridicule que lui de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture, qui serait toutefois inutile à son dessein, s'il ne savait de certitude que Philandre, malgré le secret qu'il lui fait demander par Mélite dans ses fausses lettres, ne manquera pas à les montrer[5] à Tircis; que cet amant favorisé croira plutôt un caractère qu'il n'a jamais vu que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa maîtresse; et qu'il rompra avec elle sans lui parler de peur de s'en éclaircir. Cette prétention d'Éraste ne pouvait être supportable à moins d'une révélation, et Tircis, qui est l'honnête homme de la pièce, n'a pas l'esprit moins

1. Personnages fanfarons de l'ancienne comédie.
2. Complaisant. C'est une espèce d'hypallage du sens actif au sens passif, assez commune en français.
3. Pendant qu'elle reçoit.
4. L'accordé. Ce mot est ici substantif.
5. De les montrer : on dit aujourd'hui *manquer de*.

léger que les deux autres, de s'abandonner au désespoir par une même facilité de croyance, à la vue de ce caractère inconnu. Les sentiments de douleur qu'il en peut légitimement concevoir devraient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahi, et lui donner par là l'occasion de le désabuser. La folie d'Éraste n'est pas de meilleure trempe. Je la condamnais dès lors en mon âme ; mais comme c'était un ornement de théâtre qui ne manquait jamais de plaire et se faisait souvent admirer, j'affectai volontiers ces grands égarements et en tirai un effet que je tiendrais encore admirable en ce temps. C'est la manière dont Éraste fait connaître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il lui a faite et l'erreur où il l'a jeté. Dans tout ce que j'ai fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénouement[1].

Tout le cinquième acte peut passer pour inutile. Tircis et Mélite se sont raccommodés avant qu'il commence, et par conséquent l'action est terminée. Il n'est plus question que de savoir qui a fait la supposition des lettres, et ils pouvaient l'avoir su de Cloris à qui Philandre l'avait dit pour se justifier. Il est vrai que cet acte retire Éraste de folie, qu'il le réconcilie avec les deux amants et fait son mariage avec Cloris ; mais tout cela ne regarde plus qu'une action épisodique, qui ne doit pas amuser le théâtre quand la principale est finie ; et surtout ce mariage a si peu d'apparence qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose que pour satisfaire à la coutume de ce temps-là, qui était de marier tout ce qu'on introduisait sur la scène. Il semble même que le personnage de Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet, ne soit point achevé, et qu'il lui fallait[2] quelque cousine de Mélite ou quelque sœur d'Éraste pour le réunir avec les

1. Cet expédient n'est pas aussi heureux que Corneille le suppose. Mais enfin il réussissait alors : aujourd'hui on ne le supporterait pas.

2. Discordance de mode : *soit* de la phrase précédente appelait *fallût* dans celle-ci, pour que le *il semble* régît de part et d'autre un subjonctif.

autres. Mais dès lors je ne m'assujettissais pas tout à fait à cette mode, et me contentai [1] de faire voir l'assiette de son esprit sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour, mais ce n'en est pas le seul défaut; il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les actes qu'il faut éviter [2]. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier et le second et autant entre le second et le troisième; mais du troisième au quatrième, il n'est pas besoin de plus d'une heure, et il en faut encore moins entre les deux derniers de peur de donner le temps de se ralentir à cette chaleur qui jette Éraste dans l'égarement d'esprit. Je ne sais même si les personnages qui paraissent deux fois dans un même acte, posé que cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs, je ne sais, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être si éloignés l'un de l'autre, que les acteurs aient lieu de ne pas s'entreconnaître [3]. Au premier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ soixante vers pour aller chez lui, où il rencontre Philandre avec sa sœur, et n'en a guère davantage au second à refaire le même chemin. Je sais bien que la représentation racourcit la durée de l'action, et qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer; mais je voudrais que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménageât dans les intervalles des actes, et que le temps qu'il faut perdre s'y perdît, en sorte que chaque acte n'en eût pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour sa représentation.

Ce coup d'essai a sans doute encore d'autres irrégularités,

1. Discordance dans le temps.
2. *Que* se rapporte à l'*inégalité*, et non aux *actes*.
3. Beau mot aujourd'hui inusité, et plus précis que le simple *se connaître*.

mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement, que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je pense avoir marqué les plus notables, et pour peu que le lecteur ait d'indulgence pour moi, j'espère qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.

(*Théâtre de Corneille.*)

MÉZERAY,

NÉ EN 1610.

MÉZERAY (François-Eudes de) naquit à Rye (Basse-Normandie). C'est un de nos anciens historiens. Il écrivit, après Dupleix, une grande Histoire de France, en 3 volumes in-folio, qu'on ne lit plus guère. Mézeray n'était pas assez instruit, et ne voulait pas se donner la peine de s'instruire. Il avouait bonnement qu'il écrivait d'après ceux qui avaient compilé avant lui. Mais il aimait la vérité, et la disait avec une énergie qui lui fut quelquefois funeste. Il manquait de noblesse, de correction, de décence même dans son style; mais il avait de la vivacité et de l'énergie. Plusieurs de ses morceaux oratoires sont dignes d'être comparés aux beaux discours de Salluste.

Mézeray entra à l'Académie française en 1648, après la mort de Voiture; il mourut à Paris le 10 juillet 1683.

Jacques Molay à ses juges.

N'attendez pas, messieurs, que, gentilhomme et chevalier, j'aille noircir, par une atroce calomnie, la réputation de tant de gens de bien à qui j'ai si souvent vu faire des actions d'honneur. Ils ne sont coupables ni de lâcheté ni de trahison; et, si vous en voyez ici deux qui perdent leur honneur et leur âme pour sauver leur misérable vie, vous en avez vu mille périr constamment dans les gênes[1] et confirmer par leur mort l'innocence de leur vie. Je vous demande donc pardon, victimes illustres et généreuses, si, par une lâche complaisance, je vous ai faussement accusées de quelques crimes devant le roi à Poitiers; j'ai été un calomniateur; tout ce que j'ai dit est faux et controuvé : j'ai été un sacrilége moi-même et un impie de proférer de si exécrables mensonges contre un ordre

1. Les tourments.

si saint, si pieux et si catholique. Je le reconnais pour tel, et innocent de tous les crimes dont la malice des hommes a osé le charger; et parce que je ne saurais jamais assez réparer de parole le crime que j'ai commis en le calomniant, il est juste que je meure, et je m'offre de bon cœur à tous les tourments qu'on me voudra faire souffrir. Sus donc[1] (en se tournant vers les cardinaux), inventez-en de nouveaux pour moi, qui suis le seul coupable : achevez sur ce misérable corps, achevez les cruautés que vous avez exercées sur tant d'innocents. Allumez vos bûchers; faites-y conduire le dernier des Templiers, et rassasiez enfin votre cupidité des richesses qui font tout leur crime, et qui ne sont que le prix glorieux de leurs travaux pour la protection de la foi et la défense des saints lieux.

(*Histoire de France.*)

Le maréchal de Biron à Henri IV.

Quoi! Sire, on vous conseille de monter sur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de conserver votre royaume que de le quitter! Si vous n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers de tous les hasards et de tous les obstacles pour y venir; et maintenant que vous y êtes, on voudrait que vous en sortissiez! et vos amis seraient d'avis que vous fissiez de votre bon gré ce que les plus grands efforts de vos ennemis ne sauraient vous contraindre de faire! En l'état où vous êtes, sortir seulement de la France pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir pour jamais.

Le péril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous le dépeint. Ceux qui nous pensent envelopper sont, ou ceux mêmes que nous avons tenus enfermés si lâchement à Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, et qui auront plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire, nous sommes en France, il nous y faut enterrer : il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter ou y perdre la vie : et quand même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre personne sacrée que la fuite, je sais

1. Allons donc. Interjection pour exhorter, aujourd'hui vieillie.

bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme, que de vous sauver par ce moyen. Votre Majesté ne souffrirait jamais qu'on dît qu'un cadet de la maison de Lorraine lui aurait fait perdre terre; encore moins qu'on la vît mendier à la porte d'un prince étranger.

Non, Sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour vous au-delà de la mer. Si vous allez au-devant du secours de l'Angleterre, il reculera. Si vous vous présentez au port de la Rochelle en homme qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches et du mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier [1] votre personne à l'inconstance des flots et à la merci de l'étranger, qu'à tant de braves gentilshommes et tant de vieux soldats qui sont prêts à lui servir de rempart et de bouclier; et je suis trop serviteur de votre Majesté pour lui dissimuler que, si elle cherchait sa sûreté ailleurs que dans leur vertu, ils seraient obligés de chercher la leur dans un autre parti que dans le sien [2].

(*Histoire de France,*)

Le maréchal de Biron le fils à ses juges.

Je vous ai rétablis, Messieurs, sur les fleurs de lis, d'où les saturnales de la Ligue vous avaient chassés. Ce corps, qui dépend de vous aujourd'hui, n'a veine qui n'ait saigné pour vous. Cette main, qui a écrit ces lettres produites contre moi, a fait tout le contraire de ce qu'elle écrivait...

Il est vrai: j'ai écrit, j'ai pensé, j'ai dit, j'ai parlé plus que je ne devais faire. Mais où est la loi qui punit de mort la légèreté de la langue et le mouvement de la pensée? Ne pouvais-je pas desservir le roi en Angleterre et en Suisse? Cependant j'ai été irréprochable dans ces deux ambassades; et, si vous considérez avec quel cortége je suis venu, dans quel état j'ai laissé les places de Bourgogne, vous reconnaîtrez la

1. Confier : le simple ne se prend plus guère que dans le sens réfléchi, *se fier.*

2. Voltaire a cité ce discours tout entier dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot *éloquence.*

confiance d'un homme qui compte sur la parole de son roi, et la fidélité d'un sujet bien éloigné de se rendre souverain dans son gouvernement.

J'ai voulu mal faire; mais ma volonté n'a point passé les bornes d'une première pensée, enveloppée dans les nuages de la colère et du dépit; et ce serait chose bien dure que l'on commençât par moi à punir les pensées. La reine d'Angleterre m'a dit que si le comte d'Essex eût demandé pardon, il l'aurait obtenu; je le demande aujourd'hui : le comte d'Essex était coupable, et moi je suis innocent.

Est-il possible que le roi ait oublié mes services? Ne se souvient-il plus du siége d'Amiens, où il m'a vu tant de fois, couvert de feu et de plomb, courir tant de hasards pour donner ou recevoir la mort? Le cruel, il ne m'a jamais aimé que tant qu'il a cru que je lui étais nécessaire. Il éteint le flambeau en mon sang, après qu'il s'en est servi. Mon père a souffert la mort pour lui mettre la couronne sur la tête. J'ai reçu quarante blessures pour la maintenir, et, pour récompense, il m'abat la tête des épaules. C'est à vous, Messieurs, d'empêcher une injustice qui déshonorerait son règne, et de lui conserver un serviteur, à l'État un bon guerrier, et au roi d'Espagne un grand ennemi.

(*Histoire de France.*)

SAINT-ÉVREMONT,

NÉ EN 1613.

SAINT-ÉVREMONT (Charles de) naquit à Saint-Denis-le-Guast, d'une ancienne maison de Normandie. Après avoir commencé l'étude du droit, il quitta le barreau pour les armes, et y obtint une certaine réputation et l'estime des militaires les plus distingués de son temps. Sa profession ne l'empêcha pas de cultiver les lettres avec quelque succès. Ce fut même la cause indirecte qui lui fit quitter la France. Le traité des Pyrénées, ce chef-d'œuvre de Mazarin, n'eut pas l'approbation de Saint-Évremont : il écrivit à ce sujet au marquis de Créquy une lettre satirique dont Louis XIV eut connaissance. Le roi en fut irrité à ce point qu'il ordonna que l'auteur fût enfermé à la Bastille. Saint-Évremont, prévenu dans la forêt d'Orléans du danger qui le menaçait, se hâta de sortir de France, et se retira en Angleterre, où il fut reçu à bras ouverts par la meilleure compagnie de Londres. Ce fut là qu'il composa une grande partie de ses ouvrages; c'était par la lecture et la composition qu'il cherchait à adoucir les chagrins de sa disgrâce.

L'indulgence qu'on a pour les hommes de qualité qui se font auteurs, celle qu'on doit avoir pour ceux qui sont malheureux et éloignés de leur patrie, influa sans doute sur le jugement que les contemporains portaient de Saint-Évremont. On voit dans les auteurs du temps qu'ils le regardaient comme un écrivain très remarquable. Aujourd'hui, cette estime s'est beaucoup affaiblie : on ne lit plus guère ses volumineux ouvrages. Mais, si l'on se borne à quelques morceaux de choix, on y trouvera cette liberté de pensée, cette délicatesse d'expression et cette habileté à raconter qui ont fait de son temps les trois quarts de sa réputation.

Saint-Évremont mourut le 20 septembre 1703, âgé de quatre-vingt-dix ans et demi.

Turenne et Condé.

Vous trouverez dans M. le Prince la force du génie, la grandeur du courage, une lumière vive, nette, toujours présente. M. de Turenne a les avantages du sang-froid, une

grande capacité, une longue expérience, une valeur assurée.

L'activité du premier se porte au-delà des choses nécessaires, pour ne rien oublier qui puisse être utile : l'autre, aussi agissant qu'il le doit être, ne fait rien de superflu.

M. le Prince fier dans le commandement, également craint et estimé. M. de Turenne plus indulgent, et moins obéi par l'autorité qu'il se donne que par la vénération qu'on a pour lui.

M. le Prince plus agréable à qui sait lui plaire, plus fâcheux à qui lui déplaît; plus sévère quand on manque, plus touché quand on a bien fait. M. de Turenne, plus concerté[1], excuse les fautes sous le nom de malheurs; et réduit souvent le plus grand mérite à la simple louange de faire bien son devoir.

M. le Prince s'anime avec ardeur aux grandes choses, jouit de sa gloire sans vanité, reçoit la flatterie avec dégoût. M. de Turenne va naturellement aux grandes et aux petites choses, selon le rapport qu'elles ont à son dessein.

Quelques troupes que vous donniez à M. le Prince, il a toujours la même assurance dans le combat; vous diriez qu'il sait inspirer ses propres qualités à toute l'armée. Sa valeur, son intelligence, son action semblent lui répondre de celle des autres. Avec beaucoup de troupes dont M. de Turenne se défie, il cherche ses sûretés : avec peu de bonnes qui ont gagné sa confiance, il entreprend comme aisé ce qui paraît impossible.

Pour M. le Prince victorieux, le plus grand éclat de la gloire; pour M. le Prince malheureux, jamais de honte; et peut-être un préjudice aux affaires et jamais à sa réputation. La réputation de M. de Turenne est plus attachée au bien des affaires. Ses actions n'ont rien de particulier qui les distingue pour être[2] égales et continues. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait M. de Turenne, a quelque chose de trop secret pour ceux qui ne sont pas assez pénétrants. La nature lui a donné le grand sens, la capacité, le fond du mé-

1. Plus calme. 2. Parce qu'elles sont.

rite; et lui a dénié ce feu du génie, cette ouverture, cette liberté d'esprit qui en fait l'éclat et l'agrément. Il faudra le perdre pour connaître bien ce qu'il vaut, et il lui coûtera la vie pour se faire une juste et pleine réputation [1].

La vertu de M. le Prince n'a pas moins de lumière [2] que de force; mais elle a moins de suite et de liaison que celle de M. de Turenne. L'un est plus propre à finir glorieusement des actions; l'autre à terminer utilement une guerre.

A M. le comte d'Olonne.

Vous me laissâtes hier dans une conversation qui devint insensiblement une furieuse dispute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte et à l'avantage des lettres. Vous devinez les acteurs, et savez qu'ils étaient tous deux fort intéressés à maintenir leur parti; Beautru [3] ayant fort peu d'obligation à la nature de son génie, et le Commandeur pouvant dire, sans être ingrat, qu'il ne doit son talent ni aux arts ni aux sciences.

La dispute vint sur le sujet de la reine de Suède, qu'on louait de la connaissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le Commandeur se leva, et ôtant son chapeau d'un air tout particulier : « Messieurs, dit-il, si la reine de Suède n'avait su que les coutumes de son pays, elle y serait encore : pour avoir appris notre langue et nos manières, pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son royaume. Voilà ce qu'ont produit sa science et ses belles lumières que vous nous vantez. »

Beautru voyant choquer la reine de Suède qu'il estime tant, et les bonnes lettres qui lui sont si chères, perdit toute considération, et commençant par un serment : « Il faut être bien injuste, reprit-il, d'imputer à la reine de Suède, comme un crime, la plus belle action de sa vie. Pour votre aversion

1. Prévision remarquable et qui prouve la sagacité de l'auteur.
2. D'éclat.
3. Né à Paris en 1588, et l'un des premiers membres de l'Académie française.

aux sciences, je ne m'en étonne point; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous les avez méprisées. Si vous aviez lu les histoires les plus communes, vous sauriez que sa conduite n'est pas sans exemple. Charles-Quint n'a pas été moins admirable par la renonciation de ses États que par ses conquêtes. Dioclétien n'a-t-il pas quitté l'empire, et Sylla le pouvoir souverain? Mais toutes ces choses vous sont inconnues; et c'est folie de disputer avec un ignorant. Au reste, où me trouverez-vous un homme extraordinaire qui n'ait eu des lumières et des connaissances acquises? »

A commencer par M. le Prince[1], il alla jusqu'à César, de César au grand Alexandre; et l'affaire eût été plus loin, si le Commandeur ne l'eût interrompu avec tant d'impétuosité, qu'il fut contraint de se taire.

« Vous nous en contez bien, dit-il, avec votre César et votre Alexandre. Je ne sais s'ils étaient savants ou ignorants, il ne m'importe guère; mais je sais que de mon temps, on ne faisait étudier les gentilshommes que pour être d'Église; encore se contentaient-ils le plus souvent du latin de leur bréviaire. Ceux qu'on destinait à la cour ou à l'armée allaient honnêtement à l'Académie[2]. Ils apprenaient à monter à cheval, à danser, à faire des armes, à jouer du luth, à voltiger, un peu de mathématiques, et c'était tout. Vous aviez en France mille beaux gendarmes[3], galants hommes. C'est ainsi que se formaient les Thermes et les Bellegarde. Du latin! de mon temps, du latin! un gentilhomme en eût été déshonoré. Je connais les grandes qualités de M. le Prince, et suis son serviteur; mais je vous dirai que le dernier connétable de Montmorency a su maintenir son crédit dans les provinces, et sa considération à la cour sans savoir lire. Peu de latin, vous dis-je, et de bon français. »

Il fut avantageux au Commandeur que le bon homme[4] eût la goutte : autrement il eût vengé le latin par quelque chose

1. Le prince de Condé.
2. Lieu où la noblesse apprenait l'équitation et les autres exercices qui lui conviennent.
3. Hommes d'armes, militaires.
4. Beautru. Nous trouverons tout à l'heure encore la même expression pour le désigner.

de plus pressant que la colère et les injures. La contestation s'échauffa tout de nouveau; celui-ci résolu, comme Suidas, de mourir sur son opinion; celui-là soutenant le parti de l'ignorance avec beaucoup d'honneur et de fermeté.

Tel était l'état de la dispute, quand un prélat charitable voulut accommoder le différend. Ravi de trouver une si belle occasion de faire paraître son savoir et son esprit, il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le docteur; trois fois il sourit en homme du monde à notre agréable ignorant; et lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance, *digitis gubernantibus vocem*[1], il parla de cette sorte : « Je vous dirai, Messieurs, je vous dirai que la science fortifie la beauté du naturel, et que l'agrément et la facilité de l'esprit donnent des grâces à l'érudition. Le génie seul, sans art, est comme un torrent qui se précipite avec impétuosité. La science sans naturel ressemble à ces campagnes sèches et arides qui sont désagréables à la vue. Or, messieurs, il est question de concilier ce que vous avez divisé mal à propos, de rétablir l'union où vous avez jeté le divorce. *La science* n'est autre chose qu'une parfaite connaissance : *l'art* n'est rien qu'une règle qui conduit le naturel. Est-ce, Monsieur (s'adressant au Commandeur), que vous voulez ignorer les choses dont vous parlez, et faire vanité d'un naturel qui se dérègle, qui s'éloigne de la perfection? Et vous, M. de Beautru, renoncez-vous à la beauté naturelle de l'esprit pour vous rendre esclave de préceptes importuns et de connaissances empruntées? »

« Il faut finir la conversation, reprit brusquement le Commandeur : j'aime encore mieux sa science et son latin que le grand discours que vous faites. »

Le bon homme, qui n'était pas irréconciliable, s'adoucit aussitôt; et pour rendre la pareille au Commandeur, il préféra son ignorance agréable aux paroles magnifiques du prélat. Pour le prélat, il se retira avec un grand mépris de tous les deux et une grande satisfaction de lui-même.

(*Esprit de Saint-Evremont*)

1. Et du geste gouvernant sa voix.

LA ROCHEFOUCAULD,

NÉ EN 1613.

LA ROCHEFOUCAULD (François, duc de), naquit en 1613. Quoique fort jeune, il prit part aux intrigues qui signalèrent les dernières années du ministère de Richelieu, et, pendant les troubles de la régence d'Anne d'Autriche, il se jeta dans le parti des Frondeurs. Quand le calme fut rétabli, il occupa les loisirs d'une vie devenue régulière et paisible à écrire ses *Mémoires* et ses *Maximes*. Ces deux ouvrages, dont le style est rapide et précis, brillent par une grande originalité, et ont mérité à leur auteur une place distinguée parmi les écrivains du siècle de Louis XIV. Ses *Mémoires*, les meilleurs, après ceux du cardinal de Retz, qu'on puisse consulter sur les troubles de la Fronde, offrent une lecture pleine d'intérêt. Quant à ses *Maximes*, c'est un livre attristant où l'homme n'est considéré que sous un aspect fâcheux. Cette pensée, que *l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions*, y revient sans cesse ; mais elle est présentée avec tant de finesse, de précision, de noblesse et de vérité, qu'on y croit toujours trouver quelque chose de nouveau. Il y a dans les tours et dans les images une variété ingénieuse qui frappe les esprits les moins attentifs.

La Rochefoucauld mourut à Paris le 17 mai 1680.

L'amour-propre.

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi. Il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Il n'est rien de si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que sa conduite. Ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie. On ne

peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là il est à couvert des yeux les plus pénétrants, il fait mille insensibles tours et retours; là il est souvent invisible à lui-même; il y conçoit, il y nourrit, il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines. Il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît, ou il ne peut se résoudre à les avouer.

De cette nuit qui le couvre, naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même, ses erreurs, ses ignorances sur son sujet. De là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui est hors de lui, en quoi il est semblable à nos yeux. Il veut obtenir des choses qui ne lui sont pas avantageuses, et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut. Il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles, et trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions. Il vit partout, il vit de tout, il vit de rien. Il s'accommode des choses, de leur privation; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins; et, ce qui est admirable; il se haît lui-même avec eux; il conjure à sa perte [1]; il travaille même à sa ruine; enfin, il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine dans un endroit, il se rétablit dans un autre. Quand on

1. Nous disons aujourd'hui *conjurer la perte* et non *à la perte*. Au reste, le sens de *conjurer*, pris activement, a lui-même changé; avec un mot comme *ruine*, *perte*, *malheur*, il signifie *détourner*. L'auteur veut dire, *il conspire à sa perte*.

pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer; et, lors même qu'il est vaincu, et qu'on croit en être défait, on le trouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation. La mer en est une image sensible et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements.

(*Maximes*)

Le cardinal de Retz.

Paul de Gondi, cardinal de Retz, a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur. Il a une mémoire extraordinaire; plus de force que de politesse dans ses paroles; l'humeur facile; de la docilité et de la faiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis; peu de piété, quelques apparences de religion.

Il paraît ambitieux sans l'être. La vanité et ceux qui l'ont conduit lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession. Il a suscité les plus grands désordres de l'État, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir; et, bien loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal. Il a souffert sa prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire durant plusieurs années dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris contre la puissance du cardinal Mazarin; mais, après la mort de ce ministre, il s'en est démis, sans connaître ce qu'il faisait, et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation.

Sa pente naturelle est l'oisiveté; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec

nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit, et sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues et désirées. Il aime à raconter : il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire.

Il est faux dans la plupart de ses qualités ; et ce qui a le plus contribué à sa réputation, est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelque soin qu'il ait pris de paraître occupé de l'une ou de l'autre. Il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis, qu'un particulier ne pouvait espérer de pouvoir[1] leur rendre ; il a senti de la vanité à trouver tant de crédit, et à entreprendre de s'acquitter. Il n'a point de goût ni de délicatesse ; il s'amuse à tout et ne se plaît à rien. Il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connaissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie ; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion. Il quitte la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui[2].

(*Mémoires.*)

De la Conversation.

Une des choses qui fait[3] que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de mon-

1. Tautologie blâmable.

2. Ce portrait n'est pas flatté. La haine que se portaient ces deux hommes doit faire révoquer en doute une partie du mal que dit La Rochefoucauld de son ennemi. Voy. *L'Esprit de la Fronde*, liv. XI, chap. 6.

3. Nous disons aujourd'hui *une des choses qui font*.

trer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce que l'on dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire, au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres, ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

(*Maximes.*)

RETZ,

NÉ EN 1614.

RETZ (JEAN-FRANÇOIS-PAUL DE GONDI, cardinal DE) naquit à Montmirail en Brie. Sa famille le força d'embrasser l'état ecclésiastique, pour lequel il n'avait aucune disposition. Il fit ses études avec succès, prit le bonnet de docteur en Sorbonne en 1643, et fut nommé la même année coadjuteur de l'archevêque de Paris, son oncle. Dès que le cardinal Mazarin eut été mis à la tête du ministère, Retz se jeta dans le parti de la Fronde. Par l'ascendant de sa place, de son nom et de ses talents, il précipita le parlement dans les cabales et le peuple dans la sédition. Il se réunit secrètement avec la cour pour avoir le chapeau de cardinal, qui lui fut donné en 1651, et ne cabala pas moins. Enfin il fut arrêté au Louvre, conduit à Vincennes, et de là dans le château de Nantes, d'où il se sauva. Après avoir erré longtemps dans les pays étrangers, il revint en France en 1661. Il s'était réconcilié avec la cour en abandonnant l'archevêché de Paris, et obtint en dédommagement l'abbaye de Saint-Denis. C'est là qu'il vécut assez modestement pour pouvoir rembourser à ses créanciers plus d'un million d'écus. Il écrivit aussi ses *Mémoires*, dont Voltaire a dit qu'on y trouve un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité qui sont l'image de la conduite de l'auteur. Il les composa dans sa retraite, avec l'impartialité d'un philosophe, mais d'un philosophe qui ne l'a pas toujours été. Il ne s'y ménage point et ne ménage pas davantage les autres. Le style est d'ailleurs souvent incorrect et quelquefois louche et embarrassé, mais plein de vie et de mouvement.

Aussi, malgré ces défauts, les *Mémoires* de Retz sont au nombre des livres les plus originaux et les plus précieux de notre littérature.

Retz mourut à Paris en 1679.

L'enlèvement de Broussel.

Le lendemain de la fête, c'est-à-dire le 26 d'août de 1648, le roi alla au *Te Deum*. L'on borda, selon la coutume, depuis le Palais-Royal jusqu'à Notre-Dame, toutes les rues de soldats du

régiment des gardes. Aussitôt que le roi fut revenu au Palais-Royal, l'on forma de tous ces soldats trois bataillons, qui demeurèrent sur le Pont-Neuf et dans la place Dauphine. Comminges, lieutenant des gardes de la reine, enleva dans un carrosse fermé le bonhomme Broussel, conseiller de la grand'-chambre, et il le mena à Saint-Germain. Blancménil, président aux enquêtes, fut pris en même temps aussi chez lui, et il fut conduit au bois de Vincennes. Vous vous étonnerez du choix de ce dernier; et si vous aviez connu le bonhomme Broussel, vous ne seriez pas moins surpris du sien. Je vous expliquerai ce détail en temps et lieu; mais je ne vous puis exprimer la consternation qui parut dans Paris le premier quart d'heure de l'enlèvement de Broussel, et le mouvement qui se fit dès le second. La tristesse ou plutôt l'abattement saisit jusqu'aux enfants; l'on se regardait et l'on ne se disait rien. L'on éclata tout d'un coup : l'on s'émut, l'on courut, l'on cria, l'on ferma les boutiques. J'en fus averti, et quoique je ne fusse pas insensible à la manière dont j'avais été joué la veille au Palais-Royal, où l'on m'avait même prié de faire savoir à ceux qui étaient de mes amis dans le parlement que la bataille de Lens n'y avait causé que des mouvements de modération et de douceur; quoique, dis-je, je fusse très piqué, je ne laissai pas de prendre le parti, sans balancer, d'aller trouver la reine et de m'attacher à mon devoir préférablement à toutes choses. Je le dis en ces propres termes à Chapelain, à Gomberville et à Plot, chanoine de Notre-Dame et présentement chartreux, qui avaient dîné chez moi. Je sortis en rochet et camail, et je ne fus pas au Marché-Neuf que je fus accablé d'une foule de peuple qui hurlait plutôt qu'il[1] ne criait. Je m'en démêlai en leur disant[2] que la reine leur ferait justice. Je trouvai sur le Pont-Neuf le maréchal de la Meilleraye à la tête des gardes, qui, bien qu'il n'eût encore en tête que quelques enfants qui disaient des injures et qui jetaient des pierres aux soldats, ne laissait pas d'être fort embarrassé,

1. Elle; il s'agit ici de la foule du peuple.

2. Lui; ce mot se rapporte à foule, qui est du singulier.

parce qu'il voyait que le nuage commençait à grossir de tous côtés. Il fut très aise de me voir et m'exhorta à dire à la reine la vérité. Il s'offrit d'en venir lui-même rendre témoignage. J'en fus très aise à mon tour, et nous allâmes ensemble au Palais-Royal, suivis d'un nombre infini de peuple qui criait : « Broussel, Broussel ! » Nous trouvâmes la reine dans le grand cabinet, accompagnée de M. le duc d'Orléans, du cardinal Mazarin, de M. le duc de Longueville, du maréchal de Villeroy, de l'abbé de la Rivière, de Beautru, de Guitaut, capitaine de ses gardes, et de Nogent. Elle me reçut[1] ni bien ni mal. Elle était trop fière et trop aigre pour avoir de la honte de ce qu'elle avait dit la veille; et le cardinal n'était pas assez honnête homme pour en avoir de la bonne[2]. Il me parut toutefois un peu embarrassé et il me fit une espèce de galimatias par lequel, sans me l'oser toutefois dire, il eût été bien aise que j'eusse conçu qu'il y avait eu des raisons toutes nouvelles qui avaient obligé la reine à se porter à la résolution que l'on avait prise. Je feignis que je prenais pour bon tout ce qu'il lui plut de me dire, et je lui répondis simplement que j'étais venu là pour me rendre à mon devoir, pour recevoir les commandements de la reine et pour contribuer de tout ce qui serait en mon pouvoir au repos et à la tranquillité. La reine me fit un petit signe de la tête comme pour me remercier; mais je sus depuis qu'elle avait remarqué, et remarqué en mal, cette dernière parole, qui était pourtant très innocente et même fort dans l'ordre en la bouche d'un coadjuteur de Paris. Mais il est vrai de dire qu'auprès des princes il est aussi dangereux et presque aussi criminel de pouvoir le bien que de vouloir le mal. Le maréchal de la Meilleraye, qui vit que la Rivière, Beautru et Nogent traitaient l'émotion de bagatelle et qu'ils la tournaient même en ridicule, s'emporta; il parla avec force et s'en rapporta à mon témoignage. Je le rendis avec liberté et je confirmai ce qu'il avait dit et prédit du mouvement. Le car-

1. Ne me reçut. *Ni*, répété, demande cette négation.

2. Pour avoir une bonne honte, c'est-à-dire honte de sa conduite.

dinal sourit malignement, et la reine se prit en colère en proférant de son fausset aigre et élevé ces propres mots : « Il y a de la révolte à s'imaginer que l'on se puisse révolter ; voilà les contes ridicules de ceux qui la veulent. L'autorité du roi y donnera bon ordre. » Le cardinal, qui s'aperçut à mon visage que j'étais un peu ému de ce discours, prit la parole, et, avec un ton plus doux, il répondit à la reine : « Plût à Dieu, madame, que tout le monde parlât avec la même sincérité que parle M. le coadjuteur ! Il craint pour son troupeau, il craint pour la ville, il craint pour l'autorité de Votre Majesté. Je suis persuadé que le péril n'est pas au point qu'il se l'imagine ; mais le scrupule sur cette matière est en lui une religion louable. » La reine, qui entendait le jargon du cardinal, se remit tout d'un coup ; elle me fit des honnêtetés, et je répondis par un profond respect et par une mine si niaise que la Rivière dit à l'oreille de Beautru, de qui je le sus quatre jours après : « Voyez ce que c'est que de n'être pas jour et nuit en ce pays-ci ! Le coadjuteur est homme du monde ; il a de l'esprit, il prend pour bon ce que la reine vient de lui dire. » La vérité est que tout ce qui était dans ce cabinet jouait la comédie. Je faisais l'innocent et je ne l'étais pas, au moins en ce fait. Le cardinal faisait l'assuré et il ne l'était pas si fort qu'il le paraissait. Il y eut quelques moments où la reine contrefit la douce et elle ne fut jamais plus aigre. M. de Longueville témoignait de la tristesse, et il était dans une joie sensible, parce que c'était l'homme du monde qui aimait le mieux les commencements de toutes affaires. M. le duc d'Orléans faisait l'empressé et le passionné en parlant à la reine, et je ne l'ai jamais vu siffler avec plus d'indolence qu'il siffla une demi-heure en entretenant Guerchi dans la petite chambre grise. Le maréchal de Villeroy faisait le gai pour faire sa cour au ministre, et il m'avouait en particulier, les larmes aux yeux, que l'État était sur le bord du précipice. Beautru et Nogent bouffonnaient et représentaient, pour plaire à la reine, la nourrice du vieux Broussel (remarquez, je vous supplie, qu'il avait quatre-vingts ans), qui animait le peuple à la sédition, quoiqu'ils connus-

sent très bien l'un et l'autre que la tragédie ne serait peut-être pas fort éloignée de la farce. Le seul et unique abbé de la Rivière était convaincu que l'émotion du peuple n'était qu'une fumée. Il le soutenait à la reine, qui l'eût voulu croire, quand même elle eût été persuadée du contraire; et je remarquai dans un même instant, et par la disposition de la reine, qui était la personne du monde la plus hardie, et par celle de la Rivière, qui était le poltron le plus signalé de son siècle, que l'aveugle témérité ou la peur outrée produisent les mêmes effets lorsque le péril n'est pas connu. Afin qu'il ne manquât aucun personnage au théâtre, le maréchal de la Meilleraye, qui jusque là était demeuré très ferme avec moi à représenter la conséquence du tumulte, prit celui du capitan. Il changea tout d'un coup de ton et de sentiment sur ce que le bonhomme Vannes, lieutenant-colonel des gardes, vint dire à la reine que les bourgeois menaçaient de forcer les gardes. Comme il était tout pétri de bile et de contre-temps, il se mit en colère jusqu'à l'emportement et même jusqu'à la fureur. Il s'écria qu'il fallait périr plutôt que de souffrir cette insolence, et il pressa qu'on lui permît de prendre les gardes, les officiers de la maison et tous les courtisans qui étaient dans les antichambres, en assurant qu'il terrasserait toute la canaille. La reine donna même avec ardeur dans son sens; mais ce sens ne fut appuyé de personne; et vous verrez par l'événement qu'il n'y en a jamais eu de plus réprouvé. Le chancelier entra dans le cabinet à ce moment. Il était si faible de son naturel qu'il n'avait jamais dit jusqu'à cette occasion aucune parole de vérité; mais en celle-ci la complaisance céda à la peur. Il parla, et il parla selon ce que lui dictait ce qu'il avait vu dans les rues. J'observai que le cardinal parut fort touché de la liberté d'un homme en qui il n'en avait jamais vu. Mais Senneterre, qui entra presque en même temps, effaça en moins d'un rien ces premières idées en assurant que la chaleur du peuple commençait à se ralentir, que l'on ne prenait point les armes et que, avec un peu de patience, tout irait bien.

Il n'y a rien de si dangereux que la flatterie dans les con-

jonctures où celui que l'on flatte peut avoir peur. L'envie qu'il a de ne la[1] pas prendre fait qu'il croit à tout ce qui l'empêche d'y remédier. Ces avis, qui arrivaient de moment à autre, faisaient perdre inutilement ceux dans lesquels on peut dire que le salut de l'État était enfermé. Le vieux Guitaut, homme de peu de sens, mais très affectionné, s'en impatienta plus que les autres, et il dit d'un ton de voix encore plus rauque qu'à l'ordinaire, qu'il ne comprenait pas comme il était possible de s'endormir en l'état où étaient les choses. Il ajouta je ne sais quoi entre ses dents que je n'entendis pas, mais qui apparemment piqua le cardinal, qui d'ailleurs ne l'aimait pas et qui lui répondit : « Quel est votre avis? »— « Mon avis est, monsieur, lui répondit brusquement Guitaut, de rendre ce vieux coquin de Broussel mort ou vif. » Je pris la parole et je lui dis : « Le premier ne serait pas de la piété ni de la prudence de la reine; le second pourrait faire cesser le tumulte. » La reine rougit à ce mot et elle s'écria : « Je vous entends, monsieur le coadjuteur; vous voudriez que je donnasse la liberté à Broussel : je l'étranglerai plutôt avec ces deux mains. » Et en achevant cette dernière syllabe, elle me les porta presque au visage en ajoutant : « Et ceux qui..... » Le cardinal, qui ne douta point qu'elle ne m'allait[2] dire tout ce que la rage peut inspirer, s'avança et lui parla à l'oreille. Elle se composa à un point que, si je ne l'eusse bien connue, elle m'eût paru bien radoucie.

Le lieutenant civil (Dreux d'Aubrai) entra à ce moment dans le cabinet avec une pâleur mortelle sur le visage, et je n'ai jamais vu à la Comédie-Italienne de peur si naïvement et si ridiculement représentée que celle qu'il fit voir à la reine en lui racontant des aventures de rien qui lui étaient arrivées depuis son logis jusqu'au Palais-Royal. Admirez, je vous supplie, la sympathie des âmes timides. Le cardinal Mazarin n'avait été jusque là que médiocrement touché de ce que M. de la Meilleraye et moi lui avions dit avec assez de vigueur, et

1. Relation équivoque. 2. Qu'elle ne m'allât.

la Rivière n'en avait pas été seulement ému. La frayeur du lieutenant civil se glissa, je crois, par contagion dans leur imagination, dans leur esprit, dans leur cœur. Il nous parurent tout à coup métamorphosés; ils ne me traitèrent plus de ridicule, ils avouèrent que l'affaire méritait de la réflexion; ils consultèrent et ils souffrirent que MM. de Longueville, le chancelier, le maréchal de Villeroy et celui[1] de la Meilleraye et le coadjuteur, prouvassent par de bonnes raisons qu'il fallait rendre Broussel devant que[2] les peuples, qui menaçaient de prendre les armes, les eussent prises effectivement. Nous éprouvâmes en cette rencontre qu'il est bien plus naturel à la peur de consulter que de décider. Le cardinal, après une douzaine de galimatias[3] qui se contredisaient les uns les autres, conclut à se donner encore du temps jusqu'au lendemain et de[4] faire connaître, en attendant, au peuple que la reine lui accordait la liberté de Broussel, pourvu qu'il se séparât et qu'il ne continuât pas à la demander en foule. Le cardinal ajouta que personne ne pouvait plus agréablement ni plus efficacement que moi porter la parole. Je vis le piége, mais je ne m'en pus défendre, et d'autant moins que le maréchal de la Meilleraye, qui n'avait point de vue, y donna même avec impétuosité et m'y entraîna, pour ainsi parler, avec lui. Il dit à la reine qu'il sortirait avec moi dans les rues et que nous y ferions des merveilles. « Je n'en doute point, lui répondis-je, pourvu qu'il plaise à la reine de nous faire expédier en bonne forme la promesse de la liberté des prisonniers; car je n'ai pas assez de crédit parmi le peuple pour m'en faire croire sans cela. » L'on me loua de ma modération. Le maréchal ne douta de rien; « la parole de la reine valait mieux que tous les écrits! » En un mot, l'on se moqua de moi et je me trouvai tout d'un coup dans la cruelle nécessité de jouer le plus méchant personnage où peut-être jamais particulier se soit rencontré[5]. Je

1. Relation équivoque.
2. Avant que.
3. Ce mot aujourd'hui ne se prend plus guères au pluriel.
4. *à* et non *de*, puisqu'il est régi par *conclut*.
5. *Se rencontrer dans un personnage*, expres. difficile à expliquer.

voulus répliquer; mais la reine entra brusquement dans sa chambre grise. Monsieur[1] me poussa, mais tendrement, avec ses deux mains en me disant : « Rendez le repos à l'État. » Le maréchal m'entraîna, et tous les gardes du corps me portaient amoureusement sur leurs bras en me criant : « Il n'y a que vous qui puissiez remédier au mal. » Je sortis ainsi avec mon rochet et mon camail; et vous croyez bien que cette occupation ne m'empêchait pas de faire toutes les réflexions convenables à l'embarras dans lequel je me trouvais. Je pris toutefois sans balancer le parti d'aller purement à mon devoir, de prêcher l'obéissance et de faire mes efforts pour apaiser le tumulte. La seule mesure que je me résolus de garder fut celle de ne rien promettre en mon nom au peuple et de lui dire simplement que la reine m'avait assuré qu'elle rendrait Broussel, pourvu que l'on fît cesser l'émotion.

1. Le duc d'Orléans, oncle du roi.

PASCAL,

NÉ EN 1623.

PASCAL (Blaise) naquit à Clermont en Auvergne, où son père était premier président de la cour des Aides. Il parvint, dit-on, à l'âge de douze ans, par la seule force de son génie, à découvrir et à démontrer les trente-deux premières propositions d'Euclide. Il a depuis enrichi la science d'un grand nombre de découvertes importantes : c'est à lui qu'on doit le baromètre, les expériences qui confirment la théorie de Toricelli, presque toute la science de l'hydrostatique, et plusieurs ouvrages de mathématique extrêmement estimés des savants.

Mais rien ne lui a fait une aussi grande réputation que ses *Lettres écrites à un provincial.* Ces lettres, qu'on a depuis nommées *Lettres provinciales*, modèles de la plaisanterie la plus piquante et la plus délicate, et de l'éloquence la plus élevée et la plus énergique, ont été publiées en 1656. Elles subsisteront autant que la langue qu'elles ont fixée, et offrent encore une lecture pleine de charme et d'attrait, quoique le corps des Jésuites, contre lequel elles furent dirigées, n'existe plus aujourd'hui.

Les *Pensées* de Pascal, qu'on n'a publiées qu'après sa mort, sont des fragments d'un grand ouvrage que la faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'achever. C'est une perte irréparable pour les lettres, la philosophie et la religion.

Pascal mourut à Paris le 19 août 1662, à l'âge de trente-neuf ans.

L'homme au milieu de l'infini.

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lu-

mière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers : que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais, si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature : nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Mais, pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui peindre non seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible... Qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver ?

(*Pensées.*)

Faiblesse humaine.

Cet état qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême : trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonnances déplaisent ; nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid ; les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles[2] ; nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit, trop et trop peu de nourriture troublent ses actions, trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient pas, et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles.

La faiblesse de la raison de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent. Si on est trop jeune, on ne juge pas bien ; si on est trop vieux, de même ; si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, et l'on ne peut trouver la vérité. Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu ; si trop longtemps après, on n'y entre plus. Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux ; les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture ; mais, dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera ?

Cette maîtresse d'erreur, qu'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe, qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible de mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux. Cette superbe puissance, ennemie de la raison qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer com-

1. Pénibles, douloureuses, et non pas appréciables.

bien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature : elle a ses heureux et ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres, ses fous et ses sages; et rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière [1] que la raison.

Les habiles par imagination se plaisent tout autrement en eux-mêmes que les prudents ne peuvent raisonnablement se plaire; ils regardent les gens avec empire, ils disputent avec hardiesse et confiance; les autres avec crainte et défiance; et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants : tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature! Elle ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend contents, à l'envi [2] de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables : l'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte. Qui dispense la réputation? qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement? L'opinion dispose de tout : elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde.

(*Pensées.*)

Le respect pour les anciens ne doit pas nuire au progrès des sciences.

Les secrets de la nature sont cachés. Quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets; le temps les révèle d'âge en âge; et quoique toujours égale en elle-même, elle n'est pas toujours également connue. Les expériences qui nous en donnent l'intelligence se multiplient continuellement, et comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences se multiplient à proportion.

1. Et plus entière.
2. Expression remarquable qui signifie que la raison lui porte envie en cela et ne peut l'atteindre.

C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions sans mépriser les anciens et sans ingratitude envers eux, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés aux nôtres; que, dans ces ouvrages, nous leur sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux, parce que, s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut; et avec moins de peine et moins de gloire nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue : et quoiqu'ils connussent aussi bien que nous tout ce qu'ils pouvaient remarquer de la nature, ils n'en connaissaient pas tant néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

Cependant, il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avaient plus laissé de vérités à connaître.

N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse. Mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée elle leur est nouvelle, puisque la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science simplement nécessaire et toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement;

et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites.

Il n'en est pas ainsi de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage, non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs, parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusqu'à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès, à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. D'où l'on voit[1] avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes. Car, comme la vieillesse est l'âge le plus distinct de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse de cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont le plus éloignés?

Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que

1. De là l'on voit.

l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres. Ils doivent être admirés dans les conséquences qu'ils ont bien tirées du peu de principes qu'ils avaient, et ils doivent être excusés dans celles où ils ont plutôt manqué du bonheur de l'expérience que de la force du raisonnement.

(*Pensées*)

L'amour-propre.

La nature de l'amour-propre et de ce moi humain est de n'aimer que soi, et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il? Il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères; il veut être grand, et il se voit petit; il veut être heureux, et il se voit misérable; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer; car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend et qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir; et ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans sa connaissance et dans celle des autres, c'est-à-dire qu'il met toute son application à couvrir[1] ses défauts et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir, ni qu'on les voie.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne pas vouloir les connaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne le méritent: il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions, et que[2] nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

1. Cacher, dérober. 2. Ni que.

Ainsi, lorsqu'ils ne nous découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause; et qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connaissent; étant juste[1], et qu'ils nous connaissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent si nous sommes méprisables.

Voilà les sentiments qui naîtraient d'un cœur qui serait plein d'équité et de justice. Que devons-nous donc dire du nôtre, en y voyant une disposition toute contraire? Car n'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent, et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage? et que nous voulons être estimés d'eux, autres que nous ne sommes en effet?

(*Pensées.*)

Lettre à la reine Christine[2].

MADAME,

Je sais que Votre Majesté est aussi éclairée et savante que puissante et magnanime. Voilà la raison qui m'a déterminé à m'adresser plutôt à Votre Majesté qu'à tout autre prince. J'ai une vénération bien plus grande pour les personnes d'un mérite sublime que pour celles qui n'ont que des titres pompeux, un nom célèbre, des aïeux illustres et une fortune brillante. Les premiers sont les vrais souverains de la terre. Il me semble que le pouvoir des rois sur leurs sujets n'est qu'une image imparfaite et grossière du pouvoir de l'esprit fort[3] sur les esprits faibles. Le droit de persuader et d'instruire est, parmi

1. Puisqu'il est juste. Ce participe présent, pris absolument, était très fréquent du temps de Louis XIV.

2. En lui envoyant son ouvrage sur *la Roulette* qui lui était destiné.

3. Esprit vaste et ferme.

les philosophes, ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Quelque puissant, quelque redoutable que soit un monarque, tout manque à sa gloire, s'il n'a pas l'esprit éminent. Un citoyen obscur, sans biens, qui fait de sa vertu tout son appui, est au-dessus du conquérant du monde.

Régnez donc, incomparable Princesse, puisque votre génie est supérieur à votre rang : régnez sur l'univers, il est votre domaine ; les savants et les gens de bien sont vos sujets. Que les souverains apprennent avec admiration que la fille de Gustave est l'âme des savants et le modèle des rois.

NICOLE,

NÉ EN 1625.

NICOLE (Pierre), célèbre moraliste, naquit à Chartres. Doué d'un esprit pénétrant et d'une mémoire heureuse, il possédait le grec et le latin dès l'âge de quatorze ans. Il vint à Paris pour y faire son cours de philosophie et de théologie, et s'adonna avec beaucoup d'ardeur à ces deux sciences. Ce fut pendant ce temps qu'il connut les cénobites de Port-Royal, et se lia intimement avec eux. Nicole est un des écrivains les plus distingués de cette pieuse congrégation. Il a beaucoup écrit, et est principalement connu par ses *Essais de morale.* Son style est un peu froid, mais élégant et correct, et ses raisonnements sont profonds et bien enchaînés.

Nicole mourut à Paris en 1695.

Connaissance de soi-même.

Le précepte le plus commun de la philosophie, tant païenne que chrétienne, est celui de *se connaître soi-même;* et il n'y a rien en quoi les hommes se soient plus accordés que dans l'aveu de ce devoir : c'est une de ces vérités sensibles qui n'ont point besoin de preuves, et qui trouvent dans tous les hommes un cœur qui les sent et une lumière qui les approuve. Quelque agréable qu'on s'imagine l'illusion d'un homme qui se trompe dans l'idée qu'il a de lui-même, on le trouve toujours malheureux d'être trompé, et on est au contraire pénétré d'un sentiment qu'un poëte a exprimé dans ces vers :

> Qu'un homme est méprisable à l'heure du trépas,
> Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
> Il meurt connu de tous, et ne se connaît pas !

Il faut faire d'autant plus d'état de ces principes, dans lesquels les hommes se trouvent unis par un consentement si unanime, que cela ne leur arrive pas souvent. Leur humeur

vaine et maligne les a toujours portés à se contredire les uns les autres, quand ils en ont eu le moindre sujet. Chacun a voulu ou rabaisser les autres, ou s'en distinguer, en disant quelque chose de nouveau, et en ne suivant pas simplement le train commun. Ainsi il faut qu'une vérité soit bien claire, lorsqu'elle étouffe cette inclination, et qu'elle les contraint à se réunir dans quelque maxime. Et c'est ce qui est arrivé à l'égard de celle-ci; car il ne s'est point trouvé de philosophe assez bizarre pour prétendre que l'homme devait éviter de se connaître. Que si quelqu'un passait même jusqu'à cet excès, il ne le pourrait faire qu'en supposant que l'homme est si malheureux, et que ses maux sont tellement sans remède, qu'il ne ferait qu'augmenter son malheur en se connaissant soi-même; et ainsi il faudrait toujours se connaître, pour conclure, même par ce bizarre raisonnement, qu'il est bon de ne se connaître pas.

Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'étant si unis à avouer l'importance de ce devoir, ils ne le sont pas moins dans l'éloignement de le pratiquer. Car, bien loin de travailler sérieusement à acquérir cette connaissance, ils ne sont presque occupés toute leur vie que du soin de l'éviter. Rien ne leur est plus odieux que cette lumière qui les découvre à leurs propres yeux, et qui les oblige de se voir tels qu'ils sont. Ainsi, ils font toutes choses pour se la cacher, et ils établissent leur repos à vivre dans l'ignorance et dans l'oubli de leur état.

(*Essais de morale.*)

L'amour-propre.

Le nom d'amour-propre ne suffit pas pour nous faire connaître sa nature, puisqu'on se peut aimer en bien des manières. Il faut y joindre d'autres qualités pour s'en former une véritable idée. Ces qualités sont, que l'homme corrompu non seulement s'aime soi-même, mais qu'il n'aime que soi, qu'il rapporte tout à soi. Il se désire toutes sortes de biens,

d'honneurs, de plaisirs, et il n'en désire qu'à soi-même, ou par rapport à soi-même. Il se fait le centre de tout; il voudrait dominer sur tout, et que toutes les créatures ne fussent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette disposition tyrannique, étant empreinte dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violents, injustes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, insolents, querelleurs : en un mot, elle renferme les semences de tous les crimes et de tous les dérèglements des hommes, depuis la plus légère jusqu'aux plus détestables. Voilà le monstre que nous renfermons dans notre sein. Il vit et règne absolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit son empire en versant un autre amour dans notre cœur. Il est le principe de toutes les actions qui n'en ont point d'autre que la nature corrompue; et bien loin qu'il nous fasse de l'horreur, nous n'aimons et ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous, que selon qu'elles sont conformes ou contraires à ses inclinations.

Mais si nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous le traitions de même, quand nous l'apercevons dans les autres. Il nous paraît alors au contraire sous sa forme naturelle, et nous le haïssons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour-propre des autres hommes s'oppose à tous les désirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimassent, nous admirassent, pliassent sous nous; qu'ils ne fussent occupés que du soin de nous satisfaire; et non seulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le prétendre; et ils sont prêts à tout faire, non seulement pour nous empêcher de réussir dans nos désirs, mais pour nous assujettir aux leurs, et pour exiger les mêmes choses de nous. Voilà donc par là tous les hommes aux mains les uns contre les autres; et si celui qui a dit qu'ils naissent dans un état de guerre, et que chaque homme est naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu seulement représenter par ces paroles la disposition du cœur des hommes les uns envers les autres, sans prétendre la faire passer pour légitime et pour juste, il aurait dit une chose aussi conforme

à la vérité et à l'expérience, que celle qu'il soutient est contraire à la raison et à la justice.

(*Essais de morale.*)

Sur la Naissance.

Être de naissance ou de qualité, selon les hommes, c'est être né de personnes considérables dans le monde. Mais cette naissance ne donne par elle-même aucun avantage ni de corps ni d'esprit, elle n'ôte aucun défaut, et l'on en remarque d'aussi grands dans les personnes de qualité que dans les autres.

Il n'y a donc aucune raison solide qui rende les personnes de qualité plus estimables par là que ceux [1] qui ne le sont pas. Cependant, parce qu'il faut qu'il y ait de l'ordre parmi les hommes, on a établi avec raison en certains lieux que ces personnes seraient préférées aux autres et jouiraient de certaines prérogatives d'honneur.

Si on en demeurait là, il n'y aurait rien que de juste dans l'idée que nous avons de la qualité. Mais on n'y demeure pas. On fait de cet ordre arbitraire et établi par les hommes sans aucune raison prise des personnes mêmes, un ordre naturel et indispensable; et l'on s'accoutume à le regarder comme quelque chose d'attaché à l'être de ceux qui sont l'objet de cette préférence.

(*Pensées.*)

1. Celles, pour le rapporter à *personnes*. *Ceux* se rapporte à *hommes*, sous-entendu. C'est une syllepse un peu dure.

Mme DE SEVIGNÉ,

NÉE EN 1626.

SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de) naquit à Bourbilly, près Semur. Elle épousa, en 1644, le marquis de Sévigné. Cette femme célèbre eut pour maîtres Ménage et Chapelain, écrivains médiocres, mais grammairiens distingués. Après la mort de son mari, tué en duel en 1651, elle se consacra exclusivement à l'éducation de ses enfants, et vécut longtemps éloignée de la cour. En 1669, elle maria sa fille au comte de Grignan, gouverneur de Provence. Obligée de vivre souvent éloignée de celle à qui elle avait voué toute sa tendresse, madame de Sévigné écrivait chaque jour à sa fille pour tromper les ennuis et les chagrins qu'elle ressentait d'une séparation si cruelle. Ses *Lettres*, chefs-d'œuvre de grâce, d'esprit et d'éloquence, n'ont été publiées qu'après sa mort. Jamais l'admiration publique ne fut si vivement et si unanimement excitée qu'au moment où elles parurent, et depuis on a épuisé toutes les formes de l'éloge sans pouvoir apprécier dignement ces pages, écrites sous la double inspiration de l'esprit et du cœur.

Madame de Sévigné mourut à Grignan le 18 avril 1696.

A M. de Coulanges. — 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame de Hauteville; une chose

enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la : je vous la donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens?

Hé bien! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner! c'est madame de La Vallière. — Point du tout, Madame. — C'est donc mademoiselle de Retz? — Point du tout, vous êtes bien provinciale! — Ah, vraiment nous sommes bien bêtes! dites-vous : c'est mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément mademoiselle de Créqui. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous la dire. Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle... mademoiselle... de, devinez le nom; il épouse dimanche Mademoiselle, fille de feu Monsieur; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV; mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans; Mademoiselle, cousine germaine du roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur.

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison, nous en avons fait autant que vous; adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

Au même. — 19 décembre 1670.

Ce qui s'appelle tomber du haut des nues, c'est ce qui arriva hier soir aux Tuileries. Mais il faut reprendre les choses de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ra-

vissements de la princesse et de son bienheureux amant. Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée comme vous avez su. Le mardi se passa à parler, à s'étonner, à complimenter. Le mercredi, Mademoiselle fit une donation à M. de Lauzun, avec dessein de lui donner les titres, les noms et les ornements nécessaires pour être nommé dans le contrat de mariage qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre duchés. Le premier, c'est le comté d'Eu, qui est la première pairie de France et qui donne le premier rang; le duché de Montpensier, dont il porta le nom hier toute la journée; le duché de Saint-Fargeau; le duché de Châtelle-rault : tout cela estimé vingt-deux millions. Le contrat fut fait ensuite, où il prit le nom de Montpensier. Le jeudi matin, qui était hier, Mademoiselle espérait que le roi signerait, comme il l'avait dit; mais sur les sept heures du soir, Sa Majesté étant persuadée par la reine, Monsieur, et plusieurs barbons, que cette affaire faisait tort à sa réputation, il se résolut de la rompre; et après avoir fait venir Mademoiselle et M. de Lauzun, il leur déclara, devant M. le Prince, qu'il leur défendait de ne plus songer[1] à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté et tout le désespoir que méritait une si grande chute. Pour Mademoiselle, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives, et tout le jour elle n'est pas sortie de son lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe, voilà un beau sujet de roman ou de tragédie, mais surtout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement : c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse. Nous espérons que vous en ferez autant, et sur cela je vous baise très humblement les mains.

1. De plus songer. *Ne* est de trop.

Au même. — 24 décembre 1670.

Vous savez présentement l'histoire romanesque de Mademoiselle et de M. de Lauzun. C'est le juste sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre : nous en réglions les actes et les scènes l'autre jour ; nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, et c'était une pièce parfaite. Jamais il ne s'est vu de tels changements en si peu de temps ; jamais vous n'avez vu une émotion si générale ; jamais vous n'avez ouï une si extraordinaire nouvelle. M. de Lauzun a joué son personnage en perfection. Il a soutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, et pourtant une douleur mêlée d'un profond respect qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il a perdu est sans prix ; mais les bonnes grâces du roi qu'il a conservées sont sans prix aussi, et sa fortune ne paraît pas déplorée [1]. Mademoiselle a fort bien fait aussi ; elle a bien pleuré : elle a commencé aujourd'hui à rendre ses devoirs au Louvre, dont elle avait reçu toutes les visites [2]. Voilà qui est fini. Adieu.

A Mme de Grignan. L'incendie. — 20 février 1671.

Avant-hier au soir mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire [3], je songeai à me coucher. Cela n'est pas extraordinaire ; mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit, j'entendis crier « au voleur ! au feu ! » et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici. Je crus même entendre qu'on parlait de ma pauvre petite fille, je m'imaginai qu'elle était brûlée, je me levai dans cette

1. En assez mauvais état pour qu'on en pleure.

2. Les visites du Louvre, c'est-à-dire celles des gens qui y habitent. C'est une métonymie curieuse du contenant pour le contenu.

3. Les jours où le courrier part pour porter les lettres. Ce mot ne s'emploie plus guères.

crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchait quasi[1] de me soutenir. Je courus à son appartement, qui est le vôtre; je trouvai tout dans une grande tranquillité. Mais je vis la maison de Guitaut tout en feu; les flammes passaient par-dessus la maison de madame de Vauvineux : on voyait dans nos cours, et surtout chez M. de Guitaut, une clarté qui faisait horreur. C'étaient des cris, c'était une confusion, c'était un bruit épouvantable des poutres et des solives qui tombaient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours : M. de Guitaut m'envoya une cassette de ce qu'il a de plus précieux. Je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue pour béer[2] comme les autres. J'y trouvai monsieur et madame de Guitaut quasi nus; madame de Vauvineux, l'ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite Vauvineux qu'on portait tout endormie chez l'ambassadeur, plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvait chez lui. Madame de Vauvineux faisait démeubler. Pour moi, j'étais comme dans une île; mais j'avais grande pitié de mes pauvres voisins. Madame Guêton et son frère donnaient de très bons conseils. Nous étions dans la consternation : le feu était si allumé qu'on n'osait en approcher, et l'on n'espérait la fin de cet embrasement qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisait pitié, il voulait aller sauver sa mère qui brûlait au troisième étage; sa femme s'attachait à lui, et le retenait avec violence; il était entre la douleur de ne pas secourir sa mère, et la crainte de blesser sa femme grosse de cinq mois; enfin il me pria de tenir sa femme; je le fis : il trouva que sa mère avait passé au travers de la flamme et qu'elle était sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers, il ne put approcher du lieu où ils étaient; enfin, il revint à nous dans cette rue où j'avais fait asseoir sa femme. Des capucins pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien, qu'ils coupèrent le feu. On finit faute de combattants, c'est-à-dire après que le premier et le second étage de l'antichambre, et de la petite chambre,

1. Presque. 2. Rester la bouche béante.

et du cabinet, qui sont à main droite du salon, eurent été absolument consumés. On appela bonheur ce qui restait de la maison, quoiqu'il y ait pour Guitaut pour plus de dix mille écus de perte.

Vous m'allez demander comment le feu s'était mis à cette maison; on n'en sait rien. Il n'y en avait point dans l'appartement où il a pris. Mais si on avait pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'aurait-on pas faits de l'état où nous étions tous? Guitaut était nu en chemise avec des chausses; madame de Guitaut était nu-jambes, et avait perdu une de ses pantoufles; madame de Vauvineux était en petite jupe, sans robe de chambre; tous les valets, tous les voisins en bonnets de nuit: l'ambassadeur était en robe de chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la *Sérénissime*.

Douleur de Mme de Longueville, en apprenant la mort de son fils. — 20 juin 1672.

Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mademoiselle de Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours. On est allé la quérir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer. Ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut: « Ah! Mademoiselle, comment se porte monsieur mon frère[1]? » Sa pensée n'osa aller plus loin: « Madame, il se porte bien de sa blessure. » — « Et mon fils? » On ne lui répondit rien. « Ah! Mademoiselle, mon fils! mon cher enfant! répondez-moi, est-il mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? Ah! mon Dieu, quel sacrifice! » Et là-dessus elle tombe sur son lit. Tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par

1. Le prince de Condé.

des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens; elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos. Je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

Mort de Turenne. — 28 août 1675.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé : et comme il y avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : « Monsieur, venez par ici, on tirera du côté où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, vous avez raison : je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il était penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment, le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée.

On crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit. Un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où[1] M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup

1. Que.

d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier (de Grignan) était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a encore été une désolation; et partout où il a passé, on n'entendait que des clameurs. Mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie. Il y eut un service solennel dans la ville; en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici. Il sera dans une chapelle en dépôt; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel.....

15 août 1675.

Ne croyez pas que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci : ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire; elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld avec madame de Lavardin, madame de La Fayette et M. de Marsillac. M. le Premier [1] y vint; la conversation dura deux heures sur les diverses qua-

1. Le premier président du parlement.

lités de ce véritable héros; tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire combien la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme; tout le monde en était plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce qu'y ajoute sa perte. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévôt qu'elle ne fût pas en bon état; on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur. Sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême. Chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité généreuse et chrétienne.

A la même. — 29 novembre 1679.

J'ai été à cette noce de mademoiselle de Louvois; que vous dirai-je? Magnificence, illumination; toute la France; habits rebattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs; embarras de carrosses; cris dans la rue, flambeaux allumés; reculements et gens roués; enfin le tourbillon, la dissipation; les demandes sans réponses, les compliments sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à qui l'on parle; les pieds entortillés dans les queues; du milieu de tout cela il sortit quelques questions de votre santé, où, ne m'étant point assez pressée de répondre, ceux qui les faisaient sont demeurés dans l'ignorance et dans l'indifférence de ce qui en est. O vanité des vanités! Cette belle petite de Mouchy a la petite vérole; on pourrait encore dire : O vanité!

BOSSUET,

NÉ EN 1627.

BOSSUET (JACQUES-BÉNIGNE) naquit à Dijon le 27 septembre 1627. Après avoir fait d'excellentes études, et soutenu sa thèse avec éclat, annoncé comme un prodige aux beaux-esprits de l'hôtel de Rambouillet, il y fit devant une assemblée choisie, sur un sujet donné, un discours improvisé qui eut le plus grand succès. Le prédicateur n'avait que seize ans, et il était onze heures du soir, ce qui fit dire à Voiture, si fécond en jeux de mots, *qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni sitôt ni si tard.* Ordonné prêtre en 1652, Bossuet se retira à Metz où il avait obtenu un canonicat. Les affaires du chapitre le forçaient très souvent de faire le voyage de Paris ; pendant une de ces excursions, il prêcha l'Avent et le Carême devant la cour, et attira sur lui l'attention de tous les hommes éminents qui furent non moins frappés de la puissance que de l'originalité de son éloquence. Ce fut lui qui convertit Turenne par son *Exposition de la doctrine catholique.* Nommé en 1669 évêque de Condom, il se démit de son évêché, l'année suivante, afin de se consacrer exclusivement à l'éducation du dauphin, pour lequel il composa le *Discours sur l'Histoire universelle.* En 1671 l'Académie l'appela à prendre place dans son sein. Lorsque l'éducation du dauphin fut terminée, Louis XIV nomma Bossuet évêque de Meaux.

Les *Oraisons funèbres* de Bossuet sont un de ses plus beaux titres à l'admiration de la postérité. La Bruyère, devançant le jugement qu'elle a porté, désigna, en pleine Académie, comme un *Père de l'Église*, celui auquel Voltaire a donné le surnom de l'*Aigle de Meaux.*

Bossuet mourut à Paris le 12 avril 1704, dans sa soixante-dix-septième année.

La mort d'Alexandre.

Alexandre fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu, et après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué, avec une promptitude

incroyable, toutes les terres de la domination persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut courte; à l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde; pour les retenir, ou de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles par des batailles sanglantes, et il expira à la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort. En effet, vous avez vu le partage de son empire et la ruine affreuse de sa maison. La Macédoine, son ancien royaume tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahie de tous côtés comme une succession vacante, et après avoir été longtemps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible

dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères; mais, parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens. Et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes!

Sa mort fut la seule cause de cette grande révolution; car il faut dire à sa gloire que si jamais homme a été capable de soutenir un si vaste empire, quoique nouvellement conquis, ç'a été sans doute Alexandre, puisqu'il n'avait pas moins d'esprit que de courage.

(Discours sur l'Histoire universelle.)

Bataille de Rocroi.

A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort! Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.

Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'au travers des bois,

avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés ; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier ; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat.

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque ; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que ce grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calmât les courages émus, et joignît au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes, et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur ! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces ! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi, la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou ; et, dans le champ de bataille, il rendit au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là, on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage.

(Oraison funèbre du prince de Condé)

Turenne et Condé[1].

Ç'a été, dans notre siècle, un grand spectacle de voir, dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux

1. Voyez et comparez le parallèle ci-dessus, p. 47.

plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre; tantôt opposés front à front, et redoublant, l'un dans l'autre, l'activité et la vigilance, comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires?

L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations; celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité; celui-là, d'un air froid, sans avoir jamais rien de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au-dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il paraît dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain et fait taire l'envie; l'autre jette d'abord une si vive lumière qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées.

Et, afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup

soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée : l'armée le pleure comme un père, et la cour et tout le peuple gémissent ; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps ; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre !

(*Même Oraison funèbre.*)

Cromwell.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable ; hypocrite raffiné autant qu'habile politique ; capable de tout entreprendre et de tout cacher ; également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre ; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance ; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin, un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde.

Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne sont-ils pas quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois. Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours,

sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois. Quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance.

(*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*)

Idée d'une providence universelle.

Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut! comme s'il avait, à notre manière, des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières qui seules subsistent véritablement! N'en doutons pas, Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et, dans toutes les nations, les qualités dominantes qui devaient en faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées, mais principalement celles qui devaient gouverner ces nations, et en particulier dans ces familles, tous les hommes par lesquels elles devaient ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre : jusqu'à quel degré, et jusqu'à quel temps? il le sait, et nous l'ignorons.

Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là

il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit: il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances: il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin.

Puissance de Dieu.

Dieu dit: Que la lumière soit, et la lumière fut. Le roi dit: Qu'on marche, et l'armée marche; qu'on fasse telle évolution, et elle se fait: toute une armée se remue au seul commandement d'un prince, c'est-à-dire à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est, parmi les choses humaines, l'image la plus excellente de la puissance de Dieu; mais au fond, que cette image est défectueuse! Dieu n'a point de lèvres à remuer; Dieu ne frappe point l'air avec une langue pour en tirer quelques sons; Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même, et tout ce qu'il veut éternellement s'accomplit comme il l'a voulu, et au temps qu'il l'a marqué.

Il dit donc: Que la lumière soit, et elle fut; qu'il y ait un firmament, et il y en eut un; que les eaux s'assemblent, et elles furent assemblées; qu'il s'allume deux grands luminaires, et ils s'allumèrent; qu'il sorte des animaux, et il en sortit: et ainsi du reste. Il a dit, et les choses ont été faites; il a commandé, et elles ont été créées. Rien ne résiste à sa voix, et l'ombre ne suit pas plus vite le corps, que tout suit

un commandement du Tout-Puissant. Mais les corps jettent leur ombre nécessairement; le soleil envoie de même ses rayons; les eaux bouillonnent d'une source comme d'elles-mêmes, sans que la source les puisse retenir; la chaleur, pour ainsi parler, force le feu à la produire; car tout cela est soumis à une loi et à une cause qui les domine. Mais vous, ô loi suprême, ô cause des causes! supérieur à vos ouvrages, maître de votre action, vous n'agissez hors de vous qu'autant qu'il vous plaît. Tout est également rien devant vos yeux : vous ne devez rien à personne, vous n'avez besoin de personne; vous ne produisez nécessairement que ce qui vous est égal; vous produisez tout le reste par pure bonté, par un commandement libre; non de cette liberté changeante et irrésolue qui est le partage de vos créatures, mais par une éternelle supériorité que vous exercez sur les ouvrages qui ne vous font ni plus grand ni plus heureux, et dont aucun, ni tous ensemble, n'ont droit à l'être que vous leur donnez.

(*Connaissance de Dieu et de soi-même.*)

La Création.

Qui a formé tant de genres d'animaux, et tant d'espèces subordonnées à ces genres, toutes ces propriétés, tous ces mouvements, toutes ces adresses, tous ces aliments, toutes ces forces diverses, toutes ces images de vertus, de pénétration, de sagacité et de violence? Qui a fait marcher, ramper, glisser les animaux? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons ces rames naturelles qui leur font fendre les eaux et l'air? Ce qui peut-être a donné lieu à leur Créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessin à peu près semblable; le vol des oiseaux paraissant être une espèce de faculté de nager dans une matière plus subtile, comme la faculté de nager dans les poissons est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse. Le même auteur a fait ces convenances et ces différences; celui qui a donné aux poissons leur tristesse et, pour ainsi dire, leur morne silence, a donné aux oiseaux leurs chants si di-

vers, et leur a mis dans l'estomac et dans le gosier une espèce de lyre et de guitare, pour annoncer, chacun à leur mode, les beautés de leur Créateur. Qui n'admirerait les richesses de sa providence, qui fait trouver à chaque animal, jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable ? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille; mais, au contraire, que l'abondance y règne partout, excepté maintenant parmi les hommes, depuis que le péché a introduit la cupidité et l'avarice.

(*Élévations.*)

La Majesté royale.

Je n'appelle pas majesté cette pompe qui environne les rois, ou cet extérieur qui éblouit le vulgaire : c'est le rejaillissement de la majesté, et non pas la majesté elle-même. La majesté est l'image de la grandeur de Dieu dans le prince. Le prince, en tant que prince, n'est pas regardé comme un homme particulier, c'est un personnage public; tout l'État est en lui; la volonté de tout le peuple est renfermée dans la sienne. Quelle grandeur, qu'un seul homme en contienne tant! La puissance de Dieu se fait sentir en un instant de l'extrémité du monde à l'autre. La puissance royale agit en même temps dans tout le royaume; elle tient tout le royaume en état, comme Dieu y tient tout le monde. Que Dieu retire sa main, le monde retombera dans le néant. Que l'autorité cesse dans le royaume, tout sera en confusion. Ramassez tout ce qu'il y a de grand et d'auguste, voyez un peuple immense réuni en une seule personne; voyez cette puissance sacrée, paternelle et absolue; voyez la raison secrète qui gouverne tout le corps de l'État, renfermée dans une seule tête; vous voyez l'image de Dieu, et vous avez l'idée de la majesté royale. Oui, Dieu l'a dit : VOUS ÊTES DES DIEUX; mais, ô dieux de chair et de sang! ô dieux de boue et de poussière, vous mourrez comme des hommes! O rois! exercez donc hardiment votre puissance, car elle est divine et salutaire au genre hu-

main; mais, exercez-la avec humilité, car elle vous est appliquée par le dehors; au fond, elle vous laisse faibles, elle vous laisse mortels, et elle vous charge devant Dieu d'un plus grand compte.

(*Éducation de Mgr le Dauphin.*)

Le cheval dompté.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte; que de mouvements irréguliers! C'est un effet de son ardeur, et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté : il ne fait que ce qu'on lui demande; il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force, ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride; car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux; par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force, et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter : son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'ensuit plus qu'une seule et même action.

(*Méditation de l'Évangile.*)

La France pendant la Fronde.

Que vois-je durant ce temps? quel trouble, quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements; la guerre civile, la guerre étrangère, a lieu au dedans et au dehors; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux; les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un plus grand encore; ce prince, que

l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avait été le soutien, et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle; un ministre persécuté et devenu nécessaire, non seulement par l'importance de ses services, mais encore par les malheurs où l'autorité souveraine était engagée. Que dirai-je? étaient-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois? Et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages? ou bien étaient-ce les derniers efforts d'une liberté remuante qui avait cédé la place à l'autorité légitime? ou bien était-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non, c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort et qu'il ressuscite; qu'il plonge jusqu'aux enfers et qu'il en retire; qu'il secoue la terre et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures.

(Oraison funèbre de la princesse Palatine)

Rapidité de la vie.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès les premiers pas; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas. — Marche, marche. — Un poids invincible, une force invincible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! — Non, non, il faut marcher, il faut courir; telle est la rapidité des années. — On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter. — Marche, marche. — Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé. Fracas effroyable, inévitable ruine! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits

qu'on perd en les goûtant. Enchantement! toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit; tout s'efface : l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord : encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé [1].

(*Sermon pour le jour de Pâques.*)

Exorde de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui; car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram* [2].

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants et souveraine de trois royaumes,

1. Bel exemple d'allégorie.
2. Et maintenant, ô rois, comprenez; instruisez-vous, vous qui jugez la terre.

appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis de retours soudains, de changements inouïs : la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli : voilà les enseignements que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs.

Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut; et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde!*

Mort d'Henriette d'Angleterre.

Considérez ces grandes puissances que nous regardons de si bas : pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe, pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction : il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable ! où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse : partout on entend des cris ; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète : « Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain ; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre, avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam ; Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais.* La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains.

Quoi donc ! elle devait périr sitôt ! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup; Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs; le matin elle fleurissait, avec quelles grâces! vous le savez : le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devraient être pour cette princesse si précises et si littérales !

La voilà, malgré son grand cœur, cette princesse si admirable et si chérie ! la voilà telle que la mort nous l'a faite. Encore ce reste tel quel va-t-il disparaître; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places! Mais ici notre imagination nous abuse encore; la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure ; notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusquà ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes !

(*Oraisons funèbres*)

Péroraison de l'Oraison funèbre de Condé.

Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel; et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de

rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts; voilà tout ce qu'a pu la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides! Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : « Voilà celui qui nous menait dans les hasards! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre! Son ombre eût pu encore gagner des batailles : et voilà que dans son silence son nom même nous anime! et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressources à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel. » Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait

reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple!

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. »

Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue : vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

BOUHOURS,

NÉ EN 1628.

BOUHOURS (Dominique), né à Paris, et jésuite, n'est pas un écrivain bien remarquable. Ce n'est pas non plus un auteur à mépriser. « La langue et le bon goût, dit Voltaire, lui ont beaucoup d'obligation »..... « Ses *Remarques sur la langue française*, et surtout sa *Manière de bien penser des ouvrages d'esprit*, seront toujours utiles aux jeunes gens qui voudront se former le goût. Il leur enseigne à éviter l'enflure, l'obscurité, le recherché et le faux. »

Bouhours mourut le 27 mars 1702, à soixante-quinze ans, d'une maladie violente qui l'emporta en peu de jours.

Il n'y a de pensées louables que celles qui sont vraies.

Je suis ravi, dit Philanthe[1], pour l'amour des poëtes et des orateurs, que la fiction et la métaphore ne blessent point la vérité que vous demandez dans les ouvrages d'esprit; mais j'ai bien peur, ajouta-t-il, que l'équivoque et le vrai n'y puissent compatir ensemble selon vos principes. Cependant ce serait dommage que tant de pensées, dont tout l'agrément vient d'une équivoque, ne fussent point bonnes; par exemple celle de Voiture sur le cardinal Mazarin, que son cocher versa un jour dans l'eau :

> Prélat, passant tous les prélats passés
> (Car les présents serait un peu trop dire),
> Pour Dieu rendez les péchés effacés
> De ce cocher qui vous sut mal conduire :
> S'il fut peu caut[2] à son chemin élire,
> Votre renom le rendit téméraire.

1. Ce mot, tiré du grec, signifie *qui aime les fleurs*. Il exprime le caractère de ce personnage.
2. Peu prudent, du latin *cautus*.

Il ne crut pas, versant, pouvoir mal faire;
Car chacun dit que quoi que vous fassiez,
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toujours dessus vos pieds [1].

— Toutes les équivoques ne ressemblent pas à celle-là, répondit Eudoxe [2]; et ce placet en faveur du cocher qui versa le cardinal me semble meilleur que l'autre [3] dont je me souviens:

Plaise, Seigneur, plaise à votre Eminence,
Faire la paix de l'affligé cocher,
Qui par malheur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots [4] vous a fait trébucher:
On ne lui doit ce crime reprocher:
Le trop hardi meneur ne savait pas
De Phaéton l'histoire et piteux cas:
Il ne lisait métamorphose aucune,
Et ne croyait qu'on dût craindre aucun pas,
En conduisant César et sa fortune.

Car, si vous y prenez garde, ce cocher, qui n'a point lu les métamorphoses, sait un endroit considérable de l'histoire romaine. Cependant, je ne vois pas qu'un homme qui n'a point entendu parler de Phaéton dût être si bien informé des aventures de César. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit, et je viens à la pensée du placet que vous avez rapporté. Quoiqu'elle soit fausse en un sens, elle ne laisse pas d'être vraie en un autre, selon le caractère des pensées qui sont conçues en paroles ambiguës et qui ont toujours un double sens, l'un propre qui est faux, l'autre figuré qui est vrai. Ici le sens propre et faux est que le cardinal se trouve toujours sur ses pieds, en sorte qu'il ne puisse jamais tomber à terre; le sens figuré et vrai est qu'il se trouve toujours sur ses pieds, en sorte que rien ne renverse ses desseins ni sa fortune.

Au reste, le vrai est toujours vrai, bien qu'il soit mêlé avec

1. Aujourd'hui *dessus* ne prend plus de complément.

2. D'un mot grec qui signifie doué d'un jugement sain. En effet, Eudoxe soutient dans ce livre les saines doctrines littéraires.

3. Cet autre, celui-ci.

4. *Dessous* ne prend pas plus que *dessus* de complément direct. Il faudrait *sous les flots*.

le faux. Une bonne pistole ne se gâte pas auprès d'une fausse : on ne vous en doit qu'une, on vous en présente deux, l'une bonne, l'autre méchante; choisissez, on verra si vous êtes connaisseur, et vous aurez vous-même le plaisir d'éprouver la justesse de votre discernement. C'est à peu près ce qui se passe dans l'équivoque, qui proprement n'est qu'un jeu d'esprit. La vérité y est jointe à la fausseté, et ce qu'il y a de remarquable, le faux conduit au vrai; car du sens propre qui est le faux sens de l'équivoque, on passe au figuré qui est le vrai, et cela paraît visiblement dans l'exemple que vous avez apporté. En lisant ce que dit Voiture du cardinal Mazarin, je conçois deux choses, comme je vous ai déjà dit : l'une fausse, que le pied ne lui manque jamais, et qu'il se tient toujours debout; l'autre vraie, que son esprit et sa fortune sont toujours dans la même situation. La première mène tout d'un coup à la seconde, en nous faisant prendre le change agréablement. Ces équivoques se souffrent et plaisent même dans les épigrammes, dans les madrigaux, dans les récits de ballet, et dans d'autres ouvrages où l'esprit se joue.

Mais, à ne vous rien dissimuler, il y a une sorte d'équivoque qui est extrêmement fade et que les gens de bon goût ne peuvent souffrir, parce que le faux y domine et que le vrai n'y est nulle part. L'épigramme de Saint-Amand sur l'incendie du Palais est dans ce genre :

Certes l'on vit un triste jeu,
Quand à Paris dame Justice
Se mit le *Palais* tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'*épice*.

Ce quatrain a ébloui autrefois, et certaines gens le trouvent encore fort spirituel.

— Et qu'y a-t-il de plus heureux et de plus joli? interrompit Philanthe.

— Il ne peut se voir rien de plus creux ni de plus frivole, reprit Eudoxe; ce ne sont que des mots en l'air qui n'ont point de sens; c'est du faux tout pur. Car enfin ce qu'on ap-

pelle *épice* au Palais n'a nul rapport à l'embrasement, et le *palais* de la bouche qu'on a tout en feu, pour avoir mangé trop de poivre [1], ne conduit point à l'incendie d'un bâtiment où la justice s'exerce et se vend si vous voulez.

— Que pensez-vous, dit Philanthe, de l'équivoque qui fait la pointe d'une autre épigramme de Saint-Amand?

Ci-gît un fou nommé Pasquet,
Qui mourut d'un coup de mousquet,
Lorsqu'il voulut lever la crête.
Quant à moi, je crois que le sort
Lui mit du plomb dedans la tête [2],
Pour le rendre sage en sa mort.

— Cela peut trouver sa place dans le genre burlesque ou comique avec les turlupinades et les quolibets, répartit Eudoxe; ce sont de faux diamants qu'on porte dans les mascarades et dans les ballets; c'est une fausse monnaie qui ne gâte rien dans le commerce quand on la donne pour ce qu'elle vaut; mais qui voudrait la faire passer pour bonne se rendrait fort ridicule dans la société des gens raisonnables.

A parler en général, il n'y a point d'esprit dans l'équivoque, ou il y en a fort peu. Rien ne coûte moins et ne se trouve plus facilement. L'ambiguïté, en quoi consiste son caractère, est moins un ornement du discours qu'un défaut, et c'est ce qui la rend insipide, surtout quand celui qui s'en sert y entend finesse et s'en fait honneur. D'un autre côté, elle n'est pas toujours aisée à entendre; l'apparence mystérieuse que lui donne son double sens fait souvent qu'on ne va pas au véritable sans quelque peine, et quand on y est parvenu, on a regret à sa peine, on se croit joué; et je ne sais si ce qu'on sent alors n'est pas une manière de dépit d'avoir cherché pour ne rien trouver.

(*Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit.*)

1. Racine met dans la bouche de Petit-Jean (*Plaideurs*, acte II, scène 7) une pointe sur le même mot qui ne vaut pas beaucoup mieux.

2. *Dedans* ne prend plus de complément.

FLÉCHIER,

NÉ EN 1632.

FLÉCHIER (Esprit) naquit à Pernes (Vaucluse). Le P. Hercule Audiffret, son oncle, homme pieux et savant, dirigea son éducation. Après sa mort, Fléchier quitta la province et vint à Paris. Avant de prendre rang parmi les orateurs qui illustraient la chaire, il se fit connaître par des poésies latines écrites avec une élégance remarquable. Ses *Sermons* augmentèrent sa renommée, et ses *Oraisons funèbres* y mirent le comble. Louis XIV le nomma, en 1685, à l'évêché de Lavaur, et en 1687 à celui de Nîmes. Dans ce diocèse, où il trouva autant de protestants que de catholiques, Fléchier sut être l'ami et le bienfaiteur des uns et des autres, et se concilier l'estime et l'affection de tous.

Admis à l'Académie française en 1673, il y fut reçu le même jour que Racine.

Fléchier mourut à Montpellier en 1710.

Justice de saint Louis.

Saint Louis écoutait et examinait lui-même par son équité les différends de son peuple. L'entrée du Louvre était libre à tous ceux qui recouraient à sa protection. On ne voyait pas autour de lui des rangs affreux de gardes en haie pour effrayer les timides ou pour rebuter les importuns; il ne fallait pas gagner par présents ou fléchir par prières des huissiers intéressés ou inexorables. Il n'y a point de barrière entre le roi et les sujets que le moindre ne pût franchir. On n'attendait pas quel serait son sort auprès de ces portes superbes qu'on entr'ouvre de temps en temps pour exclure, non pas pour recevoir ceux qui se présentent. On n'avait besoin d'autre recommandation ni d'autre crédit que celui de la justice, et c'était un titre suffisant pour être introduit auprès du prince que d'avoir besoin de sa protection.

Que j'aime à me le représenter, ce bon roi, comme l'histoire le représente dans le bois de Vincennes, sous ces arbres que le temps a respectés, s'arrêtant au milieu de ses divertissements innocents pour écouter les plaintes et pour recevoir les requêtes de ses sujets! Grands et petits, riches et pauvres, tout pénétrait jusqu'à lui indifféremment dans le temps le plus agréable de sa promenade. Il n'y avait point de différence entre ses heures de loisir et ses heures d'occupation. Son tribunal le suivait partout où il allait. Sous un dais de feuillage et sur un trône de gazon, comme sous les lambris dorés de son palais et sur son lit de justice, sans brigue, sans faveur, sans acception de qualité ni de fortune, il rendait sans délai ses jugements et ses oracles avec autorité, avec équité, avec tendresse, roi, père et juge tout ensemble.

(*Panégyrique de saint Louis.*)

Exorde de l'Oraison funèbre de Turenne.

Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture-Sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier et forçait celui des ennemis avec l'épée, qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle; cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Esaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer

avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie; ce vaillant homme, poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce morne et long silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la piété, la crainte, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël? A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël?

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Écriture, celui dont je viens vous parler? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables, et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. Oh! si l'Esprit divin, l'Esprit de force et de vérité avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits? et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses?

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence? Où brillent avec plus d'éclat des effets glorieux de la vertu militaire : conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vain-

cus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie, grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété?

Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires et rompu les plus douces espérances de la paix? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, et, dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! les jugements de Dieu sont impénétrables: mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine dont les intentions étaient pures, et dont la vertu semblait mériter une vie plus longue et plus étendue.

Retenons nos plaintes, messieurs; il est temps de commencer son éloge et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'État par sa valeur, des passions de l'âme par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes; j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai partout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la

vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

(*Oraisons funèbres.*)

Mort de Turenne.

Turenne meurt, tout se confond; la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance, tout le camp demeure immobile; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre : ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public; là, on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe : chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie; tous entreprennent son éloge; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur, et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

(*Oraisons funèbres.*)

Une Armée.

Qu'est-ce qu'une armée? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie; c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef dont ils ne savent pas les intentions; c'est une multitude d'âmes pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérants; c'est un assemblage confus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéissance, de lâches qu'il faut mener au combat, de téméraires qu'il faut retenir, d'impatients qu'il faut accoutumer à la confiance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes? Comment se faire craindre sans se mettre en danger d'être haï et bien souvent abandonné? Comment se faire aimer sans perdre un peu de l'autorité et relâcher de la discipline nécessaire?

(*Oraisons funèbres.*)

Le Cardinal de Richelieu.

Déjà, pour l'honneur de la France, était entré dans l'administration des affaires un homme plus grand par son esprit et par ses vertus que par ses dignités et par sa fortune; toujours employé et toujours au-dessus de ses emplois; capable de régler le présent et de prévoir l'avenir; d'assurer les bons événements et de réparer les mauvais; vaste dans ses desseins, pénétrant dans ses conseils, juste dans ses choix, heureux dans ses entreprises, et, pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellents que Dieu fait à certaines âmes qu'il a créées pour être maîtresses des autres, et pour faire mouvoir ces ressorts dont sa providence se sert pour élever ou pour abattre, selon ses décrets éternels, la fortune des rois et des royaumes.

(*Oraisons funèbres.*)

Simplicité de Turenne.

Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportait-il quelque avantage : à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile; mais l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une bataille : il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée. Racontait-il quelques unes de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre? on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait ou la renommée. Revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel? il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges, comme on vient faire des apologies, et n'osait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé, par respect, de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquait jamais de l'honorer.

C'est alors que, dans le doux repos d'une condition privée, ce prince, se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçait sans bruit aux vertus civiles. Sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses, il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans suite et sans équipages, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent. Tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

(*Oraison funèbre de Turenne*)

BOURDALOUE,

NÉ EN 1632.

BOURDALOUE (Louis) naquit à Bourges. Il fit ses études chez les jésuites et y enseigna pendant quelque temps la rhétorique, la philosophie et la théologie. Il vint à Paris en 1669, époque où, dans la chaire, le mauvais goût dominait encore ; ses sermons commencèrent la réforme et alors, dit Voltaire, *on entendit enfin dans la chaire la raison éloquente.* Louis XIV fut vivement ému de son éloquence, et il fit appeler dix ans de suite Bourdaloue à Versailles pour y prêcher soit l'Avent, soit le Carême.

Bourdaloue est surtout remarquable comme dialecticien ; il est admirable du côté du raisonnement. Mais il a peu d'onction et même de pathétique. Il a cette force qui vient de la raison, du vrai mis dans tout son jour, par un esprit solide et ferme, et non celle qui vient du sentiment, des mouvements d'un cœur tendre et affectueux.

Bourdaloue mourut à Paris le 13 mai 1704.

L'oubli et l'abandon des pauvres.

Combien de pauvres sont oubliés ! combien demeurent sans secours et sans assistance ! Oubli d'autant plus déplorable, que, de la part des riches, il est volontaire, et par conséquent criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas, et qu'on ne veut pas les connaître ! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut

pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant; et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter! Combien de pauvres abandonnés! Combien de désolés dans les prisons! Combien de languissants dans les hôpitaux! Combien de honteux dans les familles particulières! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ni ignorer ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés! combien sont durement traités, combien manquent de tout, pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourrait appeler le scandale de la Providence, la patience des pauvres outragée par la dureté et par l'insensibilité des riches.

(*Sermons.*)

Ce qui fait les héros.

J'appelle le principe de ses grands exploits cette ardeur martiale qui, sans témérité ni emportement, lui faisait tout oser et tout entreprendre; ce feu qui, dans l'exécution, lui rendait tout possible et tout facile; cette fermeté d'âme que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle résistance ne lassa, ni ne rebuta : cette vigilance que rien ne surprenait; cette prévoyance à laquelle rien n'échappait; cette étendue de pénétration avec laquelle, dans les plus hasardeuses occasions, il envisageait d'abord tout ce qui pouvait ou troubler, ou favoriser l'événement des choses; semblable à un aigle dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vaste pays : cette promptitude à prendre son parti, qu'on n'accusa jamais en lui de

précipitation, et qui, sans avoir l'inconvénient de la lenteur des autres, en avait toute la maturité; cette science qu'il pratiquait si bien, et qui le rendait si habile à profiter des conjonctures, à prévenir les desseins des ennemis presque avant qu'ils fussent conçus, et à ne pas perdre en vaines délibérations ces moments heureux qui décident du sort des armées; cette activité que rien ne pouvait égaler, et qui, dans un jour de bataille, le partageant, pour ainsi dire, et le multipliant, faisait qu'il se trouvait partout, qu'il suppléait à tout, qu'il ralliait tout, qu'il maintenait tout: soldat et général tout à la fois, et, par sa présence, inspirant à tout le corps d'armée, jusqu'aux plus vils membres qui le composaient, son courage et sa valeur, ce sang-froid qu'il savait si bien conserver dans la chaleur du combat, cette tranquillité dont il n'était jamais plus sûr que quand on en venait aux mains, et dans l'horreur de la mêlée; cette modération et cette douceur pour les siens, qui redoublaient à mesure que sa fierté contre l'ennemi était émue; cet inflexible oubli de sa personne, qui n'écouta jamais la remontrance[1], et auquel constamment déterminé[2], il se fit toujours un devoir de prodiguer sa vie, et un jeu de braver la mort; car tout cela est le vif portrait que chacun de vous se fait, au moment que je parle, du prince que nous avons perdu; et voilà ce qui fait le héros.

(*Oraison funèbre du prince de Condé.*)

L'Ambition.

L'ambition montre à celui qu'elle aveugle, pour terme de ses poursuites, un état florissant où il n'aura plus rien à dési-

1. Phrase très obscure. Bourdaloue veut dire que Condé, oubliant tout à fait le soin de sa personne, ne voulut jamais écouter les remontrances qu'on lui faisait à ce sujet. L'oubli ici est donc personnifié; il représente *Condé oubliant*.

2. Ici c'est Condé qui est le sujet. Il est *déterminé auquel oubli;* mais *oubli*, comme nous venons de le dire, signifiait *Condé* pour la première phrase; il ne peut plus le signifier dans celle-ci: c'est donc un véritable amphigouri. Bourdaloue tombe quelquefois dans ce défaut, pour vouloir trop allonger ses périodes.

rer, parce que ses vœux seront accomplis, où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui, et dont il est le plus sensiblement touché : savoir, de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires et le dispensateur des grâces, de briller dans un ministère, dans une dignité éclatante; d'y recevoir l'encens du public et ses soumissions; de s'y faire craindre, honorer, respecter.

Tout cela rassemblé dans un point de vue lui trace l'idée la plus agréable, et peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur. Mais dans le fond ce n'est qu'une idée, et voici ce qu'il y a de plus réel : c'est que pour atteindre jusque là, il y a une route à tenir, pleine d'épines et de difficultés : c'est que, pour parvenir à cet état où l'ambition se figure tant d'agréments, il faut prendre mille mesures toutes également gênantes, et toutes contraires à ses inclinations; qu'il faut se miner [1] de réflexions et d'étude; rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins, compter toutes ses paroles, composer toutes ses démarches; avoir une attention perpétuelle et sans relâche, soit sur soi-même, soit sur les autres : c'est que, pour contenter une seule passion, qui est de s'élever à cet état, il faut s'exposer à devenir la proie de toutes ses passions; car y en a-t-il une en nous que l'ambition ne suscite contre nous?

Et n'est-ce pas elle qui, selon les différentes conjonctures et les divers sentiments dont elle est émue, tantôt nous aigrit des dépits les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus profondes colères, tantôt nous accable des plus cruelles jalousies, qui font souffrir à une âme comme une espèce d'enfer, et qui la déchirent par mille bourreaux intérieurs et domestiques? C'est que, pour se pousser à cet état, et pour se faire jour au travers de tous les obstacles qui nous en ferment les avenues, il faut entrer en guerre avec des compétiteurs qui y prétendent aussi bien que nous, qui nous éclairent dans nos intrigues,

1. Se fatiguer jusqu'à périr.

qui nous dérangent dans nos projets, qui nous arrêtent dans nos voies; qu'il faut opposer crédit à crédit, patron à patron, et pour cela s'assujettir aux plus ennuyeuses assiduités, essuyer mille rebuts, digérer mille dégoûts, se donner mille mouvements, n'être plus à soi et vivre dans le tumulte et la confusion. C'est que, dans l'attente de cet état, où l'on n'arrive pas tout d'un coup, il faut supporter des retardements capables non seulement d'exercer, mais d'épuiser toute la patience; que, durant de longues années, il faut languir dans l'incertitude du succès, toujours flottant entre l'espérance et la crainte, et souvent, après des délais presque infinis, avoir encore l'affreux déboire de voir toutes ses prétentions échouer, et ne remporter, pour récompense de tant de pas malheureusement perdus, que la rage dans le cœur et la honte devant les hommes.

Je dis plus : c'est que cet état, si l'on est enfin assez heureux pour s'y ingérer[1], bien loin de mettre des bornes à l'ambition et d'en éteindre le feu, ne sert au contraire qu'à la piquer davantage et qu'à l'enflammer; que d'un degré on tend bientôt à un autre, tellement qu'il n'y a rien où l'on ne se porte, ni rien où l'on se fixe; rien que l'on ne veuille avoir, ni rien dont on jouisse; que ce n'est qu'une perpétuelle succession de vues, de désirs, d'entreprises, et par une suite nécessaire, qu'un perpétuel tourment. C'est que, pour troubler toute la douceur de cet état, il ne faut souvent que la moindre circonstance et le sujet le plus léger, et qu'un esprit ambitieux s'en fait un monstre.

L'Ambitieux.

Quelle idée vous formez-vous d'un ambitieux préoccupé du désir de se faire grand? Si je vous disais que c'est un homme ennemi par profession de tous les autres hommes (j'entends de tous ceux avec qui il peut avoir quelque rapport d'intérêt), un homme à qui la prospérité d'autrui est un supplice; qui

1. S'y introduire.

ne peut voir le mérite, en quelque sujet qu'il se rencontre, sans le haïr et sans le combattre; qui n'a ni foi, ni sincérité; toujours prêt, dans la concurrence, à trahir l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à perdre celui-là, pour peu qu'il espère d'en profiter[1]; qui, de sa grandeur prétendue et de sa fortune, se fait une divinité à laquelle il n'y a ni amitié, ni reconnaissance, ni considération, ni devoir qu'il ne sacrifie; ne manquant pas de tours et de déguisements spécieux pour le faire même honnêtement selon le monde; en un mot, qui n'aime personne, et que personne ne peut aimer; si je vous le figurais de la sorte, ne diriez-vous pas que c'est un monstre dans la société, dont je vous aurais fait la peinture? Et cependant, pour peu que vous fassiez de réflexion sur ce qui se passe tous les jours au milieu de vous, n'avouerez-vous pas que ce sont là les véritables traits de l'ambition, tandis qu'elle est encore aspirante, et dans la poursuite d'une fin qu'elle se propose?

Un homme livré à l'ambition se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin? Il se refond, il se métamorphose, il force son naturel, et l'assujettit à sa passion. Né fier et orgueilleux, on le voit, d'un air timide et soumis, essuyer les caprices d'un ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, et se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis ou à l'avarice d'un esclave; vif et ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement, dans des antichambres et à la suite des grands, des moments qui lui promettaient ailleurs mille agréments; ennemi du travail et de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil et sur sa santé, de quoi y fournir; enfin, d'une humeur serrée et épargnante, il devient libéral, prodigue même; tout est inondé de ses dons, et il n'est pas jusqu'à l'affabilité et aux égards d'un domestique qui ne soient le prix de ses largesses.

(*Sermons.*)

1. En profiter. Nous ne mettons plus *de* après espérer.

L'Hypocrisie.

Quand je parle de l'hypocrisie, ne pensez pas que je la borne à cette espèce particulière qui consiste dans l'abus de la piété, et qui fait les faux dévôts ; je la prends dans un sens plus étendu, et d'autant plus utile à votre instruction, que peut-être, malgré vous-mêmes, serez-vous obligés de convenir que c'est un vice qui ne vous est que trop commun ; car j'appelle hypocrite, quiconque, sous de spécieuses apparences, a le secret de cacher les désordres d'une vie criminelle. Or, en ce sens, on ne peut douter que l'hypocrisie ne soit répandue dans toutes les conditions, et que parmi les mondains il ne se trouve encore bien plus d'imposteurs et d'hypocrites que parmi ceux que nous nommons dévôts.

En effet, combien dans le monde de scélérats travestis en gens d'honneur ! combien d'hommes corrompus et pleins d'iniquité, qui se produisent avec tout le faste et toute l'ostentation de la probité ! combien de fourbes insolents à vanter leur sincérité ! combien de traîtres habiles à sauver les dehors de la fidélité et de l'amitié ! combien de sensuels, esclaves des passions les plus infâmes, en possession d'affecter la pureté des mœurs, et de la pousser jusqu'à la sévérité ! combien de femmes libertines, fières sur le chapitre de leur réputation, et, quoique engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'estime d'une exacte et d'une parfaite régularité ! Au contraire, combien de justes faussement accusés et condamnés ! combien de serviteurs de Dieu, par la malignité du siècle, décriés et calomniés ! combien de dévôts de bonne foi traités d'hypocrites, d'intrigants et d'intéressés ! combien de vraies vertus contestées ! combien de bonnes œuvres censurées ! combien d'intentions droites mal expliquées, et combien de saintes actions empoisonnées !

(*Sermon sur le Jugement de Dieu*)

MASCARON,

NÉ EN 1634.

MASCARON (JULES), fils d'un avocat au parlement d'Aix, naquit à Marseille. Il se distingua de bonne heure par ses talents oratoires, et mérita d'être placé parmi les plus célèbres prédicateurs du siècle de Louis XIV. Peu d'hommes destinés à parler en public avaient reçu de la nature des dispositions aussi favorables. Son extérieur prévenait, et il était difficile, dès qu'il paraissait, de lui refuser son attention : port majestueux, son de voix agréable, geste naturel et réglé ; il joignait à ces beaux dehors une éloquence forte et vive, bien qu'on y ressentît trop ce misérable bel esprit, ce goût de pointes et d'antithèses que l'on préférait, au milieu du XVII^e^ siècle, au beau naturel, à la simplicité élégante, le vrai caractère de l'éloquence chrétienne.

En 1666, il prêcha l'Avent, et l'année suivante le Carême à Versailles. Le roi ne resta pas insensible au mérite de l'orateur, et le nomma, en 1671, à l'évêché de Tulle. Son zèle vraiment évangélique et son exemple étaient encore plus persuasifs que sa parole. Nommé, en 1678, à l'évêché d'Agen, diocèse qui renfermait un très grand nombre de calvinistes, il opéra, dit-on, par sa douceur, plus de trente mille conversions.

On a comparé à tort Mascaron à Fléchier et à Bossuet ; il n'a ni l'élégance de l'un ni la majesté de l'autre. Il n'est pas non plus aussi touchant que Massillon, et pourtant il tiendra toujours un rang honorable parmi nos orateurs, surtout à cause de son oraison funèbre de Turenne.

Mascaron mourut à Agen en 1703.

Le général au moment d'une bataille.

S'il y a une occasion au monde où l'âme pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par

le nombre de ses soldats, devient comme le dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors mêmes de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu, ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel; c'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que leurs bras et leur cœur, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : » C'est moi qui me suis fait moi-même ! » Mais aussi la religion et l'humanité ne paraissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque, dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu.

(Oraison funèbre de Turenne.)

Modestie de Turenne.

Il revenait de ses campagnes triomphantes avec la même froideur et la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade, plus vide de sa propre gloire que le public n'en était occupé. En vain, dans les assemblées, ceux qui avaient l'honneur de le connaître le montraient des yeux, du geste et de la voix à ceux qui ne le connaissaient pas; en vain sa seule présence, sans train et sans suite, faisait sur les âmes cette impression presque divine qui attire tant de respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus innocent de la vertu héroïque : toutes ces choses si propres à faire rentrer un homme en lui-même par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au dehors par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéraient en aucune manière la situation tranquille de son âme, et il ne tenait pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires et ses triomphes.

(Oraison funèbre de Turenne.)

Mort de Turenne.

Cette funeste nouvelle se répandit par toute la France, comme un brouillard épais qui couvrit la lumière du ciel, et remplit tous les esprits des ténèbres de la mort. La terreur et la consternation la suivaient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne, qu'il ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'État; ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'était sensible qu'à la perte de ce grand homme; le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisait gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus : l'un disait qu'il était aimé de tout le monde sans intérêt; l'autre, qu'il était parvenu à être admiré sans envie; un troisième qu'il était redouté de ses ennemis sans en être haï. Mais enfin, ce que le roi sentit sur sa perte, et ce qu'il dit à la gloire de cet illustre mort, est le plus grand et plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince; on vit, dans les villes par où son corps a passé, les mêmes sentiments que l'on avait vus autrefois dans l'empire romain, lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étaient fermées; le triste et morne silence qui régnait dans les places publiques n'était interrompu que par les gémissements des habitants; les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville; les prêtres et les religieux, à l'envi, l'accompagnaient de leurs larmes et de leurs prières; les villes, pour lesquelles ce triste spectacle était tout nouveau, faisaient paraître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnaient; et, comme si, en voyant son cercueil, on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençaient.

(*Oraison funèbre de Turenne.*)

BOILEAU,

NÉ EN 1636.

BOILEAU (Nicolas), sur lequel nous reviendrons quand il sera question des poëtes, a mérité aussi d'être cité comme un de nos meilleurs prosateurs dans les morceaux où son esprit éminemment critique et ami de la vérité a pu se développer librement. On a dit souvent que son style en prose était pénible, lourd, embarrassé. Cela est très vrai, s'il s'agit des éloges, des remerciements, des discours laudatifs qu'il a eu quelquefois à faire. Cela ne l'est plus en aucune façon dans les morceaux, plus analogues à ses dispositions naturelles, dans sa dissertation sur la *Joconde*, dans sa traduction du *Traité du sublime* et surtout dans les *Réflexions* critiques dont il l'a fait précéder. Là, au contraire, on trouve, comme dans ses bons ouvrages en vers, cette sûreté de raison, cette délicatesse de goût, cette originalité de style, qui l'ont élevé si haut sur notre parnasse.

Il est nécessaire de consulter nos amis sur nos ouvrages.

Longin nous donne ici par son exemple un des plus importants préceptes de la rhétorique, qui est[1] de consulter nos amis sur nos ouvrages, et de les accoutumer de bonne heure à ne nous point flatter. Horace et Quintilien nous donnent le même conseil en plusieurs endroits; et Vaugelas, le plus sage, à mon avis, des écrivains de notre langue, confesse que c'est à cette salutaire pratique qu'il doit ce qu'il y a de meilleur dans ses écrits. Nous avons beau être éclairés par nous-mêmes, les yeux d'autrui voient toujours plus loin que nous dans nos défauts; et un esprit médiocre fera quelquefois apercevoir le plus habile homme d'une méprise[2] qu'il ne voyait

1. Ce précepte est de, etc.

2. Nous disons plus communément aujourd'hui *faire apercevoir quelque chose à quelqu'un*, que *faire apercevoir quelqu'un de quelque chose.*

pas. On dit que Malherbe consultait sur ses vers jusqu'à l'oreille de sa servante ; et je me souviens que Molière m'a montré aussi plusieurs fois une vieille servante qu'il avait chez lui, à qui il lisait, disait-il, quelquefois ses comédies; et il m'assurait que, lorsque des endroits de plaisanterie ne l'avaient point frappée, il les corrigeait, parce qu'il avait plusieurs fois éprouvé sur son théâtre que ces endroits n'y réussissaient point. Ces exemples sont un peu singuliers, et je ne voudrais pas conseiller à tout le monde de les imiter. Ce qui est de certain [1], c'est que nous ne saurions trop consulter nos amis.

Il paraît néanmoins que M. Perrault n'est pas de ce sentiment. S'il croyait ses amis, on ne les verrait pas tous les jours dans le monde nous dire comme ils font : « M. Perrault est de mes amis, et c'est un fort honnête homme ; je ne sais pas comment il s'est allé mettre en tête de heurter si lourdement la raison, en attaquant dans ses Parallèles tout ce qu'il y a de livres anciens estimés et estimables. Veut-il persuader à tous les hommes que, depuis deux mille ans, ils n'ont pas eu le sens commun ? Cela fait pitié. Aussi se garde-t-il bien de nous montrer ses ouvrages. Je souhaiterais qu'il se trouvât quelque honnête homme qui lui voulût sur cela charitablement ouvrir les yeux. »

Je veux bien être cet homme charitable. M. Perrault m'a prié de si bonne grâce lui-même de lui montrer ses erreurs, qu'en vérité je ferais conscience de ne lui pas donner sur cela quelque satisfaction. J'espère donc de lui en faire voir [2] plus d'une dans le cours de ces remarques. C'est la moindre chose que je lui dois, pour reconnaître les grands services que feu M. son frère le médecin m'a, dit-il, rendus en me guérissant de deux grandes maladies. Il est certain pourtant que M. son frère ne fut jamais mon médecin. Il est vrai que, lorsque j'étais encore tout jeune, étant tombé malade d'une fièvre assez

1. Ce qui est certain, ou ce qu'il y a *de* certain.

2. Lui en faire voir. Voyez la note de la page 121.

peu dangereuse, une de mes parentes, chez qui je logeais, et dont il était médecin, me l'amena, et qu'il fut appelé deux ou trois fois en consultation par le médecin qui avait soin de moi. Depuis, c'est-à-dire trois ans après, cette même parente me l'amena une seconde fois et me força de le consulter sur une difficulté de respirer que j'avais alors, et que j'ai encore. Il me tâta le pouls et me trouva la fièvre, que sûrement je n'avais point. Cependant il me conseilla de me faire saigner du pied, remède assez bizarre pour l'asthme dont j'étais menacé. Je fus toutefois assez fou pour faire son ordonnance dès le soir même. Ce qui arriva de cela, c'est que ma difficulté de respirer ne diminua point, et que le lendemain, ayant marché mal à propos, le pied m'enfla de telle sorte que j'en fus trois semaines dans le lit. C'est là toute la cure qu'il m'a jamais faite, que je prie Dieu de lui pardonner en l'autre monde.

Je n'entendis plus parler de lui depuis cette belle consultation, sinon lorsque mes Satires parurent, qu'il me revint de tous côtés que, sans que j'en aie jamais pu savoir la raison, il se déchaînait à outrance contre moi, ne m'accusant pas simplement d'avoir écrit contre des auteurs, mais d'avoir glissé dans mes ouvrages des choses dangereuses et qui regardaient l'État. Je n'appréhendais guère ces calomnies, mes Satires n'attaquant que les méchants livres, et étant toutes pleines des louanges du roi, et ces louanges mêmes en faisant le plus bel ornement. Je fis néanmoins avertir M. le médecin qu'il prît garde à parler avec un peu plus de retenue; mais cela ne servit qu'à l'aigrir encore davantage. Je m'en plaignis même alors à M. son frère l'académicien, qui ne me jugea pas digne de réponse. J'avoue que c'est ce qui me fit faire dans mon *Art poétique* la métamorphose du médecin de Florence en architecte; vengeance assez médiocre de toutes les infamies que ce médecin avait dites de moi. Je ne nierai pas cependant qu'il ne fût homme de très grand mérite, et fort savant, surtout dans les matières de physique. MM. de l'Académie des sciences néanmoins ne conviennent pas tous de l'excellence de sa traduction de Vitruve, ni de toutes les choses avanta-

geuses que M. son frère rapporte de lui. Je puis même nommer un des plus célèbres de l'Académie d'architecture qui s'offre de lui faire voir, quand il voudra, papier sur table, que c'est le dessin du fameux M. le Vau qu'on a suivi dans la façade du Louvre, et qu'il n'est point vrai que ni ce grand ouvrage d'architecture, ni l'Observatoire, ni l'Arc-de-Triomphe, soient des ouvrages d'un médecin de la faculté. C'est une querelle que je leur laisse démêler entre eux, et où je déclare que je ne prends aucun intérêt, mes vœux mêmes, si j'en fais quelques uns, étant pour le médecin. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce médecin était du même goût que M. son frère sur les anciens, et qu'il avait pris en haine, aussi bien que lui, tout ce qu'il y a de grands personnages dans l'antiquité. On assure que ce fut lui qui composa cette belle défense de l'opéra d'Alceste, où, voulant tourner Euripide en ridicule, il fit ces étranges bévues que M. Racine a si bien relevées dans la préface de son Iphigénie. C'est donc de lui, et d'un autre frère encore qu'ils avaient, grand ennemi comme eux de Platon, d'Euripide et de tous les autres bons auteurs, que j'ai voulu parler quand j'ai dit qu'il y avait de la bizarrerie d'esprit dans leur famille, que je reconnais d'ailleurs pour une famille pleine d'honnêtes gens, et où il y en a même plusieurs, je crois, qui souffrent Homère et Virgile.

On me pardonnera si je prends encore ici l'occasion de désabuser le public d'une autre fausseté que M. Perrault a avancée dans la *Lettre bourgeoise* qu'il m'a écrite, et qu'il a fait imprimer, où il prétend qu'il a autrefois beaucoup servi à un de mes frères auprès de M. de Colbert, pour lui faire avoir l'agrément de la charge de contrôleur de l'argenterie. Il allègue pour preuve que mon frère, depuis qu'il eut cette charge, venait tous les ans lui rendre une visite, qu'il appelait de devoir et non pas d'amitié. C'est une vanité dont il est aisé de faire voir le mensonge, puisque mon frère mourut dans l'année qu'il obtint cette charge, qu'il n'a possédée, comme tout le monde le sait, que quatre mois; et que même, en considération de ce qu'il n'en avait point joui, mon autre frère,

pour qui nous obtînmes l'agrément de la même charge, ne paya point le marc d'or, qui montait à une somme assez considérable. Je suis honteux de conter de si petites choses au public; mais mes amis m'ont fait entendre que ces reproches de M. Perrault regardant l'honneur; j'étais obligé d'en faire voir la fausseté.

(*Œuvres de Boileau.*)

MALEBRANCHE,

NÉ EN 1638.

MALEBRANCHE (Nicolas), né à Paris, entra dans la congrégation de l'Oratoire à vingt-deux ans, en 1660. Dégoûté de la science des faits et des mots, il abandonna l'étude de l'histoire ecclésiastique et des langues savantes, pour se livrer tout entier aux méditations métaphysiques. Le *Traité de l'homme* de Descartes lui étant tombé entre les mains, il lut ce livre avec transport, et reconnut son véritable talent. S'enfonçant donc de plus en plus dans les questions philosophiques, il publia, au bout d'une dizaine d'années, en 1673, la *Recherche de la vérité*, celui de tous ses ouvrages qui produisit la plus vive sensation. Malebranche eut de son temps des disciples qui étaient en même temps ses amis. Il eut aussi des sectateurs; on compta beaucoup de *malebranchistes*. Il n'y en a plus aujourd'hui : ses systèmes sont regardés comme des illusions sublimes, et on le lit comme écrivain plutôt que comme philosophe.

Il mourut le 15 octobre 1715, à l'âge de 78 ans.

De l'union de l'esprit avec les objets sensibles, ou de la force et de l'étendue des passions en général.

La secte la plus honorable des philosophes, et celle dont bien des gens font encore gloire d'embrasser les sentiments, nous veut faire croire qu'il ne tient qu'à nous d'être heureux. Les Stoïciens nous disent sans cesse que nous ne devons dépendre que de nous-mêmes; qu'il ne faut point s'affliger de la perte de son honneur, de ses biens, de ses amis, de ses parents; qu'il faut toujours être égal et sans la moindre inquiétude, quoi qu'il puisse arriver; que l'exil, les injures, les insultes, les maladies, et la mort même, ne sont point des maux, et qu'il ne faut point les craindre ou les fuir. Enfin ils nous disent une infinité de choses semblables, que nous

sommes assez portés à croire, tant à cause que notre orgueil nous fait aimer l'indépendance, que parce que la raison nous apprend en effet que la plupart des maux qui nous affligent véritablement ne seraient pas capables de nous affliger, si toutes choses étaient dans l'ordre.

Mais Dieu nous a donné un corps, et par ce corps, il nous a unis à toutes les choses sensibles. Le péché nous a assujettis à ce corps, et par notre corps il nous a rendus dépendants de toutes les choses sensibles. C'est l'ordre de la nature, c'est la volonté du Créateur, que tous les êtres qu'il a faits tiennent les uns aux autres. Nous sommes unis en quelque manière à tout l'univers, et c'est le péché du premier homme qui nous a rendus dépendants de tous les êtres auxquels Dieu nous avait seulement unis. Ainsi il n'y a personne présentement, qui ne soit en quelque manière uni et assujetti tout ensemble à son corps, et par son corps à ses parents, à ses amis, à sa ville, à son prince, à sa patrie, à son habit, à sa maison, à sa terre, à son cheval, à son chien, à toute la terre, au soleil, aux étoiles, à tous les cieux.

Il est donc ridicule de dire aux hommes, qu'il dépend d'eux d'être heureux, d'être sages, d'être libres; et c'est se moquer d'eux, que de les avertir sérieusement de ne point s'affliger de la perte de leurs amis ou de leurs biens. Car, de même qu'il est ridicule d'avertir les hommes de ne point sentir de douleur lorsqu'on les frappe, ou de ne point sentir le plaisir lorsqu'ils mangent avec appétit; ainsi les Stoïciens n'ont pas raison, ou peut-être se raillent-ils de nous, lorsqu'ils nous prêchent de n'être point affligés de la mort d'un père, de la perte de nos biens, d'un exil, d'une prison, et de choses semblables, et de ne point nous réjouir dans les heureux succès de nos affaires : car nous sommes unis à notre patrie, à nos biens, à nos parents, etc., par une union naturelle, et qui présentement ne dépend point de notre volonté.

Je veux bien que la raison nous apprenne que nous devons souffrir l'exil sans tristesse; mais la même raison nous apprend que nous devons aussi souffrir qu'on nous coupe un

bras sans douleur. L'âme est au-dessus du corps; et, selon la lumière de la raison, son bonheur ou son malheur ne doivent point dépendre de lui. Mais l'expérience nous prouve assez que les choses ne sont point comme notre raison[1] nous dit qu'elles doivent être, et il est ridicule de philosopher contre l'expérience.

Ce n'est pas ainsi que les chrétiens philosophent. Ils ne nient pas que la douleur soit un mal, qu'il n'y ait de la peine dans la désunion des choses auxquelles nous sommes unis par la nature, et qu'il ne soit difficile de se délivrer de l'esclavage où le péché nous a réduits. Ils tombent d'accord que c'est un désordre que l'âme dépende de son corps; mais ils reconnaissent qu'elle en dépend, et de telle manière, qu'elle ne se peut délivrer de sa dépendance que par la grâce de Jésus-Christ. « Je sens, dit saint Paul, une loi dans mon corps qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend esclave de la loi du péché, qui est dans mes membres. Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? ce sera Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Le fils de Dieu, ses apôtres et tous ses véritables disciples recommandent surtout la patience, parce qu'ils savent que quand on veut vivre en homme de bien, il y a beaucoup à souffrir. Enfin les vrais chrétiens ou les véritables philosophes, ne disent rien qui ne soit conforme au bon sens et à l'expérience; mais toute la nature résiste sans cesse à l'opinion ou à l'orgueil des Stoïques.

Les chrétiens savent que pour se délivrer en quelque manière de la dépendance où ils sont, ils doivent travailler à se priver de toutes les choses dont ils ne peuvent jouir sans plaisir, ni être privés sans douleur; que c'est là le seul moyen de conserver la paix et la liberté de l'esprit, qu'ils ont reçue par la grâce de leur libérateur. Les Stoïciens au contraire, suivant les fausses idées de leur philosophie chimérique, s'imaginent être sages et heureux, et qu'il n'y a[2] qu'à penser à la vertu et à l'indépendance pour devenir vertueux et indé-

1. *La raison*, dans tout ce paragraphe, signifie *le raisonnement*.

2. Ils s'imaginent qu'il n'y a. Zeugme rare, mais très correct.

pendants. Le bon sens et l'expérience nous assurent que le meilleur moyen pour n'être point blessés par la douleur d'une piqûre, c'est qu'il ne faut point se piquer. Mais les Stoïciens disent : « Piquez, et je vais, par la force de mon esprit et par le secours de ma philosophie, me séparer de mon corps de telle sorte, que je ne m'inquiéterai point de ce qui s'y passe. J'ai des preuves démonstratives que mon bonheur n'en dépend point, que la douleur n'est point un mal ; et vous verrez, par l'air de mon visage et par la contenance ferme de tout le reste de mon corps, que ma philosophie me rend invulnérable.

(*Recherche de la vérité.*)

J. RACINE,

NÉ EN 1639.

Pour la Notice, voir le Tome II.

—

Corneille.

En quel état se trouvait la scène française lorsque Corneille commença à travailler! Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre; les acteurs aussi ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement; en un mot toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, Corneille, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux dont la plupart désespérèrent de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en

vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poëte qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! quelle véhémence dans les passions! quelle gravité dans les sentiments! quelle dignité et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable; enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques uns, plus estimables que les vertus des autres: personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse; mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.

Que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les États; nous ne craindrons point de dire, à l'avantage des lettres, que, du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, quelque étrange inégalité que,

durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poëte et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque, dans les âges suivants, on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand de ses poëtes.

(*Discours prononcé à l'Académie française, le jour de la réception de Thomas Corneille.*)

Éloge de Louis XIV.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyait de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui soufflait la guerre aux quatre coins de l'Europe; qui l'eût dit qu'avant la fin du printemps tout serait calme? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues? Comment accorder tant d'intérêts contraires? Comment calmer cette foule d'États et de princes, bien plus irrités de notre puissance que des mauvais traitements qu'ils prétendaient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffiraient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devait examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y était appliquée, n'en était encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avait résolu dans son cabinet qu'il n'y eût plus de guerres; la veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six

lignes, et les envoie à son ambassadeur à La Haye. Là-dessus les provinces délibèrent, les ministres des hauts alliés s'assemblent; tout s'agite, tout se remue : les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande; les autres redemandent ce qu'on leur a pris, et tous ont résolu de ne pas poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées, et, comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons : ici il envoie des généraux à ses alliés; là il fait foudroyer Gênes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage ses peuples, et les fait jouir par avance des fruits de la paix; et enfin, comme il l'avait prévu, il voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter, ou, pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avait plu de leur tracer.

(*Même Discours.*)

SAINT-RÉAL,

NÉ EN 1639.

SAINT-RÉAL (César-Vichard, abbé de) naquit à Chambéry, en Savoie, en 1639. Il vint fort jeune à Paris, et se lia avec Antoine Varillas, qui lui inspira le goût des études historiques. Il avait une imagination vive, une mémoire ornée, un esprit profond ; mais son goût n'était pas toujours sûr. *La Conjuration des Espagnols contre Venise*, qu'il publia en 1671, est son chef-d'œuvre ; et, quelques reproches qu'on puisse adresser à cet ouvrage, où l'imagination de l'auteur a peut-être eu une trop grande part, il sera toujours regardé comme un des beaux monuments de notre langue. On a trouvé que son style avait quelque rapport avec celui de Salluste, qu'il avait pris pour modèle, et qu'il n'est pas resté beaucoup au-dessous de ce grand historien.

Il a aussi composé sept *Discours sur l'usage de l'histoire*, dans lesquels on désirerait un peu plus de précision, mais qui sont pleins de réflexions judicieuses, et qu'on lit toujours avec plaisir.

Saint-Réal quitta Paris en 1692, et se retira à Chambéry, où il mourut vers la fin de la même année.

Bedmar.

Le marquis de Bedmar est l'un des plus puissants génies que l'Espagne ait jamais produits. On voit, par les écrits qu'il a laissés, qu'il possédait tout ce qu'il y a dans les historiens anciens et modernes qui peut former un homme extraordinaire. Il comparait les choses qu'il racontait avec celles qui se passaient de son temps. Il observait exactement les différences et les ressemblances des affaires, et combien ce qu'elles ont de différent change ce qu'elles ont de semblable. Il portait d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entreprise,

aussitôt qu'il en savait le plan et les fondements. S'il trouvait par la suite qu'il n'eût pas deviné, il remontait à la source de son erreur, et tâchait de découvrir ce qui l'avait trompé. Par cette étude, il avait compris quelles sont les voies sûres, les véritables moyens et les circonstances capitales qui présagent un bon succès aux grands desseins, et qui les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation et d'observation des choses du monde, l'avait élevé à un tel point de sagacité, que ses conjectures sur l'avenir passaient presque, dans le conseil d'Espagne, pour des prophéties.

A cette connaissance profonde de la nature des grandes affaires étaient joints des talents singuliers pour les manier; une facilité de parler et d'écrire avec un agrément inexprimable; un instinct merveilleux pour se connaître en hommes; un air toujours gai et ouvert, où il paraissait plus de feu que de gravité, éloigné de la dissimulation jusqu'à approcher de la naïveté; une humeur libre et complaisante, d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyait la pénétrer; des manières tendres, insinuantes et flatteuses, qui attiraient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir; toutes les apparences d'une extrême liberté d'esprit dans les plus cruelles agitations.

(Conjuration contre Venise.)

Renault aux Conjurés.

Il commença par une narration simple et étendue de l'état présent des affaires, des forces de la république et des leurs, de la disposition de la ville et de la flotte, des préparatifs de don Pèdre et du duc d'Ossone, des armes et des provisions de guerre qui étaient chez l'ambassadeur d'Espagne, des intelligences qu'il avait dans le sénat et parmi les nobles, enfin de la connaissance exacte qu'on avait prise de tout ce qu'il pouvait être nécessaire de savoir. Après s'être attiré l'approbation de ses auditeurs par le récit de ces choses dont ils sa-

vaient la vérité comme lui, et qui étaient presque toutes les effets de leurs soins aussi bien que des siens :

« Voilà, mes compagnons, continua-t-il, quels sont les moyens destinés pour vous conduire à la gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils sont suffisants et assurés. Nous avons des voies infaillibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une ville qui n'en a pas deux cents à nous opposer, dont le pillage joindra avec nous tous les étrangers que la curiosité ou le commerce y a attirés, et dont le peuple même nous aidera à dépouiller les grands, qui l'ont dépouillé tant de fois, aussitôt qu'il verra sûreté à le faire. Les meilleurs vaisseaux de la flotte sont à nous, et les autres portent dès à présent avec eux ce qui doit les réduire en cendres. L'arsenal, la merveille de l'Europe et la terreur de l'Asie, est presque déjà en notre pouvoir. Les neuf vaillants hommes qui sont ici présents, qui sont en état de s'en emparer depuis près de six mois, ont si bien pris leurs mesures pendant ce retardement, qu'ils ne croient rien hasarder en répondant sur leur tête de s'en rendre maîtres. Quand nous n'aurions ni les troupes du lazaret, ni celles de terre-ferme, ni la petite flotte de Haillot pour nous soutenir, ni les cinq cents hommes de don Pèdre, ni les vingt vaisseaux vénitiens de notre camarade, ni les grands navires du duc d'Ossone, ni l'armée espagnole de Lombardie, nous serions assez forts avec les intelligences et les mille soldats que nous avons. Néanmoins, tous ces différents secours que je viens de nommer sont disposés de telle sorte que chacun d'eux pourrait manquer sans porter le moindre préjudice aux autres; ils peuvent bien s'entr'aider, mais ils ne sauraient s'entre-nuire; il est presque impossible qu'ils ne réussissent pas tous, et un seul nous suffit.

» Que si, après avoir pris toutes les précautions que la prudence humaine peut suggérer, on peut juger du succès que la fortune nous destine, quelle marque peut-on avoir de sa faveur qui ne soit au-dessous de celles que nous avons? Oui, mes amis, elles tiennent manifestement du prodige. Il

est inouï, dans toutes les histoires, qu'une entreprise de cette nature ait été découverte en partie sans être entièrement ruinée ; et la nôtre a essuyé cinq accidents, dont le moindre, selon toutes les apparences humaines, devait la renverser. Qui n'eût cru que la perte de Spinosa, qui tramait la même chose que nous, serait l'occasion de la nôtre? que le licenciement des troupes de Liévestein, qui nous étaient toutes dévouées, divulguerait ce que nous tenions caché? que la dispersion de la petite flotte romprait toutes nos mesures, et serait une source féconde de nouveaux inconvénients? que la découverte de Crême, que celle de Maran, attireraient nécessairement après elle la découverte de tout le parti?

» Cependant toutes ces choses n'ont point eu de suite ; on n'en a point suivi la trace, qui aurait mené jusqu'à nous ; on n'a point profité des lumières qu'elles donnaient. Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Le sénat, nous en sommes fidèlement instruits, le sénat est dans une sécurité parfaite. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clairvoyants de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils. Nous vivons encore, mes chers amis ; nous sommes plus puissants que nous n'étions avant tous ces désastres ; ils n'ont servi qu'à éprouver notre constance. Nous vivons, et notre vie sera bientôt mortelle aux tyrans de ces lieux. Un bonheur si extraordinaire, si obstiné, peut-il être naturel? Et n'avons-nous pas sujet de présumer qu'il est l'ouvrage de quelque puissance au-dessus des choses humaines?

» Et en vérité, mes compagnons, qu'est-ce qu'il y a sur la terre qui soit digne de la protection du ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas? Nous détruisons le plus horrible de tous les gouvernements ; nous rendons le bien à tous les pauvres sujets de cet État, à qui l'avarice des nobles le ravirait éternellement sans nous ; nous sauvons l'honneur de toutes les femmes qui naîtraient quelque jour sous leur domination, avec assez d'agréments pour leur plaire ; nous rappelons à la vie un nombre infini de malheureux que leur cruauté est en

possession de sacrifier à leurs moindres ressentiments pour les sujets les plus légers ; en un mot, nous punissons les plus punissables de tous les hommes, également noircis des vices que la nature abhorre, et de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur.

» Ne craignons donc point de prendre l'épée d'une main et le flambeau de l'autre, pour exterminer ces misérables ; et, quand nous verrons ces palais où l'impiété est sur le trône, brûlants d'un feu, plutôt feu du ciel que le nôtre ; ces tribunaux, souillés tant de fois des larmes et de la substance des innocents, consumés par les flammes dévorantes ; le soldat furieux, retirant ses mains fumantes du sang des méchants ; la mort errante de toutes parts, et tout ce que la nuit et la licence militaire pourront produire de spectacles plus affreux : souvenons-nous alors, mes chers amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes ; que les plus louables actions sont sujettes aux plus grands inconvénients ; et qu'enfin, au lieu des diverses fureurs qui désolaient cette malheureuse terre, les désordres de la nuit prochaine sont les seuls moyens d'y faire régner à jamais la paix, l'innocence et la liberté. »

(*Conjuration contre Venise.*)

De la mauvaise manière de lire et d'enseigner l'histoire.

Je vous l'ai dit plusieurs fois : il me semble qu'il n'est rien de plus inutile que l'étude de l'histoire, de la manière qu'on l'étudie d'ordinaire ; comme il n'y aurait rien de plus utile si on l'étudiait bien. On charge sa mémoire d'un grand nombre de dates, de noms et d'événements : pourvu qu'on puisse simplement redire ce qu'on a lu, ou ouï dire, on passe pour être savant. Un jeune homme, qui se voit applaudir là-dessus, se croit fort habile : comme on ne juge presque des choses à cet âge que sur le jugement qu'on en voit faire à ceux qui sont plus vieux, il est impossible qu'il ne conçoive une grande opinion de sa suffisance, quand il voit qu'on n'exige plus rien de lui, et que ceux de qui il dépend se font honneur, en toute

occasion, de la facilité qu'il a à parler et à redire, sans aucune réflexion, tout ce qu'on l'a obligé de retenir.

Cependant le véritable usage de l'histoire ne consiste pas à savoir beaucoup d'événements et d'actions, sans y faire aucune réflexion. Cette manière de les connaître, seulement par la mémoire, ne mérite pas même le nom de savoir; car savoir c'est connaître les choses par leurs causes. Ainsi savoir l'histoire, c'est connaître les hommes, qui en fournissent la matière; c'est juger de ces hommes sainement. Étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions, et les passions des hommes, pour en connaître tous les ressorts, les tours et les détours, enfin toutes les illusions qu'elles savent faire aux esprits, et les surprises qu'elles font aux cœurs.

Je voudrais donc qu'on accoutumât insensiblement les jeunes gens à réfléchir naturellement et sans art sur ce qu'ils trouvent de plus remarquable dans l'histoire, afin que la lecture qu'ils en font pût former des hommes, et non pas des perroquets; car on peut bien appeler de cette sorte la plupart de ceux qui en parlent.

(Discours sur l'histoire.)

LA BRUYÈRE,

NÉ EN 1644.

LA BRUYÈRE (Jean de) naquit près de Dourdan. Son existence paisible, ses habitudes modestes ont dérobé aux regards des biographes la vie de cet homme célèbre, qui ne s'est fait connaître que par ses ouvrages. On sait seulement que c'est à la recommandation de Bossuet qu'il fut placé auprès du duc de Bourgogne pour lui enseigner l'histoire. En traduisant les *Caractères* de Théophraste, La Bruyère conçut la pensée d'exécuter un ouvrage du même genre qui fût le tableau neuf et animé des mœurs de son temps; et le livre qu'il composa sous ce titre, *Les Caractères et les mœurs de ce siècle*, parut en 1687. Cet ouvrage, dont le succès fut immense, est resté depuis près de deux cents ans l'objet de l'admiration des philosophes et des gens de goût.

La Bruyère entra à l'Académie en 1693 : Son discours de réception est remarquable: il y trace en quelques lignes les portraits des plus illustres de ses confrères. Il mourut à Versailles en 1696 d'une attaque d'apoplexie.

La Curiosité, ou les Manies.

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode; ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg; il y court au

lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire.* Il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie, la quitte pour l'*orientale;* de là il va à la *veuve;* il passe au *drap d'or;* de celle-ci à l'*agate,* d'où il revient enfin à la *solitaire* où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées; elle a un beau vase ou un beau calice; il la contemple, il l'admire : Dieu et la nature sont en cela tout ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'ognon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange; il est curieux de fruits; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figues et de melons; dites que les poiriers rompent de fruits cette année, que les pêchers ont donné avec abondance; c'est pour lui un idiome inconnu; il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même des pruniers : il n'a de l'amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre. Quelle chair! dit-il; goûtez-vous cela? cela est divin! voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs! Et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelque dehors de modestie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer, homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! Que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit! que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui, seul entre les mortels possède une telle prune!

Un troisième que vous allez voir, vous parle des curieux ses confrères, et surtout de Diognète. Je l'admire, dit-il, mais je le comprends moins que jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits et des monuments fixes et indubitables de l'ancienne histoire ? rien moins. Vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une tête vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompue? c'est encore moins. Diognète sait d'une médaille le *fruste*, le *flou* et la *fleur* du *coin;* il a une tablette dont toutes les places sont garnies, à l'exception d'une seule ; ce vide lui blesse la vue, et c'est précisément et à la lettre pour le remplir qu'il emploie son bien et sa vie.

Vous voulez, ajoute Démocède, voir mes estampes? et bientôt il les étale et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet qu'à tapisser un jour de fête le Petit-Pont ou la rue Neuve. Il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée; mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très cher, et qu'il ne la changerait pas pour tout ce qu'il y a de meilleur. J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout Calot, hormis une seule, qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages ; au contraire, c'est un des moindres ; mais qui achèverait Calot ? Je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir. Cela est bien rude !

Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent, par inquiétude ou par curiosité, dans de longs voyages ; qui ne font ni mémoires, ni relations ; qui ne portent point de tablettes ; qui vont pour voir et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu ; qui désirent seulement de connaître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivières

qu'on n'appelle ni la Seine, ni la Loire; qui sortent de leur patrie pour y retourner; qui aiment à être absents; qui veulent un jour être revenus de loin : et ce satirique parle juste et se fait écouter.

Mais quand il ajoute que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir. Je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tout couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition; me nommer les meilleurs l'un après l'autre; dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on croit voir des vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir; je le remercie de sa complaisance, et ne veux, non plus que lui, visiter sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque.

Un bourgeois aime les bâtiments; il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche et si orné, qu'il est inhabitable. Le maître, honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il achève sa vie, pendant que l'enfilade et les planchers de rapport sont en proie aux Anglais et aux Allemands qui voyagent, et qui viennent là du Palais-Royal, du palais L... G... et du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte; tous demandent à voir la maison, et personne à voir monsieur.

Diphile commence par un oiseau et finit par mille. Sa maison n'en est pas infectée, mais empestée; la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière. Ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme. Les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues, ne font pas un bruit si perçant et si aigu. On ne s'entend non plus parler les uns et les autres que dans ces chambres où il faut

attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement; c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire.

Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures. Il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet et de faire couver des canaris. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté il l'épargne de l'autre; car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes : c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite? Il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre : aussi a-t-il fait une perte irréparable. Approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie et qui vient d'expirer : c'est une chenille, et quelle chenille!

(De la mode.)

L'Érudit.

Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie, il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême : ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre; il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini : combats, siéges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des géants, il en raconte les progrès et les moindres détails;

rien ne lui est échappé. Il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien ; il connaît à fond les Égyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles; il ne le verra point; il a presque vu la tour de Babel : il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III ? Il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche, de Bavière : « quelles minuties ! » dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes, ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigébal, de Noesnemordache, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de Bourbon. Il demande si l'empereur a jamais été marié : mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était valétudinaire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques-uns, Sémimaris, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole ; si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrot était gaucher, et Sésostris ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerce ait été appelé Longue-main parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre ; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

(*De la Société.*)

Ménippe, ou les plumes du Paon.

Ménippe est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui; il ne parle pas, il répète des sentiments et des dis-

cours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût, ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait, et montre la corde : lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque; et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauraient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas : ceux qui passent le voient, et il semble prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non; et, pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas. L'on juge, en le voyant, qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relaient pour le contempler.

(Du mérite personnel.)

Gnathon, ou l'Égoïste.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous : il voudrait pouvoir les savourer tous, tout à la fois : il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en

use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés : le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe : s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe; on le suit à la trace : il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un râtelier : il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où[1] il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage : ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages : il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

(*De l'homme.*)

Cliton, ou le Gourmand.

Cliton n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui sont de dîner le matin et de souper le soir; il ne semble né que pour la digestion; il n'a de même qu'un entretien; il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages; il place ensuite le rôt et les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service; il n'oublie

1. Quelque part qu'il se trouve.

pas les hors-d'œuvre, le fruit et les assiettes : il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu ; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point : il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvait aller : on ne reverra plus un homme qui mange tant, et qui mange si bien ; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus ; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où[1] il soit, il mange, et, s'il revient au monde, c'est pour manger.

(De l'homme.)

Giton et Phédon, ou le Riche et le Pauvre.

Giton a le teint frais, le visage plein, et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée : il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il éternue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie ; il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis ; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour

1. Même observation qu'à la page précédente.

ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté, ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps : il se croit des talents et de l'esprit; il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu, et d'un sommeil fort léger : il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait ou de parler d'événements qui lui sont connus; et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal; il croit peser à ceux à qui il parle : il conte brièvement, mais froidement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services : il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie, et se referme dans son manteau; il n'y a point de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége; il parle bas dans la conversation, et il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre : il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment; il est pauvre.

(*Des biens de fortune.*)

Le Courtisan.

N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et qui secrètement veut sa fortune. Le reconnaissez-vous à son visage, à ses entretiens? Il ne nomme plus chaque chose par son nom : il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinents. Celui dont il lui échapperait de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcherait de cheminer.

Pensant mal de tout le monde, il n'en [1] dit de personne; ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins ne lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit : la vérité blesse son oreille : il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan; et, parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable.

Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue, et des distractions fréquentes; il a une profusion, le dirai-je? des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et qui est en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique : il a des formules de compliment pour l'entrée et pour la sortie, à l'égard de ceux qu'il visite, ou dont il est visité; et il n'y a personne de ceux qui se paient de mines et de façons de parler, qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et des créatures; il est

1. Ce zeugme forme ici un vrai solécisme; en effet, *en* se rapporte à *mal;* mais *mal* dans la première phrase est pris adverbialement, et *en* ne peut remplacer qu'un substantif. Il fallait donc que La Bruyère mît d'abord : *pensant du mal de tout le monde.*

médiateur, confident, entremetteur; il veut gouverner, il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour; il sait où il faut se placer pour être vu; il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions empressées sur votre santé, sur vos affaires; et, pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet, ou, s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance; il pleure d'un œil, et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée: il se tait au contraire, et fait le mystérieux, sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point.

(*De la Cour.*)

Les Parvenus.

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante, depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence. Vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever un superbe édifice; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du couchant. Les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure. La campagne, autour, est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez le porter, avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine: employez-y l'or, et tout l'art des plus excellents ouvriers. Que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur

science sur vos plafonds et sur vos lambris. Tracez-y de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel, qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes. Épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; et, après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison pour embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

(*Des biens de fortune*).

Le Souverain.

Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner! Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince, et qui conserve le respect dans un courtisan; une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point; ne faire jamais ni menaces ni reproches; ne point céder à la colère, et être toujours obéi; l'esprit facile, insinuant; le cœur ouvert, sincère, et dont on croit voir le fond, et ainsi très propre à se faire des amis, des créatures et des alliés; être secret toutefois, profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets; du sérieux et de la gravité dans le public; de la brièveté jointe à beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux ambassadeurs des princes, soit dans les conseils; une manière de faire des grâces, qui est comme un second bienfait; le choix des personnes que l'on gratifie; le discernement des esprits, des talents et des complexions pour la distribution des postes et des emplois; le choix des généraux et des ministres; un jugement ferme et solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connaît le meilleur parti et le plus juste; un esprit de droiture et d'équité qui fait qu'on le suit jusques à prononcer quelquefois contre soi-même en faveur du peuple, des alliés, des enne-

mis; une mémoire heureuse et très présente qui rappelle les besoins des sujets, leur visage, leurs noms, leurs requêtes, une vaste capacité qui s'étende, non seulement aux affaires du dehors, au commerce, aux maximes d'État, aux vues de la politique, au reculement des frontières par la conquête de nouvelles provinces, et à leur sûreté par un grand nombre de forteresses inaccessibles, mais qui sache aussi se renfermer au-dedans, et comme dans les détails de tout un royaume; qui abolisse des usages cruels et impies, s'ils y règnent; qui réforme les lois et les coutumes, si elles étaient remplies d'abus; qui donne aux villes plus de sûreté et plus de commodités par le renouvellement d'une exacte police, plus d'éclat et plus de majesté par des édifices somptueux; punir sévèrement les vices scandaleux; donner par son autorité et par son exemple du crédit à la piété et à la vertu; protéger l'église, ses ministres, ses droits, ses libertés; ménager ses peuples comme ses enfants, être toujours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides légers, et tels qu'ils se lèvent sur les provinces sans les appauvrir; de grands talents pour la guerre; être vigilant, appliqué, laborieux; avoir des armées nombreuses, les commander en personne; être froid dans le péril, ne ménager sa vie que pour le bien de son État, aimer le bien de son État et sa gloire plus que sa vie; une puissance très absolue, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands et les petits, qui les rapproche, et sous laquelle tous plient également; une étendue de connaissances qui fait que le prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immédiatement et par lui-même, que ses généraux ne sont, quoique éloignés de lui, que ses lieutenants, et les ministres que ses ministres; une profonde sagesse qui sait déclarer la guerre, qui sait vaincre et user de la victoire, qui sait faire la paix, qui sait la rompre, qui sait quelquefois, et selon les divers intérêts, contraindre les ennemis à la recevoir; qui donne des règles à une vaste ambition, et sait jusques où l'on doit conquérir; au milieu d'ennemis couverts ou

déclarés, se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles; cultiver les arts et les sciences; former et exécuter des projets d'édifices surprenants; un génie enfin supérieur et puissant qui se fait aimer et révérer des siens, craindre des étrangers, qui fait d'une cour et même de tout un royaume comme une seule famille unie parfaitement sous un même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde : ces admirables vertus semblent renfermées dans l'idée du souverain. Il est vrai qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet; il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le tempérament; et il me paraît qu'un monarque qui les rassemblerait toutes en sa personne serait bien digne du nom de GRAND.

(*Le Souverain.*)

HAMILTON,

NÉ EN 1646.

HAMILTON, de l'ancienne famille de ce nom en Écosse, naquit en Irlande, et passa en France avec sa famille qui avait suivi Charles II, lorsqu'il y vint chercher un asile après la mort de son père. Ce prince ayant été rétabli sur le trône en 1660, Hamilton le suivit en Angleterre. Ce fut alors que le comte de Grammont connut sa sœur, l'épousa et l'emmena en France; Hamilton fit alors pour aller voir sa sœur et son beau-frère de fréquents voyages dans notre pays. Il s'y fixa définitivement quand Jacques II, après la perte de ses États, vint s'y réfugier en 1689.

Nous avons d'Hamilton des contes de féeries, des lettres mêlées de prose et de vers, des chansons et les *Mémoires du comte de Grammont*. Ce dernier ouvrage, pour lequel il est à croire qu'il fut aidé par son beau-frère, est à la fois un modèle du style le plus gai, le plus vif et le plus agréable, et une curieuse peinture des mœurs du grand monde à cette époque. « Son héros, dit Voltaire, n'a guère d'autre rôle que celui de friponner ses amis au jeu, d'être volé par son valet de chambre, et de dire quelques prétendus bons mots sur les aventures des autres. »

Parmi les divers morceaux qu'on trouve dans ce livre, on distingue le suivant, qu'on a souvent placé dans les ouvrages d'éducation.

Hamilton mourut en 1720.

Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux soldats nous arrêtèrent à la porte de la ville pour nous mener chez le gouverneur : j'en pris un pour me conduire à la meilleure hôtellerie, et mis Brinon entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au commandant de mon voyage et de mes desseins.

Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à Paris; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta la maison, comme le lieu de la ville où l'on faisait la chère la plus délicate, et où l'on trouvait la meilleure

compagnie. L'hôte de ce palais étais gros comme un muid ; il s'appelait Cerise. Il était Suisse de nation, empoisonneur de profession [1], et voleur par habitude. Il me mit dans une chambre assez propre, et me demanda si je voulais manger en compagnie, ou seul. Je voulus être de l'auberge, à cause du beau monde que le soldat m'avait promis dans cette maison.

Brinon, que les questions du gouverneur avaient impatienté, revint plus renfrogné qu'un vieux singe ; et voyant que je me peignais un peu pour descendre : Eh ! que voulez-vous donc, monsieur ? me dit-il, aller trotter par la ville ? Non pas. N'est-ce pas assez trotté depuis le matin ? Mangez un morceau, et couchez-vous à bonne heure [2], pour être du matin [3] à cheval à la pointe du jour. — Monsieur le contrôleur, lui dis-je, je ne veux ni trotter par la ville, ni manger seul, ni me coucher à bonne heure. Je veux souper en compagnie là-bas. — En pleine auberge ? s'écria-t-il : Eh ! monsieur, vous n'y songez pas. Je me donne au diable, s'ils ne sont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes et dés, qu'on n'entendrait pas Dieu tonner.

J'étais devenu insolent depuis que je m'étais emparé de l'argent ; et voulant commencer à me soustraire de la domination de mon gouverneur : Savez-vous bien, monsieur Brinon, lui dis-je, que je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur ? Allez-vous-en souper, s'il vous plaît, et que j'aie ici des chevaux de poste avant le jour.

J'avais senti pétiller mon argent au moment qu'il avait lâché le mot de cartes et dés. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeait remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avait que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auraient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouait, et je faillis à mourir [4] de rire. Je m'étais attendu à voir bonne compagnie et gros jeu ; et c'étaient deux Allemands qui

1. Aubergiste.
2. De bonne heure.
3. Le matin.
4. Je faillis mourir.

jouaient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisaient; mais leur figure surtout passait l'imagination. Celui auprès de qui j'étais était un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avait une fraise avec un chapeau pointu, haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'était. — Un marchand de Bâle, me dit-il, qui vient vendre ici des chevaux : mais je crois qu'il n'en vendra guère de la manière qu'il s'y prend; car il ne fait que jouer. — Joue-t-il gros jeu? lui dis-je. — Non pas à présent, dit-il; ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper; mais, quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. — A-t-il de l'argent? lui-dis-je. — Oh, oh! dit le perfi de Cerise, plût à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles et en être de moitié! nous ne serions pas longtemps à les attendre.

Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier : il jouait tout de travers; écoles sur écoles[1], Dieu sait! Je commençais à me sentir quelques remords sur l'argent que je devais gagner à une petite citrouille qui en savait si peu. Il perdit son écot; on servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'était une table de réfectoire, où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de mon hôte.

Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et de l'hôte, qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumaient comme des dragons, et le Suisse me disait de temps en temps : *Demande pardon à monsieur de la liberté grande;* et là-dessus m'envoyait des bouffées de tabac à m'étouffer. M. Cerise, de l'autre côté, me *demanda la liberté de me demander* si j'avais jamais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air sans avoir voyagé en Suisse.

1. Terme du jeu de trictrac; on appelle ainsi toutes les fautes que l'on peut faire : elles comptent pour l'adversaire.

Le petit ragot à qui j'avais affaire était aussi questionneur que l'autre. Il me demanda si je venais de l'armée de Piémont ; et lui ayant dit[1] que j'y allais, il me demanda si je voulais acheter des chevaux ; qu'il en avait bien deux cents, dont il me ferait bon marché. Je commençais à être enfumé comme un jambon ; et, m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictrac, en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentit, en me demandant pardon de la *liberté grande*.

Je lui gagnai partie, revanche et le tout[2] dans un clin d'œil ; car il se troublait, et se laissait enfiler[3], que c'était une bénédiction. Brinon arriva, sur la fin de la troisième partie, pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisais de sortir : il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes de ce que je m'encanaillais avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'était un gros marchand qui avait force argent, et qui ne jouait non plus qu'un enfant : Lui, marchand ! s'écria-t-il ; ne vous y fiez pas, monsieur le chevalier : je me donne au diable, si ce n'est quelque sorcier. — Tais-toi, vieux fou, lui dis-je, il n'est non plus[4] sorcier que toi, c'est tout dire ; et pour te le montrer, je lui veux gagner quatre ou cinq cents pistoles avant de me coucher. En disant cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer ou de nous interrompre.

Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chausse, pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets, et, me le présentant, il me demanda pardon de la *liberté grande*, et voulut se retirer. Ce n'était pas mon compte. Je lui dis que

1. Et comme je lui eus dit. La phrase est mal construite ; car il semble que *lui ayant dit* se rapporte à *il*, sujet de la précédente.

2. La troisième partie, qu'on appelle quelquefois aujourd'hui la *partie d'honneur*.

3 Terme du jeu de trictrac, pour indiquer que le joueur est tellement resserré dans une impasse qu'il ne peut rien jouer du tout, et donne par là beaucoup de points à son antagoniste.

4. Il n'est pas plus.

nous ne jouions que pour nous amuser; que je ne voulais point de son argent; et que, s'il voulait, je lui jouerais ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté; mais il se rendit à la fin, et les regagna. J'en fus piqué : j'en rejouai une autre; la chance tourna, le dé lui devint favorable, les écoles cessèrent; je perdis partie, revanche et le tout : les moitiés suivirent, le tout en fut. J'étais piqué; lui, beau joueur, il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous [1] en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles; mais, comme il vit que je ne mettais pas au jeu, il me dit qu'il était tard; qu'il fallait qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de la *liberté grande*.

Le sang-froid dont il me refusa, et la politesse dont il me fit la révérence, me piquèrent tellement, que je fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont [2] je venais de perdre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étais réduit.

Je n'osais remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'était couché. Ce fut quelque consolation; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avait de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'envisageais toute l'horreur de mon désastre sans y trouver de remède; et j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient.

Je ne craignais rien tant que l'aube du jour : elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il était botté jusqu'à la ceinture, et, faisant claquer un maudit fouet qu'il tenait à la main : Debout, monsieur le chevalier, s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux; les chevaux sont à la porte, et vous dormez encore ! nous devrions avoir déjà fait deux postes. Çà, de l'argent pour payer dans la maison. — Brinon, lui dis-je d'une

1. La partie de trictrac comprend ordinairement douze trous, chaque trou valant douze points. 2. Avec laquelle.

voix humiliée, fermez le rideau. — Comment! s'écria-t-il, fermez le rideau! Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon? Apparemment vous y prenez goût. Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé? Non pas, monsieur le chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille; et c'est le pain de ses enfants qu'il a joué, et que vous avez gagné. Cela valait-il la peine de veiller toute la nuit? Que dirait madame si elle voyait ce train? — Monsieur Brinon, lui dis-je, fermez, s'il vous plaît, le rideau. Mais, au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fourrait dans l'esprit ce qu'il y avait de plus sensible et de plus piquant dans un malheur comme le mien. Et combien? me disait-il : Les cinq cents? Que fera ce pauvre homme? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, monsieur le chevalier; cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cents? trois? deux? Quoi! ce ne serait que cent pistoles? poursuivit-il, voyant que je branlais la tête à chaque somme qu'il avait nommée. Il n'y a pas grand mal à cela; cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les ayez bien gagnées. — Brinon, mon ami, lui dis-je avec un grand soupir, fermez le rideau, je suis indigne de voir le jour.

Brinon tressaillit à ces tristes paroles; mais il pensa s'évanouir quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le refrain était toujours : Que dira madame? Et après s'être épuisé en regrets inutiles : Çà donc, monsieur le chevalier, me dit-il, que prétendez-vous devenir? — Rien, lui dis-je, car je ne suis bon à rien. Ensuite, comme j'étais un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulais qu'il allât en poste joindre mon équipage, pour vendre quelqu'un de mes habits; je voulais encore proposer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon se moqua de toutes ces propositions; et après avoir eu la cruauté de me laisser longtemps tourmenter, il me tira d'affaire. Ma mère avait eu dessein de me donner cinq cents louis; elle en avait retenu cinquante, tant pour quelques pe-

tites réparations à l'abbaye que pour faire prier Dieu pour moi; Brinon était chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler, que [1] dans quelque pressante nécessité. Elle [2] arriva bientôt, comme tu vois.

(*Mémoires de Grammont.*)

1. Sinon dans. 2. Elle, cette pressante nécessité.

FÉNELON,

NÉ EN 1651.

FÉNELON (François de Salignac de Lamotte) naquit le 5 août au château de Fénelon en Périgord. Il reçut les ordres sacrés au séminaire de Saint-Sulpice. Pendant dix années il fit l'éducation religieuse des jeunes filles nouvellement converties, et cet enseignement lui inspira son premier ouvrage, le *Traité de l'éducation des filles*. Chargé de convertir les protestants du Poitou, il s'acquitta de cette mission difficile avec une douceur qui contribua autant que son éloquence à ramener ceux que la violence n'eût fait qu'irriter. En 1689, il fut nommé précepteur du duc de Bourgogne; personne n'ignore quelle habileté déploya Fénelon dans cette tâche difficile. Louis XIV, qui l'aimait peu, l'en récompensa cependant en le nommant, en 1694, archevêque de Cambrai. Divisé d'opinion avec Bossuet sur la meilleure manière d'aimer Dieu, Fénelon vit son livre, intitulé *Maximes des saints*, condamné par le pape Innocent XII: et, sans murmurer de cette condamnation, il publia un mandement dans lequel il abjurait humblement ses erreurs. Le *Télémaque*, un des ouvrages les plus remarquables d'un siècle qui produisit tant de chefs-d'œuvre, ne put obtenir grâce aux yeux de Louis XIV, qui crut y remarquer des allusions injurieuses pour lui; mais les suffrages de la France entière durent consoler l'auteur de cette injuste disgrâce. Fénelon, retiré dans son diocèse, composa encore beaucoup d'ouvrages, entre lesquels on remarque ses *Dialogues sur l'éloquence*, sa *Lettre à l'Académie*, son *Traité sur l'existence de Dieu*.

Il mourut en 1715, à l'âge de soixante-quatre ans.

La vraie et la fausse philanthropie.

Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est de se faire aimer, non pour être leur idole, mais pour employer leur confiance à les rendre bons. Cette philanthropie est toute divine. Il y en a une autre qui est une fausse monnaie, quand on se donne aux hommes pour leur

plaire, pour les éblouir, pour usurper de l'autorité sur eux en les flattant. Ce n'est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. On n'agit que que vanité et par intérêt; on fait semblant de se donner, pour posséder ceux à qui on fait accroire qu'on se donne à eux. Ce faux philanthrope est comme un pêcheur qui jette un hameçon avec un appât; il paraît nourrir les poissons, mais il les prend et les fait mourir. Tous les tyrans, tous les magistrats, tous les politiques qui ont de l'ambition paraissent bienfaisants et généreux; ils paraissent se donner, et ils veulent prendre les peuples; ils jettent l'hameçon dans les festins, dans les compagnies, dans les assemblées publiques; ils ne sont pas sociables pour l'intérêt des hommes, mais pour abuser de tout le genre humain. Ils ont un esprit flatteur, insinuant, artificieux, pour corrompre les mœurs des hommes comme les courtisanes, et pour réduire en servitude tous ceux dont ils ont besoin. La corruption de ce qu'il y a de meilleur est le plus pernicieux de tous les maux. De tels hommes sont les pestes du genre humain. Au moins l'amour-propre d'un misanthrope n'est que sauvage et inutile au monde, mais celui de ces faux philanthropes est traître et tyrannique; ils promettent toutes les vertus de la société, et ils ne font de la société qu'un trafic dans lequel ils veulent tout attirer à eux et asservir tous les citoyens. Le misanthrope fait plus de peur et moins de mal. Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tanière dès qu'il vous aperçoit.

La loi des souverains.

L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt général de la société, est la loi immuable et universelle des souverains. Cette loi est antérieure à tout contrat; elle est fondée sur la nature même; elle est la source et la règle sûre de toutes les autres lois. Celui qui gouverne doit être le premier et le plus obéissant à cette loi primitive; il peut tout sur les peuples; mais cette loi doit pouvoir tout sur lui : le père commun de la

grande famille ne lui a confié ses enfants que pour les rendre heureux. Il veut qu'un seul homme serve par sa sagesse à la félicité de tant d'hommes, et non que tant d'hommes servent par leur misère à flatter l'orgueil d'un seul. Ce n'est point pour lui-même que Dieu l'a fait roi : il ne l'est que pour être l'homme des peuples... Le despotisme tyrannique des souverains est un attentat sur les droits de la fraternité humaine; c'est renverser la grande et sage loi de la nature, loi dont ils ne doivent être que les conservateurs... Le pouvoir sans bornes est une frénésie qui ruine leur propre autorité.... On peut, en conservant la subordination des rangs, concilier la liberté du peuple avec l'obéissance due aux souverains, et rendre les hommes tout ensemble bons citoyens et fidèles sujets, soumis sans être esclaves, et libres sans être effrénés. L'amour de l'ordre est la source de toutes les vertus politiques, aussi bien que de toutes les vertus divines.

(Direction pour la conscience d'un roi.)

Les Missionnaires.

Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne [1] où l'on découvre un ciel nouveau [2], ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent, et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit arriver du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : O Sion! ton Dieu régnera

1. Il s'agit ici de la ligne équinoxiale qui coupe la terre dans son milieu, mais qui n'a pas de milieu elle-même; surtout ce milieu n'a rien de fatal.

2. Fénelon se trompe encore ici; on ne découvre pas plus un ciel nouveau de l'équateur que de tout autre point au sud ou au nord de ce cercle.

sur toi ! Les voici ces nouveaux conquérants qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste. Peuples, qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter ? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité ; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, quittent tout pour vous et vous cherchent à travers toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte ! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes !

(*Sermon prêché aux Missions étrangères.*)

Preuves physiques de l'existence de Dieu.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile ? qui est-ce qui en a posé les fondements ? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle ; les plus malheureux la foulent aux pieds ; mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver ; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter ; il enfoncerait partout comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule donne tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale [1] se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année, elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise ; plus on déchire ses entrailles,

1. Nous savons aujourd'hui que ce n'est pas la boue, mais l'hydrogène, le carbone, l'oxygène qui se transforment ainsi.

plus elle est libérale. Après tant de siècles pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée; elle ne ressent aucune vieillesse. Ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule; elle rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque point aux hommes; mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines, en la place des vendanges et des moissons. Il se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre, pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes[1]; et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes[2] qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus, en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici, des coteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers. Là, de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers qui montrent leur cîme escarpée soutiennent la terre des montagnes comme les os du genre humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages; en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples : il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété.

(*De l'existence de Dieu.*)

1 Tout cela est peu exact.

2. C'est une exagération qu'il faut se garder de prendre au pied de la lettre.

La ville de Tyr.

J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi. Elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres; une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des rochers qui environnent sa tête. Au-dessus, on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne; c'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent. Les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble, pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais, ni le souffle empesté du midi qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève, dans la mer, l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toutes les mers. Les marchands y abondent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et

qui embrassent un vaste port. On voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux. Cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer. On s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent.

Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples, jusqu'au détroit de Gadès, et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans les îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs. Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, ou à arranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers; les femmes ne cessent jamais de filer les laines, ou de faire des dessins de broderies, ou de ployer les riches étoffes.

(*Télémaque.*)

Félicité des Rois justes dans les Champs-Élysées.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur : un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de

leurs doux chants; on voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres.

Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule; là jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix : le jour n'y finit point, et la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue : une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal; elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris : elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous; ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir; car le goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur. Tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors : ils sont tels que les dieux qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir de viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mor-

tels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même qui coûtent souvent autant de peines que les craintes; les divisions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes ne pourraient pas même être émus; seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage; mais leur joie n'a rien de folâtre, d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté : c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte; ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu au milieu de tant de périls.

Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leur cœur comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et ils sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un

seul cœur, une même félicité, qui fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies. Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable; ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis: les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

(*Télémaque.*)

Lettre au duc de Bourgogne.

Enfant de saint Louis, imitez votre père; soyez, comme lui, doux, humain, accessible, affable, compatissant et libéral. Que votre grandeur ne vous empêche jamais de descendre avec bonté jusqu'aux plus petits pour vous mettre à leur place, et que cette bonté n'affaiblisse jamais ni votre autorité ni leur respect. Étudiez sans cesse les hommes; apprenez à vous en servir sans être lié à eux. Allez chercher le mérite jusqu'au bout du monde; d'ordinaire il demeure modeste et reculé. La vertu ne perce point la foule; elle n'a ni avidité ni empressement; elle se laisse oublier. Ne vous laissez point obséder par des esprits flatteurs et insinuants : faites sentir que vous n'aimez ni les louanges ni les bassesses. Ne montrez de la confiance qu'à ceux qui ont le courage de contredire avec respect, et qui aiment mieux votre réputation que votre faveur. Il est temps que vous montriez au monde une maturité et une vigueur d'esprit proportionnées au besoin présent. Saint Louis, à votre âge, était déjà les délices des bons et la terreur des méchants. Laissez donc tous les amusements de l'âge passé : faites voir que vous pensez et que vous sentez ce qu'un prince doit penser et sentir. Il faut que les bons vous aiment, que les mé-

chants vous craignent, et que tous vous estiment. Hâtez-vous de vous corriger pour travailler utilement à corriger les autres. La piété n'a rien de faible, ni de triste, ni de gêné; elle élargit le cœur, elle est simple et aimable, elle se fait sentir à tous pour les gagner tous. Le royaume de Dieu ne consiste pas dans une scrupuleuse observation des petites formalités; il consiste pour chacun dans les vertus propres de son état. Un grand prince ne doit point servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou qu'un simple particulier. Saint Louis s'est sanctifié en grand roi. Il était intrépide à la guerre, décisif dans les conseils, supérieur aux autres par la noblesse de ses sentiments; sans hauteur, sans présomption, sans dureté. Il suivait en tout les véritables intérêts de sa nation, dont il était autant le père que le roi. Il voyait tout de ses propres yeux dans les affaires principales. Il était appliqué, modéré, droit et ferme dans les négociations; en sorte que les étrangers ne se fièrent pas moins à lui que ses propres sujets. Jamais prince ne fut plus sage pour policer ses peuples, et pour les rendre tout ensemble bons et heureux. Il aimait avec confiance et tendresse tous ceux qu'il devait aimer; mais il était ferme pour corriger ceux qu'il aimait le plus. Il était noble et magnifique selon les mœurs de son temps, mais sans faste et sans luxe. La dépense, qui était grande, se faisait avec tant d'ordre qu'elle ne l'empêchait pas de dégager tout son domaine. Soyez héritier de ses vertus avant de l'être de sa couronne. Invoquez-le avec confiance dans vos besoins; souvenez-vous que son sang coule dans vos veines, et que l'esprit de foi qui l'a sanctifié doit être la vie de votre cœur. Il vous regarde du haut du ciel où il prie pour vous, et où il veut que vous régniez un jour avec lui.

(*Lettres.*)

Le Fantasque.

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? Rien au-dehors, tout au-dedans. Ses affaires vont à souhait. Tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? C'est que sa rate

fume[1]. Il se coucha hier les délices du genre humain : ce matin on est honteux pour lui; il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu : toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié; il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissement, qu'il a tant désirées, lui deviennent ennuyeuses; il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air comme un taureau furieux qui de ses cornes aiguisées va se battre contre les vents.

Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même. Il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et il ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait : ce silence affecté le choque. On parle tout bas : il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut : il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste : cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit : il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire ? être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient : quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup. Il est comme on dépeint les possédés : sa raison est comme à l'envers; c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le; vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit, car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par

1. On croyait du temps de Louis XIV, et on a cru plus tard encore, que certaines douleurs venaient des vapeurs de la rate.

son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé.

Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête? Il n'y en a aucun : point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire : « Demain nous irons nous divertir dans un tel jardin. » L'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain : celui qui vous promet maintenant, disparaîtra tantôt; vous ne saurez plus le prendre pour le faire souvenir de sa parole. En sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instants de suite de la même manière. Étudiez-le bien; puis dites-en tout ce qu'il vous plaira : il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit : ce je ne sais quoi veut et ne veut pas; il menace, il tremble; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes; il pleure, il rit, il badine, il est furieux : dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant et éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison.

Prenez bien garde de lui rien dire qui ne soit juste, précis, et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change. Il passerait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues; mais ce rien qu'est-il devenu? Il est perdu dans la mêlée; il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a fâché; il sait seulement qu'il se fâche, et qu'il veut se fâcher; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère : comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux.

Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paraît aimer davantage. Non, sa bizarrerie ne connaît personne; elle s'en prend

sans choix à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé. On le persécute, on le trahit. Il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment : voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde; il aime, on l'aime aussi; il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir. Il avoue son tort, il rit de ses bizarreries; il se contrefait, et vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez : il le fera encore ce soir pour s'en moquer demain, sans se corriger.

Le singe.

Un vieux singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivants. Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice; mais elle fit tant de tours plaisants et badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. « Au moins, disait-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai si longtemps imités. Étant singe, je faisais des gestes comme eux, et étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. »

A peine l'âme du singe fut-elle introduite dans ce nouveau corps, qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices; elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère, et discourait toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignait à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuait sa tête ridiculement, il faisait craquer son bec, il agitait ses ailes de cent façons, et faisait de ses pattes plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces

de Fagotin. La vieille prenait à toute heure ses lunettes pour l'admirer; elle était bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut.

Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres, et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme; mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui faisait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire des riens, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut en ce nouvel état, lui dit en riant : « Ho! ho! je te reconnais; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui t'ôterait tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisserait rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on ne fait qu'un sot homme. »

(*Fables.*)

Lettre à Houdart de Lamotte.

Je n'admire point aveuglément tout ce qui vient des anciens. Je les trouve fort inégaux entre eux. Il y en a d'excellents. Ceux mêmes qui le sont ont la marque de l'humanité, qui est de n'être pas sans quelque reste d'imperfection. Je m'imagine même que si nous avions été de leur temps, la connaissance exacte des mœurs, des idées des divers siècles, et des dernières finesses de leurs langues, nous auraient fait sentir des fautes que nous ne pouvons plus discerner avec certitude. La Grèce, parmi tant d'auteurs qui ont leurs beau-

tés, ne nous montre au-dessus des autres qu'un Homère, qu'un Pindare, qu'un Théocrite, qn'un Sophocle, qu'un Démosthène. Rome, qui a eu tant d'écrivains très estimables, ne nous présente qu'un Virgile, qu'un Horace, qu'un Térence, qu'un Catulle, qu'un Cicéron. Nous pouvons croire Horace sur sa parole, quand il avoue qu'Homère même se néglige un peu en quelques endroits.

Je ne saurais douter que la religion et les mœurs des héros d'Homère n'eussent de grands défauts. Il est naturel que ces défauts nous choquent dans les peintures de ce poëte. Mais j'en excepte l'aimable simplicité du monde naissant. Cette simplicité des mœurs, si éloignée de notre luxe, n'est point un défaut, et c'est notre luxe qui en est un très grand. D'ailleurs, un poëte est un peintre qui doit peindre d'après nature et observer tous les caractères.

Je crois que les hommes de tous les siècles ont eu à peu près le même fond d'esprit et les mêmes talents, comme les plantes ont eu le même suc et les mêmes vertus. Mais je crois que les Siciliens, par exemple, sont plus propres à être poëtes que les Lapons. De plus, il y a eu des pays où les mœurs, la forme du gouvernement et les études ont été plus convenables que celles des autres pays, pour faciliter le progrès de la poésie. Par exemple, les mœurs des Grecs formaient bien mieux des poëtes que celle des Cimbres et des Teutons. Nous sortons à peine d'une étonnante barbarie ; au contraire, les Grecs avaient une très longue tradition de politesse et d'étude des règles, tant sur les ouvrages d'esprit, que sur les beaux-arts.

Les anciens ont évité l'écueil du bel esprit, où les Italiens modernes sont tombés, et dont la contagion s'est fait un peu sentir à plusieurs de nos écrivains, d'ailleurs très distingués. Ceux d'entre les anciens qui ont excellé ont peint avec force et grâce la simple nature. Ils ont gardé les caractères, ils ont attrapé l'harmonie. Ils ont su employer à propos le sentiment et la passion. C'est un mérite bien original.

Je suis charmé des progrès qu'un petit nombre d'auteurs

ont donnés à notre poésie ; mais je n'ose entrer dans le détail, de peur de vous louer en face ; je croirais, monsieur, blesser votre délicatesse. Je suis d'autant plus touché de ce que nous avons d'exquis dans notre langue, qu'elle n'est ni harmonieuse, ni variée, ni libre, ni hardie, ni propre à donner de l'essor, et que notre scrupuleuse versification rend les beaux vers presque impossibles dans un long ouvrage.

En vous exposant mes pensées avec tant de liberté, je ne prétends ni reprendre ni contredire personne. Je dis historiquement quel est mon goût, comme un homme dans un repas dit naïvement qu'il aime mieux un ragoût que l'autre. Je ne blâme le goût d'aucun homme, et je consens qu'on blâme le mien. Si la politesse et la discrétion nécessaires pour le repos de la société demandent que les hommes se tolèrent mutuellement dans la variété d'opinions où ils se trouvent pour les choses les plus importantes à la vie humaine ; à plus forte raison, doivent-ils se tolérer sans peine dans la variété d'opinions sur ce qui importe très peu à la sûreté du genre humain. Je vois bien qu'en rendant compte de mon goût, je cours risque de déplaire aux admirateurs passionnés et des anciens et des modernes ; mais, sans vouloir fâcher ni les uns ni les autres, je me livre à la critique des deux côtés.

Ma conclusion est qu'on ne peut pas trop louer les modernes qui font de grands efforts pour surpasser les anciens. Une si noble émulation promet beaucoup. Elle me paraîtrait dangereuse si elle allait jusqu'à mépriser et à cesser d'étudier ces grands originaux ; mais rien n'est plus utile que de tâcher d'atteindre à ce qu'ils ont de plus sublime et de plus touchant, sans tomber dans une imitation servile pour les endroits qui peuvent être moins parfaits ou trop éloignés de nos mœurs. C'est avec cette liberté que Virgile a suivi Homère.

(*Lettres.*)

VERTOT,

NÉ EN 1655.

VERTOT (René-Aubert de) naquit dans le pays de Caux le 25 novembre 1655. Encouragé par Fontenelle et l'abbé de Saint-Pierre, qui avaient remarqué en lui une aptitude particulière pour les travaux historiques, il publia en 1689 la *Conjuration de Portugal*, ouvrage plein d'intérêt, qui mérita les éloges de madame de Sévigné et de Bossuet. L'*Histoire des Révolutions de Suède* parut en 1696; elle eut cinq éditions la première année, et fut traduite dans la plupart des langues de l'Europe. L'*Histoire des Révolutions de la république romaine* (1707), où l'on retrouva tout l'intérêt et le mouvement qui caractérisaient les premiers ouvrages de Vertot, et dont le style plus brillant était en même temps plus rapide et plus ferme, accrut encore sa réputation. Vertot composa en outre une *Histoire de l'Ordre de Malte;* cette production, qui n'a ni la chaleur ni l'éclat des premières, se sent de l'âge avancé où était parvenu l'auteur quand il la composa. Il a pu, a-t-on dit, renfermer dans trois volumes la grandeur de Rome; on voudrait qu'il n'en eût pas employé sept à développer la petitesse de Malte. On aurait mieux aimé qu'il écrivît l'histoire des empereurs que celle des grands-maîtres.

Vertot mourut à Paris le 15 juin 1735.

La mort de Vasconcellos.

Pinto, s'étant ouvert le chemin du palais, se mit à la tête de ceux qui devaient attaquer l'appartement de Vasconcellos. Il marchait avec tant de confiance et de résolution, que, rencontrant un de ses amis qui lui demanda en tremblant où il allait avec ce grand nombre de gens armés, et ce qu'il voulait faire : « Rien autre chose, lui dit-il en souriant, que de changer de maître et vous défaire d'un tyran pour vous donner un roi légitime. »

En entrant dans l'appartement du secrétaire, ils trouvèrent

au bas de l'escalier Francisco Soarez d'Albergaria, lieutenant civil, qui ne faisait que de sortir de chez lui. Ce magistrat, croyant d'abord que ce tumulte ne fût qu'une querelle particulière, voulut interposer son autorité pour les faire retirer; mais, entendant crier de tous côtés : Vive le duc de Bragance! il crut que son honneur et le devoir de sa charge l'obligeaient de crier : Vive le roi d'Espagne et de Portugal! ce qui lui coûta la vie; un des conjurés lui tira un coup de pistolet, et se fit un mérite de le punir d'une fidélité qui commençait à devenir criminelle.

Antoine Correa, premier commis du secrétaire, accourut au bruit. Comme il était le ministre ordinaire de ses cruautés, et que, semblable à son maître, il traitait la noblesse avec beaucoup de mépris, don Antoine de Menezès lui enfonça le poignard dans le sein. Mais ce coup ne suffit pas pour faire sentir à ce malheureux que son autorité était finie; car, ne pouvant comprendre qu'on osât s'attaquer à lui, et croyant qu'on l'avait pris pour un autre, il se tourna fièrement vers Menezès, et le regardant avec des yeux pleins de vengeance et de ressentiment : « Quoi! tu oses me frapper? » lui dit-il. A quoi l'autre ne répondit que par trois ou quatre coups redoublés qui le jetèrent sur le carreau. Cependant, ses blessures ne s'étant pas trouvées mortelles, il en réchappa pour perdre la vie quelque temps après, d'une manière plus honteuse, par la main du bourreau.

Les conjurés, s'étant ainsi défaits de ce commis qui les avait arrêtés sur l'escalier, se pressèrent d'entrer dans la chambre du secrétaire. Il était alors avec Diego Garcez Palleia, capitaine d'infanterie, qui, voyant tant de monde armé et plein de fureur, se douta bien qu'on en voulait à la vie de Vasconcellos. Quoiqu'il n'eût aucune obligation à ce ministre, la seule générosité le fit jeter l'épée à la main hors de la porte pour en défendre l'entrée aux conjurés et lui donner le temps de se sauver; mais, ayant été blessé au bras et ne pouvant plus tenir son épée, accablé de la multitude, il se jeta par une fenêtre et fut assez heureux pour ne se pas tuer.

Aussitôt les conjurés entrèrent en foule dans la chambre du secrétaire : on le cherche partout, on renverse lits, tables, on enfonce les coffres pour le trouver ; chacun voulait avoir l'honneur de lui donner le premier coup.

Cependant il ne paraissait point, et les conjurés étaient au désespoir qu'il échappât à leur vengeance, lorsqu'une vieille servante, menacée de la mort, fit signe qu'il était caché dans une armoire ménagée dans l'épaisseur de la muraille, où il fut trouvé couvert de papiers.

La frayeur où le jeta la vue d'une mort qu'il voyait présente de tous côtés l'empêcha de dire un seul mot. Don Rodrigo de Saa, grand chambellan, lui donna le premier un coup de pistolet; ensuite, percé de plusieurs coups d'épée, les conjurés le jetèrent par la fenêtre en criant : « Le tyran est mort, vive la liberté et don Juan roi de Portugal !

Le peuple, qui était accouru au palais, poussa mille cris de joie en le voyant précipiter, et répondit par de grandes acclamations aux conjurés. Ensuite il se jeta avec fureur sur le corps de ce malheureux : chacun en le frappant crut venger l'injure publique et donner les derniers coups à la tyrannie.

Telle fut la fin de Michel Vasconcellos, Portugais de naissance, mais ennemi juré de son pays et tout Espagnol d'inclination. Il était né avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué à son emploi, d'un travail inconcevable, et fécond à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple, et par conséquent impitoyable, inflexible et dur jusqu'à la cruauté, sans parents, sans amis, sans égards : personne n'avait de pouvoir sur son esprit; insensible même aux plaisirs, et incapable d'être touché par les remords de sa conscience, il avait amassé des biens immenses dans l'exercice de sa charge, dont une partie fut pillée dans la chaleur de la sédition. Le peuple se fit justice lui-même, et se paya par ses mains des torts qu'il prétendit avoir reçus durant son ministère.

(*Révolutions de Portugal.*)

Pompée.

Pompée attirait sur lui, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre. Il avait été général avant que d'être soldat, et sa vie n'avait été qu'une suite continuelle de victoires ; il avait fait la guerre dans les trois parties du monde, et il en était toujours revenu victorieux. Il vainquit dans l'Italie Carinas et Carbon, du parti de Marius ; Domitius dans l'Afrique ; Sertorius, ou pour mieux dire, Perpenna dans l'Espagne ; les pirates de Cilicie sur la Méditerranée ; et, depuis la défaite de Catilina, il était revenu à Rome, vainqueur de Mithridate et de Tigrane.

Par tant de victoires et de conquêtes, il était devenu plus grand que les Romains ne le souhaitaient, et qu'il n'avait osé lui-même l'espérer. Dans ce haut degré de gloire où la fortune l'avait conduit comme par la main, il crut qu'il était de sa dignité de se familiariser moins avec ses concitoyens. Il paraissait rarement en public ; et, s'il sortait de sa maison, on le voyait toujours accompagné d'une foule de ses créatures, dont le cortége nombreux représentait mieux la cour d'un grand prince que la suite d'un citoyen de la république. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir ; mais, dans une ville libre, on ne pouvait souffrir qu'il affectât des manières de souverain. Accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées, il ne pouvait se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ses mœurs, à la vérité, étaient pures et sans tache ; on le louait même, avec justice, de sa tempérance ; personne ne le soupçonna jamais d'avarice, et il recherchait moins, dans les dignités qu'il briguait, la puissance qui en est inséparable, que les honneurs et l'éclat dont elles étaient environnées. Mais, plus sensible à la vanité qu'à l'ambition, il aspirait à des honneurs qui le distinguassent de tous les capitaines de son temps. Modéré en tout le reste, il ne pouvait souffrir sur la gloire aucune comparaison. Toute égalité le blessait, et il eût voulu, ce semble, être le seul général de la république, quand

il devait se contenter d'être le premier. Cette jalousie du commandement lui attira un grand nombre d'ennemis, dont César, dans la suite, fut le plus dangereux et le plus redoutable. L'un ne voulait pas d'égal, et l'autre ne pouvait souffrir de supérieur.

(*Révolutions romaines.*)

César.

Caïus Julius César était né de l'illustre famille des Jules, qui, comme toutes les grandes maisons, avait sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'était l'homme de son temps le mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, plein de valeur, d'un courage élevé, vaste dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, et libéral jusqu'à la profusion. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné un air d'empire et de dignité dans ses manières; mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étaient assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant d'aimables qualités n'échappaient point à ses bienfaits, et il commença par assujettir les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée, le projet d'assujettir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition, que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récents de Marius et de Sylla lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la souveraine puissance; mais, sage jusque dans ses désirs immodérés, il distribua en différents temps l'exécution de ses desseins. Son esprit, toujours juste, malgré son éten-

due, n'alla que par degrés au projet de la domination; et quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

(*Révolutions romaines.*)

FONTENELLE,

NÉ EN 1657.

FONTENELLE (Bernard Le Bovier de) naquit à Rouen le 11 février : il était neveu du grand Corneille. Doué d'un esprit lumineux, méthodique, et qui se pliait avec une merveilleuse facilité à tous les genres, il mit le premier les sciences abstraites à la portée du plus grand nombre des lecteurs, sut jeter une vive clarté sur les matières les plus obscures, et en cacha avec art l'aridité sous les fleurs qu'il y répandait quelquefois avec trop d'abondance. La réputation de Fontenelle n'est fondée ni sur ses *Opéras*, oubliés aujourd'hui, ni sur ses *Poésies pastorales;* mais sur ceux de ses ouvrages qui ont quelque chose de philosophique : ses *Dialogues des morts*, qui eurent tout d'abord un si grand succès; ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, quoique le système astronomique de Descartes, qui y est exposé, soit aujourd'hui bien en arrière de nos connaissances; son *Histoire des Oracles*, l'*Histoire de l'Académie des sciences* et ses *Éloges*.

Fontenelle fut nommé en 1691 membre de l'Académie française, et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences en 1699. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans onze mois, et mourut à Paris le 9 janvier 1757.

La police de Paris.

Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvements célestes, sans en avoir aucune connaissance; et même plus l'ordre d'une police ressemble, par son uniformité, à celui des corps célestes, plus il est insensible, et par conséquent il est toujours d'autant plus ignoré, qu'il est plus parfait. Mais qui voudrait le connaître et l'approfondir, en serait effrayé.

Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris une consommation immense, dont une infinité d'accidents peuvent toujours tarir quelques sources ; réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public, et en même temps animer leur commerce ; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler ; reconnaître, dans une foule infinie, tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse, en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles, par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeraient pas ou ne s'acquitteraient pas si bien ; tenir les abus nécessaires dans les bornes prescrites de la nécessité, qu'ils sont toujours prêts à franchir; les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, et ne les en tirer pas même par des châtiments trop éclatants ; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, et ne punir que rarement et utilement ; pénétrer, par des conduits souterrains dans l'intérieur des familles, et leur garder des secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage ; être présent partout sans être vu ; enfin, mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense et tumultueuse, et être l'âme toujours agissante et presque inconnue de ce grand corps : voilà quelles sont, en général, les fonctions du magistrat de la police.

Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir et des caractères qu'il faut prendre ; mais la voix publique répondra si d'Argenson a suffi à tout.

(*Eloge de d'Argenson.*)

Descartes et Newton.

Les deux grands hommes qui se trouvent dans une si grande opposition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres

esprits, et pour fonder des empires. Tous deux, géomètres excellents, ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géométrie qu'ils ne tenaient presque que de leurs propres lumières. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la nature comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus timide ou plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les phénomènes, pour remonter aux principes inconnus, résolu de les admettre, quels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement, pour trouver la cause de ce qu'il voit; l'autre part de ce qu'il voit, pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidents de l'un ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont; les phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assez évidents. Les bornes qui, dans ces deux routes contraires, ont pu arrêter deux hommes de cette espèce, ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain.

(*Eloge de Newton.*)

Vauban.

Jamais les traits de la simple nature n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange étranger. Un sens droit et étendu, qui s'attachait au vrai par une espèce de sympathie, et sentait le faux sans le discuter, lui épargnait les longs circuits par où les autres marchent; et d'ailleurs sa vertu était, en quelque sorte, un instinct heureux, si prompt, qu'il prévenait sa raison.

Il méprisait cette politesse superficielle dont le monde se contente, et qui couvre souvent tant de barbarie; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composaient une autre politesse plus rare, qui était toute dans son cœur. Il seyait

bien alors à tant de vertu de négliger des dehors qui, à la vérité, lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité.

Souvent M. le maréchal de Vauban a secouru, de sommes assez considérables, des officiers qui n'étaient pas en état de soutenir le service; et quand on venait à le savoir, il disait qu'il prétendait leur restituer ce qu'il recevait de trop des bienfaits du roi. Il en a été comblé pendant le cours d'une longue vie, et il a eu la gloire de ne laisser, en mourant, qu'une fortune médiocre.

Il était passionnément attaché au roi : sujet plein d'une fidélité ardente et zélée, et nullement courtisan, il aurait infiniment mieux aimé servir que plaire. Personne n'a été si souvent que lui, ni avec tant de courage, l'introducteur de la vérité; il avait pour elle une passion presque imprudente, et incapable de ménagement. Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités les plus brillantes, et n'ont pas même combattu. En un mot, c'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la république.

La matière est périssable.

Toute cette masse immense de matière qui compose l'univers est dans un mouvement perpétuel..... Il faut qu'il arrive des changements, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet. Les anciens étaient plaisants de s'imaginer que les corps célestes étaient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avaient pas encore vus changer. Avaient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience? Les anciens étaient jeunes auprès de nous. Si les roses, qui ne durent qu'un jour, faisaient des histoires et se laissaient des mémoires les unes aux autres, les premières auraient fait le portrait de leur jardinier d'une certaine façon, et de plus de quinze mille âges de roses; les autres, qui l'auraient encore laissé à celles qui les devaient suivre, n'y auraient rien changé. Sur cela elles diraient : « Nous avons tou-

» jours vu le même jardinier; de mémoire de rose on n'a vu » que lui; il a toujours été fait comme il est : assurément il » ne meurt point comme nous; il ne change seulement pas. » Le raisonnement des roses serait-il bon? Il aurait pourtant plus de fondement que celui que faisaient les anciens sur les corps célestes; et quand même il ne serait arrivé aucun changement dans les cieux jusqu'aujourd'hui, quand ils paraîtraient marquer qu'ils seraient faits pour durer toujours sans aucune altération, je ne les en croirais pas encore; j'attendrais une plus longue expérience. Devons-nous établir notre durée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure de quelque autre? Serait-ce à dire que ce qui aurait duré cent mille fois plus que nous dût toujours durer? On n'est pas si aisément éternel. Il faudrait qu'une chose eût passé bien des âges d'hommes mis bout à bout pour commencer à donner quelque signe d'immortalité.

(*Les Mondes.*)

MASSILLON,

NÉ EN 1663.

MASSILLON (Jean-Baptiste) naquit à Hières en Provence, le 24 juin 1663. Les supérieurs de l'Oratoire, ayant pressenti qu'il devait leur faire honneur, l'admirent, à dix-huit ans, dans leur congrégation. Dès son début dans la chaire, Massillon obtint un succès qui effraya sa modestie ; il alla se cacher dans l'abbaye de Septfons, pour échapper, disait-il, *au démon de l'orgueil.* Un hasard le fit connaître du cardinal de Noailles, qui le tira de sa retraite. Chargé en 1699 de prêcher le Carême à l'église de l'Oratoire, et l'Avent à Versailles, Massillon excita à la ville et à la cour un égal enthousiasme. Jamais on n'avait entendu du haut de la chaire une éloquence aussi pure, aussi harmonieuse et aussi pathétique. En 1704, il prêcha un second Carême avec le même succès ; mais l'envie le calomnia auprès de Louis XIV, et jusqu'à la mort du grand roi, Massillon vécut dans une sorte de disgrâce. Nommé en 1717, par le régent, évêque de Clermont, il prononça, la même année, le *Petit-Carême* devant Louis XV âgé de neuf ans. Reçu membre de l'Académie française en 1719, Massillon quitta presque aussitôt Paris et se rendit à Clermont, où il mourut le 18 septembre 1742, regretté des pauvres comme un père, du clergé comme un bienfaiteur, et de tous comme un ami.

Existence de Dieu.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles pour connaître ce qu'est Dieu ? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut, nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence ! Qui a dit au soleil : « Sortez du néant,

et présidez au jour? » Et à la lune : « Paraissez, et soyez le flambeau de la nuit? » Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent. Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Quel autre que le souverain créateur de l'univers pourrait les avoir opérées? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas[1], une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement et par qui tout a été fait?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les[2] a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament.

Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il était; c'est là où ils étudièrent d'abord ce qu'il voulait leur manifester de ses perfections infinies : c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas des prophètes pour les instruire de ce qu'ils devaient à la majesté suprême; la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenait assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfants; mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs

1. Au néant ou au hasard.

2. Ambiguïté ; il semble que Dieu ait établi les peuples, et Massillon veut dire qu'il a établi les cieux, comme l'indiquent les mots *sur nos têtes*.

mains. A force d'admirer la beauté et l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même : les astres, qui ne paraissaient que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Insensés ! ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qui ne pouvaient ni les entendre ni les recevoir ! La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur auteur.

(*Paraphrase du Psaume* XVIII)

Tout ne meurt pas avec nous.

Si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires, puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre et de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable ; que nos pères qui nous ont précédés ne sont plus, que nos enfants ne seront point nos successeurs ; car le néant tel que nous devons être un jour, n'a point de suite ; que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore ? Si tout meurt avec nous, les annales domestiques et la suite de nos ancêtres ne sont donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons point d'aïeux et que nous n'aurons point de neveux. Les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles ; l'honneur qu'on rend à la mé-

moire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent et qui n'appartient à personne; les dernières intentions des mourants, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et, pour tout dire en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des états et des empires n'a plus de règle; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité, plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance, plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies; et, si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qu'il nous reste à vous dire, c'est que vous êtes dignes d'y occuper une place.

(*Vérité d'un avenir.*)

L'Ambition.

L'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres; ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille; cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des États, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, rend malheureux celui qui en est possédé.

L'ambitieux ne jouit de rien : ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille.

Son ambition, en le rendant ainsi malheureux, l'avilit encore et le dégrade. Que de bassesse pour parvenir! Il faut paraître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation; on encense et on adore l'idole qu'on méprise : bassesse de lâcheté; il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts et les recevoir presque comme des grâces : bassesse de dissimulation; n'avoir point de sentiment à soi, et ne penser que d'après les autres : bassesse de dérèglement; devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs grâces : enfin bassesse même d'hypocrisie; emprunter quelquefois les apparences de la piété; jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes âmes : c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous

mener à la gloire ; celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore : elle ne promet les royaumes du monde, et toute leur gloire, qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes. On reproche toujours nos bassesses à notre élévation ; nos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées ; et les titres de nos honneurs et de nos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de notre ignominie.

L'ambition nous rend faux, lâches, timides, quand il faut soutenir les intérêts de la vérité. On craint toujours de déplaire, on veut toujours tout concilier, tout accommoder. On n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse qui inspire l'amour de l'équité, et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles et les magistrats illustres. Ainsi on ne saurait compter sur un cœur en qui l'ambition domine ; il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand ; sans principes, sans maximes, sans sentiment, il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui, prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes âmes ; on n'est grand que par l'amour de la vérité et lorsqu'on ne veut plaire que par elle.

(Petit Carême.)

L'Avarice.

L'avare n'amasse que pour amasser ; ce n'est pas pour fournir à ses besoins, il se les refuse ; son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que lui-même ; toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe, et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé ; car tel est le caractère de cette honteuse passion de se manifester de tous les côtés, de ne faire au-de-

hors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences; on les cache aux yeux du public; une imprudence peut quelquefois les dévoiler, mais le coupable cherche, autant qu'il est en soi, les ténèbres. Mais, pour la passion de l'avarice, l'avare ne se la cache qu'à lui-même; loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et pour ainsi dire sur son front.

L'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que l'avarice semble se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal, où tout cet amas sordide doit disparaître et nous être enlevé, plus on s'y attache; plus la mort approche, plus on couve des yeux son misérable trésor, plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi, l'âge rajeunit pour ainsi dire cette indigne passion: les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme; elle se nourrit et s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres. On a vu des hommes, dans une décrépitude où à peine leur restait-il assez de force pour soutenir un cadavre tout près de retomber en poussière, ne conserver, dans la défaillance totale des facultés de leur âme, un reste de sensibilité, et pour ainsi dire de signe de vie, que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers moments la regarder encore; et l'infortuné qui meurt jeter encore des regards mourants qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

(*Discours sinodaux.*)

La Médisance.

La médisance est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche, qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré; qui ne laisse, partout où il a passé, que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées; qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant de nuire.

La médisance est un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère et nous cache la poutre qui est dans le nôtre; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire; une barbarie de sang-froid, qui va percer notre frère absent; un scandale pour ceux qui nous écoutent; une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher.

La médisance est un mal inquiet qui trouble la société; qui jette la dissension dans les cités; qui désunit les amitiés les plus étroites; qui est la source des haines et des vengeances; qui remplit tous les lieux où elle entre de désordres et de confusion; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse; c'est une source pleine d'un venin mortel; tout ce qui en part est infecté et infecte tout ce qui l'environne; ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissements ma-

fins, son silence criminel[1]; ses gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison, et le répand à sa manière.

(*Carême.*)

La Flatterie.

Si nous voulons nous juger nous-mêmes et entrer dans le détail de nos devoirs, de nos liaisons, de nos entretiens, nous verrons que tous nos discours et toutes nos démarches ne sont que des adoucissements de la vérité, et des tempéraments pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui nous avons à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire; nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables; et, comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Ainsi tous les jours, devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire et du désir de parvenir, comme des seuls penchants qui font les grands hommes; nous flattons son orgueil, nous allumons ses désirs par des espérances et par des prédictions flatteuses et chimériques; nous nourrissons l'erreur de son imagination en lui rapprochant des fantômes dont il se repaît sans cesse lui-même. Nous osons peut-être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue, et que la mort va nous ravir demain; mais nous n'osons blâmer l'insensé qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie et sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment et sa colère; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes; nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi : nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner, mais nous n'osons pas ajouter que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune, et jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrents par les

1. Mérisme.

endroits les moins favorables, nous jetons habilement un nuage sur leur mérite et sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute. Nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talents et de leurs services, et, par nos ménagements injustes, nous aigrissons la passion, nous l'aidons à s'aveugler et à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit tous ceux qu'on répand sur ses frères. Que dirai-je? devant un prodigue, ses profusions ne sont plus dans notre bouche qu'un air de générosité et de magnificence; devant un avare, sa dureté et sa sordidité ne sont plus qu'une sage modération et une bonne conduite domestique; devant un grand, ses préjugés et ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes; on respecte ses passions comme son autorité, et ses préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons; nous nous transformons en d'autres eux-mêmes; notre grande étude est de connaître leurs faiblesses pour nous les approprier : nous n'avons point de langage à nous, nous parlons toujours le langage des autres; nos discours ne sont qu'une répétition de leurs préjugés, et cet indigne avilissement de la vérité, nous l'appelons la science du monde, la prudence qui sait prendre son parti, le grand art de réussir et de plaire.

(*Carême.*)

La dureté envers les indigents.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux qu'une charité si sèche et si farouche; car la pitié qui paraît touchée de leurs maux les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leurs forces, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes; on s'en prend à eux de leur indigence et de

leur misère, et, en les secourant, on achète le droit de les insulter.

Mais s'il était permis à ce malheureux que vous outragez de vous répondre, si l'abjection de son état n'avait pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue : « Que me reprochez-vous ? vous dirait-il ; une vie oiseuse et des mœurs inutiles et errantes ? Mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence ? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements des passions, les raffinements de la volupté. Je puis être un serviteur inutile ; n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle ? Ah ! si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée aurait-elle quelque chose au-dessus de la mienne ? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas ; mais quel usage faites-vous des vôtres ? Je ne devrais pas manger, parce que je ne travaille point ; mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi ? N'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse ? Ah ! le Seigneur jugera entre vous et moi ; et, devant son tribunal redoutable, on verra si vos voluptés et vos profusions vous étaient plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines. »

Offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères ; adoucissons du moins par notre humanité le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout à fait nos frères. Hélas ! on donne, dans un spectacle profane, des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre ; on honore des malheurs feints d'une véritable sensibilité ; on sort d'une représentation le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux, et votre frère que vous rencontrez au sortir de là, couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible ! et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion ! et vous ne daignez pas l'entendre ! et vous l'éloignez même rudement et achevez de lui serrer le cœur de tristesse ! Ame inhumaine ! avez-vous

donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre infâme! Le spectacle d'un homme souffrant n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié?

(*Carême.*)

La victoire la plus glorieuse est celle que l'on remporte sur soi-même.

Quelle honte, lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres, et que la force, l'autorité, la pudeur des lois, se trouvent confiées à ceux qui ne connaissent de lois que le mépris public de toute bienséance et leur propre faiblesse! Ils devaient régler les mœurs publiques, et ils les corrompent; ils étaient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice.

Toute la gloire humaine ne saurait jamais effacer l'opprobre que leur laissent le désordre des mœurs et l'emportement des passions; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices; on loue les actions, et l'on méprise la personne; c'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses faiblesses. Le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle; il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges; une poésie pompeuse les chante et les immortalise : chaque Achille a son Homère; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre. L'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros; mais le vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même. Il est bien plus aisé de conquérir des pro-

vinces et de dompter des peuples que de dompter une passion. La morale même des païens en est convenue : du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie ; et quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite ; si vous vous lassez un instant, vous périssez. La victoire même a ses dangers ; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre ; tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dresse des embûches : il faut sans cesse recommencer le combat ; en un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que son ennemi ; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même !

(*Petit Carême.*)

La Mort.

Hélas ! regardez derrière vous : où sont vos premières années ? Que laissent-elles de réel dans votre souvenir ? Pas plus qu'un songe de la nuit ; vous avez rêvé que vous avez vécu... Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire ? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés ?... Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros, dans la vertu comme dans le vice, qui sont le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques ; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçu, sur les débris

du premier. Tout passe avec vous et comme vous ; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent, la figure du monde passe sans cesse ; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; rien ne demeure ; tout change, tout s'use, tout s'éteint : Dieu seul demeure toujours le même. Le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux ; et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant.

(*Sermon sur la Mort.*)

Le petit nombre des Élus.

Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, que Jésus-Christ va paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle ; car, vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui. Tous ces désirs de changements qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort : c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger en ce moment, vous pouvez presque décider ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant point en ce point mon sort du vôtre et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour vous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand

nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous, du moins, que les choses fussent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? Je vous le demande, vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même : vous seul, ô mon Dieu, connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous connaissons, du moins, que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? Les titres et les dignités ne doivent compter pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatres sortes de pécheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront retranchés au grand jour ; paraissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à la droite ; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu. O Dieu ! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage ?

ROLLIN,

NÉ EN 1661.

ROLLIN (CHARLES), né à Paris d'un coutelier, fut élevé au collége du Plessis. Un bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il servait la messe, lui ayant reconnu des dispositions heureuses, obtint pour lui une bourse dans ce collége. Rollin, après avoir fait ses humanités et sa philosophie, fit trois années de théologie en Sorbonne; mais il ne poussa pas plus loin cette étude et n'a jamais été que tonsuré. Hersan, son professeur d'humanités, lui destinait sa chaire. En effet, il lui succéda pour la seconde en 1683, pour la rhétorique en 1687, et dans la chaire d'éloquence au Collége-Royal en 1688. En 1694, il fut nommé recteur de l'Université de Paris. Il fut principal du collége de Beauvais jusqu'en 1712, qu'il se retira et se consacra à la composition de ses ouvrages. L'Académie des inscriptions et belles-lettres le possédait depuis 1701; l'Université le nomma pour la seconde fois recteur en 1720. Ces deux compagnies le perdirent en 1741, à l'âge de quatre-vingts ans.

Ses principaux ouvrages sont: son *Traité des Études*, souvent réimprimé; son *Histoire ancienne*, et son *Histoire romaine*, que la mort ne lui a pas permis de finir, et qui a été achevée par Crevier son élève.

Rollin, trop exalté de son temps, est aujourd'hui apprécié comme il doit l'être. C'est un historien qui manque de critique et de philosophie, et qui d'ailleurs noie les faits importants qu'il rapporte sous une multitude de détails futiles. Mais son cœur le guide presque toujours bien; on s'intéresse à ce qu'il dit et à ce qu'il raconte; on aime l'auteur et le livre. Voltaire l'a très bien caractérisé dans son *Temple du Goût*, quand il dit:

Non loin de là, Rollin dictait
Quelques leçons à la jeunesse,
Et, quoique en robe, on l'écoutait.

De la Rhétorique.

Quoique les qualités naturelles soient le principal ornement de l'éloquence, et que quelquefois elle suffisent seules pour

y réussir ; on ne peut nier cependant que l'art et les préceptes ne puissent être d'un grand secours à l'orateur ; soit pour lui servir de guides en lui donnant des règles sûres, qui apprennent à discerner le bon du mauvais, soit pour cultiver et perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

Ces préceptes, fondés sur les principes du bon sens et de la droite raison, ne sont autre chose que des observations judicieuses, faites par d'habiles gens sur les discours des meilleurs orateurs, qu'on a ensuite rédigées par ordre, et réunies sous de certains chefs : ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'était pas née de l'art, mais que l'art était né de l'éloquence.

Il est aisé par là de comprendre que la rhétorique, sans la lecture des bons écrivains, est une science stérile et muette, et qu'ici, comme dans tout le reste, les exemples ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet, au lieu que [1] le rhéteur se contente de montrer, comme de loin, aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'orateur semble les prendre par la main, et les y faire entrer.

Comme donc le but qu'on se propose, dans la classe de rhétorique, est de leur apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les règles qu'on leur a données, et à imiter les modèles qu'on leur a mis devant les yeux : tout le soin des maîtres, par rapport à l'éloquence, se réduit à trois choses, aux préceptes de rhétorique, à la lecture des auteurs, et à la composition.

Quintilien nous apprend que de son temps, la seconde de ces trois parties était absolument négligée, et que les rhéteurs donnaient tout leur temps aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de composition qui régnait alors, qu'on appelait déclamation, et qui fut une des principales causes de la corruption de l'éloquence, ils entraient dans un détail de préceptes très long, et dans des questions très épineuses, et souvent assez inutiles : et c'est ce qui fait que la rhétorique même

1. On dit naturellement *au lieu de*, c'est-à-dire *à la place de*. Mais quand il vient ensuite un verbe, il semble que la construction pleine serait *au lieu de ce que* ; on l'abrége par l'ellipse.

de Quintilien, si excellente d'ailleurs, paraît en plusieurs endroits fort ennuyeuse. Il avait le goût trop bon pour ne pas sentir que la lecture des auteurs est une des parties les plus essentielles de la rhétorique, et la plus capable de former l'esprit des jeunes gens. Mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne lui fut pas possible de résister au torrent, et il se vit obligé, malgré lui, de se conformer en public à une coutume qu'il avait trouvée généralement établie, se réservant à suivre [1] en particulier la méthode qu'il jugeait la meilleure.

C'est celle qui domine maintenant dans l'Université de Paris, à laquelle on n'est parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement sur cette partie, qui regarde la lecture et l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain sens être renfermées dans celle-ci.

Instruire, et pour cela parler avec clarté.

Comme le prédicateur parle pour instruire, et qu'il est redevable à tous, aux ignorants et aux pauvres, autant et peut-être encore plus qu'aux savants et aux riches, il doit se rendre intelligible à tous, et dans ses discours s'attacher principalement à la clarté. Il faut que tout y contribue : l'ordre, les pensées, l'expression, la prononciation.

C'est un mauvais goût de certains orateurs, que de croire [2] qu'ils ont beaucoup d'esprit quand il en faut pour les entendre. Ils ignorent que tout discours qui a besoin d'interprète est un très mauvais discours. La souveraine perfection du style d'un prédicateur serait que, plein de grâces [3] pour les savants, plein de clarté pour les ignorants, il plût également aux uns et aux autres. Mais si l'on ne peut réunir ces deux avantages, saint Augustin veut qu'on sacrifie le premier

1. De suivre.
2. Pour *de croire*. Le *que* est surabondant. Ce pléonasme était employé constamment au XVII^e^ siècle.
3. Étant plein de grâces.

au second, et qu'on néglige l'ornement et quelquefois même la pureté du langage, si cela est nécessaire pour se faire entendre : parce qu'en effet ce n'est que pour cela qu'on parle. Cette sorte de négligence, qui n'est pas sans esprit et sans art, comme il le remarque après Cicéron, et qui vient d'un homme plus attentif aux choses mêmes qu'aux mots, ne doit pas aller néanmoins jusqu'à rendre le discours bas et rampant, mais seulement plus clair et plus intelligible.

Saint Augustin avait d'abord écrit contre les Manichéens d'un style plus orné et plus sublime, qui faisait que ceux qui avaient peu de science n'entendaient pas ses écrits, ou ne les entendaient qu'avec beaucoup de difficulté. On lui représenta que s'il voulait que ses ouvrages fussent utiles à un plus grand nombre de personnes, il devait demeurer dans le style simple et ordinaire, qui a cet avantage au-dessus de l'autre, d'être intelligible en même temps aux savants et aux ignorants. Le saint reçut cet avis avec son humilité ordinaire, et il en fit usage dans les livres qu'il composa depuis contre les hérétiques, et dans les discours qu'il prononça devant son peuple. Son exemple doit être une règle pour tous ceux qui instruisent.

Commme l'obscurité est le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de soin, et que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre quand ils trouvent quelque chose d'obscur, saint Augustin veut qu'il lise dans les yeux et dans la contenance de ses auditeurs s'ils l'entendent ou non, et qu'il répète la même chose en lui donnant différents tours, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il est parvenu à se faire entendre : avantage que ne peuvent avoir ceux qui, servilement attachés à leur mémoire, apprennent leurs sermons mot à mot, et les récitent comme une leçon.

Ce qui cause ordinairement l'obscurité du discours, c'est de vouloir toujours s'expliquer avec brièveté. Il vaut mieux pécher par trop d'étendue, que par trop peu. Un style qui serait partout vif et concis, tel par exemple que celui de Salluste, ou tel que celui de Tertullien, peut convenir à des

ouvrages qui, n'étant pas faits pour être prononcés, laissent au lecteur le loisir et la liberté de revenir sur ses pas, mais non à une prédication, qui par sa rapidité échapperait à l'auditeur le plus attentif. Il ne faut pas même supposer qu'il le soit[1] toujours, et la clarté du discours doit être telle qu'elle puisse porter la lumière dans les esprits les plus inappliqués, comme le soleil frappe nos yeux sans que nous y songions, et presque malgré nous. L'effet souverain de cette qualité n'est pas qu'on puisse entendre ce que nous disons, mais qu'on ne puisse pas ne point l'entendre.

1. Que l'auditeur soit attentif.

D'AGUESSEAU,

NÉ EN 1668.

D'AGUESSEAU (Henri-François), chancelier de Ffance, naquit à Limoges le 7 novembre 1668. Il puisa dans ses relations intimes avec Racine et Boileau l'amour des arts et des lettres, et l'habitude d'une élocution toujours noble et simple. On a dit de d'Aguesseau qu'il pensait en philosophe et qu'il parlait en orateur; son style cependant n'est pas toujours exempt de pompe et d'affectation. Quoi qu'il en soit, son talent lui a mérité, comme orateur et comme écrivain, une place éminente dans notre littérature.

D'Aguesseau mourut le 9 février 1751.

Union de la Philosophie et de l'Éloquence.

C'est en vain que l'orateur se flatte d'avoir le talent de persuader les hommes, s'il n'a acquis celui de les connaître.

L'étude de la morale et celle de l'éloquence sont nées en même temps, et leur union est aussi ancienne dans le monde que celle de la pensée et de la parole.

On ne séparait point autrefois deux sciences qui, par leur nature, sont inséparables : le philosophe et l'orateur possédaient en commun l'empire de la sagesse; ils entretenaient un heureux commerce, une parfaite intelligence entre l'art de bien penser et celui de bien parler; et l'on n'avait pas encore imaginé cette distinction injurieuse aux orateurs, ce divorce funeste à l'éloquence, de l'esprit et de la raison, des expressions et des sentiments, de l'orateur et du philosophe.

S'il y avait quelque différence entre eux, elle était tout à

l'avantage de l'éloquence : le philosophe se contentait de convaincre, l'orateur s'appliquait à persuader.

L'un supposait ses auditeurs attentifs, dociles, favorables; l'autre savait leur inspirer l'attention, la docilité, la bienveillance.

L'autorité des mœurs, la sévérité du discours, l'exacte rigueur du raisonnement, faisaient admirer la philosophie : la douceur d'esprit, ou naturelle, ou étudiée, les charmes de la parole, le talent de l'imagination, faisaient aimer l'orateur.

L'esprit était pour l'un, et le cœur était pour l'autre. Mais le cœur se révoltait souvent contre les vérités dont l'esprit était convaincu; l'esprit, au contraire, ne refusait jamais de se soumettre aux sentiments du cœur; et le philosophe, roi légitime, se faisait souvent craindre comme un tyran; au lieu que l'orateur exerçait une tyrannie si douce et si agréable, qu'on la prenait pour la domination légitime.

Ce fut dans ce premier âge de l'éloquence, que la Grèce vit autrefois le plus grand de ses orateurs jeter les fondements de l'empire de la parole sur la connaissance de l'homme et sur les principes de la morale.

En vain la nature, jalouse de sa gloire, lui refuse ces talents extérieurs, cette éloquence muette, cette autorité visible qui surprend l'âme des auditeurs, et qui attire leurs vœux avant que l'orateur ait mérité leurs suffrages. La sublimité de son discours ne laissera pas à l'auditeur, transporté hors de lui-même, le temps et la liberté de remarquer ces défauts; ils seront cachés dans l'éclat de ses vertus : on sentira son impétuosité; mais on ne verra point ses démarches : on le suivra comme un aigle dans les airs, sans savoir comment il a quitté la terre.

Censeur sévère de la conduite de son peuple, il paraîtra plus populaire que ceux qui le flattent; il osera présenter à ses yeux la triste image de la vertu pénible et laborieuse; et il le portera à préférer l'honnête difficile, et souvent même malheureux, à l'utile agréable et aux douceurs d'une indigne prospérité.

La puissance du roi de Macédoine redoutera l'éloquence de l'orateur athénien; le destin de la Grèce demeurera suspendu entre Philippe et Démosthène; et, comme il ne peut survivre à la liberté de sa patrie, elle ne pourra respirer qu'avec lui.

D'où sont sortis ces effets surprenants d'une éloquence plus qu'humaine? Quelle est la source de tant de prodiges, dont le simple récit fait encore, après tant de siècles, l'objet de notre admiration?

Ce ne sont point des armes préparées dans l'école d'un déclamateur; ces foudres, ces éclairs qui font trembler les rois sur leur trône, sont formés dans une région supérieure. C'est dans le sein de la sagesse qu'il avait puisé cette politique hardie et généreuse, cette liberté constante et intrépide, cet amour invincible de la patrie; c'est dans l'étude de la morale qu'il avait reçu des mains de la raison même cet empire absolu, cette puissance souveraine sur l'âme de ses auditeurs. Il a fallu un Platon pour former un Démosthène, afin que le plus grand des orateurs fît hommage de toute sa réputation au plus grand des philosophes.

La Science.

Par elle, l'homme ose franchir les bornes étroites dans lesquelles il semble que la nature l'ait renfermé: citoyen de toutes les républiques, habitant de tous les empires, le monde entier est sa patrie. La science, comme un guide aussi fidèle que rapide, le conduit de pays en pays, de royaume en royaume; elle lui en découvre les lois, les mœurs, la religion, le gouvernement: il revient chargé des dépouilles de l'Orient et de l'Occident; et, joignant les richesses étrangères à ses propres trésors, il semble que la science lui ait appris à rendre toutes les nations de la terre tributaires de sa doctrine.

Dédaignant les bornes des temps comme celles des lieux, on

dirait qu'elle l'ait fait [1] là vivre longtemps avant sa naissance. C'est l'homme de tous les siècles, comme de tous les pays. Tous les sages de l'antiquité ont pensé, ont agi pour lui, ou plutôt il a vécu avec eux, il a entendu leurs leçons, il a été le témoin de leurs grands exemples. Plus attentif encore à exprimer leurs mœurs qu'à admirer leurs lumières, quel aiguillon leurs paroles ne laissent-elles pas dans son esprit! quelle sainte jalousie leurs actions n'allument-elles pas dans son cœur!

Ainsi nos pères s'animaient à la vertu : une noble émulation les portait à rendre à leur tour Athènes et Rome jalouses de leur gloire; ils voulaient surpasser les Aristide en justice, les Phocion en constance, les Fabrice en modération, et les Caton même en vertu.

Que si les exemples de sagesse, de grandeur d'âme, de générosité, d'amour de la patrie, deviennent plus rares que jamais, c'est parce que la mollesse et la vanité de notre âge ont rompu les nœuds de cette douce et utile société que la science forme entre les vivants et les illustres morts dont elle ranime les cendres pour en former le modèle de notre conduite.

(*Nécessité de la science.*)

Le Bel-Esprit [2].

C'est un feu qui brille sans consumer, c'est une lumière qui éclate pendant quelques moments, et qui s'éteint d'elle-même par le défaut de nourriture; c'est une superficie agréable, mais sans profondeur et sans solidité; c'est une imagination vive, ennemie de la sûreté du jugement; une conception prompte, qui rougit d'attendre le conseil salutaire de la réflexion; une facilité de parler qui saisit avidement les pre-

1. Qu'elle l'a fait.

2. Ce mot est pris par d'Aguesseau en mauvaise part, pour la recherche de l'esprit; c'est en effet dans ce sens qu'on le prend aujourd'hui. Mais sous Louis XIV on l'entendait souvent dans un sens plus honorable.

mières pensées, et qui ne permet jamais aux secondes de leur donner leur perfection et leur maturité.

Semblable à ces arbres dont la stérile beauté a chassé des jardins l'utile ornement des arbres fruitiers, cette agréable délicatesse, cette heureuse légèreté d'un génie vif et naturel, qui est devenue l'unique ornement de notre âge, en a banni la force et la solidité d'un génie profond et laborieux; et le bon esprit n'a point eu de plus dangereux ni de plus mortel ennemi que ce que l'on honore dans le monde du nom de bel-esprit.

C'est à cette flatteuse idole que nous sacrifions tous les jours par la profession publique d'une orgueilleuse ignorance. Nous croirions faire injure à la fécondité de notre génie, si nous nous rabaissions jusqu'à vouloir moissonner pour lui une terre étrangère. Nous négligeons même de cultiver notre propre bien; et la terre la plus fertile ne produit plus que des épines, par la négligence du laboureur qui se repose sur sa fécondité naturelle.

Que cette conduite est éloignée de celle de ces grands hommes, dont le nom fameux semble être devenu le nom de l'éloquence même!

Ils savaient que le meilleur esprit a besoin d'être formé par un travail persévérant et par une culture assidue; que les grands talents deviennent aisément de grands défauts, lorsqu'ils sont livrés et abandonnés à eux-mêmes, et que tout ce que le ciel a fait naître de plus excellent dégénère bientôt, si l'éducation, comme une seconde mère, ne conserve l'ouvrage que la nature lui confie aussitôt qu'elle l'a produit.

(*Décadence du Barreau.*)

L'Esprit.

Penser peu, parler de tout, ne douter de rien, n'habiter que les dehors de son âme, et ne cultiver que la superficie de son esprit, s'exprimer heureusement, avoir un tour d'imagination agréable, une conversation légère et délicate, et sa-

voir plaire sans se faire estimer ; être né avec le talent équivoque d'une conception prompte, et se croire par là au-dessus de la réflexion ; voler d'objets en objets, sans en approfondir aucun ; cueillir rapidement toutes les fleurs, et ne donner jamais aux fruits le temps de parvenir à leur maturité : c'est une faible peinture de ce qu'il a plu à notre siècle d'honorer du nom d'esprit.

Esprit plus brillant que solide, lumière souvent trompeuse et infidèle, l'attention le fatigue, la raison le contraint, l'autorité le révolte ; incapable de persévérance dans la recherche de la vérité, elle échappe encore plus à son inconstance qu'à sa paresse.

(*Nécessité de la science.*)

HOUDART DE LAMOTTE,

NÉ EN 1672.

HOUDART DE LAMOTTE (ANTOINE), né à Paris d'un riche marchand chapelier, étudia d'abord en droit et quitta le barreau pour la littérature. C'est surtout comme critique qu'il mérite l'attention de la postérité, non pas qu'il faille accepter tous ses jugements; mais on ne saurait trop estimer l'indépendance de son esprit et la politesse exquise de sa discussion. Il a fait précéder ses *Églogues*, ses *Fables*, sa *Traduction de l'Iliade*, donnée en 1714, de discours sur la nature de ces divers poëmes. C'est là surtout qu'il a exprimé ces paradoxes qui lui ont été si vivement reprochés. Son *Discours sur Homère*, où il discute les qualités et les défauts du poëte grec, excita la colère de madame Dacier, qui publia son traité *Des Causes de la corruption du goût*, où elle attaquait Lamotte avec beaucoup d'aigreur et de pédanterie. Lamotte y répondit par un ouvrage plein de sel, de raison, d'agrément et de philosophie, et modèle à la fois de modération et de politesse; ce sont les *Réflexions sur la critique*.

Lamotte mourut à Paris en 1731.

Des images dans la fable.

Le choix de l'image, sous laquelle on veut cacher la vérité, exige plusieurs conditions. Elle doit être juste, c'est-à-dire signifier sans équivoque ce qu'on a dessein de faire entendre. Elle doit être une, c'est-à-dire que tout doit concourir à une fin principale, dont on sente que tout le reste n'est que l'accessoire. Elle doit être naturelle, c'est-à-dire fondée sur la nature, ou du moins sur l'opinion. Ces conditions sont prises de la nature même de notre esprit, qui ne saurait souffrir qu'on l'embarrasse, qu'on l'égare, ni qu'on le trompe.

L'image pèche contre la justesse, quand elle ne présente pas assez distinctement une vérité. Esope dit qu'un lion déchirait un bœuf : un voleur vint lui en demander sa part ; il la lui refusa. Un voyageur, au contraire, n'osait l'approcher, et le lion lui donna la moitié du bœuf. Qui devinerait que c'est là l'image de la modération et de la récompense qu'elle mérite ? Cette idée se marie-t-elle bien avec l'effroi du voyageur ? Je crois que ceux qui ont cousu la morale à cette fable n'ont été contents ni d'eux ni de l'inventeur qui les a embarrassés à chercher son sens, et qui les a réduits, faute de mieux, à en donner un si mal figuré par l'image.

L'image pèche contre l'unité, quand tous les traits ne s'en réunissent pas à un certain point de vue. Deux pigeons s'aimaient en frères. L'un veut voyager contre l'avis de l'autre ; il voyage en effet : il essuie mille dangers dans sa course ; le pigeon sédentaire souffre tous les dangers qu'il craint pour son ami ; le voyageur revient enfin après avoir évité vingt fois la mort ; et voilà désormais nos pigeons heureux. Je ne sais ce qui domine dans cette image, ou des dangers du voyage, ou de l'inquiétude de l'amitié, ou du plaisir du retour après une longue absence ; et je demeure vuide au milieu de cette abondance d'idées que je ne saurais réduire en une. Si au contraire le pigeon voyageur n'eût pas essuyé de dangers, mais qu'il eût trouvé les plaisirs insipides loin de son ami, et qu'il eût été rappelé près de lui par le seul besoin de le revoir ; tout m'aurait ramené à cette seule idée, que la présence d'un ami est le plus doux de tous les plaisirs [1].

Une image pèche contre la nature, quand elle n'est pas conforme aux idées qu'on a des choses. Le lion fait société avec la génisse, la chèvre et la brebis. Ils conviennent de partager entre eux le butin. On prend un cerf que le lion partage en quatre, et dont il prend trois parts sur différents droits

1. La remarque de Lamotte peut être juste ; elle n'empêche pas que la fable des *Deux Pigeons* ne soit un chef-d'œuvre d'un bout à l'autre. C'est une preuve que dans les arts, l'exécution fait toujours la plus grande partie du mérite de l'œuvre.

qu'il allègue, en menaçant qui osera toucher à la quatrième. Cette société n'est pas naturelle. Le lion choisit fort mal ses chasseurs. Les trois associés ne peuvent lui servir de rien, et ils sont d'ailleurs trop timides pour se lier avec un chasseur dont ils sont eux-mêmes le gibier.

Veut-on encore une image plus vicieuse? Un lion devient amoureux d'une fille; il la demande en mariage, et il se laisse couper à ce prix les griffes et les dents; imprudence qui lui coûte la vie. La supposition de cet amour est d'autant plus ridicule, que l'inventeur la hasarde sans besoin; car le besoin en pourrait justifier la témérité : mais loin d'en être réduit à feindre un prodige si absurde pour marquer l'imprudence des amants, il avait à choisir entre mille autres symboles, qui l'auraient également représentée sans contredire la nature.

Voici, au contraire, une image qui satisfait pleinement aux trois conditions que je crois nécessaires. Un souriceau s'éloigne de sa mère pour voir le monde. Il ne va pas loin, que la frayeur l'oblige de revenir au logis. Il raconte à sa mère qu'il a rencontré un animal dont l'air menaçant l'a épouvanté, et l'a empêché de faire connaissance avec un autre, qui lui paraissait fort sympathisant avec les souris. Sur la peinture qu'il fait du coq et du chat, sa mère le désabuse, et lui apprend que l'animal qui lui a fait peur, ne veut aucun mal aux souris; au lieu que l'animal qui lui plaisait tant en est l'ennemi irréconciliable. Cette image est juste; car que peut-elle signifier autre chose, sinon qu'il ne faut pas juger des gens sur la mine? Elle est une; toutes les circonstances en sont subordonnées au faux jugement du souriceau. Elle es naturelle; les caractères des animaux y sont exactement rendus. C'est en tout sens le modèle d'une bonne fable; et sa simplicité même y met un nouveau mérite.

J'ai remarqué qu'il suffisait que l'image fût fondée sur l'opinion, et j'ajoute, sur une opinion même dont on est revenu. Le fabuleux a, dans cette matière, tous les droits de la vérité. Le chant mélodieux du cygne mourant ne peut être reproché à un fabuliste qui en sait faire un bon usage. On ne

croit plus le fait ; mais on sait qu'il a été cru ; et c'est une autre espèce de fait qui plaît aux savants, tandis que, pour eux-mêmes et pour les autres, la célébrité de l'opinion lui tient lieu de réalité, et lui acquiert tous les priviléges d'une vérité de symbole et de pure comparaison.

De la manière de critiquer les auteurs.

La critique est sans doute permise dans la république des lettres. Elle est légitime, puisque c'est un droit naturel du public de juger des écrits qu'on lui expose ; et elle est utile, puisqu'elle ne tend qu'à faire voir par un raisonnement sérieux et détaillé, les défauts et les beautés des ouvrages. Mais autant que la critique est légitime et utile [1], autant la satire est-elle injuste et pernicieuse : elle est injuste, en ce qu'elle essaie de tourner les auteurs mêmes en ridicule, ce qui ne saurait être le droit de personne ; et elle est pernicieuse, en ce qu'elle songe beaucoup plus à réjouir qu'à éclairer. Elle ne porte que des jugements vagues et malins, d'autant plus contagieux que leur généralité accommode notre paresse, et que leur malice ne flatte que trop notre penchant à mépriser les autres.

Il faudrait donc dans la république des lettres traiter les satiriques superficiels comme des séditieux qui ne cherchent qu'à brouiller ; et les critiques sages, au contraire, comme de bons citoyens qui ne travaillent qu'à faire fleurir la raison et les talents.

C'est à eux sans doute qu'il appartient de juger les ouvrages anciens et modernes ; mais il serait bon, ce me semble, d'établir là-dessus une différence entre les auteurs des siècles passés et les auteurs vivants. On examine d'ordinaire ceux-là avec un respect timide et des ménagements superstitieux, tandis qu'on réserve pour ses contemporains toute la sévérité et toute la hardiesse de ses jugements. J'ose dire, cependant,

1. Quand on transpose les deux termes de la comparaison, c'est-à-dire quand on met le conséquent le premier, on retranche ordinairement la conjonction *que ; autant l'un... autant l'autre...*

que ce devrait être tout le contraire. Tous les égards sont dus à ceux avec qui nous vivons, et nous ne devons rien aux autres que la vérité.

Il faudrait donc, pour l'instruction de nos contemporains, mettre à profit cette liberté que nous pouvons prendre sur les auteurs qui ne sont plus. Que notre propre conduite nous serve en cela de leçon : nous ne faisons d'anatomie que des morts ; on a même horreur de la maxime qui autorise les expériences sur les personnes obscures. Pourquoi n'étendrions-nous pas cette humanité aux choses qui ne regardent que l'esprit ? Pourquoi du moins ne s'en pas tenir aux critiques honnêtes avec nos écrivains ? Pourquoi, au lieu de leur reprocher aigrement des fautes, n'en choisissons-nous pas de pareilles dans les anciens, dont nous fassions sentir le défaut, et, si l'on veut, tout le ridicule qui ne les intéresse plus ? Nous satisferions par là au double devoir d'éclairer les autres, et de ne blesser personne.

Madame Dacier n'est pas de mon avis ; elle a cru que c'était me faire grâce de ne m'accorder que les égards que j'ai eus pour Homère ; elle n'a fait attention en cela qu'à la supériorité de l'un, et à la médiocrité de l'autre ; et elle me traite sans scrupule comme mort, et Homère comme vivant, parce qu'elle l'a fait revivre dans sa traduction.

Qu'elle l'avoue ingénument ; elle s'est crue attaquée dans la personne de son auteur favori ; elle a compté pour rien la justice flatteuse que je lui rends avec plaisir en tant d'endroits de mon discours, et elle n'y a vu que les censures que j'ai osé faire du père de la poésie ; encore sa passion pour ce grand poëte les lui a-t-elle grossies ; elles lui ont paru des injures, et pour ces injures prétendues, elle m'en a rendu de très réelles.

Il y a deux sortes d'injures usitées dans les contestations des gens de lettres : les unes toutes crues, et telles que la passion les suggère d'abord, les expressions les plus naturelles du mépris et de la colère, des démentis en forme, des reproches directs d'impertinence et d'absurdité, et mille autres

formules aussi polies. La plupart des savants des derniers siècles n'en étaient point avares, dès qu'ils étaient en dispute; et je soupçonne qu'ils avaient rapporté cela du commerce récent d'Hom ère, qui les met harmonieusement dans la bouche de presque tous ses héros. Madame Dacier a pris apparemment cet usage pour un privilége de l'érudition; elle ne m'épargne pas ces sortes d'injures, et souvent elle ne m'a pas jugé digne qu'elle se donnât la peine de les assaisonner du moindre tour.

Ridicule, impertinence, témérité aveugle, bévues grossières, folie, ignorances entassées : ces beaux mots sont semés dans le livre de madame Dacier, comme ces charmantes particules grecques qui ne signifient rien, mais qui ne laissent pas, à ce qu'on dit, de soutenir et d'orner les vers d'Homère.

Madame Dacier est peut-être surprise de m'en avoir tant dit; car puisqu'elle avait promis d'abord de ne me point dire d'injures, il y a apparence que toutes ces phrases lui sont échappées comme un style polémique, sans qu'elle y fît assez d'attention. Mais je l'avertis que ce n'en est pas là la trentième partie; et que quand elles ne choqueraient pas par le défaut de bienséance, elles ennuieraient encore beaucoup par la répétition.

Ces sortes d'injures partent d'ordinaire d'une passion imprudente, et qui n'entend pas ses propres intérêts : car elles ne font aucun plaisir au lecteur; elles ne font pas grand tort à l'auteur à qui elles s'adressent, et elles avilissent sûrement celui qui les dit.

Il y a d'autres injures plus ingénieuses, qui, quoique également injustes, ne laissent pas d'égayer la matière, et de faire passer la malice à la faveur de l'art.

J'en ai trouvé quelques unes de ce genre dans madame Dacier. Elles m'ont réjoui moi-même, quoique ce fût à mes dépens; je renonce pourtant à l'honneur d'en rendre de pareilles, je me prive volontiers d'un avantage que je crois injuste, et je ne veux ni me faire lire, ni avoir raison à ce prix.

DUMARSAIS,

NÉ EN 1676.

DUMARSAIS (César-Chesneau, sieur) naquit à Marseille. Il perdit son père au berceau et resta entre les mains d'une mère qui laissa dépérir la fortune de ses enfants. Cependant il fit ses études avec succès chez les pères de l'Oratoire de Marseille. Il entra même dans cette congrégation, mais en sortit bientôt et vint à Paris à l'âge de vingt-cinq ans; il fut reçu avocat en 1704, mais quitta cette profession, pour entrer d'abord chez le président de Maisons, plus tard chez le marquis de Bauffremont, et diriger l'éducation de leurs fils. « Le séjour qu'il fit durant plusieurs années dans cette maison est, dit d'Alembert, une des époques les plus remarquables de sa vie par l'utilité dont il a été pour les lettres. Il donna occasion à M. Dumarsais de se dévoiler au public pour ce qu'il était, pour un grammairien profond et philosophe, et pour un esprit créateur dans une matière sur laquelle se sont exercés tant d'excellents écrivains. C'est principalement en ce genre qu'il s'est acquis une réputation immortelle. »

Voltaire dit la même chose en d'autres termes : « Personne n'a connu mieux que lui la métaphysique de la grammaire ; personne n'a plus approfondi les principes des langues. »

Il est triste de penser qu'un homme de ce mérite vécut dans l'indigence. A la fin de sa vie, le comte de Lauraguais eut occasion de le voir, fut touché de sa situation et lui assura une pension de 1,000 livres.

Dumarsais est mort à Paris en 1756, âgé de près de quatre-vingts ans.

Des Idiotismes.

Les passions des hommes et leur imagination se trouvent essentiellement dans toutes les nations; mais dans cette uniformité générale il y a une variété infinie dans la route que ces passions prennent pour se satisfaire, et dans le tour que

l'imagination suit pour s'exprimer. Quand le feu prend à une maison, en quelque lieu du monde que ce puisse être, on en est agité, et l'on songe à s'en garantir ; voilà l'uniformité. Mais les uns crient au feu, comme en France, et les autres crient à l'eau, comme on faisait dans l'ancien pays latin, *clamare aquas ;* voilà la variété.

Il en est de même de la morale des proverbes, elle est la même partout ; mais elle est représentée sous des images différentes.

Ce qui fait voir en passant combien est fausse la remarque de ceux qui prétendent que certaines coutumes et certaines opinions ne sont établies que parce qu'elles ont été suivies par des peuples plus anciens. C'est dans l'uniformité des passions ou de l'imagination humaine, et dans la variété des routes qu'elles suivent pour se produire que l'on doit puiser la source de presque tous les usages. Nous chantons parce que telle est la disposition de nos organes, et non pas parce que les Égyptiens ou les Grecs ont chanté ; et si le peuple croit les esprits follets et les loups-garoux, ce n'est pas parce que les anciens avaient des empuses [1] et des lémures [2] ; mais parce que l'imagination humaine est construite de telle sorte, qu'elle a aimé dans tous les siècles les fantômes et le merveilleux.

Les différents tours que les peuples différents ont pris pour s'exprimer sont soumis à deux règles d'uniformité et de variété ; il y a uniformité dans l'essentiel de la pensée, et variété dans le tour et dans l'expression.

Remarques sur un passage des Mémoires de Trévoux.

Les disputes littéraires sont toujours utiles au public ; elles lui donnent lieu de faire des réflexions précises sur des sujets qu'il aurait peut-être négligés. D'ailleurs, les objections que des personnes éclairées proposent à un auteur qui n'aime

1. Sorte de personnage chimérique ou de fantôme des Grecs qui n'avait qu'un pied.

2. Ombres ou revenants chez les Romains. Ce nom vient de Rémus, dont l'ombre apparut à Romulus.

que la vérité lui fournissent l'occasion de mieux développer sa pensée, ou d'acquérir la gloire d'avouer qu'il s'est trompé.

C'est dans cet esprit que M. Dumarsais publie ses remarques sur l'extrait qu'un des journalistes de Trévoux a fait de l'exposition de sa méthode. Elles contiennent de nouveaux éclaircissements, qui ne seront pas inutiles.

Mais, outre cette vue générale, trois motifs particuliers l'engagent encore à répondre à cet extrait.

Le premier, est la manière dont le journaliste parle des méthodes en général, dans l'article 52. Il est, en effet, assez étonnant, que dans un siècle où l'esprit méthodique a fait de si grands progrès, les Mémoires de Trévoux consacrent à la postérité une déclamation contre les méthodes.

On en parle, comme d'un secours non seulement inutile, mais nuisible; malgré les avantages considérables qu'elles ont procurés en toutes sortes d'arts et de sciences.

Car, sans parler de la méthode de Port-Royal, quel changement la méthode de Descartes n'a-t-elle pas produit dans la manière de philosopher? et quelles merveilles n'opère pas encore tous les jours en géométrie la nouvelle méthode de M. le marquis de l'Hôpital, inventée en même temps en Allemagne par M. Leibnitz, et en Angleterre par M. Newton?

Le second motif, c'est l'affectation de joindre l'exposition de la méthode de M. Dumarsais avec la dissertation préliminaire de M. l'abbé Fremy, pour avoir occasion de faire penser de l'une comme on pense de l'autre.

On fait plus: on insinue que M. Dumarsais a pris sa méthode de celle de M. l'abbé Fremy, quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre l'une et l'autre. Si cette accusation ne blessait que la puérile vanité d'auteur, M. Dumarsais l'aurait laissé tomber avec une extrême indifférence; mais les larcins littéraires, de quelque nature qu'ils puissent être, sont si odieux aux honnêtes gens, qu'il a cru devoir dissiper un soupçon, que le journaliste a formé trop légèrement. Ce qu'il y a en ceci de bien singulier, c'est qu'on peut assurer avec vérité que, parmi tous ceux qui ont lu la dissertation de M. l'abbé Fremy, et

l'exposition de M. Dumarsais, le soupçon dont il s'agit n'a trouvé crédit que dans le seul esprit du journaliste.

Enfin le ton qui domine dans cet extrait n'a paru convenir ni à la nature de l'ouvrage critiqué, ni à la profession de celui qui a fait la critique. C'est une ironie perpétuelle, qui n'instruit point. Une personne dont la principale destination est de travailler à l'éducation des enfants devrait parler plus sérieusement des ouvrages qui ont rapport à cette éducation. On doit, en pareil cas, ou les laisser tomber, ou en relever les défauts d'une manière qui instruise le public et l'auteur même : mais un journaliste n'a point de vocation pour les parodies, et pour le ton purement railleur. Le bien public doit être l'unique motif qui le porte à faire l'examen de ces sortes de livres.

On sait bien qu'il est permis de jeter quelquefois des traits qui égaient ; mais l'objet principal doit être d'éclairer l'esprit: nous avons de si beaux modèles de cette sorte de critique.

Sophismes.

Dans la pétition de principe, on répond en termes différents la même chose que ce qui est en question : Qu'est-ce que le beau? c'est ce qui plaît, ou bien, disent quelques anciens, c'est ce qui convient. Voilà une veritable pétition de principe.

Molière, dans *le Malade imaginaire*, fait demander pourquoi l'opium fait dormir? on répond que c'est parce qu'il a une vertu dormitive, où vous voyez que c'est répondre, en termes différents, la même chose que ce qui est en question. Celui qui demande pourquoi l'opium fait dormir sait fort bien que l'opium a une vertu dormitive; mais il demande pourquoi il a cette vertu.

Pourquoi l'opium fait-il dormir, ou pourquoi l'opium a-t-il une vertu dormitive? C'est la même demande. Pourquoi le vin enivre-t-il, ou pourquoi le vin a-t-il une vertu qui enivre? C'est faire la même question. Ainsi que l'un soit la réponse,

ou la demande, on n'en est pas plus instruit. C'est répondre précisément ce qui est en question ; c'est recourir au principe, au commencement de la question, à ce qu'on demandait d'abord.

La plupart des jeunes gens qui apprennent le latin s'accoutument à cette mauvaise manière de raisonner ; car, si on leur demande pourquoi, quand on dit *lumen solis*, *solis* est-il au génitif ? ils répondent que c'est par la règle de *liber Petri* : ce qui est une pétition de principe ; car pourquoi *Petri* est-il au génitif ? Il serait mieux, ce me semble, de répondre que *solis* est au génitif parce qu'il détermine *lumen*, qu'il en fixe la signification.

Le cercle vicieux est une pétition de principe. C'est une sorte d'argument vicieux dans lequel on suppose d'abord ce qu'on doit prouver ; et ensuite ce qu'on a supposé, on le prouve par ce qu'on croit avoir prouvé par cette première supposition.

Il n'arrive que trop souvent que, par une sorte de bonne foi naturelle, on ne s'imagine pas qu'on puisse être trompé de sang-froid et sans aucun intérêt de la part de ceux qui nous trompent, et qui souvent sont trompés eux-mêmes les premiers ; ainsi on suppose que ce qu'ils disent est vrai, ce qui d'ailleurs seconde notre paresse et nous exempte de la peine de l'examen. C'est ainsi que les anciens ont été trompés, en croyant les histoires fabuleuses du Phénix [1], du Remora [2] et tant d'autres contes populaires dont tous les livres sont remplis.

Il arrive souvent, par le même sophisme, qu'au lieu d'avouer son ignorance, on explique ce qui n'est pas par ce qui n'est pas aussi [3] : témoin l'histoire de la prétendue dent d'or. Un charlatan du XVII[e] siècle montrait de ville en ville un jeune homme qui avait, disait-il, une dent d'or. Les philosophes

1. Oiseau merveilleux qui, après une longue vie, se brûlait lui-même sur un bûcher et renaissait de ses cendres. Quelques uns croient que le phénix n'était qu'un symbole de l'une des périodes du soleil.

2. Petit poisson fabuleux, que les anciens croyaient capable d'arrêter les plus gros vaisseaux.

3. Davantage.

de ces temps-là firent des dissertations pour faire voir que la matière avait pu s'arranger dans la dent de ce jeune homme de la même manière qu'elle s'arrange dans les mines d'or; mais un chirurgien plus habile découvrit que cette prétendue dent d'or ne consistait qu'en une feuille d'or dont on avait enveloppé la dent et qu'on avait adroitement insinuée dans la gencive. Cet exemple fait voir qu'avant que d'entreprendre d'expliquer la cause d'un effet, il faut commencer par se bien assurer si le fait existe.

Rien ne coûte tant à l'esprit humain que de demeurer indéterminé et de dire : « Je n'en sais rien », jusqu'à ce qu'on ait le motif propre que le jugement suppose : de là vient que, lorsqu'on voit arriver un effet dont on ignore la cause, au lieu de convenir simplement de notre ignorance naturelle et des bornes des connaissances humaines, nous prenons pour cause de cet effet, ou ce qui est arrivé avant l'effet sans y avoir aucun rapport, ou ce qui arrive en même temps et qui n'a aucune liaison physique avec cet effet. C'est ce qu'on appelle *post hoc, ergò propter hoc*[1], ou bien *cum hoc, ergò propter hoc.*

Souvent, après qu'une comète a paru dans le ciel, il arrive quelqu'un de ces accidents fâcheux auxquels les hommes sont sujets, comme la peste, la famine ou la mort d'un prince. Cette comète n'a aucune liaison physique avec ces événements; cependant le peuple regarde la comète comme la cause de l'événement, *post hoc, ergò propter hoc.* L'événement est arrivé après la comète : donc il est arrivé à cause de la comète. C'est un sophisme populaire.

Il pleut après la nouvelle ou la pleine lune : donc il pleut à cause de la pleine ou de la nouvelle lune. C'est encore une erreur populaire. On a observé, après un grand nombre d'expériences réitérées, que la lune ne produisait sur le globe terrestre aucun de ces effets physiques que le peuple lui attribue, et qu'il est inutile d'observer les quartiers de la lune pour

1. Après cela, donc à cause de cela.

semer et pour cultiver les plantes, aussi bien que pour les changements des temps.

Les anciens Romains ne commençaient aucune affaire sans consulter les dieux par le moyen des auspices, pour savoir si l'entreprise serait heureuse ou malheureuse. Il est évident que le vol des oiseaux et les autres opérations de ces animaux n'ont aucune liaison nécessaire avec les événements futurs, et que par conséquent ils ne peuvent en être ni la cause ni même le signe; ainsi, que l'auspice fût favorable ou non, c'était mal raisonner que d'en attendre un événement heureux ou malheureux.

Lorsque Claudius Pulcher, consul romain et général de l'armée navale, fut envoyé contre les Carthaginois, on consulta les sacrés poulets, qui ne voulurent point manger. Le consul ordonna que, puisqu'ils ne voulaient pas manger, on les jetât dans la mer pour les faire boire. Il arriva par l'événement que les Romains perdirent la bataille; mais on ne doit point attribuer cette perte aux auspices : ce serait prendre pour cause ce qui ne serait pas cause, et tomber dans le sophisme, *post hoc*, *ergò propter hoc*.

Les historiens remarquent que les Carthaginois avaient de meilleurs vaisseaux et des rameurs plus habiles que ceux des Romains. Ils ajoutent que les Carthaginois avaient choisi un lieu plus avantageux; que les Romains ne pouvaient rompre l'ordre de l'ennemi, ni l'envelopper, à cause de la pesanteur de leurs vaisseaux et de l'incapacité de leurs rameurs; d'ailleurs le trouble intérieur et les remords que le mépris de la religion inspirait aux soldats leur abattaient le courage, et ils croyaient combattre contre les dieux irrités. Voilà les véritables causes de la perte de la bataille de Claudius Pulcher contre les Carthaginois. Il faut rapporter les événements à leurs véritables causes, si on les connaît; sinon il faut avouer qu'on les ignore.

Si une femme joue heureusement pendant que quelqu'un est auprès d'elle, elle s'imagine que cette personne lui porte bonheur. C'est le sophisme *cum hoc*, *ergò propter hoc*. Le bonheur n'est point un être réel qu'on puisse porter.

Quelques personnes ont de la peine à se trouver à table au nombre de treize convives.

En effet, il arrive souvent que, de treize personnes qui se sont souvent trouvées ensemble à table, il en meurt quelqu'une dans le courant de l'année ; ce qui serait bien moins étonnant si, au lieu de treize convives, il y en avait eu trente. Ainsi un convive est mort, non parce qu'il s'est trouvé à table avec douze autres personnes, mais parce que les hommes sont mortels, et qu'ainsi, plus il y a de personnes assemblées, plus il est vraisemblable de dire que, dans l'espace d'un certain temps, quelqu'une de ces personnes paiera à la nature le tribut que toutes les autres paieront chacune à leur tour.

Ceux qui consultent les songes, ceux qui ajoutent foi à la chiromancie, ceux qui croient qu'on est heureux quand on est né coiffé, etc., tombent dans le sophisme dont nous venons de parler.

La honte d'ignorer, le goût du merveilleux et le penchant à la superstition sont la cause de ce sophisme.

LESAGE,

NÉ EN 1677.

LESAGE (René-Alain), né à Ruys en Bretagne, vint de bonne heure à Paris. Il apprit l'espagnol, goûta fort les ouvrages écrits en cette langue, et transporta chez nous dans des imitations bien supérieures aux originaux ce qu'il avait lu avec le plus de plaisir. Ses principaux titres à l'admiration de la postérité sont ses romans, surtout *Gil Blas de Santillane* et ses comédies de *Crispin rival de son maître* et de *Turcaret ;* Chénier regarde cette dernière comme la pièce qui approche le plus de celles de Molière.

Lesage mourut en 1747 à Boulogne-sur-Mer.

Don Chérubin de la Ronda expose les tribulations de l'état de précepteur.

J'allai dès le même jour trouver mon religieux de la Merci, qui ne me blâma point d'avoir quitté le seigneur Isidore. Il me dit, au contraire, qu'il était fâché de m'avoir placé dans une si mauvaise maison : Monsieur le bachelier, ajouta-t-il, revenez ici dans trois jours, je vous aurai peut-être déterré une meilleure place.

Effectivement, quand je le revis, il m'apprit qu'il en avait une nouvelle à me proposer. Un conseiller du conseil de Castille, me dit-il, a besoin d'un précepteur pour son fils unique. Vous pouvez aller vous présenter de ma part à ce magistrat ; je lui ai parlé de vous, et je crois que vous vous conviendrez l'un à l'autre. Je vous avertis seulement que c'est un homme fier, comme ces messieurs le sont pour la plupart ; à cela près, il est aimable et d'un très bon caractère, à ce

qu'on m'a dit. Je souhaite que vous soyez plus content de lui que du seigneur Montanos.

Je me rendis à l'hôtel du conseiller. Je trouvai ce juge prêt à monter en carrosse pour aller au conseil. Je m'approchai de lui très respectueusement, et lui dis que j'étais le bachelier dont le père Thomas de Villaréal lui avait parlé. Vous avez mal pris votre temps, me répondit-il d'un air grave et sec : je ne puis vous donner audience présentement. Revenez sur les six heures du soir.

Me voyant assigné pour être ouï[1], je ne manquai pas de comparaître devant mon magistrat avant même le temps prescrit. On m'annonce. Je demeure et j'attends deux grandes heures pour le moins dans l'antichambre, après quoi l'on m'introduit dans un cabinet où j'aperçois le juge assis dans un fauteuil. Je lui fis une révérence si profonde, que je pensai donner du nez à terre. Il répondit à mon salut par une légère inclinaison de tête, et, me montrant du doigt un petit tabouret qui ressemblait assez à une sellette, il me fit signe de m'y asseoir.

Je n'ai jamais vu de personnage d'un maintien plus orgueilleux. Il jeta sur moi des regards critiques, et, se disposant à m'interroger sur faits et articles, il m'adressa la parole dans ces termes : Êtes-vous gentilhomme? — Je ne croyais pas, lui répondis-je, qu'il fallût l'être pour devenir précepteur. — Cela n'est pas, si vous voulez, absolument nécessaire, me répliqua-t-il ; mais, outre que cela ne gâte rien, il me semble que le dogme a plus de force dans la bouche d'un maître gentilhomme que dans celle d'un roturier.

Le respect que je devais à un conseiller de Castille m'empêcha de faire un éclat de rire à ces derniers mots, tant ils me parurent ridicules. — Cependant, continua le magistrat, quand vous ne seriez pas noble, je veux bien me relâcher là-dessus, pourvu que vous ayez d'ailleurs toutes les qualités du précepteur que je prétends mettre auprès de mon fils, qui pourra bien un jour remplir ma place.

1. Terme de barreau, par allusion à l'état du conseiller.

Je demandai au conseiller de quelles qualités il voulait que ce précepteur fût pourvu, et il me repartit : Je cherche un sujet qui soit un grand homme, un savant homme, un homme de Dieu et un homme du monde en même temps. Il faut qu'il réunisse tous les talents, qu'il possède toutes les sciences divines et humaines, depuis le catéchisme jusqu'à la théologie mystique, et depuis le blason jusqu'à l'algèbre. Tel est le maître que je veux; et, comme il est juste de faire un sort agréable à une personne de ce mérite, je lui donnerai ma table avec cinquante pistoles d'appointements. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il; je pourrai bien, l'éducation finie, lui faire avoir par mon crédit un bénéfice, ou bien le gratifier d'une petite pension viagère.

J'admirai la générosité de ce magistrat, et, demeurant d'accord avec moi-même que je n'étais point ce pédagogue dont il s'était formé une si parfaite idée, je me levai de dessus la sellette en disant au juge : Adieu, seigneur; puissiez-vous rencontrer l'homme que vous cherchez; mais, franchement, je ne le crois pas plus facile à trouver que l'orateur de Cicéron.[1]

Je rendis compte de cette conversation au père Thomas : nous rîmes un peu tous deux aux dépens du conseiller, qui nous parut un original. Je ne serai pas content, me dit ensuite le religieux, que je ne vous aie bien placé; plus je vous vois, plus je vous aime. Je vais me donner pour vous de nouveaux mouvements : il y aura bien du malheur si je ne vous mets pas à la fin dans quelqu'une de ces bonnes maisons où les précepteurs font la pluie et le beau temps.

Véritablement, peu de jours après, s'imaginant avoir fait ma fortune, il vint à mon hôtel garni et me dit avec une émotion qui relevait le prix du service : Enfin, mon cher bachelier, j'ai un poste excellent à vous offrir. Le marquis de Buendia, l'un des principaux seigneurs de la cour, veut vous confier l'éducation de son fils sur le portrait que je lui ai fait de vous. Venez me prendre demain au matin; je vous mène-

1. Cicéron a fait un traité intitulé *l'Orateur*, où il représente un orateur parfait, par conséquent impossible à rencontrer.

rai chez lui. Vous verrez un seigneur des plus polis. Vous serez charmé de la réception qu'il vous fera, et je ne doute nullement que vous ne soyez parfaitement bien chez ce courtisan.

Le lendemain, le père Thomas me conduisit au lever du marquis, et ce seigneur me reçut d'un air gracieux, en me disant qu'il était persuadé que j'avais du mérite, puisque le révérend père, qui était son ami, m'avait choisi pour me mettre auprès du jeune marquis son fils. Je vous reçois, poursuivit-il, aveuglément de la main de sa révérence. A l'égard de vos honoraires, je vous donnerai cent pistoles tous les ans, et vous ne sortirez de chez moi qu'avec une récompense digne de vos soins et mesurée à ma reconnaissance.

Je fis porter dès le même jour mon coffre à l'hôtel du marquis, où je trouvai une chambre meublée exprès pour moi. Je vis mon disciple. C'était un enfant de sept ans, beau comme le jour et d'une grande douceur. Il était encore entre les mains des femmes; mais il me fut livré sur-le-champ, et l'on nous donna un valet de chambre et un laquais pour nous servir. Comme les enfants naissent ordinairement avec quelques inclinations qui ont besoin d'être corrigées, je m'attachai à étudier les siennes. Je ne lui en remarquai point de mauvaises, tant les femmes qui avaient élevé sa première enfance avaient eu soin de ne souffrir en lui aucun penchant vicieux. Elles lui avaient même appris à lire et à écrire, de façon qu'il ne savait déjà pas mal former ses lettres.

Je lui achetai un rudiment, et je commençai à lui enseigner les premiers principes de la langue latine. Je mêlais à mes leçons de petites fables propres à lui ouvrir l'esprit en le divertissant. Il les retenait avec une facilité surprenante, et, lorsqu'il les débitait à son père, il s'en acquittait de si bonne grâce, que le marquis en pleurait de joie. Il est constant que ce jeune seigneur promettait beaucoup. J'étais ravi de ses heureuses dispositions et fier par avance de l'honneur que son éducation me devait faire.

J'étais si content de mon état, que je ne pus m'empêcher

d'aller voir le religieux de la Merci pour le lui témoigner mon révérend père, lui dis-je d'un air de satisfaction qui lui fit deviner d'abord le motif de ma visite, je viens, plein de reconnaissance, vous rendre les grâces que je vous dois. Vous m'avez mis dans une maison où je suis aimé, considéré, respecté. J'ai pour disciple le sujet du monde le plus docile, et qui ne laisse apercevoir en lui aucun défaut : ce n'est pas un enfant, c'est un ange.

A ces mots, le père Thomas m'embrassa de joie, et me dit : Que vous me faites de plaisir en m'apprenant que vous êtes si satisfait de votre disciple. — Je ne le suis pas moins de son père, lui répliquai-je avec la même vivacité. Le marquis de Buendia est un aimable seigneur. Quelle politesse ! il a pour moi des attentions dont je suis confus. Bien loin d'avoir l'humeur inégale et de ces moments de caprice où les personnes de qualité font sentir leur supériorité, il ne me parle jamais que pour me dire des choses obligeantes. Il a même ordonné en ma présence à ses domestiques de m'obéir, si j'avais quelque ordre à leur donner. — Encore une fois, me dit le religieux, vous me ravissez : vous ferez indubitablement votre fortune chez ce seigneur.

J'étais donc enchanté de mon poste, et je souhaitais que le curé de Léganez, qui n'était plus à Madrid, fût informé de ma situation. Selon lui, disais-je, il n'y a point de précepteur qui ne soit misérable, et cependant je me vois dans un état digne d'envie.

Je jouis tranquillement de ma félicité pendant une année entière. Quoique je ne touchasse pas un sou de mes appointements, j'avais l'esprit en repos là-dessus. Quand je n'aurai plus d'argent, disais-je, don Gabriel Pampano, notre intendant, m'en fournira ; je n'aurai qu'à lui dire deux paroles, et sur-le-champ il me comptera des espèces tant que je voudrai.

Dans cette confiance, je laissai couler encore six mois sans m'impatienter. Mais enfin le besoin où je me trouvai insensiblement d'avoir quelques pistoles pour m'entretenir devint si pressant, que, ne pouvant plus différer, je m'adressai au sei-

gneur don Gabriel : Je vous prie, lui dis-je, de me donner trente pistoles à compte sur mes appointements. — Monsieur le bachelier, me répondit-il en affectant un air chagrin, vous me prenez sans vert, et j'en suis très mortifié. Soyez persuadé que je vous donnerais cent pistoles au lieu de trente, si j'étais en fonds ; mais je vous proteste que je n'ai pas dix écus dans ma caisse. — Vieux style d'intendant ! m'écriai-je : si vous aviez envie de m'obliger, vous ne me refuseriez pas ce que je vous demande. Il m'est dû plus de cent cinquante pistoles, et j'ai besoin d'argent ; entrez, de grâce, dans ma situation. Prière inutile ! J'eus beau dire, j'eus beau presser Pampano de m'aider du moins d'une dizaine de pistoles, le bourreau fut inexorable. C'est un caillou que le cœur d'un intendant.

Cependant mes habits s'usaient à vue d'œil, et je ne savais que faire à cela. Un jour je tirai à part le maître à danser qui venait montrer au logis, et je lui demandai si ses leçons lui étaient bien payées. — Pas trop bien, me répondit-il, je ne sais de quelle couleur est l'argent de M. le marquis ; je viens pourtant ici depuis six mois trois fois la semaine. Vous êtes, ajouta-t-il, dans le même cas, apparemment ? — Vous l'avez dit, lui repartis-je, et, malheureusement pour moi, je n'ai pas vos ressources. Vous avez vingt écoliers : s'il y en a dix qui ne vous paient point, vous tirez du moins des dix autres de quoi entretenir votre table et faire rouler votre petit équipage. Je suis, comme vous voyez, plus à plaindre que vous.

Après avoir encore inutilement fait quelques tentatives pour attendrir le barbare Pampano, je pris le parti de faire connaître mes besoins au marquis. J'eus bien de la peine à m'y résoudre ; néanmoins la nécessité m'y força. Je représentai à ce seigneur l'embarras où je me trouvais, et les démarches inutiles que j'avais faites auprès de don Gabriel, quoique je n'eusse demandé qu'une très petite somme en comparaison de celle qui m'était due. Le marquis fut, ou, pour parler plus juste, parut fort en colère contre son intendant, dit qu'il

lui laverait la tête, et qu'il prétendait que je fusse payé régulièrement de quartier en quartier.

Qui n'eût pas cru, après cela, que j'allais toucher pour le moins une cinquantaine de doublons? Je n'en fus pas toutefois plus avancé, soit que Pampano et son maître fussent en effet fort près de leurs pièces, soit que, ce qui est plus vraisemblable, ils s'entendissent tous deux pour me traiter comme leurs autres créanciers.

J'étais dans un état trop violent pour ne pas m'efforcer d'en sortir. J'employai pour la quatrième fois le père Thomas, qui, compatissant à mon malheur, me fit entrer chez un contador [1]. Mais avant de quitter le marquis, je lui écrivis une lettre dans laquelle je lui représentais respectueusement que, n'étant pas assez riche pour continuer à lui rendre service sans intérêt, j'étais dans la nécessité de chercher une autre maison que la sienne, ce que je le suppliais très humblement de ne pas trouver mauvais. Car quelque sujet que puisse avoir un homme du commun de n'être pas content d'une personne de qualité, encore est-il obligé de filer doux avec elle.

1. Un banquier.

MONTESQUIEU,

NÉ EN 1689.

MONTESQUIEU (CHARLES DE SECONDAT, baron de LA BRÈDE et de) naquit dans le château de la Brède. Destiné à la magistrature, et ne se reposant des graves études auxquelles il était obligé de se livrer que par la lecture des écrivains de Rome et de la Grèce, Montesquieu se trouva initié en même temps à la connaissance de la législation et à celle de la littérature des peuples anciens. Son premier ouvrage important fut une *Dissertation sur la politique des Romains dans la religion.* En 1721 parurent les *Lettres persanes*, livre étincelant d'esprit, et dont la vogue ne peut être comparée qu'à celle qu'obtint plus tard le *Diable boiteux* de Lesage. En 1727, Montesquieu se présenta à l'Académie française et fut élu. Les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* parurent en 1734. Cette œuvre sévère, aussi remarquable par la pensée que par le style, accrut sa réputation à un tel point que ses amis crurent qu'il lui serait impossible de se maintenir à la hauteur où il s'était placé comme philosophe et comme écrivain. Quand Montesquieu leur communiqua le manuscrit de l'*Esprit des lois*, ils lui témoignèrent leurs appréhensions; mais il n'en tint aucun compte, et les vingt-deux éditions qu'eut en moins de deux années cet admirable ouvrage leur fit comprendre que leur amitié s'était mal à propos alarmée.

Montesquieu mourut le 10 février 1755, âgé de soixante-six ans.

Alexandre.

Alexandre fit une grande conquête; les mesures qu'il prit furent justes. Il ne partit qu'après avoir achevé d'accabler les Grecs; il ne laissa rien derrière lui contre lui. Il attaqua les provinces maritimes, et fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte. Il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre;

et, s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire. Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de chose au hasard. Quand la fortune le mit au-dessus des événements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. La bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Égypte; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre. Voilà comme il fit ses conquêtes; il faut voir comment il les conserva.

Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres, et les Perses comme esclaves. Il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu. Il abandonna après la conquête tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire. Il prit les mœurs des Perses, pour ne point désoler les Perses en leur faisant prendre les mœurs des Grecs. Il respecta les traditions anciennes, et tous les monuments de la gloire et de la vanité des peuples. Il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquirent tout pour tout détruire [1]; il voulut tout conquérir pour tout conserver. Sa main se fermait pour les dépenses privées; elle s'ouvrait pour les dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison, c'était un Macédonien; fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme [2] de son armée, il était Alexandre.

Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Mais, qu'est-ce que ce conquérant qui est plaint [3] de tous les peuples qu'il a soumis! Qu'est-ce que cet usurpateur, sur la

1. Exagération qui est un peu trop dans le goût de Montesquieu. Les Romains ont beaucoup conservé et beaucoup fondé.

2. Autre exagération. Comment un conquérant pourrait-il faire la fortune de chacun de ses soldats?

3. Regretté.

mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes ?

(*Esprit des lois.*)

Les Carthaginois et les Romains.

Carthage, devenue riche plus tôt que Rome, avait aussi été plus tôt corrompue : aussi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenaient que par la vertu, et ne donnaient d'utilité que l'honneur et une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendait à Carthage, et tout service rendu par les particuliers y était payé par le public.

Des anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendaient à Rome les fortunes à peu près égales; mais à Carthage, des particuliers avaient les richesses des rois.

De deux factions qui régnaient à Carthage, l'une voulait toujours la paix, et l'autre toujours le guerre, de façon qu'il était impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissait d'abord tous les intérêts, elle les séparait encore plus à Carthage.

Dans les États gouvernés par un prince, les divisions s'apaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coërcitive qui ramène les deux partis; mais dans une république, elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance qui pourrait le guérir.

A Rome, gouvernée par les lois, le peuple souffrait que le sénat eût la direction des affaires; à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple voulait tout faire par lui-même.

Carthage, qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avait par cela même du désavantage : l'or et l'argent s'épuisent; mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étaient ambitieux par orgueil, et les Carthaginois par avarice : les uns voulaient commander, les autres voulaient acquérir; et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affaiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulèvement des nations voisines, pouvaient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures; mais Rome ne se conduisait point par le sentiment des biens et des maux : elle ne se déterminait que par sa gloire, et comme elle n'imaginait point qu'elle pût être si elle ne commandait pas, il n'y avait point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'aurait point imposée.

(*Grandeur et décadence des Romains.*)

La Religion chez les Romains.

Ce ne fut ni la crainte ni la piété qui établit la religion chez les Romains, mais la nécessité où sont toutes les sociétés d'en avoir une. Les premiers rois ne furent pas moins attentifs à régler le culte et les cérémonies qu'à donner des lois et bâtir des murailles.

Je trouve cette différence entre les législateurs romains et ceux des autres peuples, que les premiers firent la religion pour l'Etat, et les autres l'Etat pour la religion. Romulus, Tatius et Numa asservirent les dieux à la politique : le culte et les cérémonies qu'ils instituèrent furent trouvés si sages que, lorsque les rois furent chassés, le joug de la religion fut le seul dont ce peuple, dans sa fureur pour la liberté, n'osa s'affranchir.

Quand les législateurs romains établirent la religion, ils ne pensèrent point à la réformation des mœurs ni à donner des principes de morale; ils ne voulurent point gêner des gens qu'ils ne connaissaient pas encore. Ils n'eurent donc d'abord qu'une vue générale, qui était d'inspirer à un peuple qui ne craignait rien la crainte des dieux, et de se servir de cette crainte pour le conduire à leur fantaisie.

Les successeurs de Numa n'osèrent point faire ce que ce prince n'avait point fait; le peuple, qui avait beaucoup perdu de sa férocité et de sa rudesse, était devenu capable d'une

plus grande discipline. Il eût été facile d'ajouter aux cérémonies de la religion des principes et des règles de morale dont elle manquait ; mais les législateurs des Romains étaient trop clairvoyants pour ne point connaître combien une pareille réformation eût été dangereuse : c'eût été convenir que la religion était défectueuse ; c'était lui donner des âges et affaiblir son autorité en voulant l'établir. La sagesse des Romains leur fit prendre un meilleur parti en établissant de nouvelles lois. Les institutions humaines peuvent bien changer, mais les divines doivent être immuables comme les dieux mêmes.

(*Dissertation sur la politique des Romains dans la religion.*)

Charlemagne.

Charlemagne mit un tel tempérament dans les ordres de l'Etat, qu'ils furent contre-balancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. L'empire se maintint par la grandeur du chef ; le prince était grand, l'homme l'était davantage. Il fit d'admirables règlements ; il fit plus, il les fit exécuter. On voit, dans les lois de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout : les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus ; il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude.

Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, c'est-à-dire des conspirations.

Ce prince prodigieux était extrêmement modéré ; son caractère était doux, ses manières simples ; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il fut peut-être trop sensible au plaisir des femmes ; mais un prince qui gouverna toujours par lui-

même, et qui passa sa vie dans les travaux, peut mériter plus d'excuses.

On ne dira plus qu'un mot: il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines, et les herbes inutiles de ses jardins; et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers.

(*Esprit des lois.*)

La Manie des Visites.

On dit que l'homme est un animal sociable; sur ce pied-là, il me paraît que le Français est plus homme qu'un autre: c'est l'homme par excellence; car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens qui non seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville: cent hommes de cette espèce abondent plus que deux mille citoyens; ils pourraient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste et de la famine. On demande dans les écoles si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient où ils vont et d'où ils viennent.

On ne leur ôterait jamais de la tête qu'il est de la bienséance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble; mais, comme la voie en est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau que les vents et les tempêtes. Si l'on allait examiner la liste de tous les portiers, on y trouverait chaque jour leur nom estropié de mille manières en caractères suisses. Ils

passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans les compliments de condoléance ou dans des félicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, se reposer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, et on mit cette épitaphe sur son tombeau :

« C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cent trente enterrements. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cent quatre-vingts enfants. Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différents, montent à deux millions cent six mille livres; le chemin qu'il a fait sur le pavé, à neuf mille six cents stades; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-six. Sa conversation était amusante; il avait un fonds tout fait de trois cent soixante-cinq contes; il possédait d'ailleurs, depuis son jeune âge, cent dix-huit apophthegmes tirés des anciens qu'il employait dans les occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantième année de son âge. Je me tais, voyageur; car comment pourrais-je achever de te dire ce qu'il a fait et ce qu'il a vu? »

(*Lettres Persanes.*)

Les Nouvellistes.

Il y a une certaine nation qu'on appelle les Nouvellistes. Leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très inutiles à l'État; cependant ils se croient considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, et traitent de grands intérêts. La base de leur conversation est une curiosité frivole et ridicule. Il n'y a point de cabinets si mystérieux qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne sauraient consentir à ignorer quelque chose. A peine ont-ils épuisé le présent, qu'ils se précipitent dans l'avenir; et, marchant au-devant de la Providence, la préviennent sur toutes les démarches des hommes.

Ils conduisent un général par la main, et, après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas. Ils font voler les armées comme des grues, et tomber les murailles comme des cartons. Ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlants : il ne leur manque que le bon sens.

(*Lettres Persanes.*)

Les Mœurs de Sybaris.

On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés et les besoins; on bannit tous les arts qui pourraient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles. Les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, et ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; et les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe et à flatter la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Bien loin que la multitude des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Leur âme, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines : un citoyen fut fatigué toute la nuit d'une feuille de rose qui s'était repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affaibli leur corps, qu'ils ne sauraient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évanouir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instants.

Ils passent leur vie sur des siéges renversés, sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour sans être fatigués ; ils sont brisés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

(*Le Temple de Gnide.*)

La Jalousie.

Nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux; nous vîmes un antre obscur; nous y entrâmes, croyant que c'était la demeure de quelque mortel. O dieux ! qui aurait pensé que ce lieu eût été si funeste ? A peine y eus-je mis le pied que tout mon corps frémit; mes cheveux se dressèrent sur ma tête : une main invisible m'entraînait dans ce fatal séjour ; à mesure que mon cœur s'agitait, il cherchait à s'agiter encore. « Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. » J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra, et que les vents n'agitèrent jamais. J'y vis la Jalousie; son aspect était plus sombre que terrible; la Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouraient, et les ennuis volaient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête, et nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. « Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déesse plus puissante que moi. » Nous vîmes une affreuse divinité à la lueur des langues enflammées des serpents qui sifflaient sur sa tête : c'était la Fureur. Elle détacha un de ses serpents et le jeta sur moi; je voulus le prendre : déjà, sans que je l'eusse senti, il s'était glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide; mais dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers; mon âme fut embrasée, et dans sa violence tout mon corps la contenait à peine ; j'étais si agité qu'il me semblait que je tournais sous le fouet des Furies.

(*Le Temple de Gnide.*)

VOLTAIRE,

NÉ EN 1694.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de), dont nous dirons quelques mots dans le second volume, un des plus grands génies qui aient jamais paru, a fait tant d'excellents ouvrages qu'il serait impossible de les mentionner dans une courte notice. Les principaux sont : L'*Histoire de Pierre-le-Grand*; celle de *Charles XII*, 1729; les *Éléments de la philosophie de Newton*, 1735; le *Siècle de Louis XIV*, 1751; l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, 1765; le *Dictionnaire philosophique*, des *Romans*, des *Mélanges de littérature*, et une correspondance très variée avec tous les personnages remarquables du XVIII^e^ siècle.

Obsèques de Henri IV.

C'est un usage de ne célébrer les funérailles des rois de France que quarante jours après leur mort. Le corps embaumé est enfermé dans un cercueil de plomb sur lequel on élève une figure de cire qui le représente au naturel autant qu'on le peut. Vis-à-vis cette figure, on sert la table royale à l'heure ordinaire des repas, et les viandes sont abandonnées aux pauvres. Des prêtres, jour et nuit, chantent des prières autour de l'image. Cette coutume est venue d'Asie dans nos climats. Il faut remonter jusqu'aux anciens rois de Perse, pour en apercevoir l'origine; elle est rarement observée. Les dépenses qu'elle exige sont trop fortes dans un pays où souvent l'argent manque pour les choses les plus nécessaires. Henri IV avait laissé de grands trésors. Plus sa mort était déplorable, plus sa pompe funèbre fut magnifique.

Le 29 juin 1610, le corps fut porté de la grande salle du Louvre à Notre-Dame, où on le laissa en dépôt, et le lende-

main à Saint-Denis. L'effigie en cire était portée sur un brancard après le cercueil. Tous les corps de l'État assistaient en deuil à cette cérémonie ; mais le parlement était en robes rouges, pour marquer que la mort du roi n'interrompt pas la justice. Il voulut suivre immédiatement la figure de cire ; mais l'évêque de Paris prétendit que c'était son droit. Cette contestation troubla longtemps la cérémonie. Les huissiers du parlement voulurent faire retirer l'évêque de Paris, Henri de Gondi, et l'évêque d'Angers, Miron, qui faisait les fonctions de grand-aumônier.

Le convoi s'arrêta, le peuple fut étonné et scandalisé ; l'ordre de la marche devait avoir été réglé pour prévenir toute dispute ; mais de pareilles querelles n'ont été que trop fréquentes dans ces cérémonies. Il fallut recourir à la décision de la reine, et que le comte de Soissons, à la tête d'une compagnie des gardes, maintînt les deux évêques dans le poste qui leur semblait dû, puisqu'il s'agissait de la sépulture, qui est une fonction ecclésiastique ; les gardes mêmes saisirent un conseiller qui faisait résistance : c'était Paul Scarron, le père du fameux poëte burlesque, Paul Scarron.

Lorsqu'on fut arrivé à Saint-Denis, les gentilshommes ordinaires du roi portèrent le cercueil dans le caveau. De somptueux repas sont toujours la fin de ces grands appareils. Le cardinal de Joyeuse, qui officia dans Saint-Denis, l'évêque d'Angers, qui prononça l'oraison funèbre, dînèrent au réfectoire des religieux avec tout le clergé. On dressa trois tables dans la salle du chapitre : la première, pour les princes et les grands-officiers de la couronne ; la seconde, pour le parlement ; et la troisième, pour tous les officiers de la maison du roi.

(*Histoire du parlement.*)

Pierre le Grand.

Pierre-le-Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés ; et la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme son père. Quand

les étrangers ont vu que tous ces établissements étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire, que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien; que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités; qu'en lui l'homme eut ses taches, et que le monarque fut toujours grand. Il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, et sur la terre et sur les eaux; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont en fructifiant rendu témoignage à son génie et éternisé sa mémoire; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues; et, par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes, montées après lui sur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres et entreprises de Pierre-le Grand. Il suffit à un étranger d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de Charles XII à le vaincre, qui sortit deux fois de ses États pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires, pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son empire.

(*Histoire de Pierre le Grand.*)

Charles XII.

Charles XII, roi de Suède, éprouva ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et

unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse ; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.

Sa fermeté, devenue opiniâtre, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie ; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède ; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort ; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté ; et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances.

Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États ; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique : qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire, il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté ; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne : homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

(*Histoire de Charles XII.*)

Guillaume III et Louis XIV.

Guillaume III laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne

voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais, et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV ; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Senef, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde ; aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts fleurirent en France par les soins de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs ; ceux-là, sans doute, donneront le nom de grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner ; qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul Etat résister à tant de puissances ; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-père ; en-

fin, ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

(*Siècle de Louis XIV.*)

L'Athéisme.

Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur : Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens; Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était éteinte chez les Romains. L'athée, fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes; car s'il n'y a pas de Dieu, ce monstre est son dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle; les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnements ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé.

Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes.

De l'Esprit.

Le mot *Esprit*, quand il signifie *une qualité de l'âme*, est un de ces termes vagues auxquels tous ceux qui les prononcent attachent presque toujours des sens différents; il exprime autre chose que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grâce, finesse, et il doit tenir de tous ces mérites : on pourrait le définir, *raison ingénieuse*.

C'est un mot générique qui a toujours besoin d'un autre

mot qui le détermine; et quand on dit : *Voilà un ouvrage plein d'esprit*, *un homme qui a de l'esprit*, on a grande raison de demander duquel. L'esprit sublime de Corneille n'est ni l'esprit exact de Boileau, ni l'esprit naïf de La Fontaine; et l'esprit de Labruyère, qui est l'art de peindre singulièrement, n'est point celui de Malebranche, qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *esprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'esprit qu'une raison épurée. Un esprit ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté, etc., signifie le caractère et la trempe de l'âme, et n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la société par cette expression, *avoir de l'esprit*.

L'esprit, dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du bel esprit, et cependant ne signifie pas précisément la même chose; car jamais ce terme, *homme d'esprit*, ne peut être pris en mauvaise part, et *bel esprit* est quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence? C'est qu'*homme d'esprit* ne signifie pas *esprit supérieur*, *talent marqué*, et que *bel esprit* le signifie. Ce mot *homme d'esprit* n'annonce point de prétention, et le *bel esprit* est une affiche : c'est un art qui demande de la culture; c'est une espèce de profession, et qui par là expose à l'envie et au ridicule.

C'est en ce sens que le père Bouhours aurait eu raison de faire entendre, d'après le cardinal Duperron, que les Allemands ne prétendaient pas à l'esprit, parce qu'alors leurs savants ne s'occupaient guère que d'ouvrages laborieux et de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandît des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, et que le bel esprit se mêlât au savant.

Ceux qui méprisent le génie d'Aristote, au lieu de s'en tenir à condamner sa Physique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, seraient bien étonnés de voir qu'Aristote a enseigné parfaitement, dans sa Rhétorique, la manière de dire les choses avec esprit : il dit que cet art consiste à ne

pas se servir simplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau ; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure, dont le sens soit clair, et l'expression énergique ; il en apporte plusieurs exemples, et entre autres ce que dit Périclès d'une bataille où la plus florissante jeunesse d'Athènes avait péri : « L'année a été dépouillée de son printemps. »

Aristote a bien raison de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaisirs sont mêlés d'amertume, les regarda comme des roses accompagnées d'épines, eut de l'esprit ; ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'est pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime spirituellement ; c'est par un tour nouveau ; c'est en laissant deviner sans peine une partie de sa pensée : c'est ce qu'on appelle *finesse*, *délicatesse ;* et cette manière est d'autant plus agréable, qu'elle exerce et qu'elle fait valoir l'esprit des autres.

Les allusions, les allégories, les comparaisons, sont un champ vaste de pensées ingénieuses ; les effets de la nature, la fable, l'histoire, présentés à la mémoire, fournissent à une imagination heureuse des traits qu'elle emploie à propos.

(*Dict. philos.*)

Des genres de style.

Chaque genre a ses nuances différentes : on peut au fond les réduire à deux, le simple et le relevé. Ces deux genres, qui en embrassent tant d'autres, ont des beautés nécessaires qui leur sont également communes : ces beautés sont la justesse des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expressions, la pureté du langage. Tout écrit, de quelque nature qu'il soit, exige ces qualités ; les différences consistent dans les idées propres à chaque sujet, dans les tropes. Ainsi un personnage de comédie n'aura ni idées sublimes ni idées philosophiques ; un berger n'aura point les idées d'un conquérant ; une épître didactique ne respirera point la passion ; et dans aucun de ces écrits on n'emploiera ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expressions véhémentes.

Entre le simple et le sublime, il y a plusieurs nuances, et

c'est l'art de les assortir qui contribue à la perfection de l'éloquence et de la poésie: C'est par cet art que Virgile s'est élevé quelquefois dans l'églogue. Ce vers,

Ut vidi, ut perii! ut me malus abstulit error [1] !

serait aussi beau dans la bouche de Didon que dans celle d'un berger, parce qu'il est naturel, vrai et élégant, et que le sentiment qu'il renferme convient à toutes sortes d'états. Mais ce vers,

Castaneæque nuces mea quas Amaryllis amabat [2],

ne conviendrait pas à un personnage héroïque, parce qu'il a pour objet une chose trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par *petit* ce qui est bas et grossier; car le bas et le grossier n'est point un genre, c'est un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit se permettre le mélange des styles et quand on doit se le défendre. La tragédie peut s'abaisser, elle le doit même; la simplicité relève souvent la grandeur, selon le précepte d'Horace :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri [3].

Ainsi ces deux beaux vers de Titus, si naturels et si tendres :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

ne seraient point du tout déplacés dans le haut comique; mais ce vers d'Antiochus :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !

ne pourrait convenir à un amant dans une comédie, parce

1. Je le vis, je brûlai, une passion funeste m'entraîna.
2. Ces châtaignes que mon Amaryllis aimait tant.
3. Le héros tragique se plaint presque toujours en termes très simples, dans un langage qui se rapproche de la prose.

que cette belle expression figurée, *dans l'Orient désert*, est d'un genre trop relevé pour la simplicité des brodequins [1].

Il est un défaut qui n'est que l'effet de la négligence, c'est de mêler au style simple et noble qu'exige l'histoire ces termes populaires, ces expressions triviales que la bienséance réprouve. On trouve trop souvent dans Mézeray, et même dans Daniel, qui, ayant écrit longtemps après lui, devrait être plus correct, « qu'un général, sur ces entrefaites, se mit aux trousses de l'ennemi, qu'il suivit sa pointe, qu'il le battit à plate couture. » On ne voit point de pareille bassesse de style dans Tite-Live, dans Tacite, dans Guichardin, dans Clarendon.

Remarquons ici qu'un auteur qui s'est fait un genre de style peut rarement le changer quand il change d'objet. La Fontaine, dans ses opéras, emploie le même genre qui lui est si naturel dans ses contes et dans ses fables. Benserade mit dans sa traduction des *Métamorphoses* d'Ovide le genre de plaisanterie qui l'avait fait réussir dans des madrigaux. La perfection consisterait à savoir assortir toujours son style à la matière qu'on traite; mais qui peut être le maître de son habitude et ployer son génie à son gré?

(*Diction. philosophique.*)

Lettre à Milord Harvey, garde des sceaux d'Angleterre.

Je fais compliment à votre nation, Milord, sur la prise de Porto-Bello et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. N'y jugez point, je vous prie, de mon *Essai sur le Siècle de Louis XIV*, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent l'ouvrage inintelligible; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier, le Siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Ad-

1. La comédie. Métonymie du signe pour la chose signifiée.

disson, d'un Dryden : mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, le pape Léon X avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi donc en cela a rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme. Ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est que, avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, Milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles et qui ait plus encouragé le mérite de ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur; il m'a chargé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime. » Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guglielmini bâtit une maison à Florence, des bienfaits de Louis XIV; il mit le nom du roi sur le frontispice; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle!

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'église. Il excita le mérite naissant de Racine par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et, quand ce génie se fut perfectionné, ses talents, qui souvent sont

l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut de la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître, dont un regard était un bienfait; il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly, tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Louis XIV songeait à tout, il protégeait les académies et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point sa faveur à un genre de mérite à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît: la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde; il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, Milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huyghens, qui renoncent tous deux à leur patrie, qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV.

Et pensez-vous que les Anglais mêmes ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et de goût? Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addisson, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions: tant la saine raison a

partout d'empire ! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'Europe ? Dans quelle cour de l'Allemagne n'a-t-on pas eu de théâtre français ? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez, Milord, l'exemple du czar Pierre le Grand, qui a fait naître les arts dans son pays et qui est le créateur d'une nation nouvelle. Vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le siècle du czar Pierre. Vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé, le siècle de Louis XIV. Il me semble que la différence est bien palpable : le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples, il a porté leurs arts chez lui ; mais Louis XIV a instruit les nations : tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestants, qui ont quitté ses États, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux ? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin, la langue française, Milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable ? Était-elle aussi étendue du temps d'Henri IV ? non, sans doute ; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains ? C'était M. Colbert, me direz-vous : je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains ?

Croiriez-vous bien, Milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre ? Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilége à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie ; il donnait à Quinault les sujets

de ses opéras; il dirigeait les peintures de Le Brun; ils soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause; il prêtait de l'argent à Van Robais pour établir ses manufactures; il avançait des millions à la Compagnie des Indes qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne; mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, Milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

BRIDAINE,

NÉ EN 1701.

BRIDAINE (JACQUES) naquit dans le voisinage d'Uzès le 21 mars. Son éloquence inculte tenait tout de l'inspiration. Ses sermons ont été tous improvisés, et les fragments qu'on en a conservés sont dus en grande partie à l'abbé Maury, qui les a retenus de mémoire et probablement arrangés quant à l'expression. L'élévation et l'énergie qu'on y remarque donnent la plus haute idée de l'éloquence de ce célèbre missionnaire. Il convient toutefois de remarquer que ce ne sont que des fragments, et que tel fait un magnifique exorde ou une belle péroraison qui serait incapable de produire un bon discours.

Bridaine mourut à Roquemaure en 1767.

Exorde d'un sermon prononcé devant la plus haute compagnie de la capitale.

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent; et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de

la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain ; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait ? malheureux ! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis : ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui vous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité, l'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver ? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera ; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

Parabole de la mort du Christ.

Dieu réveille en ce moment dans mon esprit le souvenir d'une histoire édifiante, dont vous avez tout autant besoin que moi pour soulager votre piété du récit et du poids de ces horribles profanations. Il y avait donc, mes frères, très loin d'ici, dans une ville que je ne dois point nommer, pour ne

pas vous faire connaître la partie intéressée ; il y avait, dis-je, un jeune homme d'une très grande famille, d'une parfaite conduite, de la plus belle espérance, et qui jouissait dans tout le pays de la meilleure réputation. C'était un fils unique connu par son excellent cœur, et qui faisait la gloire et les délices de ses parents. Il arriva que d'autres jeunes gens de son âge, avec lesquels il n'avait aucune liaison, se compromirent de la manière la plus grave dans une très mauvaise affaire avec sa propre famille, qui voulut en avoir justice. On leur fit donc leur procès, qui fournit bientôt assez de preuves pour les pouvoir tous condamner à mort. La désolation était universelle dans la ville où ils devaient subir leur triste sort au milieu de la place publique. Notre charitable jeune homme en fut touché ; et ne voyant pas d'autre moyen d'obtenir leur grâce, poussé par son bon naturel, il sut si bien s'y prendre que, par un effort de la générosité la plus extraordinaire, il survint comme partie principale dans ce procès criminel, en se substituant lui-même à cette troupe de malheureux. Ce n'est pas tout : il faut vous dire encore qu'il était le fils du seigneur du lieu ; il poussa donc la charité jusqu'à se faire charger juridiquement, et à se charger pour son propre fait de la responsabilité du crime qu'ils avaient commis, paraissant ainsi l'unique criminel aux yeux de la justice ; de sorte que les juges ne virent plus et ne durent effectivement plus voir que lui seul à poursuivre et à punir.

On l'admira, on le plaignit. Mais la rigueur des formes et la lettre de la loi obligèrent les magistrats de prononcer contre lui, quoiqu'à regret, un arrêt de mort. Ce fut une consternation générale. Le jour de l'exécution est fixé au lendemain. Par une disposition de la Providence, au moment où le bourreau arrive sur la place pour préparer l'échafaud, il est frappé lui-même de mort subite en présence de tout le peuple. On s'écrie sur-le-champ de tous les côtés que c'est une déclaration manifeste du ciel, et qu'il faut absolument faire grâce au pauvre patient, victime volontaire du dévouement le plus héroïque. Tous les cœurs déchirés poussent à la fois le même

cri en sa faveur. Mais tout à coup un autre jeune homme fait entendre sa voix au milieu de la multitude. C'était précisément l'un des complices impliqués dans le même procès criminel, et auquel un si beau sacrifice venait de sauver la vie. « Personne ne se présente, dit-il, pour dresser l'échafaud; eh bien ! je prends sur moi ce soin. Il n'y a point de bourreau ! j'en ferai les fonctions, et je me charge du supplice. » Tout le monde frissonna d'horreur, comme nous tous tant que nous sommes ici présents, en entendant une proposition aussi barbare, que les juges n'étaient pas en droit de rejeter. Il se mit donc à l'œuvre, et la sentence fut exécutée.

Vous frémissez, mes frères ! A la bonne heure ! Mais je suppose que vous me comprenez. Ce jeune homme si intéressant qui vient de mourir en quelque sorte devant vous pour le salut de ses frères, c'est Jésus-Christ en son état de victime toujours vivante dans le sacrement de l'Eucharistie ! Et ce bourreau d'office, ce bourreau volontaire, qui est-il? C'est vous tous, pécheurs sacriléges qui m'écoutez. Jésus-Christ, votre rédempteur et le mien, s'était donné pour vous une seconde vie par le testament et par le prodige de son amour. Il semblait pour toujours à l'abri d'une nouvelle mort dans ce tabernacle. C'est vous tous, malheureux Judas, c'est vous qui avez renouvelé son supplice après sa résurrection; c'est vous qui, par vos communions en état de péché mortel, avez dit, sinon en paroles, au moins par le fait, ce qui est pis encore : « Tirez Jésus-Christ du fond de ce sanctuaire, où il est caché sous les voiles eucharistiques; livrez-le-moi sur cette table sainte : c'est moi qui vais le crucifier de nouveau, c'est moi qui veux élever de mes propres mains la croix sur un autre calvaire, c'est moi qui me charge d'être son bourreau. »

(Sur la communion indigne.)

L'Éternité.

Eh ! sur quoi vous fondez-vous donc, mes frères, pour croire votre dernier jour si éloigné ? Est-ce sur votre jeunesse ? Oui, répondrez-vous; je n'ai encore que vingt ans, que

trente ans. Ah ! vous vous trompez du tout au tout. Non, ce n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans, c'est la mort qui a déjà vingt ou trente ans d'avance sur vous, trente ans de grâce que Dieu a voulu vous accorder en vous laissant vivre, que vous lui devez, et qui vous ont rapprochés d'autant du terme où la mort doit vous achever. Prenez-y garde, l'éternité marque déjà sur votre front l'instant fatal où elle va commencer pour vous. Eh ! savez-vous ce que c'est que l'éternité ? C'est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse ces deux mots, seulement, dans le silence des tombeaux : *Toujours ! jamais ! jamais ! toujours !* Et pendant ces effroyables révolutions, un réprouvé s'écrie : « Quelle heure est-il ? » et la voix d'un autre misérable lui répond : « L'éternité ! »

DUCLOS,

NÉ EN 1704.

DUCLOS (CHARLES-PINEAU), né à Dinan, a publié une *Histoire de Louis XI* et des *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV*. Mais l'ouvrage qui a fait sa réputation comme écrivain et comme philosophe, c'est son livre intitulé *Considérations sur les mœurs*, œuvre remplie d'idées justes et profondes, et dont le style est remarquable par sa concision et son énergie.

Duclos, admis à l'Académie française en 1747, en fut nommé secrétaire perpétuel en 1755. Il avait peu de temps auparavant donné une édition nouvelle de la *Grammaire générale et raisonnée* (de Port-Royal), accompagnée de remarques qui sont devenues aussi classiques que le texte, et qu'on a depuis toujours réimprimées avec l'ouvrage original.

Il mourut à Paris en 1773.

De la Célébrité.

Quand le désir de la célébrité n'est qu'un sentiment, il peut être, suivant son objet, honnête pour celui qui l'éprouve et utile à la société ; mais si c'est une manie, elle est bientôt injuste, artificieuse et avilissante par les manœuvres qu'elle emploie : l'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt. Voilà ce qui produit tant de réputations usurpées et peu solides.

Rien ne rendrait plus indifférent sur la réputation que de voir comment elle s'établit souvent, se détruit, se varie, et quels sont les auteurs de ses révolutions.

A peine un homme paraît-il dans quelque carrière que ce soit, pour peu qu'il montre de dispositions heureuses, quelquefois même sans cela, que chacun s'empresse de le servir,

de l'annoncer, de l'exalter : c'est toujours en commençant qu'on est un prodige. D'où vient cet empressement? Est-ce générosité, bonté ou justice? Non, c'est envie, souvent ignorée, de ceux qu'elle excite. Dans chaque carrière, il se trouve toujours quelques hommes supérieurs. Les subalternes, ne pouvant aspirer aux premières places, cherchent à en écarter ceux qui les occupent en leur suscitant des rivaux.

On dira peut-être qu'il doit être indifférent par qui les premiers rangs soient occupés à ceux qui n'y peuvent parvenir; mais c'est bien peu connaître les passions que de les faire raisonner. Elles ont des motifs, et jamais de principes. L'envie sent et agit, ne réfléchit ni ne prévoit : si elle réussit dans son entreprise, elle cherche aussitôt à détruire son propre ouvrage. On tâche de précipiter du faîte celui à qui on a prêté la main pour faire les premiers pas : on ne lui pardonne point de n'avoir plus besoin de secours.

C'est ainsi que les réputations se forment et se détruisent. Quelquefois elles se soutiennent, soit par la solidité du mérite qui les affermit, soit par l'artifice de celui qui, ayant été élevé par la cabale, sait mieux qu'un autre les ressorts qui la font mouvoir, ou qui embarrassent son action.

Il arrive souvent que le public est étonné de certaines réputations qu'il a faites; il en cherche la cause, et ne pouvant la découvrir, parce qu'elle n'existe pas, il n'en conçoit que plus d'admiration et de respect pour le fantôme qu'il a créé. Ces réputations ressemblent aux fortunes qui, sans fonds réels, portent sur le crédit, et n'en sont que plus brillantes.

Comme le public fait des réputations par caprice, des particuliers en usurpent par manége, ou par une sorte d'impudence qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour-propre. Ils annoncent qu'ils ont beaucoup de mérite : on plaisante d'abord de leurs prétentions; ils répètent les mêmes propos si souvent, et avec tant de confiance, qu'ils viennent à bout d'en imposer. On ne se souvient plus par qui on les a entendu tenir, et l'on finit par les croire; cela se répète et se répand comme un bruit de ville qu'on n'approfondit point.

On fait même des associations pour ces sortes de manœuvres ; c'est ce qu'on appelle une cabale.

On entreprend de dessein formé de faire une réputation, et l'on en vient à bout.

Quelque brillante que soit une telle réputation, il n'y a quelquefois que celui qui en est le sujet qui en soit la dupe. Ceux qui l'ont créée savent à quoi s'en tenir, quoiqu'il y en ait aussi qui finissent par respecter leur propre ouvrage.

D'autres, frappés du contraste de la personne et de sa réputation, ne trouvant rien qui justifie l'opinion publique, n'osent manifester leur sentiment propre. Ils acquiescent au préjugé par timidité, complaisance ou intérêt ; de sorte qu'il n'est pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos, qu'ils désavouent tous intérieurement. La plupart des hommes n'osent ni blâmer ni louer seuls, et ne sont pas moins timides pour protéger que pour attaquer; il y en a peu qui aient le courage de se passer de partisans ou de complices, je ne dis pas pour manifester leur sentiment, mais pour y persister ; ils tâchent de s'y affermir eux-mêmes en le suggérant à d'autres, sinon ils l'abandonnent.

Quoi qu'il en soit, les réputations usurpées qui produisent le plus d'illusion ont toujours un côté ridicule qui devrait empêcher d'en être fort flatté. Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auraient assez de mérite pour s'en passer.

Quand le mérite sert de base à la réputation, c'est une grande maladresse que d'y joindre l'artifice, parce qu'il nuit plus à la réputation méritée qu'il ne sert à celle qu'on ambitionne. Si le public vient à reconnaître ce manége dans un homme qui d'ailleurs a des talents (et tôt ou tard il le reconnaît), il se révolte, et dégrade la gloire la mieux acquise. C'est une injustice ; mais il ne faut pas se mettre en droit d'être injuste. L'envie, à qui les prétextes suffisent, s'applaudit d'avoir des motifs, les saisit avec ardeur, et les emploie avec adresse. Elle ne pardonne au mérite que lorsquelle est trompée par sa propre malignité, ou qu'elle croit remarquer des dé-

fauts qui lui servent de pâture. Elle se console en croyant rabaisser d'un côté ce qu'elle est forcée d'admirer d'un autre; elle cherche moins à détruire ce qu'elle se flatte d'outrager.

Une sorte d'indifférence sur son propre mérite est le plus sûr appui de la réputation; on ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumière éblouit. La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire.

(*Considérations sur les mœurs.*)

La fausse singularité.

Les sots qui connaissent souvent ce qu'ils n'ont pas, et qui s'imaginent que ce n'est que faute de s'en être avisés, voyant le succès de la singularité, se font singuliers, et l'on sent ce que ce projet bizarre doit produire.

Au lieu de se borner à n'être rien, ce qui leur convenait si bien, ils veulent à toute force être quelque chose, et ils sont insupportables. Ayant remarqué, ou plutôt entendu dire, que des génies reconnus ne sont pas toujours exempts d'un grain de folie, ils tâchent d'imaginer des folies, et ne font que des sottises.

La fausse singularité n'est qu'une privation de caractère, qui consiste non seulement à éviter d'être ce que sont les autres, mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne sont pas.

On voit de ces sociétés où les caractères se sont partagés comme on distribue des rôles : l'un se fait philosophe, un autre plaisant, un troisième homme d'humeur. Tel se fait caustique qui penchait d'abord à être complaisant; mais il a trouvé le rôle occupé. Quand on n'est rien, on a le choix de tout.

Il n'est pas étonnant que ces travers entrent dans la tête d'un sot; mais on est étonné de les rencontrer avec de l'esprit. Cela se remarque dans ceux qui, ayant plus de vanité que d'orgueil, croient rendre leurs défauts brillants par la singularité en les outrant, plutôt que de s'appliquer à s'en corriger. Ils jouent leur propre caractère; ils étudient alors

la nature pour s'en écarter de plus en plus, et s'en former une particulière ; ils ne veulent rien faire ni dire qui ne s'éloigne du simple ; et malheureusement, quand on cherche l'extraordinaire, on ne trouve que des platitudes. Les gens d'esprit mêmes n'en ont jamais moins que lorsqu'ils tâchent d'en avoir.

On devrait sentir que le naturel qu'on cherche ne se trouve jamais, que l'effort produit l'excès, et que l'excès décèle la fausseté du caractère.

On veut jouer le brusque, et l'on devient féroce ; le vif, et l'on n'est que pétulant et étourdi. La bonté jouée dégénère en politesse contrainte, et se trahit enfin par l'aigreur. La fausse sincérité n'est qu'offensante ; et parce qu'elle pourrait s'imiter quelque temps, parce qu'elle ne consiste que dans des actes passagers, on n'atteindrait jamais à la franchise qui en est le principe, et qui est une continuité de caractère. Elle est comme la probité : plusieurs actes qui y sont conformes n'en font point la démonstration, et un seul de contraire la détruit.

Enfin, toute affectation finit par se déclarer, et l'on retombe alors au-dessous de sa valeur réelle. Tel est regardé comme un sot, après, et peut-être pour avoir été pris pour un génie. On ne se venge point à demi d'avoir été sa dupe.

Soyons donc ce que nous sommes, n'ajoutons rien à notre caractère ; tâchons seulement d'en retrancher ce qui peut être incommode aux autres et dangereux pour nous-mêmes ; ayons le courage de nous soustraire à la servitude de la mode, sans passer les bornes de la raison.

(*Considérations sur les mœurs.*)

Les préjugés.

On déclame beaucoup, depuis un temps, contre les préjugés : peut-être en a-t-on trop détruit ; le préjugé est la loi du commun des hommes. La discussion en cette matière exige des principes sûrs et des lumières rares. La plupart, étant

incapables d'un tel examen, doivent consulter le sentiment intérieur : les plus éclairés pourraient encore, en morale, le préférer souvent à leurs lumières, et prendre leur goût ou leur répugnance pour la règle la plus sûre de leur conduite. On se trompe rarement par cette méthode : quand on est bien intimement content de soi à l'égard des autres, il n'arrive guère qu'ils soient mécontents. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point; et il est inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus...

Il y aurait, pour juger les préjugés sans les discuter formellement, une méthode assez sûre, qui ne serait pas pénible, et qui, dans des détails, serait souvent applicable, surtout en morale : ce serait d'observer les choses dont on tire vanité. Il est alors bien vraisemblable que c'est d'une fausse idée. Plus on est vertueux, plus on est éloigné d'en tirer vanité, et plus on est persuadé qu'on ne fait que son devoir : les vertus ne donnent point d'orgueil.

Les préjugés les plus tenaces sont toujours ceux dont les fondements sont les moins solides. On peut se détromper d'une erreur raisonnée, par cela même que l'on raisonne; un raisonnement mieux fait peut désabuser du premier; mais comment combattre ce qui n'a ni principe ni conséquence? Et tels sont tous les faux préjugés. Ils naissent et croissent insensiblement par des circonstances fortuites, et se trouvent enfin généralement établis chez les hommes, sans qu'ils en aient aperçu les progrès.

(*Considérations sur les mœurs.*)

BUFFON,

NÉ EN 1707.

BUFFON (Georges-Louis Lecler de) naquit à Montbar en Bourgogne le 7 septembre 1707. C'est un des plus grands naturalistes et un des écrivains français les plus remarquables. Considéré comme savant, il est aujourd'hui dépassé, au moins dans les détails ; mais les vues générales qu'il a présentées, et qui ont été dans ces dernières années appréciées par M. Flourens, lui assignent toujours un rang extrêmement élevé parmi les grands naturalistes.

C'est d'ailleurs un observateur exact, et surtout un peintre inimitable.

Son *Histoire naturelle* est un des plus admirables monuments qu'ait élevés le génie ; jamais la prose n'a déployé autant de richesses et de magnificence que dans cet ouvrage.

Buffon, reçu membre de l'Académie française, y prononça, en 1753, un discours *sur le style*, qui est un de ses chefs-d'œuvre.

Il mourut à Paris le 16 avril 1788.

La nature brute et la nature cultivée.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine. L'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la Toute-Puissance. Fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures ; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit ; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie ; il embellit la nature même ; il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs, dans toutes les parties élevées ; des arbres

sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisants au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude. La terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption. Dans toutes les parties basses, des eaux mortes, croupissantes, faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux, et servent de repaire aux animaux immondes.

Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes, qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes : ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre; ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité : ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et se repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication; nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages. L'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête féroce, s'il veut les parcourir, est contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit : « La nature brute est hideuse et mourante : c'est moi seul qui peux la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes

en les faisant couler : formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consumées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer : bientôt, au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf soumis au joug emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture : une nature nouvelle va sortir de nos mains. »

Qu'elle est belle, cette nature cultivée! que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement; il en est la production la plus noble : en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein. Que de trésors ignorés! que de richesses nouvelles! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées; l'or et le fer, plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées, de riantes prairies; dans les plaines, de riches pâturages ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts, devenus des cités, habités par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ses centres

jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes ou fréquentées, des communications établies partout, comme autant de témoins de la force et de l'union de la société : mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés. S'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu, par sa faute, ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur et de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet, et, après des jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné et sa puissance réelle anéantie.

(*Histoire naturelle.*)

Les Déserts de l'Arabie pétrée.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides sur lesquelles l'œil s'étend

et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante; solitude absolue, mille fois plus effrayante que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes : il voit partout l'espace comme son tombeau; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation; en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée, immensité qu'il tenterait en vain de parcourir : car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

(Histoire du Chameau.)

Dignité de l'homme; Excellence de sa nature.

L'homme a la force et la majesté; les grâces et la beauté sont l'apanage de l'autre sexe.

Tout annonce dans tous deux les maîtres de la terre; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants; il se soutient droit et élevé; son attitude est celle du commandement; sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir

de piliers, d'appui à la masse du corps; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre, par des frottements réitérés, la finesse du toucher dont elle est le principal organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos : leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent, et qu'on peut les reconnaître; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme, le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment; c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

(Histoire naturelle.)

Le Chien.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres ani-

maux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il le suit pas à pas, et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espèce et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire ; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, il le supplie ; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté : sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment, il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance ; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais trai-

tements ; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent ; il prend le ton de la maison qu'il habite. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce ; il veille, il fait la ronde ; il sent de loin les étrangers ; et pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et, par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat : aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever ; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

Le Renard.

Le renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation. Ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, et réussit plus souvent : sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement ; ses ressources semblent être en lui-même ; ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près

à sa conservation : quoique aussi infatigable et même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course, il sait se mettre en sûreté, en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressants, où il s'établit, où il élève ses petits. Il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié. Il se loge au fond des bois, à portée des hameaux; il écoute le chant des coqs et le cri des volailles; il les savoure de loin, il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive et fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures ou passer par dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement, en emportant sa proie qu'il cache sous la mousse, ou la porte à son terrier; il revient quelques moments après en chercher une autre qu'il emporte et cache de même, mais dans un autre endroit; ensuite une troisième, une quatrième, et jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir.

L'Écureuil.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence de ses mœurs, mériterait d'être épargné. Il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux. Sa nourriture ordinaire sont[1] des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland. Il est propre, leste, vif, très alerte, très éveillé, très industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très dispos. Sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête[2], et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient

1. Sa nourriture sont, syllepse. 2. Sur la tête.

ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant, comme d'une main pour porter à sa bouche. Au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voiles et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas, comme le loir, pendant l'hiver; il est en tout temps très éveillé; et, pour peu qu'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

Le Serin et le Rossignol.

Si le rossignol est le chantre des bois, le serin est le musicien de la chambre; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts: avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons,

le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire; et, comme la différence du caractère, surtout dans ces animaux, tient de très près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier. Il est capable de connaissance et même d'attachement; ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocents, et sa colère ne blesse ni n'offense. Ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous: il se nourrit de graines, comme nos autres oiseaux domestiques; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation, plus facile, est aussi plus heureuse. On l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments; il applaudit, il accompagne, et nous rend au-delà de ce qu'on peut lui donner.

Le rossignol, plus fier de son talent, semble vouloir le conserver dans toute sa pureté; au moins paraît-il faire assez peu de cas des nôtres: ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques unes de nos chansons. Le serin peut parler et siffler; le rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et revient sans cesse à son brillant ramage. Son gosier, toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la nature auquel l'art humain ne peut rien changer ni ajouter; celui du serin est un modèle de grâces, d'une trempe moins ferme, que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agréments de la société. Le serin chante en tout temps; il nous récrée dans les jours les plus sombres; il contribue même à notre bonheur; car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes, les délices des recluses; il charme au moins les ennuis du cloître, porte de la gaieté dans les âmes innocentes et captives.

La Fauvette.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la nature; les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers, tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante, et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses comme les plus aimables; vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, tous leurs accents le ton de la joie, et tous leurs jeux l'intérêt de l'amour. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins; d'autres préfèrent les avenues et les bosquets; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté.

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu; il tient un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit plus longtemps; car plusieurs semaines après que ce chantre du printemps s'est tu, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces fauvettes; leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais

agréables, flexibles et nuancées; ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre; il en peint la tranquillité, il en exprime même le bonheur; car les cœurs sensibles n'entendent pas sans une douce émotion les accents inspirés par la nature aux êtres qu'elle rend heureux.

L'Oiseau-Mouche.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature : elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre; et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches; elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil.* Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine; et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points

brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage, et ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs; leur vol est continu, bourdonnant et rapide : on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée : elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats : l'impatience paraît être leur âme; s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor, et se dispersent dans les campagnes.

Pline le naturaliste.

Pline a voulu tout embrasser, et il semble avoir mesuré la nature et l'avoir trouvée trop petite encore pour l'étendue de son esprit. Son histoire naturelle comprend, indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages, enfin toutes les sciences naturelles et tous les arts humains; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie Pline est également grand. L'élévation des idées, la noblesse du style, relèvent encore sa profonde érudition : non seulement il savait tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, mais il avait cette facilité de penser en grand qui multiplie la science; il avait cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau : c'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avait été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières.

Le Style.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées : si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style ferme devient nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera

ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées ; c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue ; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue ; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes ; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie ; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper ; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées : plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base ; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement et le soumet à des lois : sans cela, le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit ; et en admirant l'esprit et l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très bien, écrivent mal ; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir ; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les

réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Copendant, tout sujet est un; et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances; autrement, le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur; il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? c'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais. Elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche, par un acte unique, la forme primitive de tout être vivant, elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer : il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation : ses connaissances sont les germes de ses productions. Mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira, sur des fondements inébranlables, des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé,

et ne sait par où commencer à écrire : il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées, et, comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres : il demeure donc dans la perplexité. Mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire ; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile, la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression : tout s'animera de plus en plus ; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur ; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on a dit à ce qu'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants ; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition ; l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces ; et, ordinairement, ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'on s'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité : aussi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur

et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie; alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse: rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne rien dire que tout ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées; ils travaillent donc sur des mots, et s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases; et avoir épuré le langage, quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre: le style doit graver des pensées; ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en règlera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle, dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse; si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style

aura de la gravité, il aura même de la majesté; enfin, si l'on écrit comme l'on pense; si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres, et la vérité du style lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

Les règles ne peuvent suppléer au génie; s'il manque, elles seront inutiles. Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles; les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes: il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poëtes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé: aussi cette harmonie de mots ne fait ni le fond ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet. Il ne doit jamais être forcé; il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur; et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin; si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non seulement élevé, mais sublime.

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la

postérité : la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité. Si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme ; le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer. S'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps ; car il n'y a que la vérité qui soit durable, et même éternelle. Or, un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente : toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie, ont toutes le même objet, et un très grand objet : l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature, la poésie la peint et l'embellit ; elle peint aussi les hommes ; elle les agrandit, elle les exagère ; elle crée les héros et les dieux. L'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est : ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes ; quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions, et partout ailleurs il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, de l'être en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions ; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poëte, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à

la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît, et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force et déployer toute l'étendue de leur génie.

(*Discours de réception à l'Académie française.*)

MABLY,

NÉ EN 1709.

MABLY (Gabriel Bonnot, abbé de) naquit à Grenoble le 14 mars 1709. La lecture des *Vies des hommes illustres* de Plutarque le remplit d'une vive admiration. Il retrouva dans les héros de l'antiquité ce qu'il sentait en lui, une grande fermeté de principes, des mœurs pures et austères et un mépris absolu des richesses et des honneurs. Tous les ouvrages de Mably ont été inspirés par une pensée noble et élevée; l'ambition d'être utile était la seule qui l'animât. Malheureusement l'intelligence des sujets politiques, qu'il voulait absolument traiter, était bien incomplète en lui. Enfermé dans le cercle de quelques idées fixes formées dans le silence du cabinet, par la lecture des vieux auteurs, et non par l'observation et l'expérience du monde, il exalte sans cesse la législation des Grecs et des Romains aux dépens des lois modernes; il ne voit pas que le monde, en se développant, a dû rejeter ces formes de civilisation qui ne pouvaient plus lui convenir, et qu'il est insensé de les représenter aujourd'hui comme des modèles. Les ouvrages de Mably n'ont plus guère de lecteurs. Condorcet, Grimm, La Harpe et d'autres les ont appréciés comme ils seront jugés par la postérité, en y blâmant un ton de pédanterie insupportable joint à l'inintelligence de son sujet.

Son *Traité de la manière d'écrire l'histoire* et ses *Entretiens de Phocion* lui ont acquis quelque réputation comme philosophe et comme écrivain. Mably ne voulut pas se présenter à l'Académie française, parce qu'il trouvait contraire à ses principes de faire l'éloge du cardinal de Richelieu. Cela seul montre qu'il comprenait peu l'action des grands hommes et les nécessités des gouvernements.

Mably mourut à Paris le 23 avril 1785 dans un état voisin de l'indigence.

Phocion.

Athènes n'avait plus de ces citoyens à la fois hommes d'État dans la place publique ou dans le sénat et capitaines à la tête des armées; les uns se destinaient aux emplois militaires, les

autres aux fonctions civiles, et, depuis ce partage, les talents et la république étaient également dégradés. Phocion fit revivre l'ancien usage; réunir les talents, c'était en quelque sorte multiplier les citoyens, les ressources de l'État et les grands magistrats. Il croyait que toutes les connaissances se prêtent un secours mutuel. Il gagna des batailles, traita de la paix, et fut le rival de Démosthène, qui l'appelait *la hache de ses discours*, et ne craignait que lui de tous les orateurs dont Athènes était alors remplie. En se rendant digne de tous les emplois de la république, Phocion n'en brigua jamais aucun. Quoique sûr de commander les armées si on faisait la guerre, il conseilla toujours la paix: et le peuple, à qui il reprocha sans cesse ses vices, tantôt avec force, tantôt avec une plaisanterie fine et piquante, le proclama quarante-cinq fois son capitaine général. Il gagna une bataille considérable sur les Macédoniens dans l'Eubée, chassa Philippe de l'Hellespont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, et défit le général Micion, qui ravageait l'Attique. Toujours occupé à réparer les pertes que les autres capitaines avaient faites, et à rétablir, tantôt par sa prudence, tantôt par son courage, les affaires désespérées d'une république toujours trop lente ou trop précipitée dans ses démarches, il ne travaillait pas moins à faire des alliés à sa patrie qu'à la rendre redoutable à ses ennemis. Les peuples, accoutumés depuis longtemps à fuir avec leurs effets les plus précieux des pays dont les armées d'Athènes approchaient, les voyaient traverser leurs terres sans terreur, lorsque Phocion les commandait; elles semblaient en effet reprendre leur ancien esprit en marchant sous les ordres de ce nouvel Aristide. On venait au-devant de lui en habits de fête et avec des couronnes; on lui apportait des rafraîchissements. Il rendait les soldats aussi humains que braves; sa vertu était le gage de la sûreté et de la foi publiques; aucune ville, aucun port ne lui était fermé.

Phocion avait, dans Athènes corrompue, les mœurs simples et frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très médiocre, sa pauvreté lui était chère. Il regarda les ri-

chesses comme un fardeau incommode pour le sage qui sait s'en passer, et comme un écueil pour la vertu qui n'est pas parvenue à les mépriser. Il refusa constamment les dons qu'Alexandre et Antipater voulurent lui faire. Condamné, comme Socrate, par une assemblée du peuple à boire de la ciguë, il n'eut pas de quoi payer le poison qu'on lui préparait. « Puisqu'il faut acheter la mort à Athènes, dit-il à un de ses amis, acquittez-moi de cette dette, et donnez douze drachmes à l'exécuteur. »

Lui seul fut tranquille dans cette assemblée tumultueuse qui le condamna, et dont on n'exclut ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. Les gens de bien n'y portèrent que leur consternation.

En allant à sa prison après avoir entendu son jugement, Phocion, dit Plutarque, conserva le même visage que quand il sortait de la place de l'assemblée, aux acclamations du peuple, pour aller se mettre à la tête de l'armée, ou qu'il reparaissait dans le sénat après avoir vaincu les ennemis. Il eut la générosité de pardonner sa mort à ses concitoyens, et ordonna à son fils de ne jamais penser à le venger. Les Athéniens ouvrirent bientôt les yeux sur leur injustice, et connurent la perte qu'ils avaient faite. Ils allèrent chercher à Mégare les cendres d'un homme à qui ses ennemis avaient fait refuser les honneurs de la sépulture dans l'Attique. On lui éleva un tombeau et une statue aux dépens de la république, et on fit mourir ses accusateurs, ou du moins leur chef Agonides.

(*Entretiens de Phocion.*)

De la situation du peuple à l'avènement de Hugues-Capet.

Quoiqu'à l'avènement de Hugues-Capet au trône on distinguât l'homme libre du serf, cette distinction ne laissait presque aucune différence entre eux. La souveraineté que les seigneurs avaient usurpée dans leurs terres, ouvrage de l'avarice et de la vanité, était devenue la tyrannie la plus insupportable.

Chaque terre fut une véritable prison pour ses habitants.

Ici, ces prétendus hommes libres ne pouvaient disposer de leurs biens ni par testament ni par acte entre vifs, et leur seigneur était leur héritier, au défaut d'enfants domiciliés dans son fief; là, il ne leur était permis de disposer que d'une partie médiocre de leurs immeubles ou de leur mobilier; ailleurs, ils ne pouvaient se marier qu'après en avoir acheté la permission. Chargés partout de corvées fatigantes, de devoirs humiliants et de contributions ruineuses, ils avaient continuellement à craindre quelque amende, quelque taxe arbitraire, ou la confiscation entière de leurs biens. La qualité d'homme libre était devenue à charge à une foule de citoyens. Les uns vendirent par désespoir leur liberté à des maîtres qui furent du moins intéressés à les faire subsister; et d'autres, qui s'étaient soumis pour eux et pour leur postérité à des devoirs serviles envers une église ou un monastère, consentirent sans peine que leur dévotion devînt un titre de leur esclavage.

Cette tyrannie des seigneurs avait commencé dans les campagnes, et elle en chassa les plus riches habitants, qui se réfugièrent dans les villes, où ils se flattaient de vivre sous la protection des lois; mais les maux qu'ils fuyaient les y poursuivirent, quand les comtes eurent changé leurs gouvernements héréditaires en des principautés souveraines. Ces nouveaux seigneurs exercèrent à leur tour sur les bourgeois la même autorité que les autres seigneurs avaient acquise sur les vilains de leurs terres. Les péages, les droits d'entrée, d'escorte et de marché se multiplièrent à l'infini. Les villes furent sujettes, comme les campagnes, à une taille arbitraire, et obligées de défrayer leur seigneur et ses gens quand il y venait. Vivres, meubles, chevaux, voitures, tout était alors enlevé, et on aurait dit que les maisons des bourgeois étaient au pillage.

(Observations sur l'histoire de France.)

RAYNAL,

NÉ EN 1711.

RAYNAL (GUILLAUME-THOMAS-FRANÇOIS, abbé) naquit à Saint-Geniès en Rouergue. Son *Histoire du parlement d'Angleterre* et celle *du Stathoudérat* sont aujourd'hui complétement oubliées; sa réputation n'est fondée que sur son *Histoire philosophique et politique des deux Indes*, qui obtint dans le dernier siècle un grand succès de parti. Cet ouvrage, rempli de déclamations philosophiques contre les lois et les gouvernants, plut alors par ses défauts mêmes. Aujourd'hui, tout en faisant la part des erreurs, des inexactitudes et des contradictions nombreuses que renferme ce livre, on est forcé de reconnaître qu'il présente des faits curieux et des tableaux intéressants, que la narration en est vive, rapide, animée, et que le style en est souvent noble et élevé.

Raynal mourut à Passy près Paris le 6 mars 1796.

Maldonata, ou la Lionne reconnaissante.

Les Espagnols avaient fondé Buénos-Ayres en 1535. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres, tous ceux qui se permettaient d'en aller chercher étaient massacrés par les Sauvages, et l'on se vit réduit à défendre, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte du nouvel établissement. Une femme, à qui la faim sans doute avait donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avait établis autour de la colonie pour la garantir des dangers où elle se trouvait par la famine. Maldonata (c'était le nom de la transfuge), après avoir erré quelque temps dans des routes inconnues et désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa terreur d'y rencontrer une lionne, et sa surprise quand elle vit cette bête formidable

s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser et lui lécher les mains avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'effrayer ! L'Espagnole s'aperçut bientôt que la lionne était pleine, et que ses gémissements étaient le langage d'une mère qui réclamait des secours pour la délivrer de son fardeau. Maldonata aida la nature dans le moment douloureux où elle semble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissants le jour et cette vie qu'elle leur laisse respirer si peu de temps. La lionne, heureusement délivrée, va bientôt chercher une nourriture abondante, et l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice : celle-ci la partageait chaque jour avec les jeunes lionceaux qui, nés par ses soins et élevés avec elle, semblaient reconnaître, par des jeux et des morsures innocentes, un bienfait que leur mère payait de ses plus tendres empressements. Mais quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre et de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois ; et la lionne, que la tendresse maternelle ne rappelait plus dans sa caverne, disparut elle-même, et s'égara dans un désert que la faim dépeuplait chaque jour. Maldonata, seule et sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivants, mais dont sa pitié avait su lui faire un asile. Cette femme, privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas longtemps errante sans tomber entre les mains des sauvages indiens. Une lionne l'avait nourrie, et des hommes la firent esclave ! Bientôt après, elle fut reprise par les Espagnols, qui la ramenèrent à Buénos-Ayres. Le commandant, plus féroce lui seul que les lions et les sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son évasion par les dangers et les maux qu'elle avait essuyés ; le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre, au milieu d'un bois, pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monstres dévorants. Deux jours après, quelques soldats allèrent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouvèrent pleine de vie au milieu des tigres affamés qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osaient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lion-

ceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats qu'ils en étaient immobiles d'attendrissement et de frayeur. La lionne, en les voyant, s'éloigna de l'arbre, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer par des caresses et de doux gémissements les prodiges de reconnaissance que cette femme racontait à ses libérateurs. La lionne suivit quelque temps les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de respect et d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater quand elle accompagne jusqu'au vaisseau un père ou un fils chéri qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le Nouveau-Monde, d'où peut-être il ne reviendra jamais. Le commandant, instruit de toute l'aventure par ses soldats, et ramené par un monstre des bois aux sentiments de l'humanité que son cœur farouche avait dépouillés sans doute en passant les mers, laissa vivre une femme que le ciel avait si visiblement protégée.

L'Ouragan des Antilles.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout-à-coup, au jour vif et brillant de la zone torride, succède une nuit universelle et profonde ; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés, ou leurs débris dispersés ; les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisait à regarder des coteaux riches et verdoyants, on ne voit plus que des plantations bouleversées et des cavernes hideuses. Des malheureux, dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parents sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents, qui tombent et se brisent contre les rochers ébranlés et fracassés ; les cris et les hurlements des hommes

et des animaux, pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres et de débris, tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature.

La vraie Gloire.

La gloire est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroît notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celle d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès, et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers ou pour la patrie. Quelque génie que je reconnaisse dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterais une juste indignation, si je disais que tel homme ou telle nation eut la gloire de l'avoir inventée. La gloire, du moins selon les idées que je m'en suis formées, n'est pas la récompense du plus grand succès dans les sciences. Inventez un nouveau calcul, composez un poème sublime, ayez surpassé Cicéron ou Démosthène en éloquence, Thucydide ou Tacite dans l'histoire, je vous accorderai la célébrité, mais non la gloire.

On ne l'obtient pas davantage de l'excellence du talent dans les arts. Je suppose que vous avez tiré d'un bloc de marbre, ou le Gladiateur, ou l'Apollon du Belvéder; que la Transfiguration soit sortie de votre pinceau, ou que vos chants simples, expressifs et mélodieux, vous aient placé sur la ligne de Pergolèse, vous jouirez d'une grande réputation, mais non de la gloire. Je dis plus : égalez Vauban dans l'art de fortifier les places, Turenne ou Condé dans l'art de commander les armées; gagnez des batailles, conquérez des provinces : toutes ces actions seront belles, sans doute, et votre nom passera à la postérité la plus reculée; mais c'est à d'autres qualités que la gloire est réservée. On n'a pas la gloire pour avoir ajouté à celle de sa nation. On est l'honneur de son corps, sans être la gloire de son pays. Un particulier peut souvent aspirer à la réputation, à la renommée, à l'immortalité ; il n'y a que des circonstances rares, une heureuse étoile, qui puissent le conduire à la gloire.

La gloire appartient à Dieu dans le ciel. Sur la terre, c'est le lot de la vertu, et non du génie ; de la vertu utile, grande, bienfaisante, éclatante, héroïque. C'est le lot d'un monarque qui s'est occupé, pendant un règne orageux, du bonheur de ses sujets, et qui s'en est occupé avec succès. C'est le lot d'un sujet qui aurait sacrifié sa vie au salut de ses concitoyens. C'est le lot d'un peuple qui aura mieux aimé mourir libre que de vivre esclave. C'est le lot, non d'un César ou d'un Pompée, mais d'un Régulus ou d'un Caton. C'est le lot d'un Henri IV.

J.-J. ROUSSEAU,

NÉ EN 1712.

ROUSSEAU (JEAN-JACQUES) naquit à Genève. Il suivit vingt carrières différentes, ou, pour mieux dire, il fit vingt métiers pour vivre, sans se douter du prodigieux talent que la nature avait déposé en lui. Il était âgé de trente-sept ans lorsque le hasard le lui révéla. L'Académie de Dijon ayant proposé cette question : *Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Rousseau envoya au concours une pièce qui remporta le prix, quoiqu'il se fût décidé contre les sciences, les lettres et les arts. L'éclatant succès de ce premier sophisme le poussa à s'attaquer à toutes les idées reçues, et la hardiesse de ses écrits ne contribua pas moins que la magie et l'éloquence de son style à lui faire une prompte popularité. Le *Discours sur l'inégalité des conditions*, la *Nouvelle Héloïse*, *Émile* ou *de l'Éducation*, le *Contrat social* et les *Confessions*, ont immortalisé son nom. Il est difficile en effet de réunir à un plus haut degré les qualités qui font le grand écrivain.

Comme philosophe et comme publiciste, Rousseau est aujourd'hui bien tombé. Il est dans cette classe d'hommes qui voient toujours le bonheur général, et le leur propre, dans la barbarie des anciens âges. L'état sauvage était pour Rousseau l'état normal de l'homme, celui qu'il n'aurait pas dû quitter.

On ne discute plus aujourd'hui ces détestables sophismes; mais il est bon d'en prévenir les jeunes gens pour les tenir en garde contre la dangereuse éloquence d'un homme que sa sensibilité a toujours entraîné hors des voies de la raison.

Rousseau mourut à Ermenonville le 3 juillet 1778, trente-quatre jours après la mort de Voltaire.

L'Ombre de Fabricius aux Romains.

O Fabricius! qu'eût pensé votre grande âme, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom

respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes ? « Dieux ! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu ? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine ? Quel est ce langage étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices ? Insensés ! qu'avez-vous fait ? Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus : ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent ; c'est pour enrichir des architectes, des peintres, des statuaires, des histrions que vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie. Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte.

» Romains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres, brisez ces marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talents : le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde et d'y faire régner la vertu. Quand Cinéas prit notre sénat pour une assemblée de rois, il ne fut ébloui, ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée ; il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Qu'y vit donc Cinéas de majestueux ? O citoyens ! il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts, le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel, l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre. »

(*Discours couronné par l'Académie de Dijon.*)

La Conscience.

Conscience ! conscience ! instinct divin ; immortelle et céleste voix ! guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ! juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ! c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens

rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe.

Grâce au ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie, nous pouvons être hommes sans être savants; dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres frais un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnaître et le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'il nous parle la langue de la nature que tout nous a fait oublier. La conscience est timide; elle aime la retraite et la paix, le monde et le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on l'a fait naître sont ses plus cruels ennemis; elle fuit, on se tait devant eux. Leur voix bruyante étouffe la sienne, et l'empêche de se faire entendre: le fanatique ose la contrefaire, et dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; et, après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir.

(*Emile.*)

L'immatérialité de l'âme.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme: « Sois juste, et tu seras heureux! » Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses: le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! la conscience s'élève et murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant: « Tu m'as trompé! »

« Je t'ai trompé, téméraire! qui te l'a dit? Ton âme est-elle anéantie? as-tu cessé d'exister? ô Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant: ne laisse point tout espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu « la vertu n'est rien » quand tu vas jouir du

prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu ; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis. »

On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh ! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps; et, si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme, que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : « Tout ne finit pas pour moi avec la vie ; tout rentre dans l'ordre à la mort. »

(Émile.)

L'Évangile.

La majesté des Écritures m'étonne ; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si sage, soit l'ouvrage des hommes! Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! quelle pureté dans ses mœurs? quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir, sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait

Jésus-Christ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure. Jésus, au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

(*Émile.*)

Le Duel.

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit hu-

main, savoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur; qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre; que le mensonge se change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard; c'est celle où l'on se bat au premier sang! Au premier sang! grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce? le veux-tu boire?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par les combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? Et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer, ni renaître; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur ne consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent; et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois, pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte partout avec lui; au combat, contre l'ennemi; dans un cercle, en faveur des absents et de la vérité; dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps : elle met toujours la vertu au dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

(Nouvelle Héloïse.)

Le Suicide.

Tu veux cesser de vivre; mais je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour

la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui te demandera compte de ton temps? Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu : que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, et tu dis: « La vie est un mal. » Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident? La vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'est pas une modification passagère; mais son rapport avec son objet, qui la rend ou bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre et tu dis : « La vie est un mal. » Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : « La vie est un bien. » Tu diras plus vrai sans mieux raisonner; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre : la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même; son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien; et si c'est un mal d'avoir vécu, ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de

te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse, c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. — Mais je ne tiens à rien, je suis inutile au monde. — Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe?

Jeune insensé! s'il te reste au fond du cœur quelque sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir; » puis, va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs; tu n'es qu'un méchant.

(*Nouvelle Héloïse.*)

Lever du soleil.

On le voit s'annoncer de loin par des traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître : on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie : en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de

la journée ; il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

(*Émile*)

J.-J. Rousseau à un jeune homme qui demandait à s'établir à Montmorency pour y profiter de ses leçons.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez, en pensant que je pourrais vous y être utile, et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer ; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de vous établir à Montmorency : vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale.

Rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez ; et je ne pourrai rien vous dire à ce sujet, que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous la voudrez consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science qui s'apprend avec tant d'appareil : pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être ; et si vous avez bien cette volonté, tout est fait ; votre bonheur est décidé.

S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir ; la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations.

Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre ; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province ; allez vivre dans le sein de votre famille : servez, soignez vos vertueux parents : c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose.

Une vie dure est plus facile à supporter en province que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manéges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait monsieur votre père ; et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir.

Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency : peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre ; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir.

Ma maison, mes amis, mes plaisirs à la campagne, si j'étais riche.

Je n'irais pas me bâtir une ville à la campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts ; et quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour

cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés : et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises ; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée

naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide; s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter; le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe. Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table; j'y ferais chœrus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

(*Émile.*)

VAUVENARGUES,

NÉ EN 1715.

VAUVENARGUES (Luc de Clapier, marquis de) naquit à Aix en Provence l'année même de la mort de Louis XIV, le 6 août 1715. Il embrassa la carrière des armes; mais la faiblesse de sa santé le força d'y renoncer presque aussitôt. Atteint d'une maladie qui l'affligea d'une infirmité incurable, Vauvenargues chercha des consolations contre ses souffrances dans la méditation et l'étude. L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes*, parut en 1746. Cet ouvrage a suffi pour immortaliser la mémoire de son auteur, qui fut enlevé aux lettres à la fleur de son âge.

Vauvenargues mourut en 1747.

De l'Amitié.

C'est l'insuffisance de notre être qui fait naître l'amitié, et c'est l'insuffisance de l'amitié même qui la fait périr.

Est-on seul, on sent sa misère, on sent qu'on a besoin d'appui: on cherche un fauteur de ses goûts, un compagnon de ses plaisirs et de ses peines: on veut un homme dont on puisse posséder le cœur et la pensée. Alors l'amitié paraît être ce qu'il y a de plus doux au monde. A-t-on ce qu'on a souhaité, on change bientôt de pensée.

Lorsqu'on voit de loin quelque bien, il fixe d'abord nos désirs: et lorsqu'on y parvient, on en sent le néant. Notre âme, dont il arrêtait la vue dans l'éloignement, ne saurait s'y reposer quand elle voit au-delà: ainsi l'amitié, qui de loin bornait toutes nos prétentions, cesse de les borner de près; elle ne remplit pas le vide qu'elle avait promis de remplir;

elle nous laisse des besoins qui nous distraient et nous portent vers d'autres biens.

Alors on se néglige, on devient difficile, on exige bientôt comme un tribut les complaisances qu'on avait d'abord reçues comme un don. C'est le caractère des hommes de s'approprier peu à peu jusqu'aux grâces dont ils jouissent. Une longue possession les accoutume naturellement à regarder les choses qu'ils possèdent comme à eux. Ainsi l'habitude leur persuade qu'ils ont un droit naturel sur la volonté de leurs amis. Ils voudraient s'en former un titre pour les gouverner. Lorsque ces prétentions sont réciproques, comme on le voit souvent, l'amour-propre s'irrite et crie des deux côtés, produit de l'aigreur, des froideurs et d'amères explications.

On se trouve aussi quelquefois mutuellement des défauts qu'on s'était cachés, ou l'on tombe dans des passions qui dégoûtent de l'amitié, comme les maladies violentes dégoûtent des plus doux plaisirs.

Aussi les hommes les plus extrêmes ne sont pas les plus capables d'une constante amitié. On ne la trouve nulle part si vive et si solide que dans les esprits timides et sérieux, dont l'âme modérée connaît la vertu ; car elle soulage leur cœur oppressé sous le mystère et sous le poids du secret, détend leur esprit, l'élargit, les rend plus confiants et plus vifs, se mêle à leurs amusements, à leurs affaires et à leurs plaisirs mystérieux : c'est l'âme de toute leur vie.

(*De l'Esprit humain.*)

Quinaut.

On ne peut trop aimer la douceur, la mollesse, la facilité et l'harmonie tendre et touchante de la poésie de Quinaut. On peut même estimer beaucoup l'art de quelques uns de ses opéras, intéressants par le spectacle dont ils sont remplis, par l'invention ou la disposition des faits qui les composent, par le merveilleux qui y règne, et enfin par le pathétique des situations, qui donne lieu à celui de la musique, et qui

l'augmente nécessairement. Ni la grâce, ni la noblesse, n'ont manqué à l'auteur de ces poëmes singuliers. Il y a presque toujours de la naïveté dans le dialogue, et quelquefois du sentiment. Ses vers sont semés d'images charmantes et de pensées ingénieuses. On admirerait trop les fleurs dont il se pare, s'il eût évité les défauts qui font languir quelquefois ses beaux ouvrages. Je n'aime pas les familiarités qu'il a introduites dans ses tragédies : je suis fâché qu'on trouve dans beaucoup de scènes, qui sont faites pour inspirer la terreur et la pitié, des personnages qui, par le contraste de leurs discours avec les intérêts des malheureux, rendent ces mêmes scènes ridicules, et en détruisent tout le pathétique. Je ne puis m'empêcher encore de trouver ses meilleurs opéras trop vides de choses, trop négligés dans les détails, trop fades même dans bien des endroits. Enfin, je pense qu'on a dit de lui avec vérité qu'il n'avait fait qu'effleurer d'ordinaire les passions... Les beautés que Quinaut a imaginées demandent grâce pour ses défauts; mais j'avoue que je voudrais bien qu'on se dispensât de copier jusqu'à ses défauts. Je suis fâché qu'on désespère de mettre plus de passion, plus de conduite, plus de raison et plus de force dans nos opéras, que leur inventeur n'y en a mis. J'aimerais qu'on en retranchât le nombre excessif de refrains qui s'y rencontrent, qu'on ne refroidît pas les tragédies par des puérilités, et qu'on ne fît pas des paroles pour le musicien, entièrement vides de sens. Les divers morceaux qu'on admire dans Quinaut prouvent qu'il y a peu de beautés incompatibles avec la musique, et que c'est la faiblesse des poëtes, non celle du genre, qui fait languir tant d'opéras faits à la hâte, et aussi mal écrits qu'ils sont frivoles.

CONDILLAC,

NÉ EN 1715.

CONDILLAC (Étienne Bonnot, abbé de), frère puîné de Mably, naquit à Grenoble. Un grand sens, un jugement sûr, une métaphysique nette et profonde, une littérature aussi choisie qu'étendue, un caractère solide, des mœurs graves sans austérité, un ton un peu sentencieux, plus de facilité d'écrire que de parler, plus de philosophie que de sensibilité et d'imagination ; tels sont les traits principaux de son portrait. Ses ouvrages sont nombreux et importants. Les plus connus sont l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, le *Traité des sensations*, le *Traité des systèmes*, la *Logique*, la *Grammaire* et l'*Art d'écrire*.

Condillac est surtout apprécié par les philosophes. Il résume, en effet, toute la philosophie du XVIII^e^ siècle, dont il est le principal représentant, comme ayant poussé plus loin que personne l'analyse de nos facultés. La pureté de son style, son élégance et sa clarté dans des matières si abstraites, l'avaient fait entrer à l'Académie française.

Condillac mourut d'une fièvre putride dans sa terre de Flux, près Baugency, le 2 août 1780.

Que l'analyse est l'unique méthode pour acquérir des connaissances.

Je suppose un château qui domine sur une campagne vaste, abondante, où la nature s'est plu à répandre la variété, et où l'art a su profiter des situations pour les varier et embellir encore. Nous arrivons dans ce château pendant la nuit. Le lendemain, les fenêtres s'ouvrent au moment où le soleil commence à dorer l'horizon, et elles se referment aussitôt.

Quoique cette campagne ne se soit montrée à nous qu'un instant, il est certain que nous avons vu tout ce qu'elle renferme. Dans un second instant, nous n'aurions fait que rece-

voir les mêmes impressions que les objets ont faites sur nous dans le premier. Il en serait de même dans un troisième. Par conséquent, si l'on n'avait pas refermé les fenêtres, nous n'aurions continué de voir que ce que nous avions d'abord vu.

Mais ce premier instant ne suffit pas pour faire connaître cette campagne, c'est-à-dire pour nous faire démêler les objets qu'elle renferme ; c'est pourquoi, lorsque les fenêtres se sont refermées, aucun de nous n'aurait pu rendre compte de ce qu'il a vu. Voilà comment on peut voir beaucoup de choses et ne rien apprendre.

Enfin les fenêtres se rouvrent pour ne plus se refermer tant que le soleil sera sur l'horizon, et nous revoyons longtemps tout ce que nous avons d'abord vu. Mais si, semblables à des hommes en extase, nous continuons, comme au premier instant, de voir à la fois cette multitude d'objets différents, nous n'en saurons pas plus lorsque la nuit surviendra, que nous n'en savions lorsque les fenêtres qui venaient de s'ouvrir se sont tout à coup refermées.

Pour avoir une connaissance de cette campagne, il ne suffit donc pas de la voir toute à la fois ; il en faut voir chaque partie l'une après l'autre ; et, au lieu de tout embrasser d'un coup d'œil, il faut arrêter ses regards successivement d'un objet sur un objet. Voilà ce que la nature nous apprend à tous. Si elle nous a donné la faculté de voir une multitude de choses à la fois, elle nous a donné aussi la faculté de n'en regarder qu'une, c'est-à-dire de diriger nos yeux sur une seule ; et c'est à cette faculté, qui est une suite de notre organisation, que nous devons toutes les connaissances que nous acquérons par la vue.

Cette faculté nous est commune à tous. Cependant, si dans la suite nous voulons parler de cette campagne, on remarquera que nous ne la connaissons pas tous également bien. Quelques uns feront des tableaux plus ou moins vrais, où l'on retrouvera beaucoup de choses comme elles sont en effet ; tandis que d'autres, brouillant tout, feront des tableaux où il ne sera pas possible de rien reconnaître. Chacun de nous

néanmoins a vu les mêmes objets ; mais les regards des uns étaient conduits comme au hasard, et ceux des autres se dirigeaient avec un certain ordre.

Or, quel est cet ordre ? La nature l'indique elle-même : c'est celui dans lequel elle offre les objets. Il y en a qui appellent plus particulièrement les regards ; il sont plus frappants ; ils dominent ; et tous les autres semblent s'arranger autour d'eux et pour eux. Voilà ceux qu'on observe d'abord ; et quand on a remarqué leur situation respective, les autres se mettent dans les intervalles, chacun à leur place.

On commence donc par les objets principaux : on les observe successivement, et on les compare pour juger des rapports où ils sont. Quand par ce moyen on a leur situation respective, on observe successivement tous ceux qui remplissent les intervalles, on les compare chacun avec l'objet principal le plus prochain, et on en détermine la position.

Alors on démêle tous les objets dont on a saisi la forme et la situation, et on les embrasse d'un seul regard. L'ordre qui est entre eux dans notre esprit n'est donc plus successif, il est simultané. C'est celui-là même dans lequel ils existent, et nous les voyons tous à la fois d'une manière distincte.

Ce sont là des connaissances que nous devons uniquement à l'art avec lequel nous avons dirigé nos regards. Nous ne les avons acquises que l'une après l'autre ; mais une fois acquises, elles sont toutes en même temps présentes à l'esprit, comme les objets qu'elles nous retracent sont tous présents à l'œil qui les voit.

Il en est donc de l'esprit comme de l'œil : il voit à la fois une multitude de choses ; et il ne faut pas s'en étonner, puisque c'est à l'âme qu'appartiennent toutes les sensations de la vue.

Cette vue de l'esprit s'étend comme la vue du corps. Si l'on est bien organisé, il ne faut à l'une et à l'autre que de l'exercice, et on ne saurait en quelque sorte circonscrire l'espace qu'elles embrassent. En effet, un esprit exercé voit, dans un sujet qu'il médite, une multitude de rapports que

nous n'apercevons pas; comme les yeux exercés d'un grand peintre démêlent en un moment dans un paysage une multitude de choses que nous voyons avec lui et qui cependant nous échappent.

Nous pouvons, en nous transportant de château en château, étudier de nouvelles campagnes, et nous les retracer comme la première. Alors il nous arrivera ou de donner la préférence à quelqu'une, ou de trouver qu'elles ont chacune leur agrément. Mais nous n'en jugeons que parce que nous les comparons; nous ne les comparons que parce que nous nous les retraçons toutes en même temps. L'esprit voit donc plus que l'œil ne peut voir.

Si maintenant nous réfléchissons sur la manière dont nous acquérons des connaissances par la vue, nous remarquerons qu'un objet fort composé, tel qu'une vaste campagne, se décompose en quelque sorte, puisque nous ne le connaissons que lorsque ses parties sont venues, l'une après l'autre, s'arranger avec ordre dans l'esprit.

Analyser n'est donc autre chose qu'observer dans un ordre successif les qualités d'un objet, afin de leur donner dans l'esprit l'ordre simultané dans lequel elles existent. C'est ce que la nature nous fait faire à tous. L'analyse, qu'on croit n'être connue que des philosophes, est donc connue de tout le monde, et je n'ai rien appris au lecteur; je lui ai seulement fait remarquer ce qu'il fait continuellement.

(*Logique.*)

BARTHÉLEMY,

NÉ EN 1716.

BARTHÉLEMY (JEAN-JACQUES), né à Cassis en 1716, eut la réputation d'un savant antiquaire avant d'être connu comme un de nos écrivains les plus élégants et les plus purs. Ce ne fut qu'en 1788 que parut le *Voyage d'Anacharsis*, auquel l'auteur travaillait depuis trente années. Cet ouvrage, où l'érudition se cache sous les formes et les ornements les plus gracieux, eut un succès éclatant et obtint immédiatement les honneurs de la traduction dans presque toutes les langues de l'Europe. Barthélemy, qui depuis 1747 était membre de l'Académie des inscriptions, fut élu par l'Académie française en 1789, c'est-à-dire presque aussitôt après la publication du *Jeune Anacharsis*. Le public tout entier applaudit à ce choix. La révolution ravit à Barthélemy toute sa fortune. Après s'être vu privé de sa liberté, qu'il recouvra heureusement au bout de quelques heures de détention, il chercha une retraite où il trouvât le repos et l'oubli.

Il mourut le 30 avril 1795.

La guerre de Troie.

Le repos dont jouit la Grèce après la seconde guerre de Thèbes ne pouvait être durable. Les chefs de cette expédition revenaient couverts de gloire; les soldats chargés de butin. Les uns et les autres se montraient avec cette fierté que donne la victoire, et, racontant à leurs enfants, à leurs amis empressés autour d'eux, la suite de leurs travaux et de leurs exploits, ils ébranlaient puissamment les imaginations et allumaient dans tous les cœurs la soif ardente des combats. Un événement subit développa ces impressions funestes.

Sur la côte de l'Asie, à l'opposite de la Grèce, vivait paisiblement un prince qui ne comptait que des souverains pour

aïeux, et qui se trouvait à la tête d'une nombreuse famille, presque toute composée de jeunes héros : Priam régnait à Troie, et son royaume, autant par l'opulence et par le courage des peuples soumis à ses lois, que par ses liaisons avec les rois d'Assyrie, répandait en ce canton de l'Asie le même éclat que le royaume de Mycènes dans la Grèce.

La maison d'Argos, établie en cette dernière ville, reconnaissait pour chef Agamemnon, fils d'Atrée. Il avait joint à ses états ceux de Corinthe, de Sicyone et de plusieurs villes voisines. Sa puissance, augmentée de celle de Ménélas son frère, qui venait d'épouser Hélène, héritière du royaume de Sparte, lui donnait une grande influence sur cette partie de la Grèce, qui, de Pélops son aïeul, a pris le nom de Péloponèse.

Tantale, son bisaïeul, régna d'abord en Lydie, et, contre les droits les plus sacrés, retint dans les fers un prince troyen nommé Ganymède. Plus récemment encore, Hercule, issu des rois d'Argos, avait détruit la ville de Troie, fait mourir Laomédon et enlevé Hésione sa fille.

Le souvenir de ces outrages restés impunis entretenait dans les maisons de Priam et d'Agamemnon une haine héréditaire et implacable, aigrie de jour en jour par la rivalité de puissance, la plus terrible des passions meurtrières. Pâris, fils de Priam, fut destiné à faire éclore ces semences de division.

Pâris vint en Grèce et se rendit à la cour de Ménélas, où la beauté d'Hélène fixait tous les regards. Aux avantages de la figure, le prince troyen réunissait le désir de plaire, et l'heureux concours des talents agréables. Ces qualités, animées par l'espoir du succès, firent une telle impression sur la reine de Sparte, qu'elle abandonna tout pour le suivre. Les Atrides voulurent en vain obtenir par la douceur une satisfaction proportionnée à l'offense; Priam ne vit dans son fils que le réparateur des torts que sa maison et l'Asie entière avaient éprouvés de la part des Grecs, et rejeta les voies de conciliation qu'on lui proposait.

A cette étrange nouvelle, ces cris tumultueux et sangui-

naires, ces bruits avant-coureurs des combats et de la mort, éclatent et se répandent de toutes parts. Les nations de la Grèce s'agitent comme une forêt battue par la tempête. Les rois dont le pouvoir est renfermé dans une seule ville, ceux dont l'autorité s'étend sur plusieurs peuples, possédés également de l'esprit d'héroïsme, s'assemblent à Mycènes. Ils jurent de reconnaître Agamemnon pour chef de l'entreprise, de venger Ménélas, de réduire Ilium en cendres. Si des princes refusent d'abord d'entrer dans la confédération, ils sont bientôt entraînés par l'éloquence persuasive du vieux Nestor, roi de Pylos; par les discours insidieux d'Ulysse, roi d'Ithaque; par l'exemple d'Ajax, de Salamine; de Diomède, d'Argos; d'Idoménée, de Crète; d'Achille, fils de Pélée, qui régnait dans un canton de la Thessalie, et d'une foule de jeunes guerriers ivres d'avance des succès qu'ils se promettent.

Après de longs préparatifs, l'armée, forte d'environ cent mille hommes, se rassembla au port d'Aulide, et près de douze cents voiles la transportèrent sur les rives de la Troade.

La ville de Troie, défendue par des remparts et des tours, était encore protégée par une armée nombreuse, que commandait Hector, fils de Priam : il avait sous lui quantité de princes alliés qui avaient joint leurs troupes à celles des Troyens. Assemblées sur le rivage, elles présentaient un front redoutable à l'armée des Grecs, qui, après les avoir repoussées, se renfermèrent dans un camp avec la plus grande partie de leurs vaisseaux.

Les deux armées essayèrent de nouveau leurs forces, et le succès douteux de plusieurs combats fit entrevoir que le siége traînerait en longueur.

Avec de frêles bâtiments et de faibles lumières sur l'art de la navigation, les Grecs n'avaient pu établir une communication suivie entre la Grèce et l'Asie. Les subsistances commencèrent à manquer. Une partie de la flotte fut chargée de ravager ou d'ensemencer les îles et les côtes voisines, tandis que divers partis, dispersés dans la campagne, enlevaient les récoltes et les troupeaux. Un autre motif rendait ces détache-

ments indispensables. La ville n'était point investie, et, comme les troupes de Priam la mettaient à l'abri d'un coup de main, on résolut d'attaquer les alliés de ce prince, soit pour profiter de leurs dépouilles, soit pour le priver de leurs secours. Achille portait de tous côtés le fer et la flamme : après s'être débordé comme un torrent destructeur, il revenait avec un butin immense qu'on distribuait à l'armée, avec des esclaves sans nombre que les généraux partageaient entre eux.

Troie était située au pied du mont Ida, à quelque distance de la mer; les tentes et les vaisseaux des Grecs occupaient le rivage; l'espace du milieu était le théâtre de la bravoure et de la férocité. Les Troyens et les Grecs, armés de piques, de massues, d'épées, de flèches et de javelots, couverts de casques, de cuirasses, de cuissarts et de boucliers, les rangs pressés, les généraux à leur tête, s'avançaient les uns contre les autres; les premiers avec de grands cris, les seconds dans un silence plus effrayant : aussitôt les chefs devenus soldats, plus jaloux de donner de grands exemples que de sages conseils, se précipitaient dans le danger, et laissaient presque toujours au hasard le soin d'un succès qu'ils ne savaient ni préparer ni suivre; les troupes se heurtaient et se brisaient avec confusion, comme les flots que le vent pousse et repousse dans le détroit de l'Eubée. La nuit séparait les combattants; la ville ou les retranchements servaient d'asile aux vaincus; la victoire coûtait du sang et ne produisait rien.

Les jours suivants, la flamme du bûcher dévorait ceux que la mort avait moissonnés; on honorait leur mémoire par des larmes et par des jeux funèbres. La trêve expirait, et l'on en venait encore aux mains.

Souvent, au plus fort de la mêlée, un guerrier élevait sa voix et défiait au combat un guerrier du parti contraire. Les troupes en silence les voyaient tantôt se lancer des traits ou d'énormes quartiers de pierre, tantôt se joindre l'épée à la main, et presque toujours s'insulter mutuellement pour aigrir leur fureur. La haine du vainqueur survivait à son triomphe : s'il ne pouvait outrager le corps de son ennemi et le priver

de la sépulture, il tâchait du moins de le dépouiller de ses armes; mais, dans l'instant, les troupes s'avançaient de part et d'autre, soit pour lui ravir sa proie, soit pour la lui assurer, et l'action devenait générale.

Elle le devenait aussi lorsqu'une des armées avait trop à craindre pour les jours de son guerrier, ou lorsque lui-même cherchait à les prolonger par la fuite. Les circonstances pouvaient justifier ce dernier parti : l'insulte et le mépris flétrissaient à jamais celui qui fuyait sans combattre, parce qu'il faut, dans tous les temps, savoir affronter la mort pour mériter de vivre. On réservait l'indulgence pour celui qui ne se dérobait à la supériorité de son adversaire qu'après l'avoir éprouvée. Car, la valeur de ces temps-là consistant moins dans le courage d'esprit que dans le sentiment de ses forces, ce n'était pas une honte de fuir lorsqu'on ne cédait qu'à la nécessité; mais c'était une gloire d'atteindre l'ennemi dans sa retraite et de joindre à la force qui préparait la victoire la légèreté qui servait à la décider.

Les associations d'armes et de sentiments entre deux guerriers ne furent jamais si communes que pendant la guerre de Troie. Achille et Patrocle, Ajax et Teucer, Diomède et Sthénélus, Idoménée et Mérion, tant d'autres héros dignes de suivre leurs traces, combattaient souvent l'un près de l'autre, et, se jetant dans la mêlée, ils partageaient entre eux les périls et la gloire : d'autres fois, montés sur un même char, l'un guidait les coursiers, tandis que l'autre écartait la mort et la renvoyait à l'ennemi. La perte d'un guerrier exigeait une prompte satisfaction de la part de son compagnon d'armes : le sang versé demandait du sang.

Cette idée, fortement imprimée dans les esprits, endurcissait les Grecs et les Troyens contre les maux sans nombre qu'ils éprouvaient. Les premiers avaient été plus d'une fois sur le point de prendre la ville; plus d'une fois les seconds avaient forcé le camp malgré les palissades, les fossés, les murs qui le défendaient. On voyait les armées se détruire et les guerriers disparaître : Hector, Sarpédon, Ajax, Achille

lui-même, avaient mordu la poussière. A l'aspect de ces revers, les Troyens soupiraient après le renvoi d'Hélène, les Grecs après leur patrie; mais les uns et les autres étaient bientôt retenus par la honte et par la malheureuse facilité qu'ont les hommes de s'accoutumer à tout, excepté au repos et au bonheur.

Toute la terre avait les yeux fixés sur les campagnes de Troie, sur ces lieux où la gloire appelait à grands cris les princes qui n'avaient pas été du commencement de l'expédition. Impatients de se signaler dans cette carrière ouverte aux nations, ils venaient successivement joindre leurs troupes à celles de leurs alliés, et périssaient quelquefois dans un premier combat.

Enfin, après dix ans de résistance et de travaux, après avoir perdu l'élite de sa jeunesse et de ses héros, la ville tomba sous les efforts des Grecs, et sa chute fit un si grand bruit dans la Grèce, qu'elle sert encore de principale époque aux annales des nations. Ses murs, ses maisons, ses temples réduits en poudre; Priam expirant aux pieds des autels; ses fils égorgés autour de lui; Hécube son épouse, Cassandre sa fille, Andromaque veuve d'Hector, plusieurs autres princesses chargées de fers et traînées comme des esclaves à travers le sang qui ruisselait dans les rues, au milieu d'un peuple entier dévoré par la flamme ou détruit par le fer vengeur: tel fut le dénouement de cette fatale guerre. Les Grecs assouvirent leur fureur, mais ce plaisir cruel fut le terme de leur prospérité et le commencement de leurs désastres.

(*Introduction au voyage de la Grèce.*)

Le Printemps de la Grèce.

Dans cet heureux climat, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour; on y jouit des biens qu'il amène et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossières: ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule: c'est une lumière pure, inalté-

rable, qui se repose doucement sur tous les objets, c'est la lumière dont les dieux sont couronnés dans l'Olympe.

Quand elle se montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naissantes : les bords de l'Ilyssus retentissent du chant des oiseaux, et les échos du mont Hymette du son des chalumeaux rustiques. Quand elle est près de s'éteindre, le ciel se couvre de voiles étincelants, et les nymphes de l'Attique vont d'un pas timide essayer sur le gazon des danses légères : mais bientôt elle se hâte d'éclore, et alors on ne regrette ni la fraîcheur de la nuit qu'on vient de perdre, ni la splendeur du jour qui l'avait précédée ; il semble qu'un nouveau soleil se lève sur un nouvel univers, et qu'il apporte de l'orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque instant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature ; à chaque instant, le grand ouvrage du développement des êtres avance vers sa perfection.

O jours brillants ! ô nuits délicieuses ! quelle émotion excitait dans mon âme cette suite de tableaux que vous offriez à tous mes sens ! O dieu des plaisirs ! ô printemps ! je vous ai vu cette année dans toute votre gloire ; vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grèce, et vous détachiez de votre tête les fleurs qui devaient les embellir : vous paraissiez dans les vallées, elles se changeaient en prairies riantes ; vous paraissiez sur les montagnes, le serpolet et le thym exhalaient mille parfums ; vous vous éleviez dans les airs, et vous y répandiez la sérénité de vos regards. Les amours empressés accouraient à votre voix ; ils lançaient de toutes parts des traits enflammés, la terre en était embrasée. Tout renaissait pour s'embellir : tout s'embellissait pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces moments fortunés où l'homme, ébloui du séjour qu'il habitait, surpris et satisfait de son existence, semblait n'avoir un esprit que pour connaître le bonheur, un cœur que pour le désirer, une âme que pour le sentir.

(*Voyage d'Anacharsis.*)

La vallée de Tempé.

Après avoir passé l'embouchure du Titarésius, dont les eaux sont moins pures que celles du Pénée, nous arrivâmes à Gonnus, distante de Larisse d'environ cent soixante stades. C'est là que commence la vallée, et que le fleuve est resserré entre le mont Ossa qui se trouve à sa droite, et le mont Olympe qui est à sa gauche, et dont la hauteur est d'un peu plus de dix stades.

La vallée s'étend du sud-ouest au nord-est; sa longueur est de quarante stades, sa plus grande largeur d'environ deux stades et demi; mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paraît être que de cent pieds.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leur pied jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal; et, des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente presque partout un canal tranquille; et, dans certains endroits, il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asile du repos et du plaisir. Ce qui nous étonnait le plus, était une certaine intelligence dans la distribution des ornements qui parent ces retraites. Ailleurs, c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici on dirait que la nature veut imiter l'art. Les lauriers, et différentes sortes d'arbrisseaux, forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches et tombent en festons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect et même au souvenir de cette charmante vallée. Au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que dans le printemps elle est tout émaillée de fleurs, et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants que la solitude et la saison semblent rendre plus mélodieux et plus tendres.

Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée, et mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenaient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyais ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés; tantôt, m'approchant du rivage, je contemplais le cours paisible de ses ondes qui semblaient se soutenir mutuellement, et remplissaient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disais à Amyntor: « Telle est l'image d'une âme pure et tranquille; ses vertus naissent les unes des autres, elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition. » Amyntor me répondit: « Je vais vous montrer l'image de l'ambition, et les funestes effets qu'elle produit. »

Alors, il me conduisit dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des Titans contre les Dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers qu'il ébranle par la violence de ses chutes. Nous parvînmes en un endroit où ses vagues, fortement comprimées, cherchaient à forcer un passage; elles se heurtaient, se soulevaient, et tombaient en mugissant dans un gouffre, d'où elles s'élançaient avec une nouvelle fureur, pour se briser les unes contre les autres dans les airs.

Mon âme était occupée de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi; je me trouvai resserré entre deux montagnes noires, arides, et sillonnées dans toute leur hauteur par des abîmes profonds. Près de leurs sommets, des nuages erraient pesamment parmi des arbres funèbres, ou restaient suspendus sur leurs branches stériles. Au-dessous je vis la

nature en ruine; les montagnes écroulées étaient couvertes de leurs débris, et n'offraient que des roches menaçantes et confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes ? Est-ce la fureur des aquilons ? est-ce un bouleversement du globe ? est-ce en effet la vengeance terrible des Dieux contre les Titans ? je l'ignore: mais enfin, c'est dans cette affreuse vallée que les conquérants devraient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

(*Voyage d'Anacharsis.*)

La Fable et l'Allégorie.

Tous les matins, une jeune Déesse ouvre les portes de l'Orient, et répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, et les rubis sur la route du Soleil. A cette annonce, la Terre se réveille, et s'apprête à recevoir le Dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie; il paraît, il se montre avec la magnificence qui convient au Souverain des cieux. Son char, conduit par les Heures, vole et s'enfonce dans l'espace immense, qu'il remplit de flammes et de lumière. Dès qu'il parvient au palais de la Souveraine des mers, la Nuit, qui marche éternellement sur ses traces, étend ses voiles sombres, et attache des feux sans nombre à la voûte céleste.

Alors s'élève un autre char dont la clarté douce et consolante porte les cœurs sensibles à la rêverie : une Déesse le conduit. Elle vient en silence recevoir les tendres hommages d'Endymion. Cet arc qui brille de si riches couleurs, et qui se courbe d'un bout de l'horizon à l'autre, ce sont les traces lumineuses du passage d'Iris, qui porte à la Terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce sont des génies qui tantôt se jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres pour soulever les flots.

Au pied de ce coteau est une grotte, asile de la fraîcheur et de la paix. C'est là qu'une Nymphe bienfaisante verse de son urne intarissable le ruisseau qui fertilise la plaine voisine;

c'est de là qu'elle écoute les vœux de la jeune beauté qui vient contempler ses attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois sombre, ce n'est ni le silence ni la solitude qui occupe votre esprit : vous êtes dans la demeure des Dryades et des Sylvains, et le secret effroi que vous éprouvez est l'effet de la majesté divine.

(*Voyage d'Anacharsis.*)

Homère.

Je ne suis qu'un Scythe, et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers; mais je ne suis plus maître de mon admiration, quand je vois ce génie altier planer pour ainsi dire sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés, recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue; assistant aux conseils des dieux; sondant les replis du cœur humain, et bientôt, riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions; mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes; nous éblouir par ces traits de lumière qui n'appartiennent qu'aux talents supérieurs, nous entraîner par ces saillies de sentiment qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre âme une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir.

Car ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvements qui l'agitent : c'est de tout subordonner à la passion principale, de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences, de la porter jusqu'aux nues, et de la faire tomber, quand il le faut, par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna que le vent repousse au fond de l'abîme : c'est d'avoir saisi de grands caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais

par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages.

Je monte avec lui dans les cieux; je reconnais Vénus tout entière à cette ceinture d'où s'échappent sans cesse les feux de l'amour, les désirs impatients, les grâces séduisantes et les charmes inexprimables du langage et des jeux; je reconnais Pallas et ses fureurs, à cette égide où sont suspendues la Terreur, la Discorde, la Violence, et la tête épouvantable de l'horrible Gorgogne : Jupiter et Neptune sont les plus puissants des Dieux; mais il faut à Neptune un trident pour secouer la terre, à Jupiter un clin d'œil pour ébranler l'Olympe. Je descends sur la terre : Achille, Ajax et Diomède sont les plus redoutables des Grecs; mais Diomède se retire à l'aspect de l'armée troyenne; Ajax ne cède qu'après l'avoir repoussée plusieurs fois; Achille se montre et elle disparaît.

(*Voyage d'Anacharsis.*)

Eschyle, Sophocle, Euripide.

Malgré les préventions et la haine d'Aristophane contre Euripide, sa décision en assignant le premier rang à Eschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide, était alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens : sans l'approuver, sans la combattre, je vais rapporter les changements que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

Sophocle reprochait trois défauts à Eschyle : la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans; et ces défauts, il se flattait de les avoir évités.

Si les modèles qu'on nous présente au théâtre se trouvaient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auraient pas le droit de nous attendrir, ni leurs exemples celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre : comme ils sont au-dessus de nous, sans être loin de nous, tout ce qui les concerne ne nous est ni trop étranger ni trop familier; et,

comme ils conservent de la faiblesse dans les plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poëte.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que, dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment qu'il va tout embraser, on le voit soudain s'arrêter et s'éteindre : on dirait alors qu'il préfère les chutes aux écarts.

Il n'était pas propre à s'appesantir sur les faiblesses du cœur humain, ni sur les crimes ignobles ; il lui fallait des âmes fortes, sensibles, et par là même intéressantes : des âmes ébranlées par l'infortune, sans en être accablées ni enorgueillies.

En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictait à Eschyle, et qui jetaient l'épouvante dans l'âme des spectateurs : son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse et de douceur ; jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages.

Eschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, comme ils devraient être ; Euripide, tels qu'ils sont. Les deux premiers avaient négligé des passions et des situations que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta tantôt des princesses brûlantes d'amour, et ne respirant que l'adultère et les forfaits ; tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons, et de tendre la main, à l'exemple des mendiants. Ces tableaux, où l'on ne retrouvait plus l'empreinte de la main d'Eschyle, ni celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits : on disait qu'on ne devait, sous aucun prétexte, souiller le caractère ni le rang des héros de la scène ; qu'il était honteux de décrire avec art des images honteuses, et dangereux de prêter au vice l'autorité des grands exemples.

Mais ce n'était plus le temps où les lois de la Grèce infligeaient une peine aux artistes qui ne traitaient pas leur sujet

avec une certaine décence. Les âmes s'énervaient, et les bornes de la convenance s'éloignaient de jour en jour. La plupart des Athéniens furent moins blessés des atteintes que les pièces d'Euripide portaient aux idées reçues, qu'entraînés par le sentiment dont il avait su les animer ; car ce poëte, habile à manier toutes les affections de l'âme, est admirable lorsqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié : c'est alors que, se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime, pour lequel il semble que la nature ne l'avait pas destiné. Les Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phèdre coupable ; ils pleurèrent celui du malheureux Télèphe, et l'auteur fut justifié.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui suspendraient leur marche ; le second surtout a cela de particulier, que tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère et dévoile les sentiments secrets de ceux qu'il met en scène. C'est ainsi que, dans son *Antigone*, un mot échappé comme par hasard à cette princesse laisse éclater son amour pour le fils de Créon. Euripide multiplia les sentences et les réflexions ; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connaissances, et se livra souvent à des formes oratoires : de là les divers jugements qu'on porte de cet auteur, et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans ; les disciples d'Anaxagore et ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, se félicitèrent de voir leur doctrine applaudie sur le théâtre ; et sans pardonner à leur nouvel interprète quelques expressions trop favorables au despotisme, ils se déclarèrent ouvertement pour un écrivain qui inspirait l'amour des devoirs et de la vertu, et qui, portant ses regards plus loin, annonçait hautement qu'on ne doit pas accuser les dieux de tant de passions honteuses, mais les hommes qui les leur attribuent ; et, comme il insistait avec force sur les dogmes importants de la morale, il fut mis au nombre des Sages, et il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles, ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier; il opère la persuasion par la chaleur de ses sentiments, et la conviction par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques.

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits sont des défauts réels aux yeux de ces censeurs : ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digressions savantes et de disputes oiseuses, refroidissent l'intérêt, et mettent à cet égard Euripide fort au-dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile.

Eschyle avait conservé dans son style les hardiesses du dithyrambe, et Sophocle la magnificence de l'épopée : Euripide fixa la langue de la tragédie; il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie; mais il sut tellement choisir et employer celle du langage ordinaire, que, sous leur heureuse combinaison, la faiblesse de la pensée semble disparaître, et le mot le plus commun s'ennoblir. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui, dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant, et si flexible, qu'il paraît se prêter sans effort à tous les besoins de l'âme.

C'était néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisait des vers faciles. De même que Platon, Zeuxis, et tous ceux qui aspirent à la perfection, il jugeait ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, et les soignait avec la tendresse d'un père. Il disait une fois que trois de ses vers lui avaient coûté trois jours de travail. — J'en aurais fait cent à votre place, lui dit un poëte médiocre. — Je le crois, répondit Euripide, mais ils n'auraient subsisté que trois jours.

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue : on pourrait même démontrer que c'est d'après lui que les lois de la tragédie ont presque toutes été rédigées; mais comme, en fait de goût, l'analyse

d'un bon ouvrage est presque toujours un mauvais ouvrage, parce que les beautés sages et régulières y perdent une partie de leur prix, il suffira de dire en général que cet auteur s'est garanti des fautes essentielles qu'on reproche à son rival.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets : tantôt il y blesse la vraisemblance ; tantôt les incidents y sont amenés par force ; d'autres fois son action cesse de faire un même tout ; presque toujours les nœuds et les dénouements laissent quelque chose à désirer, et ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le sujet dès les premières scènes ; Euripide lui-même semble leur avoir dérobé leur secret dans sa *Médée* et dans son *Iphigénie en Aulide*. Cependant, quoiqu'en général sa manière soit sans art, elle n'est point condamnée par d'habiles critiques.

Eschyle, Sophocle et Euripide sont et seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré la scène. D'où vient donc que, sur le grand nombre de pièces qu'ils présentèrent au concours, le premier ne fut couronné que treize fois, le second que dix-huit fois, le troisième que cinq ? C'est que la multitude décida de la victoire, et que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avait des protecteurs dont elle épousait les passions, des favoris dont elle soutenait les intérêts : de là tant d'intrigues, de violences et d'injustices qui éclatèrent dans le moment de la décision. D'un autre côté, le public, c'est-à-dire la plus saine partie de la nation, se laissa quelquefois éblouir par de légères beautés, éparses dans des ouvrages médiocres ; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorsqu'il fut averti de leur supériorité par les vaines tentatives de leurs rivaux et de leurs successeurs.

D'ALEMBERT,

NÉ EN 1717.

ALEMBERT (JEAN LE ROND D'), né à Paris le 16 novembre, fut d'abord un malheureux enfant sans parents, sans berceau. Le commissaire de police du quartier eut pitié de lui, et au lieu de l'envoyer aux Enfants-Trouvés, le mit en nourrice chez la femme d'un vitrier, qui s'attacha à lui comme à son enfant. A dix ans, on le mit au collége Mazarin, où il acheva ses études avec distinction. Ce fut en philosophie que son penchant pour les mathématiques se déclara. Très jeune encore, il remporta le prix proposé par l'Académie de Berlin sur la question de la *Cause générale des vents*. Depuis, les honneurs et la fortune vinrent le chercher, sans jamais l'aveugler. Il fit un grand nombre d'ouvrages dans des genres assez divers pour avoir été à la fois membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française.

On sait qu'il dirigea l'*Encyclopédie* avec Diderot, et qu'il y inséra dans tous les genres un grand nombre d'articles, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. Mais ceux de ses ouvrages qu'on lit le plus sont ses *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, et son *Histoire des membres de l'Académie française morts de 1700 à 1771*.

D'Alembert est mort le 29 octobre 1783.

L'Éloquence.

C'est, avons-nous dit, le talent de faire passer avec rapidité et d'imprimer avec force dans l'âme des autres le sentiment profond dont on est pénétré. Cette définition convient à l'éloquence même du silence, langage énergique et quelquefois sublime des grandes passions; à l'éloquence du geste, qu'on peut appeler éloquence du peuple, par le pouvoir qu'elle a pour subjuguer la multitude, toujours plus frappée de ce qu'elle voit que de ce qu'elle entend; enfin à cette éloquence

adroite et tranquille, qui se borne à convaincre sans émouvoir, et qui ne cherche point à arracher le consentement, mais à l'obtenir. Cette dernière espèce d'éloquence n'est peut-être pas la moins puissante; on est moins en garde contre l'insinuation que contre la force. Néanmoins, comme le talent d'émouvoir est le caractère principal de l'*Éloquence*, c'est aussi sous ce point de vue que nous allons principalement la considérer.

Le propre de l'éloquence est non seulement de remuer, mais d'élever l'âme; c'est l'effet même de celle qui ne paraît destinée qu'à nous arracher des larmes. Le pathétique et le sublime se soutiennent. En se sentant attendri, on se trouve en même temps plus grand, parce qu'on se trouve meilleur. La tristesse délicieuse et douce que produisent en nous un discours, un tableau touchant, nous donne bonne opinion de nous-mêmes par le témoignage qu'elle nous rend de la sensibilité de notre âme; ce témoignage est une des principales sources du plaisir qu'on goûte en aimant, et en général de celui que les sentiments tendres et profonds nous font éprouver.

Nous apppelons l'éloquence un *talent*, et non pas un *art*, comme l'ont appelée la plupart des rhéteurs; car tout art s'acquiert par l'étude et par l'exercice, et l'éloquence est un don de la nature. Les règles ne sont destinées qu'à être le frein du génie qui s'égare, et non le flambeau du génie qui prend l'essor; leur unique usage est d'empêcher que les traits vraiment éloquents ne soient défigurés par d'autres, ouvrages de la négligence ou du mauvais goût. Ce ne sont point les règles qui ont inspiré à Shakespeare le monologue admirable d'Hamlet; mais elles nous auraient épargné la scène barbare et dégoûtante des fossoyeurs.

On rend avec netteté ce que l'on conçoit bien; de même on énonce avec chaleur ce que l'on sent avec enthousiasme, et les mots viennent aussi aisément pour exprimer une émotion vive qu'une idée claire. Le sentiment s'affaiblirait, s'éteindrait même dans l'orateur par le soin froid et étudié qu'il se don-

nerait pour le rendre, et tout le fruit de ses efforts serait de persuader à ses auditeurs qu'il ne ressentait pas ce qu'il a voulu leur inspirer. « Aimez et faites tout ce qu'il vous plaira, » dit un père de l'Église aux chrétiens; « sentez vivement et dites tout ce que vous voudrez, » voilà la devise des orateurs. Qu'on interroge les écrivains de génie sur les plus beaux endroits de leurs ouvrages, ils avoueront presque toujours que ces endroits sont ceux qui leur ont coûté le moins, parce qu'ils ont été comme inspirés en les produisant. Débarrassée de toute crainte, et bravant quelquefois les règles même, la nature produit alors ses plus grands miracles; on éprouve alors la vérité de ce passage de Quintilien : « C'est l'âme seule qui nous rend éloquents; et les ignorants mêmes, quand une violente passion les agite, ne cherchent point ce qu'ils ont à dire. » Tel était l'enthousiasme qui animait autrefois le paysan du Danube, et qui le fit admirer dans le sanctuaire de l'éloquence par le sénat de Rome. C'est ce même enthousiasme, prompt à se communiquer à l'auditeur, qui met tant de différence entre l'éloquence *parlée*, si on peut se servir de cette expression, et l'éloquence *écrite*. L'éloquence dans les livres est à peu près comme la musique sur le papier, muette, nulle et sans vie; elle y perd du moins sa plus grande force, et elle a besoin de l'action pour se déployer. Nous ne pouvons lire, sans être attendris, les péroraisons touchantes de Cicéron pour Flaccus, pour Fonteius, pour Sextius, pour Plancius et pour Sylla, les plus admirables modèles d'éloquence que l'antiquité nous ait laissés dans le genre pathétique. Qu'on imagine l'effet qu'elles devaient produire dans la bouche de ce grand homme; qu'on se représente Cicéron au milieu du barreau, animant par ses pleurs le discours le plus touchant, tenant le fils de Flaccus entre ses bras, le présentant aux juges, et implorant pour lui l'humanité et les lois. Sera-t-on surpris de ce qu'il nous apprend lui-même, qu'il fut interrompu par les gémissements et les sanglots de l'auditoire? Sera-t-on surpris que ce tableau ait séduit et entraîné les juges? Sera-t-on surpris enfin que l'éloquence de Cicéron lui

ait servi tant de fois à sauver des clients coupables? Aussi l'Aréopage, qui ne voulait qu'être juste, avait interdit sévèrement l'éloquence aux avocats. On y voulait, comme dans nos tribunaux, plus de raison que de pathétique; et les juges d'Athènes, ainsi que les nôtres, eussent fait perdre à Cicéron la plupart des causes qu'il avait gagnées à Rome.

De l'abbé Régnier Desmarais.

L'abbé Régnier fait mention, dans ses mémoires, de quelques autres productions qui sont restées manuscrites, entre autres d'un poëme français à la louange du roi: « Le mauvais succès qu'ont toujours eu ces sortes d'ouvrages, dit naïvement le père Niceron, a sans doute empêché qu'on ne donnât ce poëme au public. » Trente ans plus tôt il eût été reçu avec avidité, lorsque tout retentissait des louanges et des victoires du monarque. Mais le temps des louanges et des victoires n'était plus; et la bataille de Malplaquet, par où finissait ce poëme, n'était pas un moyen de le faire lire, même à Versailles. L'auteur s'abstint donc très prudemment de le mettre au jour, et se contenta d'offrir en secret son hommage au monarque vaincu et malheureux. Ce monument de son zèle n'était pas le seul qu'il eût élevé à la gloire du roi, car il nous apprend qu'il avait composé les inscriptions de la statue de la place des Victoires, à l'exception pourtant de l'inscription fastueuse *Viro immortali*, dont il paraît désirer que la postérité ne l'accuse pas.

Il ne parle point dans ses mémoires d'un ouvrage qu'il donna en 1700, et qui contenait le premier livre de l'Iliade en vers français, avec une préface où il répond aux blasphèmes de Charles Perrault contre Homère. Cette préface est pleine de raison et de goût; mais l'auteur plaide mieux pour l'Iliade par sa prose que par ses vers, qui feraient au divin Homère un tort irréparable, si on pouvait soupçonner l'original de ressembler à la copie.

Il est vraisemblable que le peu de succès de cette traduction de l'Iliade empêcha l'auteur d'en faire mention dans la liste de ses ouvrages, comme d'une production dont il était un peu honteux et repentant. Despréaux, qui était son ami, ou du moins qui prend ce titre dans une de ses préfaces, n'avait pas vu de bon œil ce fatal travestissement du poëte grec, et en avait fait à l'auteur l'aveu sincère. Il paraît que les vers de l'abbé Régnier n'étaient pas en possession de plaire à l'inexorable satirique ; car toute son amitié ne l'empêcha pas de mettre l'*Édit d'amour* de notre Académicien parmi les mauvais livres que les chanoines du *Lutrin* se jettent à la tête dans la bataille qu'ils se livrent sur les degrés du palais. Cet *Édit d'amour* était une petite production obscure de la jeunesse de l'abbé Régnier, qui eût bien pu se passer de l'honneur que lui fit Despréaux d'en rappeler le souvenir. Ce grand poëte, si l'on en croit le *Bolœana*, parlait quelquefois de son ami avec une liberté peu flatteuse : « Il se croit, disait-il, un grand homme, parce qu'il a hérité de la grimace de Chapelain. »

De toutes les poésies françaises de l'abbé Régnier, celle qui a été le plus accueillie est sa traduction de la fameuse scène du *Pastor fido*, dans laquelle se trouvent les vers si connus sur la contradiction entre la morale sévère qui interdit l'amour, et la nature qui semble l'ordonner.

Le succès de la scène française du *Pastor fido* consola, quoique faiblement, l'abbé Régnier du peu de fortune qu'avaient fait ses autres poésies françaises ; mais il était condamné à n'être jamais parfaitement heureux comme poëte ; car l'accueil général que sa traduction avait reçu, nuisit aux vues d'avancement qu'il avait formées : il eût obtenu les honneurs de l'épiscopat, sans les scrupules que cette traduction donna au roi ; mais il pensa apparemment comme l'évêque Héliodore, qui aima mieux, dit-on, renoncer à son siége épiscopal, que de supprimer ou désavouer son roman de Théagène et de Chariclée, préférant la réputation de bon écrivain à toutes les dignités de l'Église.

Si, parmi les pièces dont l'abbé Régnier est réellement l'auteur, on voulait en citer quelqu'une qui ne fût pas indigne d'éloges, on pourrait rappeler ici celle qui est connue sous le nom des *J'ai vu*, et qui renferme, quoique trop longue, quelques vers heureux :

J'ai vu la vanité s'élever jusqu'aux nues
Sur des ailes de cire, en un moment fondues...
J'ai vu deux partis disputer
De la vérité sans l'entendre ;
Le public, sans y rien comprendre,
Pour l'un et l'autre s'entêter...
J'ai vu d'un peu de vent les hommes se nourrir,
Et ne s'attacher qu'à paroître ;
J'ai vu qu'en cherchant à connoître
Nous n'apprenons qu'à discourir ;
J'ai vu l'excessive prudence
Ne servir qu'à nous décevoir,
Le seul intérêt tout mouvoir,
Et la profondeur du savoir
Différer peu de l'ignorance.

Nous citerons encore les vers suivants, tirés d'une pièce sur les grands seigneurs, que l'abbé Régnier avait fréquentés beaucoup, et qu'il devait bien connaître. Après avoir dit que le sage doit toujours rendre à leur naissance et à leur rang les égards que la société et la décence exigent, le poëte ajoute :

Les aimer, c'est une autre affaire,
Qui ne les connoît qu'à demi
S'honore d'être leur ami ;
Qui les connoît bien, ne l'est guère.

MARMONTEL,

NÉ EN 1723.

MARMONTEL (Jean-François) naquit le 11 juillet 1723 à Bort, petite ville du Limousin. Quelques succès obtenus aux Jeux Floraux, et les encouragements de Voltaire, le déterminèrent à suivre la carrière des lettres ; il quitta sa province et vint à Paris, où bientôt il se fit un nom. Un prix de poésie à l'Académie française et deux tragédies qui réussirent firent croire un moment à Marmontel qu'il était poëte ; mais il ne tarda pas à comprendre que ce n'était pas dans la poésie qu'il était appelé à se faire une réputation durable. Les *Contes moraux*, les romans de *Bélisaire* et des *Incas*, accueillis dans la nouveauté avec une faveur marquée, sont des ouvrages que, dans tous les temps, on pourra relire avec plaisir, si l'on ne s'occupe que du style. Quant au fond des idées, nous en sommes aujourd'hui rebattus. Les *Incas* et *Bélisaire* sont deux longues déclamations en faveur de la tolérance religieuse ; et comme cette tolérance n'est contestée par personne, ces romans ont perdu presque tout leur attrait.

Les *Contes moraux* intéressent davantage, ainsi que quelques opéras-comiques, comme *Sylvain*, *Zémire et Azor*, *l'Ami de la maison*, dont la lecture offre encore du charme.

Mais le vrai titre de gloire de Marmontel, ce sont ses *Éléments de littérature*, recueil des articles qu'il avait faits pour l'*Encyclopédie*, et dont l'ensemble forme assurément le cours le plus complet et le plus avancé que nous ayons sur ce sujet.

Marmontel, nommé membre de l'Académie française en 1763 à la mort de Bougainville, se retira dans le hameau d'Abloville au commencement de la révolution, et y mourut le 31 décembre 1799.

Calme au milieu de l'Océan.

Dix fois le soleil fit son tour sans que le vent fût apaisé. Il tombe enfin, et bientôt après, un calme profond lui succède.

Les ondes, violemment émues, se balancent longtemps encore après que le vent a cessé. Mais insensiblement leurs sillons s'aplanissent, et, sur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un souffle qui l'ébranle ; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer, dans l'abîme de l'étendue un vide profond et sans bornes, le silence et l'immensité, voilà ce que présente aux matelots ce triste et fatal hémisphère. Consternés et glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages et des tempêtes ; et le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeste : ce soleil, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelants ; ce liquide cristal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumière et répète l'azur des cieux, ne forme plus qu'un spectacle funeste ; et tout ce qui, dans la nature, annonce la paix et la joie ne porte ici que l'épouvante et ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent, on les réduit, on les dispense d'une main avare et sévère. La nature qui voit tarir les sources de la vie en devient plus avide, et plus les ressources diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succède la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abîme des eaux ; car au moins sur la terre quelque lueur d'espérance peut abuser la douleur et soutenir le courage ; mais au milieu d'une mer immense, solitaire et environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illusion pour le sauver du désespoir : il voit comme un abîme l'espace épouvantable qui l'éloigne de tout secours ; sa pensée et ses vœux s'y perdent ; la voix même de l'espérance ne peut arriver jusqu'à lui.

Les premiers accès de la faim se font sentir sur le vaisseau : cruelle alternative de douleur et de rage, où l'on voyait des malheureux, étendus sur les bancs, lever les mains vers le ciel avec des plaintes lamentables, ou courir, éperdus et fu-

rieux, de la proue à la poupe, et demander au moins que la mort vînt finir leurs maux !

(*Les Incas.*)

Le Volcan de Quito.

Heureux les peuples qui cultivent les vallées et les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots et des dépouilles de la terre ! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes; le laboureur y sème et y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'Océan et dont la cime s'élève au-dessus des nues ! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est ouverts, en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlants et liquides, des flots de cendre et de bitume qu'il lançait, et qui, dans leur chute, s'accumulaient au bord de ces gouffres ouverts ! Malheur aux peuples que la fertilité de ce terrain perfide attache ! Les fleurs, les fruits et les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la dévore. Sa richesse, en croissant, présage sa ruine, et c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs : tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondements.

Un jour que le peuple indien, répandu dans les campagnes, labourait, semait, moissonnait (car ce riche vallon présente tous ces travaux à la fois), et que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étaient occupées, les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde,

de noires vapeurs l'enveloppent, le temple et les palais chancellent et menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment et lancent dans les airs des éclats de rochers brûlants qu'ils ont détachés de l'abîme : superbe et terrible spectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelants à travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond!

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde et reste immobile. Il n'oserait entamer la terre, qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du Soleil, les uns, tremblants, s'élancent hors du temple; les autres, consternés, embrassent l'autel de leur dieu. Les vierges éperdues sortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête; et, courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

(*Les Incas.*)

L'Orage, et la caverne des serpents au Pérou.

Un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout à coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflements. Une épaisse nuit enveloppe le ciel et le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse, et qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; et de ses flancs avec un bruit horrible, tombent de rapides torrents. Les animaux épouvantés s'élançaient des bois dans la plaine; et, à

la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissants voyaient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le lynx, le léopard, aussi tremblants qu'eux-mêmes. Dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité, et la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avait, dans sa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent qui se précipite en bondissant la déracine et l'entraîne, et le sauvage qui l'embrasse roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyait avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre, et le consume avec le malheureux qui s'y était sauvé.

Cependant Molina s'épuisait à lutter contre la violence des eaux; il gravissait dans les ténèbres, saisissant tour à tour les branches, les racines des bois qu'il rencontrait, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie; car il est des moments d'effroi où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin, il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée, et, à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde et ténébreuse horreur l'aurait glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre; et là, rendant grâces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'apaise : les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrents, moins rapides, ne mugissent plus alentour, et Molina sent couler dans ses veines le beaume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes le frappe au moment même qu'il allait s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpents dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue; et, entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvements, ce bruit qu'Alonzo reconnaît. Il sait que le venin de ces serpents est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le

malheureux qui en est atteint. Il les entend, il croit les voir rampant autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti; il le vit plus horrible encore. Il fallait mourir ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent; il se soulève avec lenteur, se courbe, et, les mains appuyées sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril l'en préserva; car les serpents en avaient eu autant de frayeur que lui-même; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisants.

Un jour serein consolait la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offrait partout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançaient jusqu'aux nues, étaient courbées vers la terre; d'autres semblaient se hérisser encore d'horreur. Des collines qu'Alonzo avait vues s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montraient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cèdre, étendus, épars dans la plaine, la couvraient de leurs troncs brisés et de leurs branches fracassées. Des dents de rochers, détachées, marquaient la place des torrents; leur lit profond était bordé d'un nombre effrayant d'animaux doux, cruels, timides, féroces, qui avaient été submergés et revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laissaient les bois et les campagnes se ranimer aux feux du jour naissant. Le ciel semblait avoir fait la paix avec la terre, et lui sourire en signe de faveur et d'amour. Tout ce qui respirait encore recommençait à jouir de la vie : les oiseaux, les bêtes sauvages avaient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, et qu'elle a refusé aux hommes.

(*Les Incas.*)

Affectation.

Manière trop étudiée, trop recherchée de s'exprimer; vice ordinaire aux gens qu'on appelle *beaux-parleurs*.

L'*affectation* est dans la pensée, dans l'expression, dans le choix des mots, des tours ou des images. Quand on a l'idée de l'*affectation* dans la contenance, dans la démarche, dans la parure, on a l'idée de l'*affectation* dans le style.

L'*affectation* est quelquefois jusque dans le soin trop marqué d'être naturel, dans la familiarité, dans la négligence.

L'*affectation* de Pline, de Voiture, de Balzac, de Le Maître, de Fontenelle, de La Motte, n'est pas la même.

Voiture, en parlant d'une expression recherchée de Pline le jeune : « Ne m'avouerez-vous pas, dit-il, que cela est d'un petit esprit, de refuser un mot qui se présente et qui est le meilleur, pour en aller chercher avec soin un moins bon et plus éloigné ? »

Cette critique semble annoncer l'homme du monde le plus naturel dans sa façon de penser et d'écrire. C'est pourtant ce même Voiture qui, écrivant à mademoiselle Paulet qu'il s'est embarqué sur un navire chargé de sucre, lui dit que s'il vient à bon port, il arrivera *confit*, et que si d'aventure il fait naufrage, il aura du moins la consolation de mourir *en eau douce*. Le maréchal de Vivonne disait à son cheval, au passage du Rhin : « Jean le Blanc, ne souffrez pas qu'un général des galères soit noyé dans l'eau douce. » Mais ceci est de meilleur goût.

C'est ce même Voiture qui écrit à une femme : « Je crois

que vous savez la source du Nil ; et celle d'où vous tirez toutes les choses que vous dites est beaucoup plus cachée et plus inconnue. »

C'est lui qui dit de Balzac : « Il a inventé un potage que j'estime plus que le panégyrique de Pline et que la plus longue harangue d'Isocrate. »

C'est lui qui, félicitant Godeau des *fleurs* qui naissent dans son esprit, lui dit qu'il en a reçu « un bouquet sur des bords où il ne croît pas un brin d'herbe. » Et il ajoute : « L'Afrique ne m'a rien fait voir de plus nouveau que vos ouvrages. En les lisant à l'ombre de ses palmes, je vous les ai toutes souhaitées ; et en même temps que je me considérais avoir été plus avant qu'Hercule, je me suis vu bien loin derrière vous. »

C'est ce même Voiture qui écrivait à Costar, qu'il voulait s'abstenir de recevoir de ses lettres, à cause qu'on était en carême, et que, pour un temps de pénitence, c'étaient de trop grands festins. « Pour vous, vous pouvez sans scrupule recevoir ce que je vous envoie, ajoutait-il ; à peine ai-je de quoi vous faire une légère collation... Je ne vous servirai que des légumes ; » et dans le même sens figuré, « vous faites des sauces avec lesquelles on mangerait des cailloux. »

Comment le même homme qui dans son style emploie des tours si recherchés, des jeux de mots si étudiés, des rapports si singuliers et si faux entre les idées, en un mot, une plaisanterie si peu naturelle et si froide, comment peut-il être blessé de l'affectation de Pline le jeune, mille fois moins affecté que lui ? En voici la raison.

L'affectation de Voiture n'était pas celle qu'il reprochait à Pline : il ne voyait dans celui-ci que la recherche de l'expression, sans même être blessé du tour antithétique et artificiellement compassé que Pline avait dans son éloquence. Mais si Pline avait lu Voiture, il eût été blessé du rapport forcé des idées et des images qu'il emploie et surtout de la peine qu'il se donne pour traiter familièrement les grands sujets et plaisamment les choses les plus graves.

Balzac, dont l'affectation est encore d'une autre sorte, car

elle consiste dans la recherche d'un style périodique et soutenu avec dignité, ou, comme il l'a dit de lui-même dans « une gravité tendue et composée, » ou, comme Boileau en a jugé, « à ne savoir ni dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur, » Balzac ne laisse pas de donner aussi quelquefois dans le faux bel-esprit de Voiture.

Il écrit à un homme affligé : « Votre éloquence rend votre douleur vraiment contagieuse ; et quelle glace, je ne dis pas de Lorraine, mais de Norwége et de Moscovie, ne fondrait à la chaleur de vos belles larmes ? » Ce n'est point là de la froide plaisanterie, comme dans Voiture, mais un sérieux du plus mauvais goût.

Lorsque Balzac veut être plaisant, il est encore plus forcé que Voiture. Il écrit à madame de Rambouillet, qui lui a envoyé des gants : « Quoique la grêle et la gelée aient vendangé nos vignes au mois de mai; quoique les blés n'aient pas tenu ce qu'ils promettaient, et que la belle espérance des moissons se trouve fausse dans la récolte; quoique les avenues de l'épargne se soient rendues extrêmement difficiles, etc., tous ces malheurs ne me touchent point, et vous êtes cause que je ne me plains ni de l'inclémence du ciel, ni de la stérilité de la terre, ni de l'avarice de l'État. Par votre moyen, Madame, jamais année ne me fut meilleure ni plus heureuse que celle-ci. » C'est dire avec bien de l'emphase qu'on est flatté d'avoir reçu des gants. Et il faut avouer que le style de Charleval, d'Hamilton, de M. de Voltaire, dans le genre léger, est de meilleur goût que tout cela.

Le faux bel-esprit n'était naturel ni à Balzac ni à Voiture. Balzac en prenait le ton par complaisance ; Voiture, par contagion, par vanité, par habitude : l'hôtel de Rambouillet l'avait gâté. On dit qu'une lettre leur coûtait souvent quinze jours de travail; ils auraient mieux fait en un quart d'heure, s'ils avaient bien voulu se donner moins de peine.

Balzac, stoïcien par humeur et par principes, avait de l'élévation dans l'esprit et dans l'âme. On trouve dans ses lettres des mots dignes de Montaigne.

« Vous m'avouerez, dit-il à madame de Loges, que l'absence qui sépare ceux qui vivent de ceux qui ne vivent plus, est trop courte pour mériter une longue plainte. »

Cela peut être mis à côté de ce grand mot cité par lui-même : « Il n'y a que la première mort, non plus que la première nuit, qui ait mérité de l'étonnement et de la tristesse. »

Il ne manquait à Voiture qu'une société moins gâtée du côté du goût, pour faire de lui un excellent écrivain. Voyez sa lettre sur la prise de Corbie, où, d'un style véhément et simple, en donnant au cardinal de Richelieu de grandes louanges, il lui donne encore de plus grandes leçons. Quelle distance de cette lettre à ce qu'on admirait de lui dans le cercle de Rambouillet !

C'est le mauvais goût de ce temps-là que Molière a tourné en ridicule dans les *Précieuses* et dans les *Femmes Savantes*, et dont il a dit dans le *Misanthrope :*

> Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure;
> Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

(*Encyclopédie méthodique.*)

GUÉNARD,

NÉ EN 1730.

GUÉNARD (ANTOINE) naquit près de Nancy. Après avoir fait ses études à Pont-à-Mousson, il entra chez les jésuites, et y enseigna la philosophie et la théologie avec une grande distinction. En 1755, l'Académie française ayant mis au concours cette question : *En quoi consiste l'esprit philosophique?* le P. Guénard composa un discours qui fut couronné, et eut dans le public le plus grand succès. Cet écrit, œuvre non seulement d'un penseur et d'un métaphysicien profond, mais d'un écrivain habile et chaleureux, est un des morceaux les plus éloquents de notre langue.

Combien ne doit-on pas regretter que, pour échapper aux persécutions révolutionnaires, Guénard ait brûlé un grand ouvrage sur la religion auquel il travaillait depuis vingt-cinq ans! Le style du seul discours que nous ayons de lui peut donner une idée de la perte que les lettres ont à déplorer.

Le P. Guénard est mort en Lorraine en 1795.

Révolution opérée dans la Philosophie par Descartes.

Il est aisé de compter les hommes qui n'ont pensé d'après personne, et qui ont fait penser d'après eux le genre humain. Seuls et la tête levée, on les voit marcher sur les hauteurs; tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas la lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde et des sciences? Adorateurs stupides de l'antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siècles sur les traces des premiers maîtres. La raison condamnée au silence faisait parler l'autorité : aussi rien ne s'éclaircissait dans l'univers, et l'esprit humain, après s'être traîné mille

ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore aussi loin de la vérité.

Enfin parut en France un génie puissant et hardi, qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que, pour être philosophe, il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. A cette parole, toutes les écoles se troublèrent; une vieille maxime régnait encore : *ipse dixit*, le maître l'a dit. Cette maxime d'esclave irrita tous les philosophes contre le père de la philosophie pensante; elle le persécuta comme novateur et impie, le chassa de royaume en royaume, et l'on vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui, par malheur, ne pouvait être ancienne en naissant. Cependant, malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine; il prouva même que ses persécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts et les dieux de l'école, il ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira toutes les sciences du chaos, et, par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter; il les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres, et, se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marcha, avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés.

Ce fut donc le courage et la fierté d'un seul esprit qui causèrent dans les sciences cette heureuse et mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux sciences un homme de ce caractère, un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient adorées. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres phi-

losophes, mais il se fit lui-même des ailes, et s'envola, frayant ainsi des routes nouvelles à la raison captive.

(Discours couronné par l'Académie française.)

Bornes que la religion doit mettre à l'esprit philos ophique.

Quelles sont, en matière de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique? Il est aisé de le dire : la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui marque en ce genre les limites étroites de son intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir et son flambeau s'éteindre ? C'est là qu'il faut s'arrêter; la Foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre; elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison? Les chaînes qu'on lui donne sont aisées à porter et ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains et légers.

Je dirai donc au philosophe : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne saurait percer; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui répondent de toutes les autres; ces vérités sont des faits éclatants et sensibles, dont la religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers et subtils. On livre ces faits à votre curiosité; voilà les fondements de la religion. Creusez donc autour; essayez de les ébranler, descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés.

Mais lorsque, arrivé à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui soutient depuis l'origine du monde ce grand et majestueux édifice, toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous, et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer : vous entrez dans les abîmes de l'infini; elle doit ici se voiler les yeux comme le

peuple, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la Foi... Laissez donc à Dieu cette nuit profonde, où il lui plaît de se retirer avec sa foudre et ses mystères.

(*Même discours.*)

Influence de l'esprit philosophique sur le style.

Le bel esprit a ravagé presque toutes les parties de l'empire littéraire; mais voici un autre fléau bien plus terrible encore : c'est la raison elle-même; je dis cette raison géométrique qui dessèche, qui brûle, pour ainsi dire, tout ce qu'elle ose toucher. Elle renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce faux atticisme qui calomniait autrefois l'orateur romain, et dont la lime sévère persécutait l'éloquence, déchirant tous ses ornements et ne lui laissant qu'un corps décharné, sans coloris, sans grâces et presque sans vie. Une justesse superstitieuse, qui s'examine sans cesse, et compose toutes ses démarches; une fière précision qui se hâte d'exposer froidement ses vérités, et ne laisse sortir de l'âme aucun sentiment, parce que les sentiments ne sont pas des raisons; l'art de poser des principes et d'en exprimer une longue suite de conséquences également claires et glaçantes; des idées neuves et profondes qui n'ont rien de sensible et de vivant, mais qu'on emporte avec soi pour les méditer à loisir : voilà l'éloquence de nos orateurs formés à l'école de la philosophie. D'où vient encore cette métaphysique distillée, que la multitude dévore sans pouvoir se nourrir d'une substance déliée, et qui devient, pour les lecteurs les plus intelligents eux-mêmes, un exercice laborieux où l'esprit se fatigue à courir après des pensées qui ne laissent aucune prise à l'imagination? Tous ces discours, pleins, si l'on veut, d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve point cette chaleur et ce mouvement qui vient de l'âme, ne sortent-ils point manifestement de ce génie de discussion et d'analyse accoutumé à tout décomposer et à tout réduire en abstractions idéales, à dépouiller les objets de leurs qualités particulières, pour ne leur laisser que des

qualités vagues et générales qui ne sont rien pour le cœur humain? Je le dirai : ce n'est pas corrompre l'éloquence, comme a fait le bel esprit, c'est lui arracher le principe même de sa force et de sa beauté. Ne sait-on pas qu'elle est presque tout entière dans le cœur et l'imagination, et que c'est là qu'elle va prendre ses charmes, sa foudre même et son tonnerre? Lisons les anciens : nous y trouverons des peintures vives et brillantes qui semblent faire entrer les objets eux-mêmes dans l'esprit; des tours hardis et véhéments qui donnent aux pensées des ailes de feu, et les jettent comme des traits brûlants dans l'âme du lecteur; une expression touchante des sentiments et des mœurs, qui se répand dans tout le discours comme le sang dans les veines, et lui communique avec une chaleur douce et continue un air naturel et toujours animé; une variété charmante de couleurs et de tons, qui représentent les nuances et les divers changements du sujet. Or, tous ces grands caractères de l'antique éloquence, pourrait-on les retrouver aujourd'hui dans les discours si pensés, si méthodiques, si bien raisonnés, dont l'esprit philosophique est le père et l'admirateur? Défendons-lui donc de sortir de la sphère des sciences, de porter dans les arts de goût sa tristesse et son austérité naturelle, son style aride et *affamé*.

(*Même Discours.*)

THOMAS,

NÉ EN 1732.

THOMAS (ANTOINE-LÉONARD) naquit à Clermont-Ferrand. Il débuta dans la carrière des lettres par le petit poëme de *Jumonville*. Thomas peut être regardé comme un des représentants les plus illustres de l'éloquence académique. Ses *Éloges*, accueillis favorablement par le public, furent presque tous couronnés par l'Académie française. L'*Éloge de Marc-Aurèle* et l'*Éloge de Descartes* peuvent être considérés comme les chefs-d'œuvre du genre. L'*Essai sur les Éloges* ajouta plus à la réputation de Thomas que le poëme épique de *Pierre-le-Grand*, dans lequel on trouve cependant des épisodes brillants et quelques passages qui révèlent un véritable talent poétique. Quelques unes de ses poésies légères méritent aussi d'être conservées.

Thomas entra à l'Académie française en 1767, et mourut à Oullins, près de Lyon, le 17 septembre 1785.

Respect dû à la vérité.

Il est temps de respecter la vérité. Il y a deux mille ans que l'on écrit, et deux mille ans que l'on flatte. Poëtes, orateurs, historiens, tout a été complice de ce crime. Il y a peu d'écrivains pour qui l'on n'ait à rougir : il n'y a presque pas un livre où il n'y ait des mensonges à effacer. Les quatre siècles des arts, monuments de génie, sont aussi des monuments de bassesse. Qu'il en naisse un cinquième, et qu'il soit celui de la vérité. La flatterie, dans tous les siècles, l'a bannie des cours ; la mollesse de nos mœurs la bannit de nos sociétés ; l'effroi la repousse de nos cœurs, quand elle y veut descendre.

O écrivains ! qu'elle ait un asile dans vos ouvrages : que chacun de vous fasse le serment de ne jamais flatter, de ne jamais tromper.

Avant de louer un homme, interrogez sa vie; avant de louer la puissance, interrogez votre cœur. Si vous espérez, si vous craignez, vous serez vils. Etes-vous destinés par vos talents à la renommée, songez que chaque ligne que vous écrivez ne s'effacera plus; montrez-la donc d'avance à la postérité qui vous lira, et tremblez qu'après avoir lu elle ne détourne son regard avec mépris. Non, le génie n'est pas fait pour trafiquer du mensonge avec la fortune; il a dans son cœur je ne sais quoi qui s'indigne d'une faiblesse, et sa grandeur ne peut s'avilir sans remords.

Juger de tout, apprécier la vie, peser la crainte et l'espérance, voir et l'intérêt des hommes, et l'intérêt des sociétés, s'instruire par les siècles et instruire le sien, distribuer sur la terre et la gloire et la honte, et faire ce partage comme Dieu et la conscience le feraient, voilà sa fonction. Que chacune de ses paroles soit sacrée, que son silence même inspire le respect et ressemble quelquefois à la justice. Un conquérant qui aimait la gloire, mais plus avide de renommée que juste, s'étonnait de ce qu'un homme vertueux, et que tout le peuple respectait, ne parlait jamais de lui. Il le manda. « Pourquoi, dit-il, les hommes les plus sages de mon empire se taisent-ils sur mes conquêtes? »—« Prince, dit le vieillard, les sages des siècles suivants le diront à la postérité; » et il se retira.

(Essai sur les Éloges.)

Songe de Marc-Aurèle.

Je voulus méditer sur la douleur; la nuit était déjà avancée; le besoin du sommeil fatiguait ma paupière; je luttai quelque temps; enfin je fus obligé de céder, et je m'assoupis; mais dans cet intervalle je crus avoir un songe. Il me sembla voir dans un vaste portique une multitude d'hommes rassemblés; ils avaient tous quelque chose d'auguste et de grand. Quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits

pourtant ne m'étaient pas étrangers ; je crus me rappeler que j'avais souvent contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardais tous ; quand une voix terrible et forte retentit sous le portique : « Mortels, apprenez à souffrir. » Au même instant, devant l'un, je vis s'allumer des flammes, et il y posa la main. On apporta à l'autre du poison ; il but, et fit une libation aux dieux. Le troisième était debout auprès d'une statue de la Liberté brisée ; il tenait d'une main un livre ; de l'autre il prit une épée, dont il regardait la pointe. Plus loin je distinguai un homme tout sanglant, mais calme et plus tranquille que ses bourreaux ; je courus à lui en m'écriant : « O Régulus ! est-ce toi ? » Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux, et je détournai mes regards. Alors j'aperçus Fabricius dans la pauvreté, Scipion mourant dans l'exil, Epictète écrivant dans les chaînes, Sénèque et Thraséas les veines ouvertes, et regardant d'un œil tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes malheureux, je versais des larmes ; ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut Caton, approcha de moi, et me dit : « Ne nous plains pas, mais imite-nous ; et toi aussi, apprends à vaincre la douleur ! » Cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenait à la main ; je voulus l'arrêter, je frémis, et je m'éveillai. Je réfléchis sur ce songe, et je conçus que ces prétendus maux n'avaient pas le droit d'ébranler mon courage ; je résolus d'être homme, de souffrir et de faire le bien.

(*Éloge de Marc-Aurèle.*)

Péroraison de l'éloge de Marc-Aurèle.

« Quand le dernier terme approcha, il ne fut point étonné. Je me sentais élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste. Il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchais ses mains défaillantes qu'avec respect ; et le

lit funèbre où il attendait la mort me semblait une espèce de sanctuaire.

» Cependant l'armée était consternée, le soldat gémissait sous ses tentes; la nature elle-même semblait en deuil, le ciel de la Germanie était plus obscur; des tempêtes agitaient la cime des forêts qui environnaient le camp; et ces objets lugubres semblaient ajouter encore à notre désolation.

» Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Etre-Suprême, soit pour méditer encore une fois avant que de mourir. Enfin, il nous fit appeler. Tous les amis de ce grand homme et les principaux de l'armée vinrent se ranger autour de lui; il était pâle, les yeux presque éteints, et les lèvres à demi glacées. Cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince, il parut se ranimer un moment pour toi. Sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avaient servi sous lui. Il leur recommanda ta jeunesse. « Servez-lui de père, leur dit-il, ah! servez-lui de père! » Alors il te donna des conseils tels que Marc-Aurèle mourant devait les donner; et bientôt après, Rome et l'univers le perdirent. »

A ces mots, tout le peuple romain demeura morne et immobile. Apollonius se tut, ses larmes coulèrent. Il se laissa tomber sur le corps de Marc-Aurèle; il le serra longtemps entre ses bras; et se relevant tout-à-coup: « Mais toi qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle! ô mon fils (permets ce nom à un vieillard qui t'a vu naître, et qui t'a tenu enfant dans ses bras), songe au fardeau que t'ont imposé les Dieux; songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois ou le plus juste ou le plus coupable des hommes. Le fils de Marc-Aurèle aurait-il à choisir?

» On te dira bientôt que tu es tout-puissant; on te trompera: les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Ecoute: quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avait sauvé Rome; quand il eut fait égorger sa femme,

on loua devant lui sa justice ; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide, et l'on courut aux temples remercier les Dieux. Ne te laisse pas éblouir par des respects. Si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages, et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse point les peuples. La justice outragée veille dans les cœurs. Maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'estimer. O fils de Marc-Aurèle ! pardonne ; je te parle au nom des Dieux, au nom de l'univers qui t'est confié ; je te parle pour le bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu ne seras point insensible à une gloire si pure. Je touche au terme de ma vie ; bientôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juste, puissé-je vivre encore pour contempler tes vertus ! Si tu devais un jour... »

Tout-à-coup Commode, qui était en habit de guerrier, agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent. Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçaient Rome ; il ne put achever. Ce vénérable vieillard se voila le visage. La pompe funèbre, qui avait été suspendue, reprit sa marche. Le peuple suivit, consterné et dans un profond silence : il venait d'apprendre que Marc-Aurèle était tout entier dans le tombeau.

(*Eloge de Marc-Aurèle.*)

Combat naval de Duguay-Trouin.

Duguay-Trouin s'avance, la victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant, l'on combat de tous côtés ; sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle : les proues heurtent contre les proues ; les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres ; les foudres se choquent et retentissent. Duguay-Trouin observe d'un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau armé de cent canons défendu par une armée entière. C'est là qu'il porte ses coups ; il préfère à un triomphe

facile l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi l'oblige de s'écarter. Le *Devonshire*, semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au dedans, vomit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglais, d'une main lancent des flammes, de l'autre tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Duguay-Trouin n'eût désiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectable pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer, la lueur de l'embrasement réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errants en furieux, ou palpitants immobiles au milieu des flammes, s'embrassant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes, levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumants dans la mer; d'entendre le bruit de l'incendie, les hurlements des mourants, les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce, l'abîme se referme et tout disparaît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois qui ordonnent les guerres! Cependant Duguay-Trouin poursuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tout se disperse. La mer est couverte de débris; nos ports se remplissent de dépouilles; et tel fut l'événement de ce combat, qu'aucun des vaisseaux qui portaient du secours ne passa chez les ennemis. Les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés; l'archiduc vit échouer ses espérances, et Philippe V put se flatter que son trône serait un jour affermi.

(*Eloge de Duguay-Trouin.*)

Xénophon.

Ce philosophe avait été, comme Platon, le disciple et l'ami de Socrate; mais l'un se contenta d'éclairer les hommes, et l'autre voulut encore les servir. Il fut à la fois écrivain et homme d'État. On sait qu'il commanda les Grecs dans la retraite des *Dix-Mille;* mais on ne sait pas également que, pour

récompense, il fut exilé de son pays. Son caractère avait cette espèce de physionomie antique que nous ne connaissons plus. C'est lui à qui on vint annoncer, au milieu d'un sacrifice, que son fils venait de mourir. Il avait une couronne de fleurs sur la tête, et il l'ôta. On lui dit qu'il était mort dans une bataille en combattant avec courage; il remit la couronne sur sa tête, et continua d'offrir de l'encens aux dieux. Tour à tour guerrier et philosophe, il écrivit dans son exil plusieurs ouvrages de politique, de morale et d'histoire. Celui qui avait dans l'âme toute la vigueur d'un Spartiate, eut dans l'esprit toutes les grâces d'un Athénien.

Cette grâce, cette expression douce et légère qui embellit en paraissant se cacher, qui donne tant de mérite aux ouvrages, et qu'on définit si peu; ce charme qui est nécessaire à l'écrivain comme au statuaire et au peintre; qu'Homère et Anacréon eurent parmi les poëtes grecs, Apelle et Praxitèle parmi les artistes; que Virgile eut chez les Romains, et Horace dans ses odes voluptueuses, et qu'on ne trouva presque point ailleurs; que l'Arioste posséda peut-être plus que le Tasse; que Michel-Ange ne connut jamais, et qui versa toutes ses faveurs sur Raphaël et le Corrége; que, sous Louis XIV, La Fontaine presque seul eut dans ses vers (car Racine connut moins la grâce que la beauté); dont aucun de nos écrivains en prose ne se douta, excepté Fénelon; et à laquelle nos usages, nos mœurs, notre langue, notre climat même se refusent peut-être, parce qu'ils ne peuvent nous donner ni cette sensibilité tendre et pure qui la fait naître, ni cet instrument facile et souple qui la peut rendre: enfin cette grâce, ce don si rare, et qu'on ne sent même qu'avec des organes si déliés et si fins, était le mérite dominant des écrits de Xénophon.

(*Essai sur les Éloges.*)

Tacite.

Pour peu qu'on soit sensible au nom de Tacite, l'imagination s'échauffe et l'âme s'élève. Si on demande : quel est l'homme qui a le mieux peint les vices et les crimes, et qui inspire le mieux l'indignation et le mépris pour ceux qui ont fait le malheur des hommes ? je répondrai : c'est Tacite ; qui donne un plus saint respect pour la vertu malheureuse, et la représente d'une manière plus auguste, ou dans les fers, ou sous les coups d'un bourreau ? c'est Tacite ; qui a le mieux flétri les affranchis et les esclaves, et tous ceux qui rampaient, flattaient, pillaient et corrompaient à la cour des empereurs ? c'est encore Tacite. Qu'on me cite un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité. Philippe II, Henri VIII et Louis XI n'auraient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque sans une espèce d'effroi.

Si de la partie morale nous passons à celle du génie, quel homme a dessiné plus fortement les caractères ? qui est descendu plus avant dans les profondeurs de la politique ? a mieux tiré de grands résultats des plus petits événements ? a mieux fait, à chaque ligne, dans l'histoire d'un homme, l'histoire de l'esprit humain et de tous les siècles ? a mieux surpris la bassesse qui se cache et s'enveloppe ? a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les secrets des passions, tous les motifs des discours, tous les contrastes entre les sentiments et les actions, tous les mouvements que l'âme se dissimule ? a mieux tracé le mélange bizarre des vertus et des vices, l'assemblage des qualités différentes et quelquefois contraires, la férocité froide et sombre dans Tibère, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécile dans Claude, la férocité sans frein comme sans honte dans Néron, la férocité hypocrite et timide dans Domitien ; les crimes de la domination et ceux de l'esclavage ; la fierté qui sert d'un côté pour commander de l'autre ; la corruption

tranquille et lente et la corruption impétueuse et hardie; le caractère et l'esprit des révolutions, les vues opposées des chefs, l'instinct féroce et avide du soldat, l'instinct tumultueux et faible de la multitude; et dans Rome, la stupidité d'un grand peuple, à qui le vaincu, le vainqueur, sont également indifférents, et qui, sans choix, sans regret, sans désir, assis aux spectacles, attend froidement qu'on lui annonce son maître, prêt à battre des mains au hasard à celui qui viendra, qu'il aurait foulé aux pieds, si un autre eût vaincu ?

Enfin, dix pages de Tacite apprennent plus à connaître les hommes que les trois quarts des histoires modernes ensemble. C'est le livre des vieillards, des philosophes, des citoyens, des courtisans, des princes. Il console des hommes celui qui en est loin, il éclaire celui qui est forcé de vivre avec eux. Il est trop vrai qu'il n'apprend pas à les estimer; mais on serait trop heureux que leur commerce à cet égard ne fût pas plus dangereux que Tacite même.

J'ai parlé de son éloquence, elle est connue. En général, ce n'est pas une éloquence de mots et d'harmonie, c'est une éloquence d'idées qui se succèdent et se heurtent. Il semble partout que la pensée se resserre pour occuper moins d'espace. On ne la prévient jamais, on ne fait que la suivre. Souvent elle ne se déploie pas tout entière, et elle ne se montre, pour ainsi dire, qu'en se cachant. Qu'on imagine une langue rapide comme les mouvements de l'âme; une langue qui, pour rendre un sentiment, ne le décomposerait jamais en plusieurs mots; une langue dont chaque son exprimerait une collection d'idées : telle est presque la perfection de la langue romaine dans Tacite. Point de signe superflu, point de cortége inutile. Les pensées se pressent et entrent en foule dans l'imagination; mais elles la remplissent sans la fatiguer jamais. A l'égard du style, il est hardi, précipité, souvent brusque, toujours plein de vigueur; il peint d'un trait. La liaison est plus entre les idées qu'entre les mots. Les muscles et les nerfs y dominent plus que la grâce. C'est le Michel-

Ange des écrivains. Il a sa profondeur, sa force et peut-être un peu de sa rudesse.

Descartes, Bacon, Leibnitz et Newton.

Si on cherche les grands hommes modernes avec qui on peut comparer Descartes, on en trouvera trois : Bacon, Leibnitz et Newton. Bacon parcourut toute la surface des connaissances humaines; il jugea les siècles passés et alla au-devant des siècles à venir : mais il indiqua plus de grandes choses qu'il n'en exécuta; il construisit l'échafaud d'un édifice immense, et laissa à d'autres le soin de construire l'édifice.

Leibnitz fut tout ce qu'il voulut être ; il porta dans la philosophie une grande hauteur d'intelligence, mais il ne traita la science de la nature que par lambeaux, et ses systèmes métaphysiques semblent plus faits pour étonner et accabler l'homme que pour l'éclairer.

Newton a créé une optique nouvelle et démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand homme ; mais je remarque seulement tous les secours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avait donné la théorie de la pesanteur ; Kepler, les lois des astres dans leurs révolutions ; Huyghens, la combinaison et les rapports des forces centrales et des forces centrifuges ; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les causes; Descartes, sa méthode pour le raisonnement, son analyse pour la géométrie, une foule innombrable de connaissances pour la physique, et plus que tout cela peut-être la destruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de rassembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les siennes propres qui étaient immenses, et de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie aussi sublime que profonde.

Si maintenant je rapproche Descartes de ces hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avait des vues aussi nouvelles et bien

plus étendues que Bacon; qu'il a eu l'éclat et l'immensité du génie de Leibnitz, mais bien plus de consistance et de réalité dans sa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, et qu'il n'a été créé que par lui-même, parce que si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités; géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé; plus universel dans ses connaissances comme dans ses talents, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche; ayant peut-être en étendue ce que Newton avait en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que Newton donnait aux plus petits détails l'empreinte du génie; moins admirable sans doute pour la connaissance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par sa grande influence sur les esprits et sur les siècles.

(*Éloge de Descartes.*)

Sully et Colbert.

Sully et Colbert! quels noms! C'est un spectacle intéressant de rapprocher ces deux hommes célèbres, qui font époque dans notre histoire, et peut-être dans celle de l'Europe.

Destinés tous deux à de grandes choses, ils furent élevés au ministère à peu près dans les mêmes circonstances. Sully parut après les horribles déprédations des favoris et les désordres de la Ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avaient causés le règne orageux et faible de Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde, l'anarchie des finances sous Mazarin.

Tous deux trouvèrent le peuple accablé d'impôts et le roi privé de la plus grande partie de ses revenus; tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux princes qui avaient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, assez cou-

rageux pour l'entreprendre, assez fermes pour le soutenir, désirant faire de grandes choses, l'un pour la France, et l'autre pour lui-même; tous deux commencèrent par liquider les dettes de l'État, et les mêmes besoins firent naître les mêmes opérations; tous deux travaillèrent ensuite à accroître la fortune publique. Ils surent également combiner la nature des divers impôts; mais Sully ne sut pas en tirer tout le parti possible; Colbert perfectionna l'art d'établir entre eux de justes proportions.

Tous deux diminuèrent les frais énormes de la perception, bannirent le trafic honteux des emplois, qui enrichissait et avilissait la cour, ôtèrent au courtisan tout intérêt dans les fermes. Tous deux firent cesser la confusion qui régnait dans les recettes, et les gains immenses que faisaient les receveurs; mais dans toutes ces parties Colbert n'eut que la gloire d'imiter Sully, et de faire revivre les anciennes ordonnances de ce grand homme. Le ministre de Louis XIV, à l'exemple de celui de Henri IV, assura des fonds pour chaque dépense; à son exemple, il réduisit l'intérêt de l'argent.

Tous deux travaillèrent à faciliter les communications; mais Colbert fit exécuter le canal de Languedoc, dont Sully n'avait eu que le projet. Ils connurent également l'art de faire tomber sur les riches et sur les habitants des villes les remises accordées aux campagnes; mais on leur reproche à tous deux d'avoir gêné l'industrie par des taxes. Le crédit, cette partie intéressante des richesses publiques, qui fait circuler celles qu'on a, et qui supplée à celles qu'on n'a pas, paraît n'avoir pas été connu par Sully, et assez ménagé par Colbert. Les gains excessifs des traitants furent réprimés par tous les deux; mais Sully connut mieux de quelle importance il est pour un État de rapprocher les gains des finances de ceux qu'on peut faire dans les entreprises de commerce ou d'agriculture.

Les monnaies attirèrent leur attention; mais Sully n'aperçut que les maux, ou ne trouva que des remèdes dangereux; Colbert porta dans cette partie une supériorité de lumières qu'il dut à son siècle autant qu'à lui-même.

On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du barreau pouvait influer sur l'aisance nationale; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que Sully ne put que désirer. L'un, dans un temps d'orage et sous un roi soldat, annonça seulement à une nation guerrière qu'elle devait estimer les sciences; l'autre, ministre d'un roi qui portait la grandeur jusque dans les plaisirs de l'esprit, donna au monde l'exemple, trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir et de développer tous les talents. Sully entrevit le premier l'utilité d'une marine : c'était beaucoup en sortant de la barbarie; nous nous souvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une.

Le commerce fut protégé par les deux ministres; mais l'un voulait le tirer presque tout entier du produit des terres, l'autre des manufactures. Sully préférait avec raison celui qui, étant attaché au sol, ne peut être partagé ni envahi, et qui met les étrangers dans une dépendance nécessaire; Colbert ne s'aperçut pas que l'autre n'est fondé que sur des besoins de caprice ou de goût, et qu'il peut passer, avec les artistes, dans tous les pays du monde. Sully fut donc supérieur à Colbert dans la connaissance des véritables sources du commerce; mais Colbert l'emporta sur lui du côté des soins, de l'activité, et des calculs politiques dans cette partie; il l'emporta par son attention à diminuer les droits intérieurs du royaume, que Sully augmenta quelquefois par son habileté à combiner les droits d'entrée et de sortie : opération qui est peut-être un des plus savants ouvrages d'un législateur, et où la plus petite erreur de combinaison peut coûter des millions à l'État.

Il sera difficile d'égaler Colbert dans les détails et les grandes vues du commerce; il sera difficile de surpasser Sully dans les encouragements qu'il donna à l'agriculture. Ce n'est pas que Colbert ait négligé entièrement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands hommes, et n'ayons pas la manie d'être toujours extrêmes dans nos censures, comme dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de Sully, voulut faire naître l'aisance dans les campagnes : il diminua les tailles; il

prévint, autant qu'il put, les maux attachés à une imposition arbitraire; il protégea par des règlements utiles la nourriture des troupeaux; il encouragea la population par des récompenses; mais, faute d'avoir permis le commerce des grains, tant d'opérations admirables furent presque inutiles; il n'y avait point de richesses réelles. L'État parut brillant, et le peuple fut malheureux; l'or, que le trafic faisait circuler, ne parvenait point jusqu'à la classe des cultivateurs; le prix des grains baissa sans cesse, et l'on finit par la disette. Tels furent et les principes et les succès différents de ces deux grands hommes.

Si maintenant nous comparons leur caractère et leur talent, nous trouverons que tous deux eurent de la justesse et de l'étendue dans l'esprit, de la grandeur dans les projets, de l'ordre et de l'activité dans l'exécution. Mais Sully, peut-être, saisit mieux la masse entière du gouvernement; Colbert en développa mieux les détails. L'un avait plus de cette politique moderne qui calcule; l'autre, de cette politique des anciens législateurs qui voyaient tout dans un grand principe. Le plan de Colbert était une machine vaste et compliquée, où il fallait sans cesse remonter de nouvelles roues; le plan de Sully était simple, uniforme, comme celui de la nature. Colbert attendait plus des hommes; Sully attendait plus des choses. L'un créa des ressources inconnues à la France; l'autre employa mieux les ressources qu'elle avait. La réputation de Colbert dut avoir d'abord plus d'éclat; celle de Sully dut acquérir plus de solidité.

A l'égard du caractère, tous deux eurent le courage et la vigueur d'âme sans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal dans un État : mais la politique de l'un se sentit de l'austérité de ses mœurs; celle de l'autre, du luxe de son siècle. Ils eurent la triste conformité d'être haïs, mais l'un des grands, l'autre du peuple. On reproche de la dureté à Colbert, de la hauteur à Sully : mais si tous deux choquèrent des particuliers, tous deux aimèrent la nation. Enfin, si on examine leurs rapports avec les rois qu'ils ser-

vaient, on trouvera que Sully faisait la loi à son maître, et que Colbert recevait la loi du sien ; que le premier fut plus le ministre du peuple, et le second plus le ministre du roi ; enfin, d'après les talents des deux princes, on jugera que Sully dut quelque chose de sa gloire à Henri IV, et que Louis XIV dut une partie de la sienne à Colbert.

(*Eloge de Sully.*)

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE,

NÉ EN 1737.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (Jacques-Henri) naquit au Havre le 19 janvier 1737. Doué d'une âme ardente sur laquelle tout faisait une impression profonde, Bernardin trouva dans les agitations d'une vie aventureuse une source féconde d'émotions qui influèrent d'une manière heureuse sur son talent. Ennemi des philosophes, dont les maximes répugnaient à ses sentiments religieux, et des hommes à préjugés, dont il condamnait les erreurs, il ne se lia intimement qu'avec J.-J. Rousseau, qui fut, comme Fénelon, l'objet constant de son admiration.

Les *Études de la nature*, qui parurent en 1784, obtinrent un très grand succès; mais *Paul et Virginie*, composition ravissante de grâce et de naïveté, publiée en 1788, fut reçue d'abord par le public avec une indifférence inexplicable. Cependant l'auteur ne tarda pas à être vengé de cette injustice. En 1791 il publia la *Chaumière indienne*, fiction ingénieuse qui renferme une satire piquante de quelques travers de notre société. Bernardin, nommé en 1792 intendant du Jardin-des-Plantes, s'occupa dès lors de préparer son dernier ouvrage, *les Harmonies de la nature*, qu'on ne publia qu'après sa mort.

Bernardin, nommé membre de l'Institut en 1795, puis membre de l'Académie française, mourut près de Paris, le 11 janvier 1804.

Le Sentiment de la Divinité.

Avec le sentiment de la Divinité, tout est grand, noble, invincible dans la vie la plus étroite; sans lui, tout est faible, déplaisant et amer au sein même des grandeurs. Ce fut lui qui donna l'empire à Sparte et à Rome, en montrant à leurs habitants vertueux et pauvres les dieux pour protecteurs et pour concitoyens. Ce fut sa destruction qui les livra riches et

vicieux à l'esclavage, lorsqu'ils ne virent plus d'autres dieux dans l'univers que l'or et les voluptés. L'homme a beau s'environner des biens de la fortune, dès que ce sentiment disparaît de son cœur, l'ennui s'en empare. Si son absence se prolonge, il tombe dans la tristesse, ensuite dans une noire mélancolie, et enfin dans le désespoir. Si cet état d'anxiété est constant, il se donne la mort. L'homme est le seul être sensible qui se détruise lui-même dans un état de liberté. La vie humaine, avec ses pompes et ses délices, cesse de lui paraître une vie quand elle cesse de lui paraître immortelle et divine.

Quel que soit le désordre de nos sociétés, cet instinct céleste se plaît toujours avec les enfants des hommes. Il inspire les hommes de génie en se montrant à eux sous les attributs éternels. Il présente au géomètre les progressions ineffables de l'infini, au musicien des harmonies ravissantes, à l'historien les ombres immortelles des hommes vertueux. Il élève un Parnasse au poëte, et un Olympe au héros. Il luit sur les jours infortunés du peuple. Il fait soupirer, au milieu du luxe de Paris, le pauvre habitant de la Savoie, après les saints couverts de neige de ses montagnes. Il erre sur les vastes mers, et rappelle des doux climats de l'Inde le matelot européen aux rivages orageux de l'Occident. Il donne une patrie à des malheureux, et des regrets à ceux qui n'ont rien perdu. Il couvre nos berceaux des charmes de l'innocence, et les tombeaux de nos pères des espérances de l'immortalité. Il repose au milieu des villes tumultueuses, sur les palais des grands rois, et sur les temples augustes de la religion.

Souvent il se fixe dans les déserts, et attire sur des rochers les respects de l'univers. C'est ainsi qu'il vous a couvertes de majesté, ruines de la Grèce et de Rome, et vous aussi, mystérieuses pyramides de l'Égypte! C'est lui que nous cherchons sans cesse au milieu de nos occupations inquiètes; mais, dès qu'il se montre à nous dans quelque acte inopiné de vertu, ou dans quelqu'un de ces événements qu'on nomme des coups du ciel, ou dans quelques unes de ces émotions su-

blimes indéfinissables, qu'on appelle par excellence des traits de sentiment, son premier effet est de produire en nous un mouvement de joie très vif, et le second de nous faire verser des larmes. Notre âme, frappée de cette lueur divine, se réjouit à la fois d'entrevoir la céleste patrie, et s'afflige d'en être exilée.

(*Études de la nature.*)

Faiblesse du pouvoir de l'homme contre celui de la nature.

Nous ne voyons l'ordre que là où nous voyons notre blé. L'habitude où nous sommes de resserrer dans des digues le canal de nos rivières, de sabler nos grands chemins, d'aligner les allées de nos jardins, de tracer leurs bassins au cordeau, d'équarrir nos parterres et même nos arbres, nous accoutume à considérer tout ce qui s'écarte de notre équerre comme livré à la confusion. Mais c'est dans les lieux où nous avons mis la main que l'on voit souvent un véritable désordre. Nous faisons jaillir des jets d'eau sur des montagnes; nous plantons des peupliers et des tilleuls sur des rochers, nous mettons des vignobles dans des vallées, et des prairies sur des collines. Pour peu que ces travaux soient négligés, tous ces petits nivellements sont bientôt confondus sous le niveau général des continents, et toutes ces cultures humaines disparaissent sous celles de la nature. Les pièces d'eau se changent en marais; les murs de charmille se hérissent; tous les berceaux s'obstruent; toutes les avenues se ferment; les végétaux naturels à chaque sol déclarent la guerre aux végétaux étrangers; les chardons étoilés et les vigoureux verbascums étouffent sous leurs larges feuilles les gazons anglais; des foules épaisses de graminées et de trèfles se réunissent autour des arbres de Judée; les ronces y grimpent avec leurs crochets, comme si elles y montaient à l'assaut; des touffes d'orties s'emparent de l'urne des Naïades, et des forêts de roseaux des forges de Vulcain; des plaques verdâtres de minium rongent les visages de Vénus, sans respecter leur beauté. Les ar-

bres mêmes assiégent le château ; les cerisiers sauvages, les ormes, les érables montent sur ses combles, enfoncent leurs longs pivots dans ses frontons élevés, et dominent enfin sur ses coupoles orgueilleuses. Les ruines d'un parc ne sont pas moins dignes des réflexions du sage que celles des empires : elles montrent également combien le pouvoir de l'homme est faible quand il lutte contre celui de la nature.

(*Études de la nature.*)

Les Nuages.

Lorsque j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des groupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres, sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs, et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages qu'il voiture dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous la forme d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons, et tomber çà et là en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat, d'émeraudes,

si communes le soir dans les couchants de ces parages; ce paysage n'était point un tableau colorié : c'était une simple estampe, où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face des rayons du soleil, mais par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques uns de ces rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont, d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulements lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces réverbérations célestes de quelque île très éloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs reflets, et les tonnerres par leurs échos. Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde aux approches de la mort. L'astre des nuits, la triple Hécate, qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière, et fit régner celui des ombres. Bientôt des étoiles innombrables et d'un éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh ! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les heures rapides de l'aube du matin, du midi et du soir, représentent les âges si fugitifs de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité et de la vieillesse, la mort, comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux cieux et de nouveaux mondes !

(*Harmonies de la nature.*)

Flore.

Présidez aux jeux de nos enfants, charmante fille de l'Aurore, aimable Flore; c'est vous qui couvrez de roses les champs du ciel que parcourt votre mère, soit qu'elle s'élève chaque jour sur notre horizon, soit qu'elle s'avance, au printemps, vers le sommet de notre hémisphère, et qu'elle rejette ses rayons d'or et de pourpre sur leurs régions de neige. Pour vous, suspendue au-dessus de nos vertes campagnes, portée par l'arc-en-ciel au sein des nuages pluvieux, vous versez les fleurs à pleine corbeille dans nos vallons et sur nos forêts; le zéphir amoureux vous suit, haletant après vous, et vous poussant de son haleine chaude et humide. Déjà on aperçoit sur la terre les traces de votre passage dans les cieux; à travers les rais lointains de la pluie, les landes apparaissent toutes jaunes de genêts fleuris; les prairies brumeuses, de bassinets dorés, et les corniches des vieilles tours, de giroflées safranées. Au milieu du jour le plus nébuleux, on croirait que les rayons du soleil luisent au loin sur les croupes des collines, au fond des vallées, au sommet des antiques monuments; des lisières de violettes et de primevères parfument les haies, et le lilas couvre de ses grappes pourprées les murs du château lointain. Aimables enfants, sortez dans les campagnes: Flore vous appelle au sein des prairies; tout vous y invite, les bois, les eaux, les rocs arides; chaque site vous présente ses plantes, et chaque plante ses fleurs. Jouissez du mois qui vous les donne: avril est votre frère, il est à l'aurore de l'année, comme vous à celle de la vie; connaissez ses dons riants comme votre âge. Les prairies seront votre école, les fleurs vos alphabets, et Flore votre institutrice.

(*Harmonies de la nature.*)

La Rose et le Papillon.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques, teinte de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuillage du plus beau vert, et balancée par le zéphir : le papillon la surpasse en harmonie de couleurs, de formes et de mouvements. Considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont il vole, la régularité des écailles qui le recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs, les antennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée, au nombre de plus de douze mille. Mais ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, d'odorer, de savourer, de sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées de son sein ; c'est pour en protéger les œufs collés comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir ; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche ; et, après s'être joué du chasseur, il prend sa volée et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

(*Harmonies de la nature.*)

Le Lis et la Rose.

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état où je reconnaîtrai un lis ? N'est-ce pas

sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées ? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme de gouttes de corail, par de petits scarabées, écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile ? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs ? Pour qu'elle soit à la fois un objet de l'amour et de la philosophie, il faut la voir, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle par son éclat et par ses parfums la main des amants. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude : c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle, et le repentir dans son sein.

(*Études de la nature.*)

Les Tombeaux.

Un tombeau est un monument placé sur les limites des deux mondes. Il nous présente d'abord la fin des vaines inquiétudes de la vie, et l'image d'un éternel repos; ensuite il élève en nous le sentiment confus d'une immortalité heureuse, dont les probabilités augmentent à mesure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus vertueux. C'est là que se fixe notre vénération; et cela est si vrai, que, quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre de Socrate et celle de Néron, personne ne voudrait avoir dans ses bosquets celle de l'empereur romain, quand même elle serait renfermée dans une urne d'argent, et qu'il n'y a personne qui ne mît celle du philosophe dans le lieu le plus honorable de son appartement, quand elle ne serait que dans un vase d'argile.

C'est donc par cet instinct intellectuel pour la vertu que les tombeaux des grands hommes nous inspirent une vénération si touchante. C'est par le même sentiment que ceux qui renferment des objets qui ont été aimables nous donnent tant de regrets. Voilà pourquoi nous sommes émus à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable, par le souvenir de son innocence; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendrissement une tombe sous laquelle repose une jeune femme, l'amour et l'espérance de sa famille par ses vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monuments, des marbres, des bronzes, des dorures : plus ils sont simples, plus ils donnent d'énergie au sentiment de la mélancolie. Ils font plus d'effet pauvres que riches, antiques que modernes, avec des détails d'infortune qu'avec des titres d'honneur, avec les attributs de la vertu qu'avec ceux de la puissance.

C'est surtout à la campagne que leur impression se fait vivement sentir : une simple fosse fait souvent verser plus de larmes que les catafalques dans les cathédrales : c'est là que la douleur prend de la sublimité ; elle s'élève avec les vieux ifs des cimetières, elle s'étend avec les plaines et les collines d'alentour ; elle s'allie avec tous les effets de la nature, le lever de l'aurore, le murmure des vents, le coucher du soleil et les ténèbres de la nuit. Les travaux les plus rudes et les destinées les plus humiliantes n'en peuvent éteindre l'impression dans les cœurs des plus misérables.

(*Études de la nature.*)

LA HARPE,

NÉ EN 1739.

LA HARPE (Jean-François de) naquit à Paris le 20 novembre 1739, de parents inconnus. Il se livra tour à tour à l'éloquence et à la poésie, et mérita comme poëte et comme prosateur une place honorable dans notre littérature. C'est un écrivain correct et élégant auquel toutes les ressources du style étaient familières; mais ce qui lui a manqué en général, c'est la force et la chaleur. Ses tragédies n'ont eu qu'un succès médiocre. Son drame de *Mélanie* vaut mieux : du moins y a-t-il de l'intérêt, si la pièce n'est pas très dramatique.

La Harpe a été plus heureux dans le genre tempéré : des stances agréablement tournées, des romances pleines de douceur, une satire ingénieuse et vive, des épitres, un *dithyrambe aux mânes de Voltaire*, et surtout le joli poëme de *Tangu et Félime*, lui assurent un rang honorable sur notre Parnasse.

Toutefois l'ouvrage qui a contribué le plus à sa réputation est son *Cours de littérature* : il lui a mérité, malgré ses défauts, le surnom de *Quintilien français*.

La Harpe, qui avait succédé, à l'Académie française, à Colardeau, en 1776, mourut à Paris le 11 février 1803.

L'Homme de lettres.

Qu'est-ce qu'un homme de lettres? C'est celui dont la profession principale est de cultiver sa raison, pour ajouter à celle des autres. C'est dans ce genre d'ambition, qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt que les autres hommes dispersent sur les différents objets qui les entraînent tour à tour. Jaloux d'étendre et de multiplier ses idées, il remonte dans les siècles, et s'avance au travers des monuments épars de l'antiquité, pour y recueillir, sur

des traces souvent presque effacées, l'âme et la pensée des grands hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur langue, dont il se sert pour enrichir la sienne. Il parcourt le domaine de la littérature étrangère, dont il remporte les dépouilles honorables au trésor de la littérature nationale. Doué de ces organes heureux qui font aimer avec passion le beau et le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits et prévenus s'efforcer en vain de plier à une même mesure tous les talents et tous les caractères, et il jouit de la variété féconde et sublime de la nature, dans les différents moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour charmer les hommes, les éclairer et les servir. C'est pour lui surtout que rien n'est perdu de ce qui s'est fait de bon et de louable; c'est pour une oreille telle que la sienne que Virgile a mis tant de charme dans l'harmonie de ses vers; c'est pour un juge aussi sensible que Racine répandit un jour si doux dans les replis des âmes tendres; que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'âme des tyrans; c'est à lui que s'adressait Montesquieu quand il plaidait pour l'humanité, Fénelon quand il embellissait la vertu. Pour lui toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance. Accoutumé à puiser également dans ses réflexions et dans celles d'autrui, il ne sera ni seul dans la retraite, ni étranger dans la société. Enfin quel que soit le travail où il s'applique, soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égare dans le monde enchanté de la poésie; soit qu'il attendrisse les hommes sur la scène, ou qu'il les instruise dans l'histoire; en portant ses tributs au temple des arts, il ne cherchera pas à renverser ses concurrents dans la route, ni à déshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la sienne; il ne détournera pas des triomphes d'autrui son œil consterné; les cris de la renommée ne seront pas pour son âme un bruit importun; et, au lieu que la médiocrité inquiète et jalouse gémit de tous les succès parce que le champ du génie se rétrécit sans cesse à ses faibles yeux, le véritable homme de lettres, le parcourant d'un regard plus vaste et plus sûr, y verra

toujours et un monument à élever et une place à obtenir.

(*Discours de réception à l'Académie française.*)

Vie privée de Fénelon.

Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse ni amertume. Sa table était ouverte, pendant la guerre, à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambrai. Il trouvait encore des moments à leur donner, au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu ni l'ennui : son seul délassement était la promenade; encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fénelon.

(*Eloge de Fénelon.*)

Exorde de l'éloge de Catinat.

Dans cette foule de génies célèbres en tout genre, que la nature semblait avoir de loin préparés et mûris pour en faire l'ornement d'un seul règne, l'orgueil de nos annales et l'admiration du monde; dans ce siècle resplendissant de gloire dont tous les rayons viennent se confondre et se réunir au trône de Louis XIV; j'observe avec étonnement un homme qui, prenant sa place au milieu de tous ces grands hommes, sans avoir

rien qui leur ressemble et sans être effacé par aucun d'eux, forme seul, avec tout son siècle, un contraste frappant, digne de l'attention des sages et des regards de la postérité. Placé dans une époque et chez une nation où tout est entraîné par l'enthousiasme, lui seul, dans sa marche tranquille, est constamment guidé par la raison. Sur un théâtre où l'on se dispute les regards, où l'on brigue à l'envi la place la plus brillante, il attend qu'on l'appelle à la sienne, et la remplit en silence sans songer à être regardé. Quand l'idolâtrie vraie ou affectée qu'inspire le monarque est le principe de tous les efforts, est dans tous les cœurs et dans toutes les bouches, il ne s'occupe que de la patrie, n'agit que pour elle, et n'en parle pas. Autour de lui tout sacrifie plus ou moins à l'opinion, à la mode, à la cour; il ne connaît que le devoir, le bien public et sa propre estime. Autour de lui, le bruit, l'ostentation, l'esprit de rivalité, semblent inséparables de la gloire qu'on obtient ou qu'on prétend, et se mêlent à toute espèce d'héroïsme; seul, il semble, pour ainsi dire, éteindre sa gloire, étouffer sa renommée, et ne dissimule rien tant que ses succès et ses avantages, si ce n'est les fautes d'autrui. Tous les hommes illustres de son temps sont marqués par la nature d'un signe particulier et caractéristique, qui annonce le talent dont elle les a doués; il semble indifféremment né pour tous, et suivant le témoignage remarquable qu'un de ses ennemis lui rendait devant leur maître commun, on peut également faire de lui un général d'armée, un ministre, un ambassadeur, un chancelier; et, en effet, il paraît en réunir les qualités, sans en exercer les fonctions. Enfin (et c'est ce qui le distingue plus que tout le reste), parmi tant d'hommes rares qui offraient à la grandeur de leur monarque le tribut de leurs talents, aucun n'est exempt de préjugés ni de faiblesse; ces grandes âmes sont égarées par de grandes passions, ou dominées par les erreurs du vulgaire; seul, il possède cette raison supérieure, cette inaltérable égalité d'âme, cette philosophie, en un mot, si étrangère à son siècle, caractère principal qui marque toutes les actions, tous les moments de

sa vie. Ces traits singuliers et vraiment admirables, dont aucun n'est exagéré, et que l'on peut recueillir dans nos histoires, me frappent et m'attirent comme malgré moi vers le grand homme, dont les interprètes de la nation et de la renommée inscrivent aujourd'hui le nom dans leurs fastes.

Catinat à l'hôtel des Invalides.

L'enclos des Chartreux, qui n'était pas éloigné de sa demeure, était la promenade qu'il préférait d'ordinaire : tout ce qui inspirait le calme et le recueillement semblait lui plaire et l'appeler; et, pour un homme qui avait tout fait et tout vu, des hommes qui ont renoncé à tout ne pouvaient pas être un spectacle indifférent. On fut surpris un jour de le voir dans cet enclos, comme autrefois le sage de Phrygie, jouer avec des enfants. Mais n'est-ce pas ce que fait tous les jours le philosophe, quand il vit avec les passions des hommes? La demeure royale de ces guerriers qui ont donné leurs jours à la patrie, et dont elle nourrit la vieillesse, ce prytanée militaire était aussi l'objet de ses fréquentes visites. Un enfant (c'était le fils de son homme d'affaires), qui l'avait entendu parler avec éloge de ce vénérable édifice, vint un jour, avec l'empressement naïf de son âge, prier le maréchal de Catinat de le mener à l'Hôtel des Invalides; il y consent, prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes. A la vue du maréchal, la garde se range sous les armes, les tambours se font entendre, les cours se remplissent; on répète de tous côtés : *Voilà le Père la Pensée!* Ce mouvement, ce bruit, causent à l'enfant quelque frayeur. Catinat le rassure : « Ce sont, dit-il, des marques de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respectables. » Il le conduit partout, lui fait tout voir. L'heure du repas sonne; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent; et, avec cette noble simplicité, cette franchise de mœurs guerrières qui rapprochent ceux que le même courage et les mêmes périls ont rendus égaux : « A la » santé, dit-il, de mes anciens camarades! » Il boit et fait

boire l'enfant avec lui. Les soldats, debout et découverts, répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes; et il sort, emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène, trop au-dessus de l'âme d'un enfant, mais dont le récit, conservé dans les Mémoires de sa vie, a pour nous, encore aujourd'hui, quelque chose d'attendrissant et d'auguste.

(*Eloge de Catinat.*)

César et Henri IV.

Si nous avons, parmi les modernes, un homme qu'on puisse comparer à César, c'est peut-être Henri IV. On remarque entre eux beaucoup de traits de ressemblance et d'objets de comparaison.

Tous deux avaient reçu de la nature une âme élevée et sensible, un génie également souple et profond dans les affaires politiques, de grands talents pour la guerre : tous deux furent redevables de l'empire à leur courage et à leurs travaux; tous deux pardonnèrent à leurs ennemis, et finirent par en être les victimes; tous deux connaissaient le grand art de s'attacher les hommes et de les employer, art le plus nécessaire de tous à quiconque commande ou veut commander; tous deux étaient adorés de leurs soldats, et mêlaient les plaisirs aux fatigues militaires et aux intrigues de l'ambition. Farnèse, à qui notre Henri IV eut affaire, valait bien Pompée le rival de César; et la France fut pour tous deux un champ de victoire. César combattait des armées plus nombreuses : Henri eut à vaincre des obstacles de tous les genres avec moins de moyens.

Tous deux avaient une activité prodigieuse, et suivaient ce grand principe, qu'il ne faut laisser faire à d'autres que ce qu'on ne peut pas faire soi-même. Tous deux ont su régner, et ont régné trop peu. Si l'un eût vécu vingt ans de plus, le système de l'Europe était changé; si l'autre n'eût pas été enlevé par un assassinat, il eût accoutumé les Ro-

mains à sa domination aussi bien qu'Auguste, et aurait fait de plus grandes choses que lui. César prodigua l'argent dans une république qu'il voulait corrompre; Henri le ménagea dans une monarchie qu'il fallait rétablir.

Tous deux furent arrachés par une mort prématurée aux grands projets qu'ils méditaient, et l'on peut croire que Henri eût été aussi heureux contre les Espagnols que César pouvait l'être contre les Parthes. Arques, Fontaine-Française, Coutras, Ivry, ne sont pas d'aussi grands noms dans la mémoire des hommes, et n'entraînaient pas d'aussi grandes destinées que la journée de Pharsale; mais il y avait autant de talents à déployer, avec moins de renommée à obtenir.

César joignit la gloire des lettres à celle des armes, et cet avantage manquait à Henri IV; mais c'était la faute de son éducation et du temps bien plus que son génie; il avait l'esprit juste, l'élocution facile et souvent noble: et la harangue de Rouen prouve qu'il eut l'éloquence des grandes âmes.

Sa cause était en tout légitime et glorieuse: celle de César, qu'il est impossible de justifier en bonne morale, peut s'excuser en politique, et si l'on considère qu'il avait nécessairement la conscience de ce qu'il pouvait faire et de ce qu'il devait craindre, et que parmi plusieurs concurrents qui aspiraient à être aussi criminels qu'il le devint, il fut ou assez heureux ou assez malheureux pour être dans le cas de se déclarer le premier.

(*Cours de littérature.*)

Ovide.

Ovide a été un des génies les plus heureusement nés pour la poésie, et son poëme des Métamorphoses est un des plus beaux présents que nous ait faits l'antiquité. C'est dans ce seul ouvrage, il est vrai, qu'il s'est élevé fort au-dessus de toutes ses autres productions; mais aussi quelle espèce de mérite ne remarque-t-on pas dans les Métamorphoses? Et d'abord quel art prodigieux dans la texture du poëme! Comment

Ovide a-t-il pu, de tant d'histoires différentes, le plus souvent étrangères les unes aux autres, former un tout si bien suivi, si bien lié ; tenir toujours dans la main le fil imperceptible qui, sans se rompre jamais, vous guide dans ce dédale d'aventures merveilleuses; arranger si bien cette foule d'événements qui naissent tous les uns des autres ; introduire tant de personnages, les uns pour agir, les autres pour raconter ; de manière que tout marche et se développe sans interruption, sans embarras, sans désordre, depuis la séparation des éléments qui remplace le chaos, jusqu'à l'apothéose d'Auguste? Ensuite, quelle flexibilité d'imagination et de style pour prendre successivement tous les tons, suivant la nature des sujets, et pour diversifier par l'expression tant de dénouements dont le fond est toujours le même, c'est-à-dire un changement de forme ! C'est là surtout le plus grand charme de cette lecture ; c'est l'étonnante variété de couleurs toujours adaptées à des tableaux toujours divers, toujours nobles et imposants jusqu'à la sublimité ; tantôt simples jusqu'à la familiarité ; les uns horribles, les autres tendres; ceux-ci effrayants, ceux-là gais, riants et doux.

Toutes ces peintures sont riches, et aucune ne paraît lui coûter. Tour à tour il vous élève, vous attendrit, vous effraie, soit qu'il ouvre le palais du soleil, soit qu'il chante les plaisirs de l'amour, soit qu'il peigne les fureurs de la jalousie et les horreurs du crime. Il décrit aussi facilement les combats que les voluptés, les héros que les bergers, l'Olympe qu'un bocage, la caverne de l'Envie que la cabane de Philémon. Nous ne savons pas au juste ce que la mythologie lui avait fourni, et ce qu'il a pu y ajouter ; mais combien d'histoires charmantes! Que n'a-t-on pas pris dans cette source qui n'est pas encore épuisée ! Tous les théâtres ont mis Ovide à contribution. Je sais qu'on lui reproche, et avec raison, du luxe dans son style, c'est-à-dire trop d'abondance et de parure; mais cette abondance n'est pas celle des mots, qui cache le vide des idées, c'est le superflu d'une richesse réelle. Ses ornements, même quand il en a trop, ne laissent voir ni le travail ni

l'effort. Enfin l'esprit, la grâce et la facilité, trois choses qui ne l'abandonnent jamais, couvrent ses négligences, ses petites recherches, et l'on peut dire de lui, bien plus véritablement que de Sénèque, qu'il plaît même dans ses défauts.

(*Cours de littérature.*)

Bossuet et Fénelon.

Bossuet, après sa victoire, passa pour le plus savant et le plus orthodoxe des évêques ; Fénelon, après sa défaite, pour le plus modeste et le plus aimable des hommes. Bossuet continua de se faire admirer à la cour ; Fénelon se fit adorer à Cambrai et dans l'Europe.

Peut-être serait-ce ici le lieu de comparer les talents et la réputation de ces deux hommes également célèbres, également immortels. On pourrait dire que tous deux eurent un génie supérieur ; mais que l'un avait plus de cette grandeur qui nous élève, de cette force qui nous terrasse ; l'autre plus de cette douceur qui nous pénètre et de ce charme qui nous attache. L'un fut l'oracle du dogme, l'autre celui de la morale ; mais il paraît que Bossuet, en faisant des conquêtes pour la foi, en foudroyant l'hérésie, n'était pas moins occupé de ses propres triomphes que de ceux du christianisme ; il semble, au contraire, que Fénelon parlait de la vertu comme on parle de ce qu'on aime, en l'embellissant sans le vouloir, et s'oubliant toujours, sans croire même faire un sacrifice.

Leurs travaux furent aussi différents que leurs caractères. Bossuet, né pour les luttes de l'esprit et les victoires du raisonnement, garda même dans les écrits étrangers à ce genre cette tournure mâle et nerveuse, cette vigueur de raison, cette rapidité d'idées, ces figures hardies et pressantes qui sont les armes de la parole ; Fénelon, fait pour aimer la paix et pour l'inspirer, conserva sa douceur, même dans la dispute, mit de l'onction jusque dans la controverse, et parut avoir rassemblé dans son style tous les secrets de la persuasion.

Les titres de Bossuet dans la postérité sont surtout ses *Oraisons funèbres* et son *Discours sur l'histoire universelle*. Mais Bossuet, historien et orateur, peut rencontrer des rivaux : le *Télémaque* est un ouvrage unique, dont nous ne pouvons rien rapprocher. Au livre des *Variations*, aux combats contre les hérétiques, on peut opposer le livre de l'*Existence de Dieu*, et les combats contre l'athéisme, doctrine funeste et destructive, qui dessèche l'âme et l'endurcit, qui tarit une des sources de la sensibilité, et brise le plus grand appui de la morale, arrache au malheur sa consolation, à la vertu son immortalité, glace le cœur du juste, en lui ôtant un témoin et un ami, et ne rend justice qu'au méchant qu'elle anéantit.

(*Eloge de Fénelon.*)

La Fontaine.

Il est donc aussi des honneurs publics pour l'homme simple et le talent aimable ! Ainsi donc la postérité, plus promptement frappée en tout genre de ce qui se présente à ses yeux avec un éclat imposant, occupée d'abord de célébrer ceux qui ont produit des révolutions mémorables dans l'esprit humain, ou qui ont régné sur les peuples par les puissantes illusions du théâtre, la postérité a tourné ses regards sur un homme qui, sans avoir à lui offrir des titres magnifiques, ni d'aussi grands monuments, ne méritait pas moins ses attentions et ses hommages ; sur un écrivain original et enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être goûté avec délices, que pour être admiré avec transport ; à qui nul n'a ressemblé dans le talent de raconter ; que nul n'égala jamais dans l'art de donner des grâces à la raison et de la gaieté au bon sens ; sublime dans sa naïveté, et charmant dans sa négligence ; sur un homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chefs-d'œuvre, comme il vivait avec sagesse en se livrant dans ses écrits à toute la liberté de l'enjouement ; qui n'a jamais rien prétendu, rien

envié, rien affecté; qui devait être plus relu que célébré, et qui obtint plus de renommée que de récompenses; homme d'une simplicité rare, qui sans doute ne pouvait pas ignorer son génie, mais ne l'appréciait pas; et qui même, s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

(*Eloge de La Fontaine.*)

CHAMFORT,

NÉ EN 1741.

CHAMFORT (SÉBASTIEN-ROCH-NICOLAS) naquit en 1741 dans un village près de Clermont. Entré au collége des Grassins par la protection d'un docteur en Sorbonne, il obtint en rhétorique les cinq premiers prix de l'Université. Une pièce de vers remarquable couronnée par l'Académie française en 1764, et la *Jeune Indienne*, comédie en vers représentée la même année, ont fondé sa réputation d'écrivain élégant et ingénieux. Les *Éloges* de *Molière* et de *La Fontaine*, qui furent couronnés tous les deux, la comédie du *Marchand de Smyrne* et la tragédie de *Mustapha et Zéangir*, ouvrages dignes du succès qu'ils obtinrent, lui ouvrirent, en 1781, les portes de l'Académie française.

Chamfort, qui fut l'ami de Mirabeau, et qui participa, dit-on, activement aux travaux de ce grand orateur, mourut le 13 avril 1794.

Molière et La Fontaine.

Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue; La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux, au plus haut degré, du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos faiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment.

Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme; celui de La Fontaine plus délicat et plus fin : l'un rend

les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances ; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poëte comique semble s'être attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société ; le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin ; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui ; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la société ; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison, fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique ; après la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin, l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait devenir vicieux ; corrigé par La Fontaine, il ne serait plus ni vicieux, ni ridicule, il serait raisonnable et bon ; et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe, sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes ; et si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que nés l'un et l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèle parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant leur vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort, et que la même poussière couvre les deux écrivains les plus originaux que la France ait jamais produits.

(*Eloge de La Fontaine.*)

CONDORCET,

NÉ EN 1743.

CONDORCET (Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de) naquit à Ribemont en Picardie. Il préféra l'étude des lettres et des sciences à l'avancement que sa naissance lui promettait dans la carrière militaire. En effet, ses travaux le firent admettre à l'Académie des sciences, et bientôt il en fut le secrétaire. Il justifia ce choix par plusieurs écrits et par divers éloges de ses confrères. Ces éloges devinrent à leur tour un titre pour le faire admettre à l'Académie française, où il fut reçu en 1782. Son discours de réception eut pour objet l'exposé des progrès que les connaissances physiques et morales avaient faits dans les derniers temps, et l'influence que les sciences doivent avoir sur le caractère d'une nation et sur son gouvernement.

La révolution éclata. Condorcet fut un de ceux qui favorisèrent le plus ce mouvement; un de ceux qui, devançant tous les autres, réclamèrent les premiers la déchéance du monarque et l'établissement de la république. Mais, ce résultat obtenu, il crut qu'il fallait s'arrêter dans cette voie de supplices; il demanda que Louis XVI fût jugé par des députés particuliers des départements. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre suspect. Mis hors la loi le 28 juillet 1793, il fut obligé de se sauver et de se cacher; découvert enfin et enfermé le soir dans un cachot, à Bourg-la-Reine, on le trouva mort le lendemain matin, soit d'inanition, soit plutôt du poison qu'il portait sur lui.

Le jardin des plantes sous l'administration de Buffon.

On doit mettre au nombre des services qu'il a rendus aux sciences, les progrès que toutes les parties du Jardin du Roi ont faits sous son administration. Ces grands dépôts ne dispensent point d'étudier la nature. La connaissance de la disposition des objets et de la place qu'ils occupent à la surface ou dans le sein de la terre, n'est pas moins importante que

celle des objets eux-mêmes. C'est par là seulement qu'on peut connaître leurs rapports, et s'élever à la recherche de leur origine et des lois de leur formation ; mais c'est dans les cabinets qu'on apprend à se rendre capable d'observer immédiatement la nature ; c'est là encore, qu'après l'avoir étudiée, on apprend à juger ses propres observations, à les comparer, à en tirer des résultats, à se rappeler ce qui a pu échapper au premier coup d'œil. C'est dans les cabinets que commence l'éducation du naturaliste, et c'est là aussi qu'il peut mettre la dernière perfection à ses pensées. Le cabinet du roi est devenu, entre les mains de M. de Buffon, non un simple monument d'ostentation, mais un dépôt utile, et pour l'instruction publique, et pour le progrès des sciences. Il avait su intéresser toutes les classes d'hommes à l'histoire naturelle ; et pour le récompenser du plaisir qu'il leur avait procuré, tous s'empressaient d'apporter à ses pieds les objets curieux qu'il leur avait appris à chercher et à connaître. Les savants y ajoutaient aussi leur tribut ; car ceux mêmes qui combattaient ses opinions, qui désapprouvaient sa méthode de traiter les sciences, reconnaissaient cependant qu'ils devaient une partie de leurs lumières aux vérités qu'il avait recueillies, et une partie de leur gloire, à cet enthousiasme pour l'histoire naturelle qui était son ouvrage. Les souverains lui envoyaient les productions rares ou curieuses, dont la nature avait enrichi leurs États. C'est à lui que ces présents étaient adressés, mais il les remettait dans le cabinet du roi, comme dans le lieu où, exposés aux regards d'un grand nombre d'hommes éclairés, ils pouvaient être le plus utiles.

Dans le commencement de son administration, il avait consacré à l'embellissement du cabinet une gratification qui lui était offerte, mais qu'il ne voulait pas accepter pour lui-même ; procédé noble et doublement utile à ses vues, puisqu'il lui donnait le droit de solliciter des secours avec plus de hardiesse et d'opiniâtreté.

La botanique était celle des parties de l'histoire naturelle dont il s'était le moins occupé ; mais son goût particulier n'in-

flua point sur les fonctions de l'intendant du Jardin du Roi. Agrandi par ses soins, distribué de la manière la plus avantageuse pour l'enseignement et pour la culture, d'après les vues des botanistes habiles qui y président, ce jardin est devenu un établissement digne d'une nation éclairée et puissante.

Parvenu à ce degré de splendeur, le Jardin du Roi n'aura plus à craindre sans doute ces vicissitudes de décadence et de renouvellement, dont notre histoire nous a transmis le souvenir; et le zèle éclairé du successeur de M. de Buffon suffirait seul pour en répondre à l'Académie et aux sciences.

MAURY,

NÉ EN 1746.

MAURY (Jean-Siffrein, cardinal), fils d'un cordonnier de Valréas (Comtat-Venaissin), naquit le 26 juin 1746. Il préluda par des triomphes académiques aux succès qu'il obtint dans la chaire. Ses *Sermons* et ses *Panégyriques* fixèrent l'attention de l'Académie française, qui l'appela, en 1785, à succéder à Le Franc de Pompignan. L'éloge de Le Franc exigeait autant de réserve que d'habileté ; le récipiendaire sut remplir, aux applaudissements de tous les partis, cette tâche difficile et délicate. Membre de l'Assemblée constituante, il lutta avec plus de talent que de bonheur contre le plus éloquent tribun des temps modernes, le célèbre Mirabeau. A l'époque de la Terreur, il se réfugia en Italie, et ne revint en France qu'après la fondation de l'empire. Il publia en 1810 son *Essai sur l'éloquence de la chaire*. Napoléon le nomma à l'archevêché de Paris, siége dont il fut dépossédé en 1814. Il se retira alors à Rome, et y expira, le 11 mai 1817, après avoir subi de longues persécutions.

Saint Vincent de Paul.

A la tête de ces protecteurs de l'humanité souffrante, je vois un homme qui a reçu du Ciel le don de l'élocution et la sensibilité la plus profonde, éloquent à force d'âme et de vertu, fécond en pensées du cœur, et par là même également sublime et populaire dans ses discours, doué du plus rare courage d'esprit, de la conception des grandes entreprises et de la patience des plus petits détails, d'une imagination hardie et d'un jugement sage, d'une prudence consommée pour discerner l'à-propos des moments opportuns, saisir le point de maturité des projets utiles, et s'attacher aux établissements durables ;

enfin d'un zèle ardent et inébranlable, d'un attrait de persuasion qui rallie toutes les opinions à ses sentiments, et du talent plus heureux encore et plus rare d'embraser les cœurs du feu divin dont il est consumé lui-même. Cet homme anime tout, propose les bonnes œuvres, discute les moyens, indique les ressources, écarte les obstacles, correspond à la fois avec le gouvernement, avec les riches, avec les malheureux. Son regard embrasse toutes les provinces; il veille sans cesse pour la partie; il est présent à toutes les calamités; il atteint tous les malheurs par sa bienfaisance; il transporte tous ses auditeurs au milieu des désastres publics; il les entraîne dans ce tourbillon de charité qui l'environne, les pénètre de terreur, les fait fondre en larmes, les oppresse de sanglots, leur ôte leur âme pour leur donner la sienne; et cet homme de la Providence est Vincent de Paul, qui, du milieu de son assemblée de charité, semble dire, comme le Fils de Dieu, d'une voix qui est entendue jusqu'aux extrémités du royaume : *Venez à moi, ô vous qui souffrez, et je vous soulagerai.*

(*Panégyrique de saint Vincent de Paul.*)

Bossuet orateur.

Au seul nom de Démosthène, mon admiration me rappelle celui de ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance, l'homme le plus éloquent de notre nation. Que l'on se représente donc un de ces orateurs que Cicéron appelle véhéments, et en quelque sorte tragiques, qui, doués par la nature de la souveraineté de la parole, et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlants comme la foudre, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leurs propres conceptions; un orateur qui, par ses élans, monte jusqu'aux cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées, agrandies encore par la religion, pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et abattre l'orgueil des princes et des rois devant le Dieu qui, après les avoir distingués sur la terre durant le rapide instant de la vie, les rend tous à leur

néant, et les confond à jamais dans la poussière de notre commune origine; un orateur qui a montré, dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde, le premier et le plus beau génie qui ait jamais illustré les lettres, et qu'on peut placer, avec une juste confiance, à la tête de tous les écrivains anciens et modernes qui on fait le plus d'honneur à l'esprit humain; un orateur qui se crée une langue aussi neuve et aussi originale que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit, et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble changer de caractère et se diviniser en quelque sorte sous sa plume; un apôtre qui instruit l'univers en pleurant et en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes, du fond de leurs cercueils, les premiers instituteurs et les plus imposants moralistes de tous les siècles; qui répand la consternation autour de lui, en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert tout le néant de la nature humaine; enfin un orateur dont les discours, inspirés ou animés par la verve la plus ardente, la plus originale, la plus véhémente et la plus sublime, sont, en ce genre, des ouvrages absolument à part, des ouvrages où, sans guides et sans modèles, il atteint la limite et la perfection des ouvrages classiques, consacrés, en quelque sorte, par le suffrage unanime du genre humain, et qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût et son talent à Rome, en méditant les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange : voilà le Démosthène français ! voilà Bossuet ! On peut appliquer à ses écrits oratoires l'éloge mémorable que faisait Quintilien du Jupiter de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la religion des peuples.

(*Essai sur l'éloquence*)

Bourdaloue.

Ce qui me ravit, ce qu'on ne saurait assez préconiser dans les sermons de l'éloquent Bourdaloue, c'est qu'en exerçant le ministère apostolique, cet orateur plein de génie se fait presque toujours oublier lui-même, pour ne s'occuper que de l'instruction et des intérêts de ses auditeurs; c'est que dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il ne se permet pas une seule phrase inutile à son sujet, n'exagère jamais aucun des devoirs du christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils évangéliques; et que sa morale, constamment réglée par la sagesse, éclairée de ses principes, peut et doit toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnements avec cet ordre savant dont parle Quintilien, lorsqu'il compare l'habileté d'un grand écrivain qui règle la marche de son discours à la tactique d'un général qui range son armée en bataille; c'est cette puissance de dialectique, cette marche didactique et ferme, cette force toujours croissante, cette logique exacte et serrée, disons mieux, cette éloquence continue du raisonnement qui dévoile et combat les sophismes, les contradictions, les paradoxes, et forme de l'ordonnance de ses preuves un corps d'instruction où tout est également plein, lié, soutenu, assorti, où chaque pensée va au but de l'orateur qui tend toujours, en grand moraliste, au vrai et au solide, plutôt qu'au brillant et au sublime du sujet; c'est cette véhémence accablante et néanmoins pleine d'onction, dans la bouche d'un accusateur qui, en plaidant contre vous, au tribunal de votre conscience, vous force à chaque instant de prononcer en secret le jugement qui vous condamne; c'est la perspicacité avec laquelle il fonde tous nos devoirs sur nos intérêts, et cet art si persuasif qu'on ne voit guère que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de la vérité qu'il veut établir; c'est cette abondance de génie qui ne

laisse rien à imaginer au lecteur par-delà chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois quatre sur la même matière, et qu'on ne sache souvent, après les avoir lus, auquel de ces sermons il faut donner la préférence; c'est cette sûreté et cette opulence de doctrine qui font de chacune de ses instructions un traité savant et oratoire de la matière dont elles sont l'objet; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, lumineux et concis, où rien ne brille que par l'éclat de la pensée, où règne toujours le goût le plus sévère et le plus pur, et où l'on n'aperçoit jamais aucune expression ni emphatique ni rampante; c'est cette pénétrante sagacité qui creuse, approfondit, féconde, épuise chaque sujet; c'est cette compréhension vaste et profonde qu'il ne partage qu'avec saint Augustin et Bossuet, pour saisir dans l'Évangile, et y embrasser d'un coup d'œil les lois, l'ensemble, l'esprit et tous les rapports de la morale chrétienne; c'est la série de ses tableaux, de ses preuves, de ses mouvements, la connaissance la plus étendue et la plus exacte de la religion, l'usage imposant qu'il fait de l'Écriture, l'à-propos des citations non moins frappantes que naturelles qu'il emprunte des Pères de l'Église, et dont il tire un parti plus neuf, plus concluant, plus heureux, que n'a jamais fait aucun autre orateur chrétien.

Enfin, je ne puis lire les ouvrages de ce grand homme sans me dire à moi-même, en y désirant quelquefois, j'oserai l'avouer avec respect, plus d'élan à sa sensibilité, plus d'ardeur à son génie, plus de ce feu sacré qui embrasait l'âme de Bossuet, surtout plus d'éclat et de souplesse à son imagination: « voilà donc, si l'on y ajoute ce beau idéal, jusqu'où le génie de la chaire peut s'élever, quand il est fécondé et soutenu par un travail immense! »

(*Essai sur l'éloquence.*)

L'Auteur du Télémaque.

On croirait que Fénelon a produit le Télémaque d'un seul jet; l'homme de lettres le plus exercé dans l'art d'écrire ne pourrait distinguer les moments où Fénelon a quitté et repris la plume, tant ses transitions sont naturelles, soit qu'il entraîne doucement par la pente de ses idées, soit qu'il fasse franchir avec lui l'espace que l'imagination agrandit ou resserre à son gré. Jamais on n'aperçoit aucun effort : maître de sa pensée, il la voit sans nuages : il ne l'exprime pas, il la peint; il sent, il pense, et le mot suit avec la grâce, la noblesse ou l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux, toujours périodique, il connaît l'utilité de ces liaisons grammaticales que nous laissons perdre, qui enrichissaient l'idiome du grec, et sans lesquelles il n'y aura jamais de style. On ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne; traîner péniblement des phrases, tantôt précises, tantôt diffuses, où l'esprit peint son embarras à chaque instant, et ne se relève que pour retomber : son élocution pleine et harmonieuse, enrichie des métaphores les mieux suivies, des allégories les plus sublimes, des images les plus pittoresques, ne présente au lecteur que clarté, facilité, élégance et rapidité. Grand, parce qu'il est singulier, il ne se sert de la parole que pour exprimer ses idées, et n'étale jamais ce luxe d'esprit qui, dans les lettres comme dans les États, n'annonce que l'indigence. Modèle accompli de la poésie descriptive, il multiplie ces comparaisons vastes qui supposent un génie observateur, et il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'harmonie imitative : en un mot, Fénelon donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'âme de la poésie; et son style, vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, ressemble à sa vertu.

MIRABEAU,

NÉ EN 1749.

MIRABEAU (Henri-Gabriel Riqueti, comte de) naquit au Bignon, près de Nemours. Quelques écrits remarquables, parmi lesquels nous citerons l'*Essai sur le despotisme* et l'*Histoire secrète de la monarchie prussienne*, l'avaient déjà fait connaître, lorsque la convocation des États généraux ouvrit une nouvelle carrière à ses talents et à son ambition. Dès son début, il fut impossible de ne pas reconnaître en lui le tribun dont la parole devait dominer dans cette tumultueuse assemblée: aussi, malgré les attaques de l'envie, les accusations des partis, et les calomnies que la haine semait contre lui, il sut toujours conserver son influence et ressaisir la faveur populaire bien souvent prête à lui échapper, en écrasant sous les foudres de son ardente et irrésistible parole tous ceux qui cherchaient à la lui disputer.

Usé avant l'âge par des excès de tout genre et les fatigues de la tribune, Mirabeau mourut presque subitement le 2 avril 1791.

Subside extraordinaire.

Au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas vous ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples? Daignez, messieurs, daignez me répondre: Le ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle? Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril; qu'un jour, une heure, un instant pouvait le rendre mortel? Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il propose? (Oui, s'écria quelqu'un.) Je conjure celui qui répond oui de considérer que son plan n'est pas connu; qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que, fût-il im-

médiatement soumis à notre délibération, son auteur peut se tromper; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il ne l'est pas; que quand tout le monde a tort, tout le monde a raison, qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances. Et moi aussi, je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles; mais le ciel me préserve, dans une situation très critique, d'opposer les miens aux siens; vainement je les tiendrais pour préférables. On ne rivalise point en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu, et, s'il faut tout dire, une destinée telle, qu'elle n'échut en partage à aucun mortel. Il faut donc en revenir au plan de M. Necker. Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs? Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles, voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? Manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un plan que nous n'avons pas même conçu, et diminuer, par notre intervention indiscrète, l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre. Messieurs, il n'y a là ni sagesse ni prévoyance. Mais du moins y a-t-il de la bonne foi? Oh! si les déclarations les plus solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de banqueroute, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte du plus grand dévouement, certainement inefficace, s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné! Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt; je leur

dirais : Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts?... Mes amis, écoutez un mot, un seul mot. Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir : il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français : choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens; mais choisissez : car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit : ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume, frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme, il va se refermer... Vous reculez d'horreur... hommes inconséquents! hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillerez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gratuitement criminel? car enfin, cet horrible sacrifice ferait disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie et peut-être l'unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer ces mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? Non, vous périrez; et dans la conflagration universelle que vous ne frémirez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances. Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'invocation du

patriotisme, d'élans du patriotisme : ah ! ne prostituez pas ces mots et de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède ! Eh ! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique ; et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris qu'inspirera sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale ; c'est l'intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois : Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique ? Je ne vous dis plus : Eh ! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution ? Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle ; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes. Votez donc ce subside extraordinaire, et puisse-t-il être suffisant ! Votez-le, parce que si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur votre impuissance à le remplacer ; votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que vous seriez comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps, le malheur n'en accorde pas. Eh ! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut j'amais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : Catilina est aux portes, et l'on délibère ! Et certainement il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome ; mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de consumer tout, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez !

Mirabeau à ses accusateurs.

C'est une étrange manie, c'est un déplorable aveuglement que celui qui anime ainsi les uns contre les autres des hommes qu'un même but, un sentiment indestructible, devraient, au milieu des débats les plus acharnés, toujours rapprocher, toujours réunir ; des hommes qui substituent ainsi l'irascibilité de l'amour-propre au culte de la patrie, et se livrent les uns les autres aux préventions populaires ! Et moi aussi, on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe ; et maintenant on crie dans les rues : *La grande trahison de Mirabeau!* Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il y a peu de distance du Capitole à la roche Tarpéienne. Mais l'homme qui combat pour la raison, pour la patrie, ne se tient pas si aisément pour vaincu. Celui qui a la conscience d'avoir bien mérité de son pays et surtout de lui être encore utile; celui que ne rassasie pas une vaine célébrité, et qui dédaigne les succès d'un jour pour la véritable gloire ; celui qui veut dire la vérité et qui veut faire le bien public, indépendamment des mouvements de l'opinion populaire ; cet homme porte avec lui la récompense de ses services, le charme de ses peines et le prix de ses dangers. Il ne doit attendre sa véritable destinée, la seule qui l'intéresse, la destinée de son nom, que du temps, ce juge incorruptible qui fait justice à tous. Que ceux qui prophétisaient depuis huit jours mon opinion sans la connaître, qui calomnient en ce moment mon discours sans l'avoir compris, m'accusent d'encenser des idoles impuissantes au moment où elles sont renversées, ou d'être le vil stipendié des hommes que je n'ai cessé de combattre ; qu'ils dénoncent comme un ennemi de la révolution, celui qui peut-être n'y a pas été inutile ; et qui, cette révolution fût-elle étrangère à sa gloire, pourrait là seulement trouver sa sûreté ; qu'ils livrent aux fureurs du peuple trompé celui qui depuis vingt ans combat toutes les oppressions, et

qui parlait aux Français de liberté, de constitution, de résistance, lorsque ses vils calomniateurs suçaient le lait des cours et vivaient de tous les préjugés dominants : que m'importe ? Ces coups de bas en haut ne m'arrêteront pas dans ma carrière. Je leur dirai : Répondez, si vous pouvez ; calomniez ensuite tant que vous voudrez.

LAPLACE,

NÉ EN 1749.

LAPLACE (Pierre-Simon, marquis de), né à Beaumont-en-Auge, dans le Calvados, d'un pauvre paysan, montra assez de dispositions pour que quelques personnes riches lui fissent commencer ses classes dans le collége de son village. Cependant il voulut venir continuer ses études à Paris, trouva un protecteur dans d'Alembert, et profita si bien de ses conseils et de ses leçons que bientôt des découvertes capitales et des mémoires scientifiques du plus grand mérite lui ouvrirent l'Académie des sciences. On sait qu'il s'est élevé au premier rang des géomètres et des astronomes, et que pendant plus d'un demi-siècle il a enrichi les recueils de l'Académie des inventions et des découvertes les plus remarquables. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est qu'il a été aussi excellent écrivain qu'habile géomètre. Il a, dans son *Exposition du système du monde*, résumé pour le public ce qu'il avait écrit pour les mathématiciens dans sa *Mécanique céleste*, et s'y est fait admirer par un style d'une pureté et d'une convenance irréprochables. Il fut nommé membre de l'Académie française en 1816.

Laplace est mort le 7 mars 1827.

Du mouvement diurne du ciel.

Si pendant une belle nuit, et dans un lieu dont l'horizon soit à découvert, on suit avec attention le spectacle du ciel, on le voit changer à chaque instant. Les étoiles s'élèvent ou s'abaissent; quelques unes commencent à se montrer vers l'orient, d'autres disparaissent vers l'occident; plusieurs, telles que l'étoile polaire et les étoiles de la grande Ourse, n'atteignent jamais l'horizon dans nos climats. Dans ces mouvements divers, la position respective de tous ces astres reste la même : ils décrivent des cercles d'autant plus petits, qu'ils sont plus près d'un point que l'on conçoit immobile. Ainsi le

ciel paraît tourner sur deux points fixes nommés par cette raison, *pôles du monde ;* et dans ce mouvement, il emporte le système entier des astres. Le pôle élevé sur notre horizon est le pôle *boréal* ou *septentrional ;* le pôle opposé, que l'on imagine au-dessous de l'horizon, se nomme pôle *austral* ou *méridional.*

Déjà plusieurs questions intéressantes se présentent à résoudre. Que deviennent, pendant le jour, les astres que nous voyons durant la nuit ? D'où viennent ceux qui commencent à paraître ? Où vont ceux qui disparaissent ? L'examen attentif des phénomènes fournit des réponses simples à ces questions. Le matin, la lumière des étoiles s'affaiblit à mesure que l'aurore augmente : le soir, elles deviennent plus brillantes à mesure que le crépuscule diminue ; ce n'est donc point parce qu'elles cessent de luire, mais parce qu'elles sont effacées par la vive lumière des crépuscules et du soleil, que nous cessons de les apercevoir. L'heureuse invention du télescope nous a mis à la portée de vérifier cette explication, en nous faisant voir les étoiles, au moment même où le soleil est le plus élevé. Celles qui sont assez près du pôle, pour ne jamais atteindre l'horizon, sont constamment visibles. Quant aux étoiles qui commencent à se montrer à l'orient, pour disparaître à l'occident, il est naturel de penser qu'elles continuent de décrire sous l'horizon le cercle qu'elles ont commencé à parcourir au-dessus et dont l'horizon nous cache la partie inférieure. Cette vérité devient sensible quand on s'avance vers le nord : les cercles des étoiles situées vers cette partie du monde se dégagent de plus en plus de dessous l'horizon ; ces étoiles cessent enfin de disparaître, tandis que d'autres étoiles situées au midi deviennent pour toujours invisibles. On observe le contraire en avançant vers le midi : des étoiles qui demeuraient constamment sur l'horizon se lèven et se couchent alternativement, et de nouvelles étoiles auparavant invisibles commencent à paraître. La surface de la terre n'est donc pas ce qu'elle nous semble, un plan sur lequel la voûte céleste est appuyée. C'est une illusion que les premiers

observateurs ne tardèrent pas à rectifier par des considérations analogues aux précédentes; ils reconnurent bientôt que le ciel enveloppe de tous côtés la terre, et que les étoiles y brillent sans cesse, en décrivant chaque jour leurs différents cercles. On verra dans la suite l'Astronomie souvent occupée à corriger de semblables illusions et à reconnaître les objets réels dans leurs trompeuses apparences.

Pour se former une idée précise du mouvement des astres, on conçoit par le centre de la terre et par les deux pôles du monde, un axe autour duquel tourne la sphère céleste. Le grand cercle perpendiculaire à cet axe s'appelle *équateur;* les petits cercles que les étoiles décrivent parallèlement à l'équateur, en vertu de leur mouvement diurne, se nomment *parallèles*. Le *zénith* d'un observateur est le point du ciel que sa verticale va rencontrer; le *nadir* est le point directement opposé. Le *méridien* est le grand cercle qui passe par le zénith et par les pôles; il partage en deux également l'arc décrit par les étoiles sur l'horizon; et lorsqu'elles l'atteignent, elles sont à leur plus grande ou à leur plus petite hauteur. Enfin l'*horizon* est le grand cercle perpendiculaire à la verticale ou parallèle à la surface de l'eau stagnante dans le lieu de l'observateur.

La hauteur du pôle tient le milieu entre la plus grande et la plus petite hauteur des étoiles qui ne se couchent jamais, ce qui donne un moyen facile de la déterminer. Or, en s'avançant directement vers le pôle, on le voit s'élever, à fort peu près, proportionnellement à l'espace parcouru. La surface de la terre est donc convexe, et sa figure est peu différente d'une sphère. La courbure du globe terrestre est sensible à la surface des mers : le navigateur, en approchant des côtes, aperçoit d'abord leurs points les plus élevés, et découvre ensuite successivement les parties inférieures que lui dérobait la convexité de la terre. C'est encore à raison de cette courbure, que le soleil, à son lever, dore le sommet des montagnes avant que d'éclairer les plaines.

(*Exposition du système du monde.*)

DE TRACY,

NÉ EN 1754.

TRACY (ANTOINE-LOUIS-CLAUDE DESTUTT de) naquit dans le Bourbonnais, d'une famille noble. Il suivit la carrière des armes, et était colonel d'infanterie en 1789. Envoyé aux États généraux par la noblesse de sa province, il défendit constamment la liberté politique et religieuse, demanda la liberté des cultes, et la jouissance des droits de citoyen pour les gens de couleur. Emprisonné en 1795, et placé sur une liste de proscription, il dut son salut au 9 thermidor, et vécut depuis dans une profonde retraite, ne s'occupant que de travaux philosophiques. Ce sont ces travaux qui ont fait sa gloire, et qui lui assurent un rang distingué parmi nos écrivains et nos philosophes. Il appartient à l'école de Condillac, dont il a perfectionné la doctrine.

Dès la création de l'Institut, de Tracy avait été nommé membre de la classe des sciences morales et politiques. Il fut aussi du comité d'instruction publique en 1799, et en 1808 il succéda à son ami Cabanis à l'Académie française. Napoléon l'avait nommé membre du sénat; Louis XVIII le nomma pair de France.

De la Société.

Qu'est-ce, en effet, qu'offre à nos regards un pays anciennement civilisé? Les campagnes sont défrichées et nettoyées, débarrassées des grands végétaux qui les ont couvertes originairement, purgées de plantes et d'animaux malfaisants, et disposées de tous points à recevoir les soins annuels que leur donne le cultivateur. Les marais sont desséchés; les eaux stagnantes qui y croupissaient ont cessé de remplir l'air de vapeurs pestilentielles; des issues leur ont été ouvertes, ou leur étendue a été circonscrite, et les terrains qu'elles infec-

taient sont devenus d'abondants pâturages ou des réservoirs utiles. Le chaos des montagnes a été débrouillé ; leur base a été appropriée au besoin de la culture ; leur partie la moins accessible, jusqu'à la région des neiges éternelles, a été destinée à la nourriture de nombreux troupeaux. Les forêts, que l'on a laissé subsister, ne sont point restées impénétrables ; les bêtes féroces qui s'y retiraient ont été poursuivies et presque détruites ; les bois qu'elles produisent ont été extraits et conservés ; on a même assujetti leur exploitation à la périodicité la plus favorable à leur reproduction, et les soins qu'on leur a donnés presque partout équivalent à une espèce de culture, et ont même été portés quelquefois jusqu'à la culture la plus recherchée. Les eaux courantes qui traversent tous ces terrains ne sont point demeurées non plus dans leur état primitif. Les grandes rivières ont été débarrassées de tous les obstacles qui s'opposaient à leur cours ; elles ont été contenues par des digues et des quais, lorsque cela a été nécessaire, et leurs rivages ont été disposés de manière à former des ports commodes dans les endroits convenables. Les cours d'eaux moins considérables ont été retenus pour servir des moulins ou d'autres usines, ou détournés pour arroser des pentes qui en avaient besoin et les rendre productives. Sur toute la surface du sol il a été construit, de distance en distance, dans les positions favorables, des habitations à l'usage de ceux qui cultivent les terres et exploitent leurs produits. Ces habitations ont été entourées des clôtures et des plantations qui pouvaient les rendre plus agréables et plus utiles. Des chemins ont été pratiqués pour y arriver et en extraire les productions de la terre. Dans les points où plusieurs intérêts divers se sont trouvés réunis, et où d'autres hommes sont devenus assez nécessaires au service des cultivateurs pour pouvoir subsister du salaire de ce service, les habitations se sont multipliées et agglomérées, et ont formé des villages et de petites villes. Sur les bords des grandes rivières et sur les côtes de la mer, dans des positions où les relations de plusieurs de ces villes venaient coïncider, il s'est élevé de grandes cités, qui elles-mêmes, avec

le temps, ont donné naissance à une plus grande encore, laquelle est devenue leur capitale et leur centre commun, parce qu'elle s'est trouvée la mieux placée pour unir toutes les autres, et être approvisionnée et défendue par elles. Enfin toutes ces villes communiquent entre elles et avec les mers voisines et les pays étrangers, par le moyen de ports, de ponts, de chaussées, de canaux, où se déploie toute l'industrie humaine. Tels sont les objets qui nous frappent au premier aspect d'une contrée où les hommes ont exercé toute leur puissance, et qu'ils se sont appropriée de longue main.

Si nous pénétrons dans l'intérieur de leurs habitations, nous y trouvons une foule immense d'animaux utiles, élevés, nourris, domptés par l'homme, multipliés par lui à un point inconcevable; une quantité prodigieuse d'approvisionnements de toute espèce, de denrées, de meubles, d'outils, d'instruments, de vêtements, de matières brutes ou manufacturées, de métaux nécessaires ou précieux, enfin de tout ce qui peut servir, de près ou de loin, à la satisfaction de nos besoins. Nous y admirons surtout une population réellement étonnante, dont tous les individus ont l'usage d'un langage perfectionné, ont une raison développée jusqu'à un certain point, ont des mœurs assez adoucies et une industrie assez intelligente pour vivre en si grand nombre près les uns des autres, et parmi lesquels, en général, les plus dénués sont secourus, les plus faibles sont défendus. Nous remarquons avec plus de surprise encore que beaucoup de ces hommes sont parvenus à un degré de connaissances très difficiles à acquérir, qu'ils possèdent une infinité d'arts agréables ou utiles, qu'ils connaissent plusieurs des lois de la nature, qu'ils savent en calculer les effets et les faire tourner à leur avantage; qu'ils ont même entrevu la plus difficile de toutes les sciences, puisqu'ils sont arrivés à démêler, au moins en partie, les véritables intérêts de l'espèce en général, et en particulier ceux de leur société et de ses membres; qu'en conséquence ils ont imaginé des lois souvent justes, des institutions passablement sages, et créé une foule d'établissements propres à répandre et à ac-

croître encore l'instruction et les lumières ; et qu'enfin, non contents d'avoir ainsi assuré la prospérité intérieure, ils ont exploré le reste de la terre, établi des relations avec les nations étrangères et pourvu à leur sûreté à l'extérieur.

Quelle immense accumulation de moyens de bien-être ! quels prodigieux résultats de la partie des travaux de nos prédécesseurs qui n'a pas été immédiatement nécessaire à soutenir leur existence, et qui ne s'est pas anéantie avec eux ! L'imagination même en est effrayée, et elle l'est d'autant plus que plus on y réfléchit ; car il faut encore considérer que beaucoup de ces ouvrages sont peu durables, que les plus solides ont été renouvelés bien des fois pendant le cours des siècles, et qu'il n'en est presque aucun qui n'exige des soins et un entretien continuel pour sa conservation.

(*Traité de la volonté et de ses effets.*)

LACÉPÈDE,

NÉ EN 1756.

LACÉPÈDE (Bernard-Germain-Etienne de la Ville-sur-Illon, comte de) naquit à Agen en 1756. Il s'appliqua fort jeune à l'étude de l'histoire naturelle et à celle de la musique, et établit une correspondance active avec Gluck et Buffon, qui le choisit pour continuateur de son *Histoire naturelle.* Lacépède a publié l'*Histoire des quadrupèdes ovipares*, celle des *reptiles*, des *poissons* et des *cétacés.* Son style, qu'on ne peut comparer à celui de Buffon sous le rapport de l'élégance et de l'harmonie, est cependant remarquable par une clarté et une précision qui donnent à toutes ses descriptions beaucoup de charme et d'intérêt.

Lacépède mourut à Paris en 1826.

Les forêts et les habitants des régions glaciales.

Sous un ciel toujours couvert d'épais nuages, où la clarté du jour pénètre avec peine, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'horreur, le silence et la nuit les habitent; des arbres, presque aussi vieux que la terre qui les porte, s'y élèvent et s'y amoncellent, pour ainsi dire, sans ordre, les uns contre les autres. Leurs branches touffues et entrelacées n'offrent qu'avec peine des routes tortueuses, que des ronces embarrassent encore; là des cimes énormes succombent sous le poids des années ou par la violence des vents; elles tombent avec effort sur des troncs antiques qui gisaient à leurs pieds, et recouvraient d'autres troncs à demi pourris. L'on n'entend dans ces affreuses solitudes, dans ce séjour rude et sauvage, que des cris rauques et funèbres d'oiseaux voraces, les hurlements des ours qui cherchent une proie, le fracas d'un tor-

rent qui se précipite d'une roche escarpée, rejaillit en vapeur, et fait gronder les échos de ces lieux bruts et incultes, ou le bruit des rochers que la main du temps fait rouler au milieu de ces forêts retentissantes.

Là habitent dans des cavernes des hommes durs, féroces, indomptables, ne vivant que de leur chasse, ne se nourrissant que de sang, et ne désirant que de le boire dans le crâne de leurs ennemis. Lorsque l'hiver vient étendre ses glaces sur ces âpres contrées, qu'il répand à grands flots la neige, que les eaux cessent de couler, se glacent et durcissent; que les fleuves sont changés en masse solide, capable de soutenir les plus lourds fardeaux, et que la mer ne présente plus qu'une plaine rigide de glace dure et compacte, ces hommes féroces sortent de leurs tanières. Tout va leur servir de chemin; ils trouveront même, sur la mer et sur les fleuves, des routes plus sûres, plus courtes et moins embarrassées que celles qui traversent leurs forêts. La massue d'une main et la hache de l'autre, ils partent pour aller au loin surprendre les animaux dont ils se nourrissent, et enlever des bourgades entières pour servir à leurs repas inhumains. Ils vont donner la mort où peut-être la recevoir. Pressés par la faim, agités par la férocité, pleins de courage, de cruauté et de force, s'animant par le souvenir de leurs victoires passées, cherchant à s'étourdir sur le danger qui les menace, ils profèrent à haute voix l'expression de leurs sensations profondes et horribles; ils crient, ils élèvent leurs voix avec effort, et tâchent d'en remplir tous les lieux qu'ils parcourent; un enthousiasme atroce s'empare de leur âme; une espèce de chant sauvage, une chanson barbare sort de leur bouche avec leurs paroles de mort et de carnage.

(*Poétique de la musique.*)

Les Poissons.

Dans toutes les plages où une quantité de lumière plus abondante pourra pénétrer dans le sein des eaux, les poissons se montrent parés d'un plus grand nombre de riches nuances.

En effet, ceux qui resplendissent comme les métaux les plus jolis ou les gemmes les plus précieuses, se trouvent particulièrement dans ces mers renfermées entre les deux tropiques, et dont la surface est si fréquemment inondée des rayons d'un soleil régnant sans nuage au-dessus de ces contrées équatoriales, et pouvant, sans contrainte, y remplir l'atmosphère de sa vive splendeur. On les rencontre aussi, ces poissons décorés avec tant de magnificence, au milieu de ces mers polaires où des montagnes de glace et des neiges éternelles, durcies par le froid, réfléchissent, multiplient par des milliers de surfaces, et rendent éblouissante la lumière que la lune et les aurores boréales répandent pendant les longues nuits des zones glaciales, et celle qu'y verse le soleil pendant les longs jours de ces plages hyperboréennes.

Si ces poissons, qui habitent au milieu et au-dessous des masses congelées, mais fréquemment illuminées et resplendissantes, l'emportent par la variété et la beauté de leurs couleurs sur ceux des zones tempérées, ils cèdent cependant en richesse de parure à ceux qui vivent dans les eaux échauffées de la zone torride. Dans ce pays, dont l'atmosphère est brûlante, la chaleur ne doit-elle pas donner une nouvelle activité à la lumière, accroître la force des écailles et donner ainsi naissance à des nuances bien plus éclatantes et bien plus diversifiées? Aussi, dans ces climats, où tout porte l'empreinte de la puissance solaire, voit-on quelques espèces de poissons montrer jusque sur la portion découverte de la membrane de leurs trachées des éléments d'écailles luisantes, une sorte de poussière argentée.

Mais ce n'est qu'au milieu des ondes douces ou salées que les poissons peuvent présenter leur décoration élégante ou superbe. Ce n'est qu'au milieu du fluide le plus analogue à leur nature que, jouissant de toutes leurs facultés, ils animent leurs couleurs par tous les mouvements intérieurs que leurs ressorts peuvent produire. Ce n'est qu'au milieu de l'eau qu'indépendamment du vernis huileux et transparent élaboré dans leurs organes, leurs nuances sont embellies par un se-

cond vernis que forment les couches de liquide au travers desquelles on les aperçoit.

Lorsque ces animaux sont hors du fluide, leurs forces diminuent, leur vie s'affaiblit, leurs mouvements se ralentissent, leurs couleurs se fanent, leur suc visqueux se dessèche, les écailles n'étant plus ramollies par cette substance huileuse, ni humectées par l'eau, s'altèrent; les vaisseaux destinés à les réparer s'obstruent, et les nuances dues aux écailles et au corps même de l'animal, changent et souvent disparaissent, sans qu'aucune nouvelle teinte indique la place qu'elles occupaient. Pendant que le poisson jouit, au milieu du fluide qu'il préfère, de toute l'activité dont il peut être doué, ses teintes offrent aussi quelquefois des changements fréquents et rapides, soit dans leurs nuances, soit dans leur ton, soit dans l'espace sur lequel elles sont étendues. Des mouvements violents, des sentiments plus ou moins puissants, tels que la crainte ou la colère, des émotions soudaines de froid ou de chaud, peuvent faire naître ces alternatives de couleur, très analogues à celles que nous avons remarquées dans le caméléon, ainsi que dans plusieurs autres animaux; mais il est aisé de voir que ces changements ne peuvent avoir lieu que dans les teintes produites, en tout ou en partie, par le sang ou les autres liquides susceptibles d'être pressés ou ralentis dans leur cours.

(*Histoire naturelle des poissons.*)

Le Requin.

Ce formidable squale parvient jusqu'à une longueur de plus de dix mètres (trente pieds ou environ); il pèse quelquefois plus de cinquante myriagrammes (mille livres), et il s'en faut de beaucoup que l'on ait prouvé que l'on doit regarder comme exagérée l'assertion de ceux qui ont prétendu qu'on avait pêché un requin du poids de cent quatre-vingt-dix myriagrammes (quatre mille livres).

Mais la grandeur n'est pas son seul attribut; il a reçu aussi la force des armes meurtrières; et, féroce autant que vorace,

impétueux dans ses mouvements, avide de sang, insatiable de proie, il est véritablement le tigre de la mer. Recherchant sans crainte tout ennemi, poursuivant avec plus d'obstination, attaquant avec plus de rage, combattant avec plus d'acharnement que les autres habitants des eaux, plus dangereux que plusieurs cétacés, qui, presque toujours, sont moins puissants que lui; inspirant même plus d'effroi que les baleines qui, moins bien armées, et douées d'appétits bien différents, ne provoquent presque jamais ni l'homme, ni les grands animaux; rapide dans sa course, répandu sur tous les climats, ayant envahi, pour ainsi dire, toutes les mers; paraissant souvent au milieu des tempêtes; aperçu facilement par l'éclat phosphorique dont il brille, au milieu des ombres des nuits les plus orageuses: menaçant de sa gueule énorme et dévorante les infortunés navigateurs exposés aux horreurs du naufrage, leur fermant toute voie de salut, leur montrant en quelque sorte, leur tombe ouverte, et plaçant sous leurs yeux le signal de la destruction; il n'est pas surprenant qu'il ait reçu le nom sinistre qu'il porte, et qui, réveillant tant d'idées lugubres, rappelle surtout la mort dont il est le ministre. *Requin* est, en effet, une corruption de *requiem*, qui désigne depuis longtemps, en Europe, la mort et le repos éternel, et qui a dû être souvent, pour des passagers effrayés, l'expression de leur consternation, à la vue d'un squale de plus de trente pieds de longueur, et des victimes déchirées ou ensanglantées par ce tyran des ondes. Terrible encore lorsqu'on a pu parvenir à l'accabler de chaînes; se débattant avec violence au milieu de ses liens; conservant une grande puissance, lors même qu'il est déjà tout baigné de son sang, et pouvant, d'un seul coup de sa queue, répandre le ravage autour de lui à l'instant même où il est près d'expirer, n'est-il pas le plus formidable de tous les animaux auxquels la nature n'a pas départi des armes empoisonnées? Le tigre le plus furieux, au milieu des sables brûlants; le crocodile le plus fort, sur les rivages équatoriaux; le serpent le plus démesuré,

dans les solitudes africaines, doivent-ils inspirer autant d'effroi qu'un énorme requin au milieu des vagues agitées?

(Histoire naturelle des poissons.)

Le serpent Devin.

C'est surtout dans les déserts brûlants de l'Afrique qu'exerçant une domination moins troublée, le serpent devin parvient à une longueur plus considérable. On frémit lorsqu'on lit, dans les relations des voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de cette partie du monde, la manière dont cet énorme serpent s'avance au milieu des herbes hautes et des broussailles, ayant quelquefois plus de dix-huit pouces de diamètre, et semblable à une longue et grosse poutre qu'on remuerait avec vitesse. On aperçoit de loin, par le mouvement des plantes qui s'inclinent sur son passage, l'espèce de sillon que tracent les diverses ondulations de son corps; on voit fuir devant lui les troupeaux de gazelles et d'autres animaux dont il fait sa proie; et le seul parti qui reste à prendre dans ces solitudes immenses, pour se garantir de sa dent meurtrière et de sa force funeste, est de mettre le feu aux herbes déjà à demi brûlées par l'ardeur du soleil. Le fer ne suffit pas contre ce dangereux serpent, lorsqu'il est parvenu à toute sa longueur, et surtout lorsqu'il est irrité par la faim. On ne peut éviter la mort qu'en couvrant un pays immense de flammes qui se propagent avec vitesse au milieu de végétaux presque entièrement desséchés, en excitant ainsi un vaste incendie, et en élevant, pour ainsi dire, un rempart de feu contre la poursuite de cet énorme animal.

Il ne peut être, en effet, arrêté ni par les fleuves qu'il rencontre, ni par les bras de mer dont il fréquente souvent les bords; car il nage avec facilité, même au milieu des ondes agitées; et c'est en vain, d'un autre côté, qu'on voudrait chercher un abri sur de grands arbres; il se roule avec promptitude jusqu'à l'extrémité des cimes les plus hautes: aussi vit-il souvent dans les forêts. Enveloppant les tiges dans les di-

vers replis de son corps, il se fixe sur les arbres à différentes hauteurs, et y demeure souvent longtemps en embuscade, attendant patiemment le passage de sa proie. Lorsque, pour l'atteindre, ou pour sauter sur un arbre voisin, il a une trop grande distance à franchir, il entortille sa queue autour d'une branche, et suspendant son corps allongé à cette espèce d'anneau, se balançant, et tout d'un coup s'élançant avec force, il se jette comme un trait sur sa victime, ou contre l'arbre auquel il veut s'attacher.

Lorsqu'il aperçoit un ennemi dangereux, ce n'est point avec ses dents qu'il commence un combat qui alors serait trop désavantageux pour lui; mais il se précipite avec tant de rapidité sur sa malheureuse victime, l'enveloppe dans tant de contours, la serre avec tant de force, fait craquer ses os avec tant de violence, que, ne pouvant ni s'échapper, ni user de ses armes, et réduite à pousser de vains, mais d'affreux hurlements, elle est bientôt étouffée sous les efforts multipliés de ce monstrueux reptile.

Si le volume de l'animal expiré est trop considérable pour que le devin puisse l'avaler, malgré la grande ouverture de sa gueule, la facilité qu'il a de l'agrandir, et l'extension dont presque tout son corps est susceptible, il continue de presser sa proie mise à mort; il en écrase les parties les plus compactes; et, lorsqu'il ne peut point les briser avec facilité, il l'entraîne, en se roulant avec elle, auprès d'un gros arbre dont il renferme le tronc dans ses replis; il place sa proie entre l'arbre et son corps; il les environne l'un et l'autre de ses nœuds vigoureux; et se servant de sa tige noueuse comme d'une sorte de levier, il redouble ses efforts, et parvient bientôt à comprimer en tous sens, et à moudre, pour ainsi dire, le corps de l'animal qu'il a immolé.

Lorsqu'il a donné ainsi à sa proie toute la souplesse qui lui est nécessaire, il l'allonge en continuant de la presser, et diminue d'autant sa grosseur; il l'imbibe de sa salive, ou d'une sorte d'humeur analogue qu'il répand en abondance. Il pétrit, pour ainsi dire, à l'aide de ses replis, cette masse devenue in-

forme, ce corps qui n'est plus qu'un composé confus de chairs ramollies et d'os concassés. C'est alors qu'il l'avale en la prenant par la tête, en l'attirant à lui; et en l'entraînant dans son ventre par de fortes aspirations plusieurs fois répétées; mais, malgré cette préparation, sa proie est quelquefois si volumineuse, qu'il ne peut l'engloutir qu'à demi; il faut qu'il ait digéré, au moins en partie, la portion qu'il a déjà fait entrer dans son corps, pour pouvoir y faire pénétrer l'autre; et l'on a souvent vu le serpent devin, la gueule horriblement ouverte, et remplie d'une proie à demi dévorée, étendu à terre, et dans une sorte d'inertie qui accompagne presque toujours sa digestion.

(*Ovipares.*)

VOLNEY,

NÉ EN 1757.

VOLNEY (CONSTANTIN-FRANÇOIS CHASSEBOEUF, comte de) naquit à Craon le 3 février. Deux ouvrages lui assurent un rang distingué parmi les écrivains français, le *Voyage en Egypte et en Syrie* et *les Ruines*. Le style de Volney est remarquable par la fermeté et la précision; il est toujours clair, élégant et pittoresque. La forme séduisante sous laquelle il présente ses idées a donné quelque temps du crédit aux paradoxes qui abondent dans *les Ruines;* mais aujourd'hui cet ouvrage est plus apprécié pour la forme que pour le fond. Volney aimait beaucoup les langues et les études orientales. Par une clause de son testament, il a laissé une somme de 24,000 francs pour fonder un prix annuel de 1,200 francs, destiné au meilleur ouvrage sur l'étude philosophique des langues.

Il est mort à soixante-trois ans, le 20 avril 1820, à Paris.

Origine et mobiles de l'industrie humaine.

Toute activité, soit de corps, soit d'esprit, prend sa source dans les besoins; c'est en raison de leur étendue, de leurs développements, qu'elle-même s'étend et se développe; l'on en suit la gradation depuis les éléments les plus simples, jusqu'à l'état le plus composé. C'est la faim, c'est la soif, qui, dans l'homme encore sauvage, éveillent les premiers mouvements de l'âme et du corps; ce sont ces besoins qui le font courir, chercher, épier, user d'astuce ou de violence; toute son activité se mesure sur les moyens de pourvoir à sa subsistance. Sont-ils faciles, a-t-il sous sa main les fruits, le gibier, le poisson, il est moins actif, parce qu'en étendant le bras il se rassasie, et que, rassasié, rien ne l'invite à se mouvoir, jusqu'à ce que l'expérience de diverses jouissances ait

éveillé en lui des désirs qui deviennent des besoins nouveaux, de nouveaux mobiles d'activité. Les moyens sont-ils difficiles, le gibier est-il rare et agile, le poisson rusé, les fruits passagers, alors l'homme est forcé d'être plus actif; il faut que son corps et son esprit s'exercent à vaincre les difficultés qu'il rencontre à vivre; il faut qu'il devienne agile comme le gibier, rusé comme le poisson, et prévoyant pour conserver les fruits. Alors, pour étendre ses facultés naturelles, il s'agite, il pense, il médite; alors il imagine de courber un rameau d'arbre pour en faire un arc, d'aiguiser un roseau pour en faire une flèche, d'emmancher un bâton à une pierre tranchante pour en faire une hache; alors il travaille à faire des filets, à abattre des arbres, à en creuser le tronc pour en faire des pirogues. Déjà il a franchi les bornes des besoins; déjà l'expérience d'une foule de sensations lui a fait connaître des jouissances et des peines; et il prend un surcroît d'activité pour écarter les unes et multiplier les autres. Il a goûté le plaisir d'un ombrage contre les feux du soleil; il se fait une cabane. Il a éprouvé qu'une peau le garantit du froid; il se fait un vêtement. Il a bu de l'eau-de-vie et fumé du tabac; il les a aimés; il veut en avoir encore: il ne le peut qu'avec des peaux de castor, des dents d'éléphant, de la poudre d'or, etc.; il redouble d'activité, et il parvient, à force d'industrie, jusqu'à vendre son semblable.

(*Voyage en Syrie.*)

Les ruines de Palmyre.

Le soleil venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie; la plaine lune, à l'orient, s'élevait sur un fond bleuâtre aux planes rives de l'Euphrate; le ciel était pur, l'air calme et serein; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée; les pâtres avaient retiré leurs chameaux; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine mono-

tone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert; seulement, à de longs intervalles, l'on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals... L'ombre croissait, et déjà, dans le crépuscule, mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs... Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente; ici fut le siége d'un empire puissant. Oui, ces lieux, maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte, une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires; en ces murs, où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fêtes; ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques! Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux. Là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de la Sérique, les tissus moelleux de Cachemire pour les tapis fastueux de la Lydie, l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes, l'or d'Ophyr pour l'étain de Thulé!

Et maintenant voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques, a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au

murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des bêtes fauves; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent le sanctuaire des dieux!... Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire?... comment se sont anéantis tant de travaux?... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations!

Et l'histoire des temps passés se retraça vivement à ma pensée; je me rappelai ces siècles anciens où vingt peuples fameux existaient dans ces contrées; je me peignis l'Assyrien sur les rives du Tigre, le Chaldéen sur celles de l'Euphrate, le Perse régnant de l'Indus à la Méditerranée. Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les États belliqueux des Philistins, et les républiques commerçantes de la Phénicie. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. De toutes parts l'on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées. Ah! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie? Que sont devenues tant de brillantes créations de la main de l'homme? Où sont-ils ces remparts de Ninive, ces murs de Babylone, ces palais de Persépolis, ces temples de Balbek et de Jérusalem? Où sont ces flottes de Tyr, ces chantiers d'Arad, ces ateliers de Sidon, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands, de soldats? et ces laboureurs, et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivants dont s'enorgueillissait la surface de la terre? Hélas! je l'ai parcourue, cette terre ravagée! j'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude... J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages, et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue

d'habitants, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres..... Grands dieux ! d'où viennent de si funestes révolutions? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle point reproduite et perpétuée?

(*Les Ruines.*)

L'Aspect des pyramides d'Égypte.

La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. L'on commence à voir ces montagnes factices dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leur pied; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport. Après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les cor-

vées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux. On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages.

Ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Égypte : ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir : on accorde moins de pitié à ces ruines ; et, tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet aux plus humbles de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

(*Voyage en Egypte.*)

Vue du Liban.

Le Liban, dont le nom doit s'étendre à toute la chaîne du Kesraouân et du pays des Druses, présente tout le spectacle des grandes montagnes. On y trouve à chaque pas ces scènes où la nature déploie tantôt de l'agrément ou de la grandeur, tantôt de la bizarrerie, toujours de la variété. Arrive-t-on par la mer, et descend-on sur le rivage, la hauteur et la rapidité de ce rempart qui semble fermer la terre, le gigantesque des masses qui s'élancent dans les nues, inspirent l'étonnement et le respect. Si l'observateur curieux se transporte ensuite jusqu'à ces sommets qui bornaient sa vue, l'immensité de l'espace qu'il découvre devient un autre sujet de son admiration.

Mais pour jouir entièrement de la majesté de ce spectacle, il faut se placer sur la cime même du Liban ou du Sannin. Là, de toutes parts, s'étend un horizon sans bornes ; là, par

un temps clair, la vue s'égare et sur le désert qui confine au golfe Persique, et sur la mer qui baigne l'Europe ; l'âme croit embrasser le monde. Tantôt les regards, errant sur la chaîne successive des montagnes, portent l'esprit en un clin d'œil d'Antioche à Jérusalem ; tantôt, se rapprochant de tout ce qui les environne, ils sondent la lointaine profondeur du rivage ; enfin l'attention, fixée par des objets distincts, observe avec détail les rochers, les bois, les torrents, les coteaux, les villages et les villes. On prend un plaisir secret à trouver petits ces objets qu'on a vus si grands. On regarde avec complaisance la vallée couverte de nuées orageuses, et l'on sourit d'entendre sous ses pas ce tonnerre qui gronda si longtemps sur la tête ; on aime à voir à ses pieds ces sommets, jadis menaçants, devenus dans leur abaissement semblables aux sillons d'un champ, ou aux gradins d'un amphithéâtre ; l'on est flatté d'être devenu le point le plus élevé de tant de choses, et l'orgueil les fait regarder avec plus de complaisance.

Lorsque le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices, commencent par l'effrayer. Bientôt l'adresse des mulets qui le portent le rassure, et il examine à son aise les incidents pittoresques qui se succèdent pour le distraire.

Là, comme dans les Alpes, il marche des journées entières pour arriver dans un lieu qui, dès le départ, est en vue ; il tourne, il descend, il côtoie, il grimpe ; et dans ce changement perpétuel de sites, on dirait qu'un pouvoir magique varie à chaque pas les décorations de la scène. Tantôt ce sont des villages prêts à glisser sur des pentes rapides, et tellement disposés, que les terrasses d'un rang de maisons servent de rue au rang qui les domine. Tantôt c'est un couvent placé sur un cône isolé ; ici un rocher, percé par un torrent, est devenu une arcade naturelle ; là, un autre rocher, taillé à pic, ressemble à une haute muraille ; souvent, sur les coteaux, les bancs de pierre, dépouillés et isolés par les eaux, ressemblent à des ruines que l'art aurait disposées. En plusieurs lieux, les eaux, trouvant des couches inclinées, ont miné la

terre intermédiaire, et ont formé des cavernes ; ailleurs elles se sont pratiqué des cours souterrains, où coulent des ruisseaux pendant une partie de l'année.

Quelquefois ces incidents pittoresques sont devenus tragiques; on a vu, par des dégels et des tremblements de terre, des rochers perdre leur équilibre, se renverser sur les maisons voisines et en écraser les habitants. Il y a environ vingt ans qu'un accident semblable ensevelit un village qui n'a laissé aucunes traces. Plus récemment, et près du même lieu, le terrain d'un coteau, chargé de mûriers et de vignes, s'est détaché par un dégel subit; et, glissant sur le talus du roc qui le portait, il est venu, semblable à un vaisseau qu'on lance du chantier, s'établir tout d'une pièce dans la vallée inférieure.

(Voyage en Syrie.)

Mme DE STAËL,

NÉE EN 1766.

STAËL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine, baronne de) naquit à Paris le 22 avril 1766. Fille du célèbre Necker, elle partagea les espérances que ce ministre attendait d'une réforme dont les effets, selon lui, devaient tirer la France du gouffre où cent années d'abus et de dilapidations l'avaient plongée. Les excès révolutionnaires excitèrent dans l'âme de madame de Staël une noble indignation ; elle publia une énergique mais inutile défense de Marie-Antoinette. Quand le consulat eut succédé au directoire, elle prit un moment parti pour le jeune héros dans lequel résidait la force du nouveau gouvernement ; mais elle ne tarda pas à se montrer hostile à Bonaparte, qui l'exila. Elle visita successivement l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la Russie, la Suède et l'Angleterre, et ne rentra en France qu'à l'époque de la Restauration. *Delphine*, *Corinne*, *l'Allemagne* et *la Littérature dans ses rapports avec les institutions sociales*, sont, de tous les ouvrages de cette femme célèbre, ceux qui ont obtenu le plus de succès. Ils sont écrits d'un style ferme et brillant, mais qui n'est pas exempt d'une certaine affectation. Ils s'adressent d'ailleurs beaucoup plus à l'imagination qu'à la raison ; et si ce défaut s'excuse ou même s'oublie dans un roman, on voudrait dans des livres foncièrement didactiques, comme la *Littérature* et l'*Allemagne*, voir appuyer les dissertations sur des faits incontestables. C'est ce qui manque trop souvent à madame de Staël, et qui fait qu'elle est plus estimée des jeunes gens que des érudits.

Elle mourut le 14 juillet 1817.

Éruption du Vésuve.

Le feu du torrent est d'une couleur funèbre ; néanmoins quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante ; mais la lave même est sombre, telle qu'on se représente un fleuve de l'enfer ; elle roule lentement

comme un sable noir de jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles, qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force : le tigre royal arrive ainsi secrètement à pas comptés. Cette lave avance, avance sans jamais se hâter, et sans perdre un instant; si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle; mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que pour la première fois la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continuel : ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flammes dans les gouffres d'où sort la lave. On a peur de ce qui se passe au sein de la terre, et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume dont les couleurs ont quelque chose d'infernal. Un vert liquide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une dissonance pour les yeux, et tourmentent la vue, comme l'ouïe serait déchirée par ces sons aigus que faisaient entendre les sorcières quand elles appelaient, de nuit, la lune sur la terre.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer, et les descriptions des poëtes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait les desseins de la Providence. On a dû se demander, en contemplant un tel séjour, si la bonté seule présidait aux phénomènes de la création, ou bien si quelque principe caché forçait la nature, comme l'homme, à la férocité.

(*Corinne.*)

Pompéia.

A Rome, on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces mouuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés; mais à Pompéia c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres, l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui allait être pétrie est encore là. Les restes d'une femme sont encore ornés de parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps-de-garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous côtés la ville qui subsiste encore presqu'en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir; et l'apparence même de la vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine dont la trace se suit à la lueur des volcans qui

l'ont consumée, remplit le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a longtemps que l'homme existe! Qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'immortalité? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéia, et que l'on essaie de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais, en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

(Corinne.)

Aspect de l'Allemagne.

L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très pittoresque; mais de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse, et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi de l'Allemagne est très bien cultivé; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux, qui fait plutôt penser au travail qu'au plaisir, aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature.

Les débris des châteaux-forts, qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui pendant l'hiver couvrent des plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux, dans la nature et dans les hommes, res-

serre d'abord le cœur. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins, quand on a surmonté ces sensations irréfléchies, le pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique : vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands chemins y sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré sont superbes presque partout; on dirait que ce fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne ; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros : le Danube se divise en plusieurs branches; les ondes de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage : le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse paraissent tout à la fois si sérieuses et si variées, si fertiles et si solitaires, qu'on serait tenté de croire que c'est lui-même qui les a cultivées, et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien.

Les monuments gothiques sont les seuls remarquables en Allemagne; ces monuments rappellent les siècles de la chevalerie; dans presque toutes les villes, les musées publics conservent des restes de ces temps-là. On dirait que les habitants du Nord, vainqueurs du monde, en partant de la Germanie, y ont laissé leurs souvenirs sous diverses formes, et que le pays tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple qui depuis longtemps l'a quitté.

L'architecture moderne, en Allemagne, n'offre rien qui mérite d'être cité, mais les villes sont en général bien bâties, et les propriétaires les embellissent avec une sorte de soin plein de bonhomie. Les maisons, dans plusieurs villes, sont peintes en dehors de diverses couleurs : on y voit des figures de saints, des ornements de tout genre, dont le goût n'est assurément pas parfait, mais qui varient l'aspect des habita-

tions, et semblent indiquer un désir bienveillant de plaire à ses concitoyens et aux étrangers. L'éclat et la splendeur d'un palais servent à l'amour-propre de celui qui le possède ; mais la décoration soignée, la parure et la bonne invention des petites demeures, ont quelque chose d'hospitalier.

Les jardins sont presque aussi beaux dans quelques parties de l'Allemagne qu'en Angleterre ; le luxe des jardins suppose toujours qu'on aime la nature. En Angleterre, des maisons très simples sont bâties au milieu des parcs les plus magnifiques ; le propriétaire néglige sa demeure et pare avec soin la campagne. Cette magnificence et cette simplicité réunies n'existent sûrement pas au même degré en Allemagne ; cependant, à travers le manque de fortune et l'orgueil féodal, on aperçoit en tout un amour du beau, qui tôt ou tard doit donner du goût et de la grâce, puisqu'il en est la véritable source. Souvent, au milieu des superbes jardins des princes allemands, on place des harpes éoliennes près des grottes entourées de fleurs, afin que le vent transporte dans les airs des sons et des parfums tout ensemble.

(*L'Allemagne.*)

De l'Esprit de conversation.

En Orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié ; mais, dans l'Occident, on a voulu se parler tout le jour, et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé dans ces entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite, et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie qui est indépendant des amis mêmes qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de

causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney raconte que les Français émigrés voulaient, pendant la révolution, établir une colonie et défricher les terres en Amérique; mais de temps en temps ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, *causer à la ville;* et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer; la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires; mais c'est un instrument dont on aime à jouer et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation; les idées ni les connaissances qu'on y peut développer n'en sont pas le principal intérêt : c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard; enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

CHATEAUBRIAND,

NÉ EN 1768.

CHATEAUBRIAND (FRANÇOIS-AUGUSTE, vicomte de) naquit près de Saint-Malo en septembre 1768. C'est un des écrivains les plus illustres du XIXe siècle. *Le Génie du Christianisme*, *les Martyrs* et *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* sont des productions dont la France sera éternellement fière. M. de Chateaubriand, qui a participé d'une manière remarquable sous la Restauration aux discussions politiques de la chambre des pairs et à la polémique quotidienne du *Journal des Débats*, a conquis par sa noble opposition une popularité qui a encore ajouté à sa gloire. *Les Etudes historiques*, dernière production de l'auteur, sont un projet d'ouvrage qui probablement restera inachevé.

M. de Châteaubriand a été nommé membre de l'Institut en 1811, après la mort de Marie-Joseph Chénier.

Rome antique.

J'errais sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au Champ-de-Mars; je courais au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au panthéon d'Agrippa; je ne pouvais me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passait avec ses sandales d'écorce de bouleau auprès d'un sénateur couvert de pourpre; la litière d'un consulaire était arrêtée par le char d'une courtisane; les grands bœufs du Clitumne traînaient au Forum l'antique chariot du Volsque; l'équipage de chasse d'un chevalier romain embarrassait la voie Sacrée; des prêtres couraient encenser leurs dieux, et des rhéteurs ouvrir leurs écoles.

Que de fois j'ai visité ces thermes ornés de bibliothèques, ces palais les uns déjà croulants, les autres à moitié démolis pour servir à construire d'autres édifices! La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine; ces aqueducs qui, comme des rayons aboutissant à un même centre, amènent les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe; le bruit sans fin des fontaines; ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité; ces monuments de tous les âges et de tous les pays; ces travaux des rois, des consuls, des Césars; ces obélisques ravis à l'Égypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce : je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs et le dessin des montagnes; la rudesse même du cours du Tibre; les troupeaux de cavales demi-sauvages qui viennent s'abreuver dans ses eaux; cette campagne que le citoyen de Rome dédaigne maintenant de cultiver, se réservant à déclarer chaque année aux nations esclaves quelle partie de la terre aura l'honneur de le nourrir. Que vous dirai-je enfin? tout porte, à Rome, l'empreinte de la domination et de la durée : j'ai vu la carte de la ville éternelle tracée sur des roches de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer!

(*Les Martyrs.*)

Destruction de Jérusalem.

La religion accrut sa force sous les règnes de Vespasien et de Titus, par la consommation d'un des oracles écrits aux livres saints : Jérusalem périt....

Des prodiges annoncèrent la destruction du temple; une voix avait été entendue qui disait : « Sortons d'ici. » Jésus, fils d'Ananus, courant autour des murailles de la ville assiégée, s'était écrié : « Malheur! malheur sur la ville! malheur sur le temple! malheur sur le peuple! malheur sur moi! » Famine, peste et guerre civile au-dedans de la cité; au-dehors, les soldats romains crucifiaient tout ce qui voulait s'échapper :

les croix manquèrent et la place pour dresser les croix. On éventrait les fugitifs pour fouiller dans leurs entrailles l'or qu'ils avaient avalé. Six cent mille cadavres de pauvres furent jetés dans les fossés, par dessus les murailles. On changeait les maisons en sépulcres, et quand elles étaient pleines, on en fermait les portes. Titus, après avoir pris la forteresse Antonia, attaqua le temple, le 17 juillet, année 70 de J.-C., jour où le sacrifice perpétuel avait cessé, faute de mains consacrées pour l'offrir...

Le temple fut brûlé le 8 août de cette année 70, ensuite la ville basse incendiée, et la ville haute emportée d'assaut. Titus fit abattre ce qui restait du temple et de la ville, excepté trois tours; on promena la charrue sur les ruines. Telle fut la grandeur du butin, que le prix de l'or baissa de moitié en Syrie. Onze cent mille Juifs moururent pendant le siége, quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus; à peine trouvait-on des acheteurs pour ce vil troupeau.

(*Études historiques.*)

Campagne et aspect de Rome moderne.

Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subito in die unâ, sterilitas et viduitas.* Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans les lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent,

dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais, et ce n'étaient que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil ; quelquefois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs : les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants ; une espèce de sauvage presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée de châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs tels que les a laissés le soc de Cincinnatus ou la dernière charrue romaine.

C'est au milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé, par la voix populaire, *le tombeau de Néron*, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler ; elle s'est séparée des autres cités de la terre, et comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous peindre ce qu'on éprouve, lorsque Rome vous apparaît tout à coup au milieu de ces royaumes vides, *inania regna*, et qu'elle a l'air de s'élever, pour vous, de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qu'éprouvaient les prophètes lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché la destinée de son peuple. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments, vous oppressent, et votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob.

(*Les Martyrs*)

Le Meschacebé.

Ce fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Eden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenaze, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le Temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés : il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche. Par intervalles, il élève sa grande voix ; en passant sous les monts, il répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature ; et, tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit, sur les deux courants latéraux, remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flammants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des

troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison, chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le Dieu mugissant du fleuve, qui jette un regard satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée; en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ses massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile: surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux: des troupes de cariboux se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des ser-

pents oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes, de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles mugissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottants, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

(*Génie du Christianisme.*)

La cataracte de Niagara.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds : depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer-à-cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frap-

pant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

(*Génie du Christianisme.*)

Prière à bord d'un vaisseau.

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les vagues étincelantes, apparaissait entre les cordages du vaisseau, et versait encore le jour dans des espaces sans bornes. On eût dit, par le balancement de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Les mâts, les haubans, les vergues du navire étaient couverts d'une teinte de rose. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur. Le reste du ciel était pur; et, à l'horizon du nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe chargée des couleurs du prisme s'élevait de la mer comme une colonne de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre, celui qui, dans ce beau spectacle, n'eût pas reconnu la beauté de Dieu! Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque tous mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner, d'une voix rauque, leur simple cantique à *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante, la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur! Cette humiliation devant celui qui envoie les orages et le calme; cette conscience de notre petitesse

à la vue de l'infini; ces chants s'étendant au loin sur les vagues; les monstres marins étonnés de ces accents inconnus, se précipitant au fond de leurs gouffres; la nuit s'approchant avec ses embûches; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte; un prêtre auguste en prière; Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune à l'horizon opposé, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature : voilà ce que l'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

(*Génie du christianisme.*)

Les Rogations.

Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux : le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt; les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître tout le clergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de *curé*, et ce nom vénérable dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple, que le père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes composent l'héritage de ce roi des sacrifices.

Cependant l'apôtre de l'Évangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par

les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : *Mes enfants, mes chers enfants*, et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostôme champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant : « Vous sortirez avec plaisir, et vous serez reçu avec joie ; les collines bondiront et vous entendront avec joie. » L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques ; on franchit de hautes barrières, formées d'un seul tronc de chêne; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille, et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs, ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Étonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance, pour voir passer la pompe villageoise.

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui qui dirige le soleil, et qui garde dans ses trésors les vents du midi et les tièdes ondées! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête, que ramènent, chaque année, le mois le plus doux et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre, et les plantes croître et se développer ; des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a imploré le secours ; et les soupirs du rossignol parviennent à l'oreille des vieillards, assis non loin des tombeaux.

(*Génie du christianisme.*)

La Mort.

Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables : c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle ; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre et de la bure dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne ; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie ; elle paraît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main elle tient une faux comme un moissonneur, de l'autre elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha. C'est le Crime qui ouvre les portes de l'enfer, et c'est la Mort qui les referme.

(*Les Martyrs.*)

L'Éloquence chrétienne.

Les anciens n'ont connu que l'éloquence judiciaire et politique ; l'éloquence morale, c'est-à-dire l'éloquence de tout temps, de tout gouvernement, de tout pays, n'a paru sur la terre qu'avec la loi évangélique. Cicéron défend un client ; Démosthène combat un adversaire, ou tâche de ranimer l'amour de la patrie chez un peuple dégénéré : l'un et l'autre ne savent que rallumer les passions, et fondent toutes leurs espérances de succès sur le trouble qu'ils jettent dans les cœurs. L'éloquence de la chaire a cherché les siens dans une région plus élevée. C'est en combattant les mouvements de l'âme qu'elle prétend séduire ; c'est en apaisant toutes les passions qu'elle s'en veut faire écouter. Dieu et la charité,

voilà son texte, toujours le même, toujours inépuisable. Il ne lui faut ni les cabales d'un parti, ni les émotions populaires, ni de grandes circonstances pour briller. Dans la paix la plus profonde, sur le cercueil du citoyen le plus obscur, elle trouvera ses mouvements les plus sublimes; elle saura intéresser pour une vertu ignorée; elle fera couler des larmes pour un homme dont on n'a jamais entendu parler. Incapable de crainte et d'injustice, elle donne des leçons aux rois, mais sans les insulter; elle console le pauvre, mais sans flatter ses vices. La politique et toutes les choses de la terre ne lui sont point inconnues; mais ces choses, qui faisaient les premiers motifs de l'éloquence antique, ne sont pour elle que des raisons secondaires; elle les voit des hauteurs où elle domine, comme un aigle aperçoit, du sommet de la montagne, les objets abaissés de la plaine.

(*Génie du Christianisme.*)

CUVIER,

NÉ EN 1769.

CUVIER (GEORGES) naquit à Montbéliard le 23 août 1769. Placé en qualité de précepteur chez le comte d'Héricy, en Normandie, il y rencontra le savant Tessier ; celui-ci s'empressa de le faire connaître de Lacépède, de Millin, de Geoffroy et de plusieurs autres hommes célèbres qui l'appelèrent à Paris. Il lui fut aisé, dans le cours d'histoire naturelle et le cours d'anatomie comparée dont il fut successivement chargé, de révéler l'immensité de ses connaissances et le génie profond dont il était doué. Son *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux* parut en 1801 ; Cuvier se plaça, en publiant cet ouvrage, à la tête des plus célèbres zoologistes. Ses *Recherches sur les ossements fossiles*, le plus étonnant de ses travaux, lui méritèrent la première place entre tous les naturalistes des temps modernes. Le *Discours sur les révolutions du globe*, qui en présentait d'une manière rapide et populaire les résultats les plus frappants, eut surtout un succès immense. De nombreuses éditions s'en firent en France, et il fut traduit en plusieurs langues. Le style de Cuvier, toujours clair dans les ouvrages de science, élégant et pur dans les *Eloges* prononcés à l'Académie, est remarquable par une simplicité pleine de grâce et de noblesse.

Cuvier, reçu à l'Académie française en 1819, mourut à Paris en 1832.

Conquêtes du génie.

Jeté faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable ; les maux l'assaillaient de toutes parts, les remèdes lui restaient cachés ; mais il avait reçu le génie pour les découvrir.

Les premiers sauvages cueillirent dans les forêts quelques fruits nourriciers, et subvinrent ainsi à leurs plus pressants besoins ; les premiers pâtres s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée, et s'en servirent pour diriger leur

course au travers des plaines du désert : telle fut l'origine des sciences mathématiques et celle des sciences physiques.

Une fois assuré qu'il pouvait combattre la nature par elle-même, le génie ne se reposa plus, il l'épia sans relâche ; il fit sur elle de nouvelles conquêtes, toutes marquées par l'amélioration dans l'état des peuples.

Se succédant dès lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de les vérifier les unes par les autres, nous ont conduits, en moins de quarante siècles, des premiers essais de ces observateurs agrestes aux profonds calculs des Newton et des Laplace, aux énumérations savantes des Linnée et des Jussieu. Ce précieux héritage toujours accru, porté de la Chaldée en Égypte, de l'Égypte dans la Grèce, caché pendant des siècles de malheur et de ténèbres, recouvré à des époques plus heureuses, inégalement répandu parmi les peuples de l'Europe, a été suivi partout de la richesse et du pouvoir ; les nations qui l'ont recueilli sont devenues maîtresses du monde, celles qui l'ont négligé sont tombées dans la faiblesse et l'obscurité.

(*La Science et la Société.*)

Révolutions du globe.

Lorsque le voyageur parcourt ces plaines fécondes où des eaux tranquilles entretiennent, par leur cours régulier, une végétation abondante, et dont le sol, foulé par un peuple nombreux, orné de villages florissants, de riches cités, de monuments superbes, n'est jamais troublé que par les ravages de la guerre ou par l'oppression des hommes en pouvoir, il n'est pas tenté de croire que la nature ait eu aussi ses guerres intestines, et que la surface du globe ait été bouleversée par des révolutions et des catastrophes. Mais ses idées changent dès qu'il cherche à creuser ce sol si paisible, ou qu'il s'élève aux collines qui bordent la plaine. Elles se développent, pour

ainsi dire, avec sa vue; elles commencent à embrasser l'étendue et la grandeur de ces événements antiques, dès qu'il gravit les chaînes plus élevées dont ces collines couvrent le pied, ou qu'en suivant les lits des torrents qui descendent de ces chaînes, il pénètre dans leur intérieur.

Les terrains les plus bas, les plus unis, ne nous montrent, même lorsque nous y creusons à de très grandes profondeurs, que des couches horizontales de matières plus ou moins variées, qui enveloppent presque toutes d'innombrables produits de la mer. Des couches pareilles, des produits semblables, composent les collines jusqu'à d'assez grandes hauteurs. Quelquefois les coquilles sont si nombreuses, qu'elles forment à elles seules toute la masse du sol; elles s'élèvent à des hauteurs supérieures au niveau de toutes les mers, et où nulle mer ne pourrait être portée aujourd'hui par des causes existantes; elles ne sont pas seulement enveloppées dans des sables mobiles, mais les pierres les plus dures les incrustent souvent et en sont pénétrées de toutes parts. Toutes les parties du monde, tous les hémisphères, tous les continents, toutes les îles un peu considérables, présentent le même phénomène.

Ces coquilles fossiles ont été déposées par la mer; c'est la mer qui les a laissées dans les lieux où on les trouve; cette mer a séjourné dans ces lieux; elle y a séjourné assez longtemps et assez paisiblement pour y former les dépôts si réguliers, si épais, si vastes et en partie si solides, que remplissent ces dépouilles d'animaux aquatiques. Le bassin des mers a donc éprouvé au moins un changement, soit en étendue, soit en situation. Voilà ce qui résulte déjà des premières fouilles et de l'observation la plus superficielle.

Les traces de révolutions deviennent plus imposantes, quand on se rapproche davantage du pied des grandes chaînes. La plupart de ces révolutions ont été subites; cela est surtout facile à prouver pour la dernière de ces catastrophes, pour celle qui, par un double mouvement, a inondé et ensuite remis à sec nos continents actuels, ou du moins une grande partie du sol qui les forme aujourd'hui. Elle a laissé encore,

dans les pays du Nord, des cadavres de grands quadrupèdes que la glace a saisis, et qui se sont conservés jusqu'à nos jours avec leur peau, leur poil et leur chair. S'ils n'eussent été gelés aussitôt que tués, la putréfaction les aurait décomposés. Et d'un autre côté, cette gelée éternelle n'occupait pas auparavant les lieux où ils ont été saisis, car ils n'auraient pas pu vivre sous une pareille température. C'est donc le même instant qui a fait périr les animaux et qui a rendu glacial le pays qu'ils habitaient.

La vie a donc souvent été troublée sur cette terre par des événements effroyables. Des êtres vivants sans nombre ont été victimes de ces catastrophes; les uns, habitants de la terre sèche, se sont vus engloutis par les déluges; les autres, qui peuplaient le sein des eaux, ont été mis à sec avec le fond des mers subitement relevé; leurs races mêmes ont fini pour jamais, et ne laissent dans le monde que quelques débris à peine reconnaissables pour le naturaliste.

(*Recherches sur les ossements fossiles.*)

Les Oiseaux et les Poissons.

Jusque dans les derniers détails l'économie tout entière des poissons contraste avec celle des oiseaux. L'être aérien découvre nettement un horizon immense; son ouïe subtile apprécie tous les sons, toutes les intonations : sa voix les reproduit; si son bec est dur, si son corps a dû être enveloppé d'un duvet qui le préservât du froid des hautes régions qu'il visite, il retrouve dans ses pattes toute la perfection du toucher le plus délicat... Un art surprenant préside à la construction de leur demeure; quand le temps est venu, ils y travaillent ensemble et sans relâche : pendant que la mère couve ses œufs avec une constance si admirable, le père, d'amant passionné devenu tendre époux, charme par ses chants les ennuis de sa compagne. Dans l'esclavage même, l'oiseau s'attache à son maître; il se soumet à lui et exécute sous ces ordres les actes les plus adroits, les plus délicats : il chasse pour lui comme

le chien, et il revient à sa voix du plus haut des airs : il imite jusqu'à son langage, et ce n'est qu'avec peine que l'on se décide à lui refuser une espèce de raison.

L'habitant des eaux, au contraire, ne s'attache point; il n'a point de langage, point d'affection; il ne sait ce que c'est que d'être époux et père, ni que de se préparer un abri; dans le danger, il se cache sous les rochers de la mer ou se précipite dans la profondeur des eaux; sa vie est silencieuse et monotone; sa voracité seule l'occupe, et ce n'est que par elle qu'on peut lui enseigner à diriger ses mouvements par des signes venus du dehors. Et cependant ces êtres, à qui il a été ménagé si peu de jouissance, ont été ornés par la nature de tous les genres de beautés : variété dans les formes, élégance dans les proportions, diversité et vivacité de couleurs, rien ne leur manque pour attirer l'attention de l'homme, et il semble que ce soit cette attention qu'en effet la nature ait eu le dessein d'exciter : l'éclat de tous les métaux, de toutes les pierres précieuses dont ils resplendissent, les couleurs de l'iris qui se brisent, se reflètent en bandes, en taches, en lignes onduleuses, anguleuses et toujours régulières, symétriques, toujours de nuances admirablement assorties ou contrastées, pour qui auraient-ils reçu tous ces dons, eux qui ne peuvent au plus que s'entrevoir dans ces profondeurs où la lumière a peine à pénétrer? Et quand ils se verraient, quel genre de plaisirs pourraient réveiller en eux de pareils rapports?

(*Histoire des Poissons.*)

Causes qui agissent encore aujourd'hui à la surface du globe.

Examinons maintenant ce qui se passe aujourd'hui sur le globe; analysons les causes qui agissent encore à sa surface, et déterminons l'étendue possible de leurs effets. C'est une partie de l'histoire de la terre d'autant plus importante, que l'on a cru longtemps pouvoir expliquer, par ces causes actuelles, les révolutions antérieures, comme on explique aisé-

ment dans l'histoire politique les événements passés, quand on connaît bien les passions et les intrigues de nos jours. Mais nous allons voir que malheureusement il n'en est pas ainsi dans l'histoire physique : le fil des opérations est rompu; la marche de la nature est changée, et aucun des agents qu'elle emploie aujourd'hui ne lui aurait suffi pour produire ses anciens ouvrages.

Il existe maintenant quatre causes actives qui contribuent à altérer la surface de nos continents : les pluies et les dégels qui dégradent les montagnes escarpées et en jettent les débris à leurs pieds; les eaux courantes qui entraînent ces débris et vont les déposer dans les lieux où leur cours se ralentit; la mer qui sape le pied des côtes élevées pour y former des falaises, et qui rejette sur les côtes basses des monticules de sable; enfin les volcans qui percent les couches solides et élèvent ou répandent à la surface les amas de leurs déjections.

Partout où les couches brisées offrent leurs tranchants sur des faces abruptes, il tombe à leur pied, à chaque printemps, et même à chaque orage, des fragments de leurs matériaux, qui s'arrondissent en roulant les uns sur les autres, et dont l'amas prend une inclinaison déterminée par les lois de la cohésion, pour former ainsi au pied de l'escarpement une croupe plus ou moins élevée, selon que les chutes de débris sont plus ou moins abondantes; ces croupes forment les flancs des vallées dans toutes les hautes montagnes, et se couvrent d'une riche végétation quand les éboulements supérieurs commencent à devenir moins fréquents, mais leur défaut de solidité les rend sujettes à s'ébouler elles-mêmes quand elles sont minées par les ruisseaux; et c'est alors que des villes, que des cantons riches et peuplés se trouvent ensevelis sous la chute d'une montagne; que le cours des rivières est intercepté; qu'il se forme des lacs dans des lieux auparavant fertiles et riants. Mais ces grandes chutes, heureusement, sont rares, et la principale influence de ces collines de débris, c'est de fournir des matériaux pour les ravages des torrents.

Les eaux qui tombent sur les crêtes et les sommets des

montagnes, ou les vapeurs qui s'y condensent, ou les neiges qui s'y liquéfient, descendent par une infinité de filets le long de leurs pentes ; elles en enlèvent quelques parcelles et y tracent par leur passage des sillons légers. Bientôt ces filets se réunissent dans les creux plus marqués dont la surface des montagnes est labourée ; ils s'écoulent par les vallées profondes qui en entament le pied, et vont former ainsi les rivières et les fleuves qui reportent à la mer les eaux que la mer avait données à l'atmosphère. A la fonte des neiges, ou lorsqu'il survient un orage, le volume de ces eaux des montagnes, subitement augmenté, se précipite avec une vitesse proportionnée aux pentes ; elles vont heurter avec violence le pied de ces croupes de débris qui couvrent les flancs de toutes les hautes vallées ; elles entraînent avec elles les fragments déjà arrondis qui les composent ; elles les émoussent, les polissent encore par le frottement ; mais à mesure qu'elles arrivent à des vallées plus unies où leur chute diminue, ou dans des bassins plus larges où il leur est permis de s'épandre, elles jettent sur la plage les plus grosses de ces pierres qu'elles roulaient ; les débris plus petits sont déposés plus bas, et il n'arrive guère au grand canal de la rivière que les parcelles les plus menues, ou le limon le plus imperceptible. Souvent même le cours de ces eaux, avant de former le grand fleuve inférieur, est obligé de traverser un lac vaste et profond, où leur limon se dépose et d'où elles ressortent limpides. Mais les fleuves inférieurs, et tous les ruisseaux qui naissent des montagnes plus basses ou des collines, produisent aussi, dans les terrains qu'ils parcourent, des effets plus ou moins analogues à ceux des torrents des hautes montagnes. Lorsqu'ils sont gonflés par de grandes pluies, ils attaquent le pied des collines terreuses ou sableuses qu'ils rencontrent dans leur cours, et en portent les débris sur les terrains bas qu'ils inondent, et que chaque inondation élève d'une quantité quelconque : enfin, lorsque les fleuves arrivent aux grands lacs ou à la mer, et que cette rapidité qui entraînait les parcelles de limon vient à cesser tout à fait, ces parcelles se déposent

aux côtés de l'embouchure; elles finissent par y former des terrains qui prolongent la côte, et, si cette côte est telle que la mer y jette de son côté du sable et contribue à cet accroissement, il se crée ainsi des provinces, des royaumes entiers, ordinairement les plus fertiles, et bientôt les plus riches du monde, si les gouvernements laissent l'industrie s'y exercer en paix.

Les effets que la mer produit sans le concours des fleuves sont beaucoup moins heureux. Lorsque la côte est basse et le fond sablonneux, les vagues poussent ce sable vers le bord; à chaque reflux il s'en dessèche un peu, et le vent qui souffle presque toujours de la mer en jette sur la plage. Ainsi se forment les dunes, ces monticules sablonneux qui, si l'industrie de l'homme ne parvient à les fixer par des végétaux convenables, marchent lentement, mais invariablement, vers l'intérieur des terres, et y couvrent les champs et les habitations, parce que le même vent qui élève le sable du rivage sur la dune jette celui du sommet de la dune à son revers opposé à la mer : que si la nature du sable et celle de l'eau qui s'élève avec lui sont telles qu'il puisse s'en former un ciment durable, les coquilles, les os jetés sur le rivage en seront incrustés; les bois, les troncs d'arbres, les plantes qui croissent près de la mer seront saisis dans ces agrégats, et ainsi naîtront ce que l'on pourra appeler des dunes durcies, comme on en voit sur les côtes de la Nouvelle-Hollande. On peut en prendre une idée dans la description qu'en a laissée feu Péron.

Quand, au contraire, la côte est élevée, la mer, qui n'y peut rien rejeter, y exerce une action destructive : ses vagues en rongent le pied et en escarpent toute la hauteur en falaise, parce que les parties les plus hautes, se trouvant sans appui, tombent sans cesse dans l'eau : elles y sont agitées dans les flots jusqu'à ce que les parcelles les plus molles et les plus déliées disparaissent. Les portions plus dures, à force d'être roulées en sens contraires par les vagues, forment ces galets arrondis ou cette grève qui finit par s'accumuler assez pour servir de rempart au pied de la falaise.

Telle est l'action des eaux sur la terre ferme, et l'on voit qu'elle ne consiste presque qu'en nivellements, et en nivellements qui ne sont pas indéfinis. Les débris des grandes crêtes charriés dans les vallons, leurs particules, celles des collines et des plaines portées jusqu'à la mer, des alluvions étendant les côtes aux dépens des hauteurs, sont des effets bornés auxquels la végétation met en général un terme, qui supposent d'ailleurs la préexistence des montagnes, celle des vallées, celle des plaines, en un mot toutes les inégalités du globe, et qui ne peuvent par conséquent avoir donné naissance à ces inégalités. Les dunes sont un phénomène plus limité encore, et pour la hauteur et pour l'étendue horizontale; elles n'ont point de rapport avec ces énormes masses dont la géologie cherche l'origine.

Quant à l'action que les eaux exercent dans leur propre sein, quoiqu'on ne puisse la connaître aussi bien, il est possible cependant d'en déterminer jusqu'à un certain point les limites.

Les lacs, les étangs, les marais, les ports de mer où il tombe des ruisseaux, surtout quand ceux-ci descendent des coteaux voisins et escarpés, déposent sur leur fond des amas de limon qui finiraient par les combler si l'on ne prenait le soin de les nettoyer. La mer jette également dans les ports, dans les anses, dans tous les lieux où ses eaux sont plus tranquilles, des vases et des sédiments. Les courants amassent entre eux ou jettent sur leurs côtés le sable qu'ils arrachent au fond de la mer, et en composent des bancs et des basfonds.

Certaines eaux, après avoir dissous des substances calcaires au moyen de l'acide carbonique surabondant dont elles sont imprégnées, les laissent cristalliser quand cet acide peut s'évaporer, et en forment des stalactites et d'autres concrétions. Il existe des couches cristallisées confusément dans l'eau douce, assez étendues pour être comparables à quelques unes de celles qu'a laissées l'ancienne mer. Tout le monde connaît les fameuses carrières de travertin des environs de Rome, et

les roches de cette pierre que la rivière de Teverone accroît et fait sans cesse varier en figure. Ces deux sortes d'actions peuvent se combiner ; les dépôts accumulés par la mer peuvent être solidifiés par de la stalactite : lorsque, par hasard, des sources abondantes en matière calcaire, ou contenant quelque autre substance en dissolution, viennent à tomber dans les lieux où ces amas se sont formés, il se montre alors des agrégats où les produits de la mer et ceux de l'eau douce peuvent être réunis. Tels sont les bancs de la Guadeloupe, qui offrent à la fois des coquilles de mer et de terre, et des squelettes humains. Telle est encore cette carrière d'auprès de Messine, décrite par de Saussure, et où le grès se reforme par les sables que la mer y jette et qui s'y consolident.

Dans la zone torride, où les lithophytes sont nombreux en espèces et se propagent avec une grande force, leurs troncs pierreux s'entrelacent en rochers, en récifs, et, s'élevant jusqu'à fleur d'eau, ferment l'entrée des ports, tendent des piéges terribles aux navigateurs. La mer, jetant des sables et du limon sur le haut de ces écueils, en élève quelquefois la surface au-dessus de son propre niveau, et en forme des îles plates qu'une riche végétation vient bientôt vivifier.

Il est possible aussi que dans quelques endroits les animaux à coquillages laissent en mourant leurs dépouilles pierreuses, et que, liées par des vases plus ou moins concrètes, ou par d'autres ciments, elles forment des dépôts étendus ou des espèces de bancs coquilliers ; mais nous n'avons aucune preuve que la mer puisse aujourd'hui incruster ces coquilles d'une pâte aussi compacte que les marbres, que les grès, ni même que le calcaire grossier dont nous voyons les coquilles de nos couches enveloppées. Encore moins trouvons-nous qu'elle précipite nulle part de ces couches plus solides, plus siliceuses qui ont précédé la formation des bancs coquilliers.

Enfin toutes ces causes réunies ne changeraient pas d'une quantité appréciable le niveau de la mer, ne relèveraient pas une seule couche au-dessus de ce niveau, et surtout ne pro-

duiraient pas le moindre monticule à la surface de la terre.

On a bien soutenu que la mer éprouve une diminution générale, et que l'on en a fait l'observation dans quelques lieux des bords de la Baltique. En d'autres endroits, comme l'Écosse et divers points de la Méditerranée, on croit avoir aperçu, au contraire, que la mer s'élève, et qu'elle y couvre aujourd'hui des plages autrefois supérieures à son niveau. Mais quelles que soient les causes de ces apparences, il est certain qu'elles n'ont rien de général; que dans le plus grand nombre des ports où l'on a tant d'intérêt à observer la hauteur de la mer, et où des ouvrages fixes et anciens donnent tant de moyens d'en mesurer les variations, son niveau moyen est constant; il n'y a point d'abaissement universel; il n'y a point d'empiétement général.

L'action des volcans est plus bornée, plus locale encore que toutes celles dont nous venons de parler. Quoique nous n'ayons aucune idée nette des moyens par lesquels la nature entretient à de si grandes profondeurs ces violents foyers, nous jugeons clairement par leurs effets des changements qu'ils peuvent avoir produits à la surface du globe. Lorsqu'un volcan se déclare, après quelques secousses, quelques tremblements de terre, il se fait une ouverture. Des pierres, des cendres sont lancées au loin; des laves sont vomies; leur partie la plus fluide s'écoule en longues traînées; celle qui l'est moins s'arrête aux bords de l'ouverture, en enlève le contour, y forme un cône terminé par un cratère. Ainsi les volcans accumulent sur la surface, après les avoir modifiées, des matières auparavant ensevelies dans la profondeur; ils forment des montagnes: ils en ont couvert autrefois quelques parties de nos continents; ils ont fait naître subitement des îles au milieu des mers; mais c'était toujours de laves que ces montagnes, ces îles étaient composées; tous leurs matériaux avaient subi l'action du feu : ils sont disposés comme doivent l'être des matières qui ont coulé d'un point élevé. Les volcans n'élèvent donc ni ne culbutent les couches que traverse leur soupirail : et si quelques causes agissant de ces profondeurs ont

contribué dans certains cas à soulever de grandes montagnes, ce ne sont pas des agents volcaniques tels qu'il en existe de nos jours.

Ainsi, nous le répétons, c'est en vain que l'on cherche, dans les forces qui agissent maintenant à la surface de la terre, des causes suffisantes pour produire les révolutions et les catastrophes dont son enveloppe nous montre les traces; et, si l'on veut recourir aux forces extérieures constantes connues jusqu'à présent, l'on n'y trouve pas plus de ressources.

Buffon et Linnæus.

L'histoire naturelle ne serait peut-être pas arrivée sitôt à la brillante destinée que ces sages préceptes lui préparaient, si deux des plus grands hommes qui aient illustré le dernier siècle n'avaient concouru, malgré l'opposition de leurs vues et de leur caractère, ou plutôt à cause de cette opposition même, à lui donner des accroissements aussi subits qu'étendus.

Linnæus et Buffon semblent en effet avoir possédé, chacun dans son genre, des qualités telles qu'il était impossible que le même homme les réunît, et dont l'ensemble était cependant nécessaire pour donner à l'étude de la nature une impulsion aussi rapide.

Tous deux passionnés pour leur science et pour la gloire, tous deux infatigables dans le travail, tous deux d'une sensibilité vive, d'une imagination forte, d'un esprit transcendant, ils arrivèrent tous deux dans la carrière armés des ressources d'une érudition profonde; mais chacun s'y traça une route différente, suivant la direction particulière de son génie. Linnæus saisissait avec finesse les traits distinctifs des êtres; Buffon en embrassait d'un coup d'œil les rapports les plus éloignés. Linnæus, exact et précis, se créait une langue à part pour rendre ses idées dans toute leur vigueur; Buffon, abondant et fécond, usait de toutes les ressources de la sienne

pour développer l'étendue de ses conceptions. Personne mieux que Linnæus ne fit jamais sentir les beautés de détail dont le Créateur enrichit avec profusion tout ce qu'il a fait naître ; personne mieux que Buffon ne peignit jamais la majesté de la création, et la grandeur imposante des lois auxquelles elle est assujettie. Le premier, effrayé du chaos où l'incurie de ses prédécesseurs avait laissé l'histoire de la nature, sut, par des méthodes simples et par des définitions courtes et claires, mettre de l'ordre dans cet immense labyrinthe, et rendre facile la connaissance des êtres particuliers; le second, rebuté de la sécheresse d'écrivains qui, pour la plupart, s'étaient contentés d'être exacts, sut nous intéresser à ces êtres particuliers par les prestiges de son langage harmonieux et poétique. Quelquefois, fatigué de l'étude pénible de Linnæus, on vient se reposer avec Buffon; mais toujours, lorsqu'on a été délicieusement ému par ses tableaux enchanteurs, on veut revenir à Linnæus pour classer avec ordre ces charmantes images dont on craint de ne conserver qu'un souvenir confus : et ce n'est pas sans doute le moindre mérite de ces deux écrivains que d'inspirer continuellement le désir de revenir de l'un à l'autre, quoique cette alternative semble prouver et prouve en effet qu'il leur manque quelque chose à chacun.

(*Prospectus du Dictionnaire des sciences naturelles.*)

COURIER,

NÉ EN 1773.

COURIER (PAUL-LOUIS) naquit à Paris en 1773. Il était célèbre comme helléniste longtemps avant de se faire connaître comme un de nos écrivains les plus spirituels et les plus originaux. Ses *Pamphlets*, petits ouvrages satiriques pleins de verve, et qui ont survécu aux circonstances qui les virent naître, grâce à leur forme piquante et neuve, ont rendu populaire un nom qu'avaient illustré les traductions de *Daphnis et Chloé* et de la *Luciade*. Courier fut assassiné près de Tours en 1825.

L'Élection d'un Empereur.

Plaisance le.... mai 1804.

Nous venons de faire un empereur, et, pour ma part, je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin, d'Anthouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. — Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? Comme on dit, rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. Messieurs, qu'opinez-vous? Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure au plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : S'il veut être empereur, qu'il le soit; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel : voulez-vous, ne voulez-vous pas? — Je ne le veux pas, répondit Maire. — A la bonne heure. Nouveau silence, on recommence à s'observer les uns les autres comme des

gens qui se voient pour la première fois; nous y serions encore, si je n'eusse pris la parole. Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas : la nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer ? Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*... que veux-tu ? j'entraînai l'assemblée; jamais orateur n'eut un succès si complet : on se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron; mais pourquoi donc voulez-vous tant qu'il soit empereur, je vous prie? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour? Pourquoi ne le voulez-vous pas? — Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. Voilà le propos du lieutenant que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi... un homme, lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle majesté! être Bonaparte et se faire sire ! *Il aspire à descendre :* mais non; il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom; pauvre homme ! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai, quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse; et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur !...

Voilà nos nouvelles; mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous; à peu près de même sans doute,

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.

Avec la permission du poète, cela est faux; on ne tremble point, on veut de l'argent, et on ne baise que la main qui paie.

Ce César l'entendait mieux; et aussi c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

Adieu, nous t'attendons ici.

(*Œuvres diverses.*)

LAMENNAIS,

NÉ EN 1782.

LAMENNAIS (Robert-Félicité, abbé de) naquit à Saint-Malo le 19 juin 1782. L'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, dont le premier volume parut en 1817, fit dans le public une sensation extraordinaire. On peut dire qu'à l'exception de quelques pages dont la forme ne paraît pas assez châtiée ni assez sévère, c'est un livre écrit avec cette éloquence vive et passionnée dont il semblait que J.-J. Rousseau eût, en mourant, emporté le secret. Les *Paroles d'un Croyant*, ouvrage dont le fond a été diversement apprécié, n'est littérairement qu'une magnifique imitation du style biblique, et le *Livre du Peuple*, dernière production de l'auteur, n'offre qu'un reflet pâle et affaibli d'un grand talent, appelé, nous l'espérons, à jeter encore quelques lueurs vives et pures.

L'établissement du christianisme.

Armé d'une croix de bois, on le vit tout à coup s'avancer au milieu des joies enivrantes et des religions dissolues d'un monde vieilli dans la corruption. Aux fêtes brillantes du paganisme, aux gracieuses images d'une mythologie enchanteresse, à la commode licence de la morale philosophique, à toutes les séductions des arts et des plaisirs, il oppose les pompes de la douleur, de graves et lugubres cérémonies, les pleurs de la pénitence, des menaces terribles, de redoutables mystères, le faste effrayant de la pauvreté, le sac, la cendre et tous les symboles d'un dépouillement absolu et d'une consternation profonde ; car c'est là tout ce que l'univers païen aperçut d'abord dans le christianisme. Aussitôt les passions s'élancent avec fureur contre l'ennemi qui se présente pour

leur disputer l'empire. Les peuples, à grands flots, se précipitent sous leurs bannières, l'avarice y conduit les prêtres des idoles ; l'orgueil y amène les sages, et la politique les empereurs. Alors commence une guerre effroyable : ni l'âge ni le sexe ne sont épargnés ; les places publiques, les routes, les champs mêmes, et jusqu'aux lieux les plus déserts se couvrent d'instruments de torture, de chevalets, de bûchers, d'échafauds ; les jeux se mêlent au carnage ; de toutes parts on s'empresse pour jouir de l'agonie et de la mort des innocents qu'on égorge ; et ce cri barbare : *Les chrétiens aux lions!* fait tressaillir de joie une multitude ivre de sang. Mais dans ces épouvantables holocaustes, que l'on se hâte d'offrir à des divinités expirantes, il faut que chacune ait ses victimes choisies ; et une cruauté ingénieuse invente de nouveaux supplices pour la pudeur. Enfin, les bourreaux fatigués s'arrêtent, la hache échappe de leurs mains. Je ne sais quelle vertu céleste, émanée de la croix, commence à les toucher eux-mêmes. A l'exemple de nations entières subjuguées avant eux, ils tombent aux pieds du christianisme, qui en échange du repentir leur promet l'immortalité, et déjà leur prodigue l'espérance. Signe sacré de paix et de salut, son radieux étendard flotte au loin sur les débris du fanatisme écroulé. Les Césars jaloux avaient conjuré sa ruine, et le voilà assis sur le trône des Césars. Comment a-t-il vaincu tant de puissance ? en présentant son sein au glaive, et aux chaînes ses mains désarmées. Comment a-t-il triomphé de tant de rage ? en se livrant sans résistance à ses persécuteurs.

(*Introduction à l'Indifférence en matière de religion.*)

La Société moderne.

Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force, et par conséquent de l'espoir là où l'on aperçoit de violents transports ; mais lorsque tout

mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors, qu'une prochaine et inévitable dissolution ?

En vain on essaierait de le dissimuler : la société en Europe s'avance rapidement vers ce terme fatal. Les bruits qui grondent dans son sein, les secousses qui l'ébranlent, ne sont pas le plus effrayant symptôme qu'elle offre à l'observateur : mais cettte indifférence léthargique où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, qui l'en tirera ? qui soufflera sur ces ossements arides pour les ranimer ? Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples, qui, sans lever la tête, passent, étendent la main, et saisissent leurs fruits au hasard. Religion, morale, honneur, devoirs, les principes les plus sacrés, comme les plus nobles sentiments, ne sont plus qu'une espèce de rêve; de brillants et légers fantômes qui se jouent un moment dans le lointain de la pensée, pour disparaître bientôt sans retour. Non, jamais rien de semblable ne s'était vu, n'aurait pu même s'imaginer. Il a fallu de longs et persévérants efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison, pour parvenir enfin à cette brutale insouciance. Arrêtez un moment vos regards sur ce roi de la création : quel avilissement incompréhensible ! son esprit affaissé n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité ; il a perdu jusqu'au désir de connaître ce qui l'intéresse le plus. Contemplant avec un égal dégoût la vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on ne les saurait discerner, afin de les confondre dans un commun mépris; dernier excès de dépravation intellectuelle où il lui soit donné d'arriver.

(Indifférence en matière de religion.)

GUIZOT,

NÉ EN 1787.

GUIZOT (FRANÇOIS-PIERRE-GUILLAUME) naquit à Nîmes le 4 octobre 1787. Il fut nommé en 1812 professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris, et se fit, par son enseignement philosophique et lumineux, une prompte célébrité. Doué d'une grande activité d'esprit, et ne se donnant d'autre repos que celui qui résulte d'un changement d'occupations, M. Guizot a publié une édition nouvelle du *Dictionnaire des Synonymes*, la *Vie des poëtes français*, une édition des *Œuvres de Shakspeare*, la collection des *Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, des *Essais sur l'histoire de France*, et une *Histoire de la civilisation*.

Au commencement de 1830, M. Guizot a été nommé député, et depuis cette époque il a été souvent appelé à faire partie du ministère. Son éloquence remarquable, sa raison grave et austère, lui ont acquis à la Chambre et dans les conseils de la couronne une très haute influence.

M. Guizot est membre de l'Académie française.

De la chute de l'empire romain.

Rome n'était, dans son origine, qu'une municipalité, une commune. Le gouvernement romain n'a été que l'ensemble des institutions qui conviennent à une population renfermée dans l'intérieur d'une ville; ce sont des institutions municipales : c'est là leur caractère distinctif.

Cela n'était pas particulier à Rome ; quand on regarde en Italie, à cette époque, autour de Rome, on ne trouve que des villes. Ce qu'on appelait alors des peuples n'étaient que des confédérations de villes... Il n'y avait point de campagnes, c'est-à-dire les campagnes ne ressemblaient nullement à ce

qui existe aujourd'hui ; elles étaient cultivées, il le fallait bien ; elles n'étaient pas peuplées. Les propriétaires des campagnes étaient les habitants des villes ; ils sortaient pour veiller à leurs propriétés rurales ; ils y entretenaient souvent un certain nombre d'esclaves ; mais ce que nous appelons aujourd'hui les campagnes, cette population éparse, tantôt dans des habitations isolées, tantôt dans des villages, et qui couvre partout le sol, était un fait presque inconnu à l'ancienne Italie.

Quand Rome s'est étendue, elle a conquis ou fondé des villes ; c'est contre des villes qu'elle lutte, avec des villes qu'elle contracte, c'est dans des villes qu'elle envoie des colonies...

Sous quelque point de vue que vous considériez le monde romain, vous y trouverez cette prépondérance presque exclusive des villes, et la non-existence sociale des campagnes. Ce caractère municipal du monde romain rendait évidemment l'unité, le lien social d'un grand État, extrêmement difficile à établir et à maintenir. Une municipalité comme Rome avait pu conquérir le monde ; il lui était beaucoup plus malaisé de le gouverner, de le constituer. Aussi, quand l'œuvre paraît consommée, quand tout l'Occident et une grande partie de l'Orient sont tombés sous la domination romaine, vous voyez cette prodigieuse quantité de cités, de petits États, faits pour l'isolement et l'indépendance, se désunir, se détacher, s'échapper pour ainsi dire en tout sens. Ce fut là une des causes qui amenèrent la nécessité de l'empire, d'une forme de gouvernement plus concentrée, plus capable de tenir unis des éléments si peu cohérents. L'empire essaya de porter de l'unité et du lien dans cette société éparse. Il y réussit jusqu'à un certain point. Ce fut entre Auguste et Dioclétien qu'en même temps que se développait la législation civile, s'établit ce vaste système de despotisme administratif qui établit sur le monde romain un réseau de fonctionnaires hiérarchiquement distribués, bien liés, soit entre eux, soit à la cour impériale, et uniquement appliqués à faire passer dans la société la volonté du pouvoir, dans le pouvoir les tributs et les forces de la société.

Et non seulement ce système réussit à rallier, à contenir ensemble les éléments du monde romain ; mais l'idée du despotisme, du pouvoir central, pénétra dans les esprits avec une facilité singulière. On est étonné de voir, dans cette collection mal unie de petites républiques, dans cette association de municipalités, prévaloir rapidement le respect de la majesté impériale, unique, auguste, sacrée. Il fallait que la nécessité d'établir quelque lien entre toutes ces parties du monde romain fût bien puissante, pour que les croyances, et presque les sentiments du despotisme, trouvassent dans les esprits un si facile accès.

C'est avec ces croyances, avec son organisation administrative, et le système d'organisation militaire qui y était joint, que l'empire romain a lutté contre la dissolution qui le travaillait intérieurement, et contre l'invasion des barbares. Il a lutté longtemps, dans un état continuel de décadence, mais se défendant toujours. Un moment est enfin arrivé où la dissolution a prévalu ; ni le savoir-faire du despotisme, ni le laisser-aller de la servitude, n'ont plus suffi pour maintenir ce grand corps. Au quatrième siècle, on le voyait partout se désunir, se démembrer ; les barbares entraient de tous côtés; les provinces ne résistaient plus, ne s'inquiétaient plus de la destinée générale.

(*Cours d'histoire moderne.*)

Exécution de Charles Ier.

Après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortit de son lit : « J'ai une grande affaire à terminer, dit-il à Herbert, il faut que je me lève promptement ; » et il se mit à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin : « Prenez, je vous prie, lui dit le roi, la même peine qu'à l'ordinaire ; quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules, je veux être paré aujourd'hui comme un marié. » En s'habillant, il demanda une chemise de plus. « La saison est si froide, dit-il, que je pourrais trembler ; quelques personnes

l'attribueraient peut-être à la peur, je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible. » Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices religieux. Comme il lisait, dans le XVII^e^ chapitre de l'évangile selon saint Mathieu, le récit de la passion de Jésus-Christ : « Mylord, lui demanda le roi, avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation ? — Je prie Votre Majesté de remarquer, répondit l'évêque, que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier. » Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre ; Herbert demeurait immobile : un second coup se fit entendre un peu plus fort, quoique léger encore : « Allez voir qui est là, » dit le roi : c'était le colonel Hacker. « Faites-le entrer, » dit-il. « Sire, dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici le moment d'aller à White-Hall ; Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer. — Je pars dans l'instant, répondit Charles, laissez-moi. » Hacker sortit : le roi se recueillit encore quelques minutes, puis, prenant l'évêque par la main : « Venez, dit-il, partons : Herbert, ouvrez la porte ; Hacker m'avertit pour la seconde fois. » Et il descendit dans le parc qu'il devait traverser pour se rendre à White-Hall.

Hacker frappa à la porte : Juxon et Herbert tombèrent à genoux. « Relevez-vous, mon vieil ami, » dit le roi à l'évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau : Charles fit ouvrir la porte. « Marchez, dit-il au colonel, je vous suis. » Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes. Une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi, à mesure qu'il passait ; les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir ; deux hommes debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva la tête haute, promenant de tous côtés ses regards et cherchant le peuple

pour lui parler : mais les troupes couvraient seules la place ; nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson. «Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il, ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles ; » et il leur adressa, en effet, un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison ; que le mépris des drois du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple ; que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement ; qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache ; il se retourna précipitamment, disant : «Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal ; » et, son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : « Prenez garde à la hache ! prenez garde à la hache ! » répéta-t-il d'un ton d'effroi... Le plus profond silence régnait ; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur : « Mes cheveux vous gênent-ils ? — Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet, » répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque... « J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément. » Juxon : «Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir, il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée, et songez qu'il vous fait faire un grand trajet : il vous transporte de la terre au ciel. » Le Roi : « Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble. » Et se tournant vers l'exécuteur : «Mes cheveux sont-ils bien ? » Il ôta son manteau et son Saint-George, donna le Saint-George à l'évêque en lui disant : « Souvenez-vous, » ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot : « Placez-le de manière qu'il soit bien ferme, » dit-il à l'exécuteur. « Il est ferme, sire. » Le Roi : « Je ferai une courte prière, et, quand j'étendrai les mains, alors... » Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot ; l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ran-

ger encore sous son bonnet ; le roi crut qu'il allait frapper : « Attendez le signe, » lui dit-il. « Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté. » Au bout d'un instant le roi tendit les mains ; l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup : « Voilà la tête d'un traître, » dit-il en la montrant au peuple : un long et sourd gémissement s'éleva autour de White-Hall. Beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps : il était déjà enfermé dans le cercueil ; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et, soulevant de ses mains la tête, comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc : « C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie. »

(Histoire de la révolution d'Angleterre.)

Des grands hommes.

Il y a dans l'activité d'un grand homme deux parts ; il joue deux rôles : on peut marquer deux époques dans sa carrière. Il comprend mieux que tout autre les besoins de son temps, les besoins réels, actuels, ce qu'il faut à la société contemporaine pour vivre et se développer régulièrement ; il sait aussi mieux que tout autre s'emparer de toutes les forces sociales pour les diriger vers ce but. De là son pouvoir et sa gloire : c'est là ce qui fait qu'il est, dès qu'il paraît, compris, accepté, suivi, que tous se prêtent et concourent à l'action qu'il exerce au profit de tous.

Il ne s'en tient pas là : les besoins réels et généraux de son temps à peu près satisfaits, la pensée et la volonté du grand homme vont plus loin. Il s'élance hors des faits actuels ; il se livre à des vues qui lui sont personnelles ; il se complaît à des combinaisons plus ou moins vastes, plus ou moins spacieuses, mais qui ne se fondent point, comme ses premiers travaux, sur l'état positif, les instincts communs, les vœux déterminés

de la société, en combinaisons lointaines et arbitraires ; il veut, en un mot, étendre infiniment son action, posséder l'avenir comme il possède le présent.

Ici commence l'égoïsme et le rêve : pendant quelque temps, et sur la foi de ce qu'il a déjà fait, on suit le grand homme dans cette nouvelle carrière ; on croit en lui, on lui obéit ; on se prête pour ainsi dire à ses fantaisies, que ses flatteurs et ses dupes admirent même, et vantent comme ses plus sublimes conceptions. Cependant le public, qui ne saurait longtemps demeurer hors du vrai, s'aperçoit bientôt qu'on l'entraîne où il n'a nulle envie d'aller, qu'on l'abuse et qu'on abuse de lui. Tout à l'heure le grand homme avait mis sa haute intelligence, sa puissante volonté au service de la pensée générale, du vœu commun ; maintenant il veut employer la force publique au service de sa propre pensée, de son propre désir ; lui seul sait et veut ce qu'il fait. On s'en inquiète d'abord, bientôt on s'en lasse : on le suit quelque temps mollement, à contre-cœur ; puis on se récrie, on se plaint ; puis enfin on se sépare ; le grand homme reste seul, et il tombe, et tout ce qu'il avait pensé et voulu seul, toute la partie purement personnelle et arbitraire de ses œuvres tombe avec lui.

Je ne me refuserai point à emprunter à notre temps le flambeau qu'il nous offre en cette occasion, pour en éclairer un temps éloigné et obscur. La destinée et le nom de Napoléon sont maintenant de l'histoire, je ne ressens pas le moindre embarras à en parler, et à en parler avec liberté.

Personne n'ignore qu'au moment où il s'est saisi du pouvoir en France, le besoin dominant, impérieux de notre patrie, était la sécurité, au-dehors, de l'indépendance nationale, au-dedans, de la vie civile. Dans la tourmente révolutionnaire, la destinée extérieure et intérieure, l'État et la société, avaient été également compromis. Replacer la France nouvelle dans la confédération européenne, la faire avouer, accueillir des autres États, et la constituer au-dedans d'une manière paisible, régulière ; la mettre en un mot en possession de l'indé-

pendance et de l'ordre, seuls gages d'un long avenir, c'était là le vœu, la pensée générale du pays. Napoléon le comprit et l'accomplit; le gouvernement consulaire fut dévoué à cette tâche.

Celle-là terminée, ou à peu près, Napoléon s'en proposa mille autres. Puissant en combinaisons, et d'une imagination ardente, égoïste et rêveur, machinateur et poëte, il épancha pour ainsi dire son activité en projets arbitraires, gigantesques enfants de sa seule pensée, étrangers aux besoins réels de notre temps et de notre France : elle l'a suivi quelque temps et à grands frais dans cette voie, qu'elle n'avait point choisie; un jour est venu où elle n'a pas voulu l'y suivre plus loin; l'empereur s'est trouvé seul, et l'empire a disparu; et toutes choses sont retournées à leur propre état, à leur tendance naturelle.

(*Cours d'histoire.*)

VILLEMAIN,

NÉ EN 1791.

VILLEMAIN (ABEL-FRANÇOIS), né à Paris le 10 juin 1791, se distingua comme professeur longtemps avant l'âge où d'ordinaire on termine ses études. Le cours de littérature qu'il fit à la Sorbonne jusqu'en 1830 a laissé un vif souvenir dans la mémoire de ses nombreux auditeurs. Des palmes obtenues dans les concours académiques, et un volume d'*Éloges*, écrit avec autant d'élégance que de finesse d'appréciation, lui ont mérité, en 1821, les suffrages unanimes de l'Académie française, qui ne crut pas pouvoir donner un plus digne successeur à Fontanes.

On doit encore à M. Villemain une *Histoire de Cromwell*, un livre intitulé *Lascaris*, et la préface du nouveau dictionnaire de l'Académie.

Il est aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie française, et pair de France.

L'Empire d'Auguste.

L'empire d'Auguste fut une grande époque de splendeur dans les arts, parce qu'il hérita d'une foule de génies nés sous la république, et qu'il leur donna le repos plutôt que la servitude. Comparé en effet aux récentes fureurs de la proscription, et aux tyrannies de Marius et de Sylla, le gouvernement d'Auguste semblait un retour aux lois. Le nom de sénat était encore puissant; les formes de la république étaient conservées; il y avait des élections populaires; l'usurpation impériale se déguisait et se désavouait elle-même. Auguste annonçait qu'il ne voulait l'empire que pour dix ans. Il répétait souvent cette promesse; il semblait s'y complaire...

Si Auguste mentait dans ses promesses d'abdication, il avait dans toutes ses habitudes privées, et dans sa vie fami-

lière et simple, quelque chose qui le rapprochait des autres citoyens. Il gardait presque l'égalité républicaine; il refusait ce titre de seigneur qui, cinquante ans plus tard, fut donné dans Rome même aux moins importants personnages. Il n'avait aucun faste de cour, aucune imitation des despotes d'Asie. L'empire était pour Auguste une sorte de fonction publique, hors de laquelle il remplissait tous les devoirs d'homme et de citoyen.

Les principaux de Rome l'appelaient à leurs affaires et à leurs fêtes. Il assistait à des assemblées domestiques, à des conseils de famille, où il opinait le dernier. Respectant tous les usages anciens, tous les droits des anciennes mœurs, il laissait même au sénat et au barreau une grande liberté d'opinion et de langage.

Voilà les causes qui, plus puissantes que la protection de Mécènes, permirent aux lettres de fleurir sous Auguste. Il y avait encore de l'élévation dans les esprits, et l'imagination se complaisait sans péril aux souvenirs du passé.

La grande éloquence seule, l'éloquence du forum, n'était plus. Auguste, dit un ancien, avait pacifié l'éloquence comme tout le reste. Pacifier l'éloquence, c'est l'éteindre. Le mot par lui-même est assez expressif; mais il indique en même temps qu'aucune idée d'oppression violente ne s'attachait alors dans les esprits à ce changement de l'état politique.

La gloire de Rome, l'immensité de son empire, cette soumission paisible de tant de peuples flattait l'orgueil des Romains. Ils se croyaient moins les sujets d'Auguste que les maîtres des autres nations; et Virgile, par un ingénieux détour, ne pouvant plus les appeler le peuple-libre, les appelait le peuple-roi.

(Mélanges historiques et littéraires.)

Règne de Louis XIV.

Un roi plein d'ardeur et d'espérance saisit lui-même ce sceptre qui, depuis Henri-le-Grand, n'avait été soutenu que par des favoris et des ministres. Son âme, que l'on croyait

subjuguée par la mollesse et les plaisirs, se déploie, s'affermit et s'éclaire, à mesure qu'il a besoin de régner. Il se montre vaillant, laborieux, ami de la justice et de la gloire. Quelque chose de généreux se mêle aux premiers calculs de sa politique. Il envoie des Français défendre la chrétienté contre les Turcs, en Allemagne et dans l'île de Crète : il est protecteur avant d'être conquérant; et, lorsque l'ambition l'entraîne à la guerre, ses armes heureuses et rapides paraissent justes à la France éblouie. La pompe des fêtes se mêle aux travaux de la guerre, les jeux du carrousel aux assauts de Valenciennes et de Lille. Cette altière noblesse, qui fournissait des chefs aux factions, et que Richelieu ne savait dompter que par les échafauds, est séduite par les paroles de Louis, et récompensée par les périls qu'il lui accorde à ses côtés. La Flandre est conquise, l'Océan et la Méditerranée sont réunis; de vastes ports sont creusés; une enceinte de forteresses environne la France; les colonnades du Louvre s'élèvent; les jardins de Versailles se dessinent; l'industrie des Pays-Bas et de la Hollande se voit surpassée par les ateliers nouveaux de la France; une émulation de travail, d'éclat, de grandeur, est partout répandue, un langage sublime et nouveau célèbre toutes ces merveilles et les agrandit pour l'avenir. Les Épîtres de Boileau sont datées des conquêtes de Louis XIV; Racine porte sur la scène les faiblesses et l'élégance de la cour; Molière doit à la puissance du trône la liberté de son génie; La Fontaine lui-même s'aperçoit des grandes actions du jeune roi, et devient flatteur. Voilà le brillant tableau qu'offrent les vingt premières années de ce règne mémorable.

(*Discours d'ouverture*, 1824.)

L'Orateur chrétien.

Le christianisme élevait une tribune où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante; tribune formidable, devant laquelle

s'étaient humiliés les empereurs souillés du sang des peuples; tribune pacifique et tutélaire qui, plus d'une fois, donna refuge à ses mortels ennemis; tribune où furent longtemps défendus des intérêts partout abandonnés, et qui, seule, plaidait éternellement la cause du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresseur, et de l'homme contre lui-même.

Là, tout s'ennoblit et se divinise; l'orateur, maître des esprits qu'il élève, et qu'il consterne tour à tour, peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire et de plus effrayant que la mort; il peut faire descendre du haut des cieux une éternelle espérance sur ces tombeaux où Périclès n'apportait que des regrets et des larmes. Si, comme l'orateur romain, il célèbre les guerriers de la légion de Mars, tombés au champ de bataille, il donne à leurs âmes cette immortalité que Cicéron n'osait promettre qu'à leur souvenir; il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnaissance de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique? Cette science de la morale, cette expérience de l'homme, ces secrets des passions, étude éternelle des philosophes et des orateurs anciens, doivent être dans sa main. C'est lui, plus encore que l'orateur de l'antiquité, qui doit connaître tous les détours du cœur humain, toutes les vicissitudes des émotions, toutes les parties sensibles de l'âme, non pour exciter ces affections violentes, ces animosités populaires, ces grands incendies des passions, ces feux de vengeance et de haine où triomphait l'antique éloquence, mais pour apaiser, pour adoucir, pour purifier les âmes. Armé contre toutes les passions, sans avoir le droit d'en appeler aucune à son secours, il est obligé de créer une passion nouvelle, s'il est permis de profaner par ce nom le sentiment profond et sublime qui, seul, peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs, l'enthousiasme religieux, qui doit donner à son accent, à ses pensées, à ses paroles, plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

Mirabeau.

Ne me demandez pas ce que fut Mirabeau selon les maximes de la morale, mais ce qu'il fit et quelle puissance il exerça sur les autres hommes. Personne de vous peut-être ne l'a connu ; mais si nous consultons les mémoires du temps, si dans ses paroles à demi figées sur le papier nous cherchons à reconnaître l'inspiration primitive, nous voyons un homme audacieux par le caractère autant que par le génie, attaquant avec véhémence lorsqu'il aurait eu peine à se défendre, faisant passer les mépris qu'on lui avait d'abord montrés pour le premier des préjugés qu'il veut détruire ; y réussissant à force de hardiesse et de talent, et ressaisissant par l'éloquence l'ascendant sur les passions qu'il cesse de flatter. Ces dons naturels, cette voix tonnante, cette action, tout cela était enseveli dans les livres des rhéteurs ; mais tout cela est ressuscité par Mirabeau. Cet homme était né orateur ; sa tête énorme, grossie par son énorme chevelure ; sa voix âpre et dure, longtemps traînante avant d'éclater : son débit d'abord lourd, embarrassé, tout, jusqu'à ses défauts, impose et subjugue. Il commence par de lentes et graves paroles, qui excitent une attention mêlée d'anxiété ; lui-même il attend sa colère ; mais qu'un mot échappe du sein de la tumultueuse assemblée, ou qu'il s'impatiente de sa propre lenteur, tout hors de lui, l'orateur s'élève. Ses paroles jaillissent, énergiques et nouvelles ; son improvisation devient pure et correcte, en restant véhémente, hardie, singulière ; il méprise, il insulte, il menace. Une sorte d'impunité est acquise à ses paroles comme à ses actions. Il refuse les duels avec insolence, et fait taire les factions du haut de la tribune.

(*Cours d'éloquence.*)

COUSIN,

NÉ EN 1791.

COUSIN (Victor) naquit à Paris en 1791. Il fut un des élèves les plus remarquables du lycée Charlemagne, et commença par des succès de collége une renommée que, comme professeur et philosophe, il a rendue européenne. Il a publié différents ouvrages philosophiques, et une traduction de Platon, à laquelle il a joint des arguments qui décèlent partout le grand écrivain et le penseur profond.

M. Cousin est entré à l'Académie française après la mort de Fourier, et à l'Académie des sciences morales et politiques, à l'époque de sa création. Il est aujourd'hui pair de France, membre du Conseil royal de l'université, et professeur à la faculté des lettres de Paris.

Principes philosophiques du christianisme.

Le christianisme, la dernière religion qui ait paru sur la terre, est aussi de beaucoup la plus parfaite. Le christianisme est le complément de toutes les religions antérieures, le dernier résultat des mouvements religieux du monde ; il en est la fin, et avec le christianisme toute religion est consommée. En effet, le christianisme si peu étudié, si peu compris, n'est pas moins que le résumé des deux grands systèmes religieux qui ont régné tour à tour dans l'Orient et dans la Grèce. Il réunit en lui tout ce qu'il y a de vrai, de saint, de sage dans le théisme de l'Orient, dans l'héroïsme et dans le naturalisme mythologique de la Grèce et de Rome. La religion d'un Dieu fait homme est une religion qui, d'une part, élève l'âme vers le ciel, vers son principe absolu, vers un autre monde, et qui en même temps lui enseigne que son œuvre et ses devoirs sont en ce monde et sur cette terre. La religion de

l'*Homme-Dieu* donne un prix infini à l'humanité. L'humanité est donc quelque chose de très grand, puiqu'elle a été ainsi choisie pour être le réceptacle et l'image d'un Dieu. De là, dans le christianisme, la dignité de l'humanité confondue avec la sainteté de la religion et partout répandue avec elle. Aussi le christianisme est-il une religion éminemment humaine, éminemment sociale. En voulez-vous la preuve? Qu'est-il sorti du christianisme et de la société chrétienne? la liberté moderne, les gouvernements représentatifs. Tournez les yeux en dehors et au-delà du christianisme : qu'ont produit depuis vingt siècles les autres religions? La religion brahmique, la religion musulmane et toutes les autres religions qui règnent encore aujourd'hui sur la terre, que produisent-elles? Ici une dégradation profonde, là une tyrannie sans bornes. Au contraire, l'Europe chrétienne est le berceau de la liberté; et si c'était ici le lieu et le temps, je vous démontrerais que le christianisme, qui, de fait, a produit les gouvernements représentatifs, pouvait seul apporter cette forme admirable de gouvernement qui identifie l'ordre et la liberté. C'est aussi le christianisme qui, après avoir conservé le dépôt des sciences, des arts, des lettres, leur a donné une impulsion puissante. Le christianisme est la racine de la philosophie moderne. En effet, toute époque est une; il y a un rapport naturel entre la philosophie d'un temps et la religion de ce temps. Ainsi, la philosophie Sankhya, tout en se séparant des Vedas, s'y rattache encore; la philosophie grecque, la philosophie d'Aristote et celle de Platon, est au fond une philosophie païenne, et la philosophie moderne est essentiellement la fille d'une société chrétienne. Je fais donc profession de croire que les grandes vérités qu'a déjà développées et que pourra développer encore la philosophie moderne sous les formes qui lui sont propres, sont si loin d'être opposées aux vérités que contient le christianisme, qu'au contraire, selon moi, toute vraie philosophie est en germe dans les mystères chrétiens.

(*Cours de philosophie.*)

Philosophie de l'histoire.

Le premier devoir de l'historien philosophe est de demander aux faits ce qu'ils signifient, l'idée qu'ils expriment, le rapport qu'ils soutiennent avec l'esprit de l'époque du monde au sein de laquelle ils font leur apparition. Rappeler tout fait, même le plus particulier, à sa loi générale, à la loi qui seule le fait être; examiner son rapport avec les autres faits élevés aussi à leur loi; et de rapports en rapports arriver jusqu'à saisir celui de la particularité la plus fugitive, à l'idée la plus générale d'une époque; c'est là la règle éminente de l'histoire. Cette règle se divise en autant de règles particulières que l'esprit général d'une époque peut avoir de grandes manifestations. Or, à quelles conditions se manifeste l'esprit d'une époque? à trois conditions. D'abord, il faut que l'esprit d'une époque, pour être visible, prenne possession de l'espace, s'y établisse, et occupe une portion quelconque plus ou moins considérable de ce monde; il faut qu'il ait son lieu, son théâtre : c'est là la condition même du drame de l'histoire. Mais sur ce théâtre, il faut que quelqu'un paraisse pour jouer la pièce; ce quelqu'un, c'est l'humanité, c'est-à-dire les masses. Les masses sont le fond de l'humanité; c'est avec elles, en elles et pour elles que tout se fait; elles remplissent la scène de l'histoire, mais elles y figurent seulement; elles n'y ont qu'un rôle muet et laissent pour ainsi dire le soin des gestes et des paroles à quelques individus éminents qui les représentent. En effet, les peuples ne paraissent pas dans l'histoire, leurs chefs seuls y paraissent. Et par chefs, je n'entends pas ceux qui commandent en apparence, j'entends ceux qui commandent en réalité, ceux que les peuples suivent en tout genre, parce qu'ils ont foi en eux et qu'ils les considèrent comme leurs interprètes et leurs organes, et parce qu'ils le sont en effet. Les lieux, les peuples, les grands hommes, voilà les trois choses par lesquelles l'esprit d'une époque se

manifeste nécessairement, et sans lesquelles il ne pourrait pas se manifester; ce sont donc là les trois points importants auxquels l'histoire doit s'attacher. Si tout exprime quelque idée, comme nous l'avons démontré, lieux, peuples, individus, tout cela n'est qu'une manifestation quelconque d'idées cachées que la philosophie de l'histoire doit dégager et mettre en lumière.

(*Cours de philosophie.*)

THIERRY,

NÉ EN 1795.

THIERRY (AUGUSTIN) naquit à Blois le 10 mai 1795. Les *Lettres sur l'Histoire de France*, qui parurent d'abord dans le *Courrier Français*, fixèrent l'attention des esprits sérieux, et firent concevoir du jeune historien des espérances que réalisa complétement la publication de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Cet ouvrage, un des plus solides et des plus remarquables parmi ceux dont s'honore notre siècle, est pour A. Thierry un titre impérissable de gloire.

Aveugle depuis plusieurs années, Thierry n'en poursuit pas moins activement ses travaux, grâce au zèle d'une amitié pieuse qui se plaît à lui rendre faciles des recherches que l'auteur ne peut plus faire lui-même.

Le Dévouement à la science.

Comme je ne pouvais avoir à ma disposition qu'un très petit nombre de livres, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le soleil d'été, je courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut, dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte jusqu'à cinq heures. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi, au milieu de ces recherches préparatoires où ne se rencontrent ni les épines ni les découragements de la rédaction; où l'esprit, planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise, et construit d'un souffle le modèle

idéal de l'édifice que, plus tard, il faudra bâtir pièce à pièce, lentement et laborieusement. En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars dans des centaines de volumes, et qui me présentaient pour ainsi dire à nu les temps et les hommes que je voulais peindre, je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a longtemps souhaité de voir et que lui ont montré ses rêves...

Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs; les employés de la bibliothèque ou les curieux allaient et venaient par la salle; je n'entendais rien, je ne voyais rien; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent; et, depuis cette époque de premier travail, il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race, de mœurs, de physionomies et de destinées si diverses, qui successivement se présentaient à mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur, les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de souci d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par têtes les familles comme le bétail; d'autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers, ou, frénétiques de désespoir, courant à la forêt pour y vivre comme vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance....

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet

exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids; on se fait à soi-même sa destinée; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore; si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.

(*Dix ans d'études historiques.*)

Meurtre de Thomas Becket.

Thomas Becket venait d'achever son repas du matin, et ses serviteurs étaient encore à table; il salua les Normands à leur entrée, et demanda le sujet de leur visite. Ceux-ci ne lui firent aucune réponse intelligible, s'assirent et le regardèrent fixement pendant quelques minutes. Regnault, fils d'Ours, prit ensuite la parole : « — Nous venons, dit-il, de la part du roi, pour que les excommuniés soient absous, que les évêques suspendus soient rétablis, et que vous-même donniez raison de vos desseins contre le roi. — Ce n'est pas moi, répondit Thomas, c'est le souverain pontife lui-même qui a excom-

munié l'archevêque d'York, et qui seul par conséquent a droit de l'absoudre. Quant aux autres, je les rétablirai, s'ils veulent me faire leur soumission. — Mais de qui donc, demanda Regnault, tenez-vous votre archevêché? Est-ce du roi, ou du pape? — J'en tiens les droits spirituels de Dieu et du pape, et les droits temporels du roi. — Quoi! ce n'est pas le roi qui vous a tout donné! — Aucunement, » répondit Becket. Les Normands murmurèrent à cette réponse, traitèrent la distinction d'argutie, et firent des mouvements d'impatience, s'agitant sur leur siége et tordant leurs gants qu'ils tenaient à la main. « Vous me menacez, à ce que je crois, dit le primat, mais c'est inutilement; quand toutes les épées de l'Angleterre seraient tirées contre ma tête, vous ne gagneriez rien sur moi. — Aussi ferons-nous mieux que menacer, » répliqua le fils d'Ours, se levant tout à coup; et les autres le suivirent vers la porte, en criant : « Aux armes! »

La porte de l'appartement fut fermée aussitôt derrière eux : Regnault s'arma dans l'avant-cour, et prenant une hache des mains du charpentier qui travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou la briser. Les gens de la maison, entendant les coups de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie; il ne le voulut point; et on allait l'entraîner de force, quand un des assistants fit remarquer que l'heure des vêpres avait sonné. « Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église, » dit l'archevêque; et, faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille de fer entr'ouverte. A peine il avait les pieds sur les marches de l'autel, que Regnault, fils d'Ours, parut à l'autre bout de l'église, revêtu de sa cotte de mailles, tenant à la main sa large épée à deux tranchants, et criant : « A moi! à moi! loyaux servants du roi. » Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds, et brandissant leurs épées. Les gens qui étaient avec le primat voulurent alors fermer la grille du chœur; lui-même le leur défendit, et quitta l'autel

pour les en empêcher; ils le conjurèrent, avec de grandes instances, de se mettre en sûreté dans l'église souterraine, ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on parvenait au faîte de l'édifice. Ces deux conseils furent repoussés aussi positivement que les premiers. Pendant ce temps, les hommes armés s'avançaient; une voix cria : « Où est le traître ? » Becket ne répondit rien. « Où est l'archevêque ? — Le voici, répondit Becket; mais il n'y a pas de traître ici. Que venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un pareil vêtement ? quel est votre dessein ? — Que tu meures. — Je m'y résigne ; vous ne me verrez point fuir devant vos épées; mais, au nom de Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de mes compagnons, clerc ou laïc, grand ou petit... » Dans ce moment il reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les épaules; et celui qui le lui porta lui dit : « Fuis, ou tu es mort. » Il ne fit pas un mouvement; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattit contre eux, et déclara fermement qu'il ne sortirait point, et les contraindrait à exécuter sur la place même leurs intentions ou leurs ordres. Guillaume de Tracy leva son épée, et, d'un même coup de revers, trancha la main d'un moine saxon appelé Edward Gryn, et blessa Becket à la tête. Un second coup, porté par un autre Normand, le renversa la face contre terre; un troisième lui fendit le crâne, et fut asséné avec une telle violence, que l'épée se brisa sur le pavé. Un homme d'armes, appelé Guillaume Mautrait, poussa du pied le cadavre immobile, en disant : « Qu'ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et fait insurger les Anglais. »

SALVANDY,

NÉ EN 1796,

SALVANDY (Narcisse-Achille) naquit à Condom (Gers) en 1796. Il suivit d'abord la carrière des armes; mais après 1814, il rentra dans la vie civile et s'occupa exclusivement de travaux littéraires. Sa première publication importante fut un ouvrage intitulé la *Coalition et la Fronde.* Il donna ensuite *Don Alonzo ou l'Espagne*, et *Islaor ou le Barde chrétien*. Ces deux ouvrages, remarquables par l'élévation et le mouvement et dont le style a tout le charme du langage poétique, fixèrent l'attention de l'Académie, qui, à la mort de Parseval Grandmaison, élut M. Salvandy pour lui succéder. M. Salvandy est aujourd'hui ministre de l'instruction publique.

L'Amérique méridionale.

Au midi de l'isthme de Panama je trouvai la culture, les arts, les richesses qui naissent du travail de l'homme, moins développés qu'au nord; mais la Providence a fait davantage pour ces régions équinoxiales où la nature, prodigue de trésors, semble avoir reculé les limites de sa puissance. Figurez-vous le boabad, ce géant de la végétation, reposant sur un tronc de cent pieds de circonférence, comme sur une tour inexpugnable, et les cimes des bois élancées dans les airs à deux cents pieds de haut. Là se balancent l'arbre à cire et le bambou; l'acajou et le campêche étalent partout leurs précieux rameaux; des bosquets du myrte qui donne le piment tapissent les hautes régions, et, sur une échelle de sept cents lieues, le kinkina décore le flanc des Andes. Avide de produire, la terre se hérisse de cactus gigantesques, de lauriers, de daturas, d'aristoloches aux larges feuilles, d'orchidées aux

vives nuances, de lianes grimpantes qui courent suspendre leur parure aux escarpements des monts ou à la tige altière des arbres. Le front couvert de ces guirlandes, le cyprès, chargé de siècles, rappelle ces grands-prêtres de l'antiquité qui portaient sur leur tête blanchie une couronne de roses; et le palmier, avec sa taille élégante, qu'entourent ces festons voyageurs, se prête, mieux encore que dans les plaines de l'Asie, aux brillantes images de la galanterie orientale. Il n'est pas jusqu'aux forêts, vieilles comme la terre qui les porte, où l'œil ne voie de toutes parts s'épanouir de brillants calices. Cependant, malgré ce luxe de couleurs et de parfums, elles étonnent, ou, pour mieux dire, elles effraient par leur caractère de grandeur et de majesté. Qui dira jamais l'horreur mystérieuse de ses profondeurs, qu'animent seuls les rugissements du tapir et du couguard, où l'écureuil, le singe qui n'est que gracieux, et celui qui, terrible, fait horreur à l'homme de sa ressemblance, courent de branche en branche d'un bout de l'hémisphère à l'autre? En présence de telles scènes, je compris que le culte druidique, dans un temps où l'Europe, vierge encore, avait sans doute quelque chose de cette magnificence primitive, cherchât la Divinité au fond des forêts, et ne permît pas d'autre sanctuaire à la foi des peuples. Mieux parée que le Mexique, cette terre enchantée ne doit pas seulement à sa Cordilière le bienfait de posséder en même temps toutes les zones. Établi à de certaines élévations, l'homme voit, du milieu des rochers qui bordent sa demeure, une Asie s'étendre à ses pieds; une Europe l'entoure, et un Groenland s'enfonce au-dessus de lui dans le séjour des nuages. Chacune de ces contrées se présente à ses regards avec les formes végétales qui la distinguent; les eaux, les bois, les airs sont peuplés des hôtes de tous ces climats jusques aux limites de la fécondité. Plus loin, des troupes de vigognes et quelquefois des chevaux, des lamas, des bœufs sauvages, perdus dans leur fuite, des lions, des ours attachés aux pas de la proie qui les égare, se rencontrent à la région des neiges éternelles, avec le sphynx et le colibri emportés par les orages. Plus loin en-

core, par-delà le Chimboraço, règne le condor : ce roi des airs, embrassant dans son vol les climats les plus contraires, part des sables ardents du rivage, pour aller sur les confins de notre atmosphère planer à des hauteurs où nos nacelles aériennes ne pourraient pas le suivre, comme s'il prenait à tâche de justifier par son essor audacieux l'allégorie païenne qui donna l'aigle pour symbole au Dieu des régions éthérées. Les plateaux de Rio-Bamba, de Quito, du Pérou, sont plus élevés que celui d'Anahuac. Il n'est donné qu'aux Alpes de l'Amérique méridionale de porter des cultures, des villes, des universités florissantes, au niveau du pic de Ténériffe. Là s'élèvent les cimes les plus escarpées et les volcans les plus formidables de la terre ; là se rencontrent des abîmes effroyables que le voyageur franchit sur un pont mobile de bambou ; là des fleuves tout entiers roulent en cascades immenses.

Les ruines des montagnes renversées sur elles-mêmes attestent les convulsions souterraines qui les ont détruites, peut-être après les avoir formées; tant d'imposants spectacles, au milieu desquels brillent partout l'industrie et le luxe de l'Europe, donnent à l'Amérique méridionale un caractère inexprimable de grandeur et de vie. Il semble que la nature, encore jeune et sauvage, montre dans ces contrées toute sa force, toute sa majesté première, et ne dédaigne pas d'emprunter aux arts de l'ancien monde une parure de plus.

THIERS,

NÉ EN 1798.

THIERS (Louis-Adolphe) naquit à Marseille le 15 avril 1798. Il débuta dans la carrière littéraire par un éloge de *Vauvenargues*, qui fut couronné par l'Académie d'Aix. Chargé de rendre compte, dans un journal, du Salon de 1821, il rédigea une série d'articles piquants que plus tard il réunit en un volume. Après avoir publié *les Pyrénées et le midi de la France*, il fit enfin paraître l'ouvrage qui a fondé sa réputation et préparé sa fortune politique, l'*Histoire de la révolution française*. Depuis ce temps, il a continué de travailler dans le genre historique et a commencé à publier une *Histoire du consulat et de l'empire*, dont le succès a dépassé tout ce que l'on pouvait attendre.

Il a été reçu membre de l'Académie française en 1833, après la mort d'Andrieux.

Mort de Mirabeau.

Des pressentiments de mort se mêlaient à ses vastes projets, et quelquefois en arrêtaient l'essor. Cependant sa conscience était satisfaite ; l'estime publique s'unissait à la sienne, et l'assurait que, s'il n'avait pas encore assez fait pour le salut de l'État, il avait du moins assez fait pour sa propre gloire. Pâle, et les yeux profondément creusés, il paraissait tout changé à la tribune, et souvent il était saisi de défaillances subites; les excès de plaisir et de travail, les émotions de la tribune, avaient usé en peu de temps cette existence si forte. Des bains, qui renfermaient une dissolution de sublimé, avaient produit cette teinte verdâtre qu'on attribuait au poison. La cour était alarmée, tous les partis étonnés ; et, avant sa mort, on s'en demandait la cause. Une dernière fois, il prit la parole à cinq reprises différentes, sortit épuisé et ne reparut

plus. Le lit de mort le reçut et ne le rendit qu'au Panthéon. Il avait exigé de Cabanis qu'on n'appelât pas de médecins; néanmoins on lui désobéit, et ils trouvèrent la mort qui s'approchait, et qui déjà s'était emparée des pieds. La tête fut atteinte la dernière, comme si la nature avait voulu laisser briller son génie jusqu'au dernier instant. Un peuple immense se pressait autour de sa demeure, et encombrait toutes les issues dans le plus profond silence. La cour envoyait émissaires sur émissaires; les bulletins de sa santé se transmettaient de bouche en bouche, et allaient répandre partout la douleur à chaque progrès du mal. Lui, entouré de ses amis, exprimait quelques regrets sur ses travaux interrompus, quelque orgueil sur ses travaux passés : « Soutiens, disait-il à son domestique, soutiens cette tête, la plus forte de France. » L'empressement du peuple le toucha; la visite de Barnave, son ennemi, qui se présenta chez lui au nom des Jacobins, lui causa une douce émotion. Il donna encore quelques pensées à la chose publique. L'assemblée devait s'occuper du droit de tester; il appela M. de Talleyrand, et lui remit un discours qu'il venait d'écrire. « Il sera plaisant, lui dit-il, d'entendre parler contre les testaments un homme qui n'est plus et qui vient de faire le sien. » La cour avait voulu en effet qu'il le fît, promettant d'acquitter tous les legs. Reportant ses vues sur l'Europe, et devinant les projets de l'Angleterre : « Ce Pitt, disait-il, est le ministre des préparatifs; il gouverne avec des menaces : je lui donnerais de la peine, si je vivais. » Le curé de sa paroisse venant lui offrir ses soins, il le remercia avec politesse, et lui dit, en souriant, qu'il les accepterait volontiers s'il n'avait dans sa maison son supérieur ecclésiastique, M. l'évêque d'Autun. Il fit ouvrir ses fenêtres : « Mon ami, dit-il à Cabanis, je mourrai aujourd'hui; il ne reste plus qu'à s'envelopper de parfums, qu'à se couronner de fleurs, qu'à s'environner de musique, afin d'entrer paisiblement dans le sommeil éternel. » Des douleurs poignantes interrompaient de temps en temps ces discours si nobles et si calmes. « Vous aviez promis, dit-il à ses amis, de m'épargner des souffrances

inutiles. » En disant ces mots, il demande de l'opium avec instance. Comme on le lui refusait, il l'exige avec sa violence accoutumée. Pour le satisfaire, on le trompe, et on lui présente une coupe, en lui persuadant qu'elle contenait de l'opium. Il la saisit avec calme, avale le breuvage qu'il croyait mortel, et paraît satisfait. Un instant après, il expire. C'était le 2 avril 1791. Cette nouvelle se répand aussitôt à la cour, à la ville, à l'assemblée. Tous les partis espéraient en lui, et tous, excepté les envieux, sont frappés de douleur. L'assemblée interrompt ses travaux ; un deuil général est ordonné ; des funérailles magnifiques sont préparées. On demande quelques députés : « Nous irons tous ! s'écrient-ils. » L'église de Sainte-Geneviève est érigée en Panthéon, avec cette inscription :

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

(*Histoire de la Révolution française.*)

Le Nil.

Le Nil, l'un des plus grands fleuves du monde, prend sa source dans les montagnes de l'Abyssinie, fait six cents lieues dans les déserts de l'Afrique, puis entre en Égypte ou plutôt y tombe, en se précipitant des cataractes de Syène, et parcourt encore deux cents lieues jusqu'à la mer. Ses bords constituent toute l'Égypte. C'est une vallée de deux cents lieues de longueur, sur cinq à six lieues de largeur. Des deux côtés elle est bordée par un océan de sables. Quelques chaînes de montagnes, basses, arides et déchirées, sillonnent tristement ces sables, et projettent à peine quelques ombres sur leur immensité. Les unes séparent le Nil de la mer Rouge, les autres le séparent du grand désert dans lequel elles vont se perdre. Sur la rive gauche du Nil, à une certaine distance dans le désert, serpentent deux langues de terre cultivables, qui font exception aux sables et se couvrent d'un peu de verdure. Ce sont les oasis,

espèces d'îles végétables au milieu de l'océan des sables. Il y en a deux, la grande et la petite. Un effort des hommes, en y jetant une branche du Nil, en ferait de fertiles provinces. Cinquante lieues avant d'arriver à la mer, le Nil se partage en deux branches, qui vont tomber à soixante lieues l'une de l'autre, dans la Méditerranée, la première à Rosette, la seconde à Damiette. On connaissait autrefois sept bouches du Nil; on les aperçoit encore, mais il n'y en a plus que deux de navigables. Le triangle formé par ces deux grandes branches et par la mer a soixante lieues à sa base et cinquante sur ses côtés; il s'appelle le Delta. C'est la partie la plus fertile de l'Égypte, parce que c'est la plus arrosée, la plus coupée des canaux...

Les vents étésiens, soufflant d'une manière constante du nord au sud, pendant les mois de mai, juin et juillet, entraînent tous les nuages formés à l'embouchure du Nil, n'en laissent pas séjourner un seul sur cette contrée toujours sereine, et les portent vers les monts d'Abyssinie. Là ces nuages s'agglomèrent, se précipitent en pluie pendant les mois de juillet, août et septembre, et produisent le phénomène célèbre des inondations du Nil. Ainsi cette terre reçoit, par les débordements du fleuve, les eaux qu'elle ne reçoit pas du ciel.

(*Histoire de la Révolution française.*)

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU PREMIER VOLUME.

AGUESSEAU (d'). 215
Union de la Philosophie et de l'Éloquence. . . . . *ib.*
La Science. 217
Le Bel-Esprit. 218
L'Esprit. 219

ALEMBERT (d'). 343
L'Éloquence. . . . . *ib.*
De l'abbé Regnier-Desmarais. 346

AMYOT. 4
Camillus excite la jalousie de ses concitoyens. . . 5

BALZAC 25
Les Fléaux de Dieu. . . . *ib.*
Lettre au cardinal de La Vallette. 27
Les hommes sont nés pour vivre en société. 28

BARTHÉLEMY. 327
La Guerre de Troie. . . . *ib.*
Le Printemps de la Grèce. 332
La Vallée de Tempé. . . 334
La Fable et l'Allégorie. . 336
Homère. 337
Eschyle, Sophocle, Euripide. 338

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 379
Le Sentiment de la Divinité. . . . . *ib.*
Faiblesse du Pouvoir de l'homme contre celui de la nature. 381
Les Nuages. 382
Flore. 384
La Rose et le Papillon. . . 385
Le Lis et la Rose. . . . . *ib.*
Les Tombeaux. 386

BOILEAU. 126
Il est nécessaire de consulter ses amis sur ses ouvrages. . . . . *ib.*

BOSSUET. 87
La Mort d'Alexandre. . . *ib.*
Bataille de Rocroi. . . . 89
Turenne et Condé. 90
Cromwell. 92
Idée d'une Providence universelle. 93
Puissance de Dieu. . . . 94
La Création. 95
La Majesté royale. 96
Le Cheval dompté. . . . 97
La France pendant la Fronde. . . . . *ib.*
Rapidité de la vie. 98
Exorde de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre. 99
Mort d'Henriette d'Angleterre. 101
Péroraison de l'Oraison funèbre de Condé. . . . 102

BOUHOURS. 105

Il n'y a de pensées louables que celles qui sont vraies. 105

BOURDALOUE. 116
L'Oubli et l'abandon des pauvres. . . . . *ib.*
Ce qui fait les héros. . . . 117
L'Ambition. 118
L'Ambitieux. 120
L'Hypocrisie. 122

BRIDAINE. 265
Exorde d'un sermon prononcé devant la plus haute compagnie de la capitale. . . . . *ib.*
Parabole de la Mort du Christ. 266
L'Éternité. 268

BUFFON. 276
La Nature brute et la Nature cultivée. . . . . *ib.*
Les Déserts de l'Arabie pétrée. 279
Dignité de l'homme, excellence de sa nature. . . . 280
Le Chien. 281
Le Renard. 283
L'Écureuil. 284
Le Serin et le Rossignol. . 285
La Fauvette. 287
L'Oiseau-Mouche. 288
Pline le naturaliste. . . . 290
Le Style. . . . . *ib.*

CHAMFORT. 399
Molière et Lafontaine. . . *ib.*

CHARRON. 18
Si les bêtes ont de l'intelligence. . . . . *ib.*

CHATEAUBRIAND. 446
Rome antique. . . . . *ib.*
Destruction de Jérusalem. 447
Campagne et aspect de Rome moderne. 448
Le Meschacebé. 450
La Cataracte du Niagara. 452
Prière à bord d'un vaisseau. 453
Les Rogations. 454
La Mort. 456
L'Éloquence chrétienne. . . *ib.*

CONDILLAC. 323
L'Analyse est l'unique méthode pour acquérir des connaissances. . . . . *ib.*

CONDORCET. 401
Le Jardin des Plantes sous l'administration de Buffon. . . . . *ib.*

CORNEILLE. 38
Examen de Mélite. . . . *ib.*

COURIER 471
L'Élection d'un empereur. *ib.*

COUSIN 489
Principes philosophiques du Christianisme. . . . *ib.*
Philosophie de l'histoire. . 491

CUVIER 458
Conquêtes du Génie . . . *ib.*
Révolutions du Globe. . . 459
Les oiseaux et les poissons. 461
Causes qui agissent encore aujourd'hui à la surface du globe. 462
Buffon et Linnæus. . . . 469

DESCARTES. 29
Comment Descartes a été amené à chercher une méthode nouvelle pour l'étude de la philosophie. *ib.*
Il réduit à quatre toutes les règles de la logique naturelle. 33

DUCLOS 270
De la Célébrité. . . . . *ib.*
La Fausse singularité. . . 273
Les Préjugés. 274

DUMARSAIS. 227
Des Idiotismes. . . . . *ib.*
Remarques sur un passage des Mémoires de Trévoux. 228
Sophismes. 230

FÉNELON. 167
La vraie et la fausse Philanthropie. . . . . *ib.*
La Loi des Souverains. . . 168
Les Missionnaires. 169
Preuves physiques de l'existence de Dieu. 170
La ville de Tyr. 172
Félicité des rois justes. . . 173
Lettre au duc de Bourgogne 176
Le Fantasque. 177
Le Singe. 180
Lettre à Houdart de Lamotte 181

FLÉCHIER. 109
Justice de saint Louis. . . *ib.*
Exorde de l'Oraison funèbre de Turenne. 110
Mort de Turenne. 113
Une armée. 114
Le cardinal de Richelieu. . *ib.*
Simplicité de Turenne. . . 115

FONTENELLE. 190
La Police de Paris. . . . *ib.*
Descartes et Newton. . . . 191
Vauban. 192
La Matière est périssable. 193

GUÉNARD 359
Révolution opérée dans la philosophie par Descartes. . . . . *ib.*
Bornes que la religion doit mettre à l'esprit philosophique. 361
Influence de l'esprit philosophique sur le style. . 362

GUIZOT. 476
De la Chute de l'empire romain. 476
Exécution de Charles Ier. 478
Des Grands hommes. . . 481

HAMILTON. 160
La Passion du jeu. . . . *ib.*

HOUDART DE LAMOTTE. . . . 221
Des Images dans la fable. *ib.*
De la manière de critiquer les auteurs. 224

LABRUYÈRE. 145
La Curiosité ou les manies. . . . . *ib.*
L'Érudit. 149
Ménippe ou les plumes du paon. 150
Gnathon ou l'Égoïste. . . 151
Cliton ou le Gourmand. . 152
Giton et Phédon, ou le Riche et le pauvre. 153
Le Courtisan. 155
Les Parvenus. 156
Le Souverain. 157

LACÉPÈDE 423
Les Forêts et les habitants des régions glaciales. . *ib.*
Les Poissons. 424
Le Requin. 426
Le Serpent devin. 428

LAHARPE. 388
L'Homme de lettres. . . . *ib.*
Vie privée de Fénelon. . . 390
Exorde de l'Éloge de Catinat. . . . . *ib.*
Catinat à l'Hôtel des Invalides 392
César et Henri IV. 393
Ovide. 394
Bossuet et Fénelon. . . . 396
La Fontaine. 397

LAMENNAIS 473
L'Établissement du christianisme . . . . . *ib.*
La Société moderne . . . 474

LAPLACE. 416
Du Mouvement diurne du ciel. . . . . *ib.*

LAROCHEFOUCAULD. 52
L'Amour-Propre. . . . . *ib.*
Le Cardinal de Retz. . . 54
De la Conversation. . . . 55

LESAGE. 235
Don Chérubin de la Ronda expose les tribulations de l'état de précepteur. *ib.*

LEVAYER. 21
De la Modération d'esprit. *ib.*

LISTE CHRONOLOGIQUE des auteurs mis à contribution dans ce recueil. XI

MABLY 298
Phocion. . . . . *ib.*
De la Situation du peuple à l'avénement de Hugues-Capet 300

MAL EBRANCHE. 131
De l'union de l'esprit avec les objets sensibles. . . 131

MARMONTEL. 349
Calme au milieu de l'Océan. . . . . *ib.*
Le volcan de Quito. . . . 351
L'Orage et la caverne des serpents au Pérou. . . 352
L'affectation 355

MASCARON. 123
Le général au moment d'une bataille. . . . . *ib.*
Modestie de Turenne. . . 124
Mort de Turenne. 125

MASSILLON. 195
Existence de Dieu. . . . *ib.*
Tout ne meurt pas avec nous. 197
L'ambition. 199
L'avarice. 200
La médisance. 201
La flatterie. 203
La dureté envers les indigents. 204
La victoire la plus glorieuse est celle que l'on remporte sur soi-même. 206
La mort. 207
Le petit nombre des élus. 208

MAURY. 404
Saint Vincent de Paul. . . *ib.*
Bossuet orateur. 405
Bourdaloue. 407
L'auteur du Télémaque. . 409

MÉZERAY. 43
Jacques Molay à ses juges. *ib.*
Le maréchal de Biron à Henri IV. 44
Le maréchal de Biron, le fils, à ses juges. 45

MIRABEAU. 410
Subside extraordinaire. . . *ib.*
Mirabeau à ses accusateurs. 414

MONTAIGNE. 8
Par divers moyens on arrive à pareille fin. . . . *ib.*

MONTESQUIEU. 242
Alexandre. . . . . *ib.*
Les Carthaginois et les Romains. 244
La religion chez les Romains. 245
Charlemagne. 246
La manie des visites. . . 247
Les nouvellistes 248
Les mœurs de Sybaris. . . 249
La jalousie. 250

NICOLE. 74
Connaissance de soi-même. . . . . *ib.*
L'amour-propre. 75
Sur la naissance. 77

PASCAL. 65
L'homme au milieu de l'infini. . . . . *ib.*
Faiblesse humaine. . . . 67
Le respect pour les anciens ne doit pas nuire au progrès des sciences. . . . 68
L'amour-propre. 71
Lettre à la reine Christine. 72

PITHOU. 14
Harangue de M. d'Aubray pour le tiers-état. . . . *ib.*

PRÉFACE. v

RABELAIS. 1
Un roi avancé en âge exhorte son fils à la vertu, par le souvenir des vertus de son père. 2

RACINE. 135
Corneille. . . . . *ib.*
Éloge de Louis XIV. . . . 137

RAYNAL. 302
Maldonata ou la Lionne reconnaissante. . . . . *ib.*
L'ouragan des Antilles. . 304
La vraie gloire. 305

RÈGNES ET RÉGIMES (indicateur des) sous lesquels ont vécu les auteurs qui figurent dans ce Recueil. . . . XIV

RETZ. 57
L'enlèvement de Broussel. *ib.*

ROLLIN. 210
De la rhétorique. . . . . *ib.*
Instruire et pour cela parler avec clarté. 213

ROUSSEAU (J.-J.). 307
L'ombre de Fabricius aux Romains. . . . . *ib.*
La conscience. 308
L'Immatérialité de l'âme. . 309
L'Évangile. 310
Le Duel. 311
Le Suicide. 313
Le Lever du soleil. 315
Lettre à un jeune homme qui voulait s'établir à Montmorency. 316
La Maison, les amis, les plaisirs de Rousseau, s'il était riche. 317

SAINT-ÉVREMONT. 47
Turenne et Condé. . . . . *ib.*
A M. le comte d'Olonne. . 49

SAINT-RÉAL. 139
Bedmar. . . . . *ib.*
Renault aux conjurés. . . 140
De la mauvaise manière de lire et d'enseigner l'histoire. 143

SALVANDY. 498
L'Amérique méridionale. . *ib.*

SÉVIGNÉ (madame de) . . . 78
A M. de Coulanges. . . . *ib.*
Au même. 79
Au même. 81
A Mad. de Grignan. . . . 81
Douleur de Mad. de Longueville en apprenant la mort de son fils. . . . 83
Mort de Turenne. . . . *ib.*

STAËL (madame de). . . . 439
Éruption du Vésuve. . . . *ib.*
Pompéia. 441
Aspect de l'Allemagne. . 442
De l'Esprit de la conversation. 444

THIERRY. 493
Le Dévouement à la science. . . . . *ib.*
Meurtre de Thomas Becket. 495

THIERS. 501

Mort de Mirabeau. . . . 501
Le Nil. 503

THOMAS. 364
Respect dû à la vérité. . . ib.
Songe de Marc-Aurèle. . . 365
Péroraison de l'Éloge de Marc-Aurèle. 366
Combat naval de Duguay-Trouin. 368
Xénophon. 369
Tacite. 371
Descartes, Bacon, Leibniz, et Newton. 373
Sully et Colbert. 374

TRACY (de). 419
De la Société. . . . . ib.

VAUVENARGUES. 320
De l'Amitié. . . . . ib.
Quinault. 321

VERTOT. 184
La Mort de Vasconcellos. ib.
Pompée. 187
César. 188

VILLEMAIN. 484
L'Empire d'Auguste. . . ib.
Règne de Louis XIV. . . 485
L'Orateur chrétien. . . . 486
Mirabeau. 488

VOITURE. 36
Lettre à mademoiselle de Rambouillet. . . . . ib.

VOLNEY. 431
Origine et Mobiles de l'industrie humaine. . . . ib.
Les Ruines de Palmyre. . 432
L'Aspect des Pyramides d'Égypte. 435
Vue du Liban. 436

VOLTAIRE. 251
Obsèques de Henri IV. . . ib.
Pierre-le-Grand. 252
Charles XII. 253
Guillaume III et Louis XIV. 254
L'Athéisme. 256
De l'Esprit. . . . . ib.
Des Genres de style. . . . 258
Lettre à milord Harvey. . 260

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

COURS COMPLET D'ÉDUCATION
POUR LES FILLES

PUBLIÉ EN TROIS PARTIES :

ÉDUCATION ÉLÉMENTAIRE, ÉDUCATION MOYENNE, ÉDUCATION SUPÉRIEURE.

La première partie,

ÉDUCATION ÉLÉMENTAIRE DE 4 ANS A 10 ANS,

Un vol. grand in-8°. Prix, broché : 10 francs.

Les six ouvrages suivants dont se compose ce volume peuvent être achetés séparément.

PREMIERS CONSEILS AUX MÈRES sur les moyens de diriger et d'instruire leurs filles, par M. Théry, recteur de l'Académie de Montpellier. Prix. 2 fr. 50 c.

COURS DE LECTURE, suivi de seize exercices autographiés pour exercer à la lecture des manuscrits. Prix. 2 fr. 50 c.

MÉTHODE RATIONNELLE POUR L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉCRITURE, contenant les préceptes et les modèles des cinq genres (cursive, bâtarde, coulée, ronde et gothique), par M. Werdet, professeur de calligraphie. Prix. 2 fr. 50 c.

PREMIERS EXERCICES DE MÉMOIRE, ou Choix de morceaux en prose et en vers, faciles à comprendre et à retenir pour de jeunes enfants, par M. Amédée Amette, membre de l'Université. Prix. 2 fr. 50 c.

PREMIÈRES NOTIONS DE GRAMMAIRE FRANÇAISE, par M. Sardou, membre de l'Université. Prix. 1 fr. 25 c.

PREMIÈRES CONNAISSANCES, ou Simples notions sur les phénomènes les plus intéressants de la nature et sur les faits les plus curieux dans les sciences, les arts et l'industrie; par MM. Cortambert, Sainte-Preuve, Delafosse et Sonnet. Prix. 2 fr. 50 c.

La deuxième partie,

ÉDUCATION MOYENNE DE 10 ANS A 16 ANS,

Se compose de huit beaux volumes gr. in-8° et d'un Atlas de 40 Cartes grand in-4°. Prix, brochés : 63 fr.

On peut acheter séparément chacun des huit volumes, ainsi que l'Atlas;

CONSEILS AUX MÈRES sur les moyens de diriger et d'instruire leurs filles, à l'usage des mères, des institutrices et des maîtresses de pension; par M. Théry, recteur de l'Académie de Montpellier. 1 volume. Prix. 7 fr. 50 c.

Ouvrage auquel l'Académie française, dans sa séance du 30 mars 1839, a décerné une *médaille d'or* de 2,000 fr. comme à un des livres les plus utiles aux mœurs.

EXERCICES DE MÉMOIRE ET DE LECTURE, par MM. Théry et Dézobry. 1 volume. Prix. 7 fr. 50 c.

LEÇONS DE GRAMMAIRE ET EXERCICES DE STYLE, par M. Sardou, membre de l'Université. 1 volume. Prix. 7 fr. 50 c.

LEÇONS D'ARITHMÉTIQUE ET DE TENUE DES ÉCRITURES, par M. Sonnet, docteur ès-sciences. 1 vol. grand in-8. Prix. 3 fr. 75 c.

LEÇONS DE GÉOGRAPHIE, par M. Cortambert. 1 vol. gr. in-8, avec un atlas composé de 40 cartes géographiques coloriées. Prix. 15 fr.

Le volume seul. 7 fr. 50 c.
L'Atlas seul. 7 fr. 50 c.

LEÇONS D'HISTOIRE, par MM. Herbet, auteur de plusieurs ouvrages d'éducation, Geruzez, professeur agrégé à la Faculté des lettres de Paris; Bouchitté et Barberet, professeurs d'histoire. 2 volumes gr. in-8, ornés de 31 cartes ou planches. Prix. 18 fr.

Le 1er *volume* comprenant : l'Histoire sainte, la Mythologie, l'Histoire ancienne et l'Histoire romaine. Prix. 9 fr.

On vend séparément :

Leçons d'Histoire sainte, par M. Herbet. 1 fr. 25 c.
Leçons de Mythologie, par M. Geruzez. 1 fr. 50 c.
Leçons d'Histoire ancienne, par M. Bouchitté. 3 fr. 50 c.
Leçons d'Histoire romaine, par le même. 3 fr. 50 c.

Le 2e *volume* comprenant : l'Histoire de France et un résumé de l'Histoire du moyen âge, par M. Barberet. 9 fr.

NOTIONS DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE; LEÇONS D'HISTOIRE NATURELLE; PRINCIPES RAISONNÉS DE LA MUSIQUE, par MM. Sonnet, Delafosse et Quicherat. 1 volume orné de 12 planches. Prix. 6 fr.

On vend séparément :

Notions de Physique et de Chimie, par M. Sonnet. 2 fr. 25 c.
Leçons d'Histoire naturelle, par M. Delafosse. 3 fr.
Principes raisonnés de la Musique, par M. Quicherat. 2 fr. 25 c.

La troisième partie,

ÉDUCATION SUPÉRIEURE DE 16 ANS A 20 ANS,

Se composera des ouvrages suivants, qui peuvent être achetés séparément :

CONSEILS AUX JEUNES PERSONNES, sur les moyens de compléter leur éducation, par M. Théry, recteur de l'Académie de Montpellier. 1 vol. grand in-8 Prix. 9 fr.

COURS DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE, par le même auteur, 2 vol. grand in-8. Prix, brochés. 15 fr.

On vend séparément :

1re partie : *Cours d'Histoire littéraire*. 1 volume. 9 fr.
2e partie : *Principes de littérature*. 1 volume. 6 fr.

NOTIONS DE PHILOSOPHIE, DE DROIT ET D'HYGIÈNE PRATIQUE, par MM. Théry, Grün, avocat à la Cour royale de Paris, et Isidore Bourdon, membre de l'Académie royale de médecine. 1 vol. grand in-8. Prix. 9 fr.

On vend séparément :

Notions de Philosophie, par M. Théry. 4 fr. 50 c.
Notions de Droit général et de Législation française, par M. Grün. 3 fr.
Notions d'Hygiène pratique, par M. le Dr Isidore Bourdon. 3 fr.

REVUE DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE. (*Sous presse*).

COURS DE HAUTE GRAMMAIRE. (*Sous presse*).